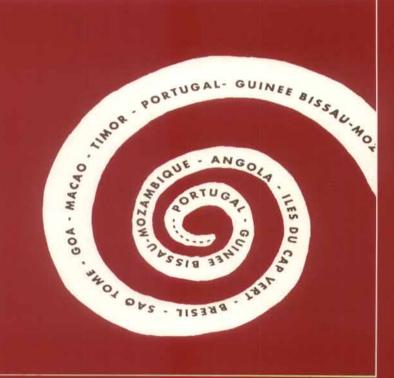
CEAN MPI

LUSOTOPIE

# L'oppression paternaliste

au

Brésil



#### **LUSOTOPIE**

Enjeux contemporains dans les espaces lusophones

## L'oppression paternaliste au Brésil

Éditions KARTHALA 22-24, boulevard Arago 75013 Paris

Maison des pays ibériques Université M.-de-Montaigne Bordeaux 3 33405 Talence Centre d'étude d'Afrique noire Institut d'études politiques de Bordeaux 33405 Talence

#### LUSOTOPIE

#### ENJEUX CONTEMPORAINS DANS LES ESPACES LUSOPHONES

Publication annuelle internationale de recherches politiques en sciences de l'homme, de la société et de l'environnement sur les lieux, pays et communautés d'histoire et de langue officielle ou nationale portugaises et luso-créoles

Rédaction: Association des chercheurs de la revue Lusotopie, c/o M. Cahen, Institut d'études politiques de Bordeaux, Maison des Suds, B.P. 200, 33405—Talence, France. Fax: (33) 05.56.84.43.24 ou 05.56.84.68.44, adresse électr.: m.cahen@cean.u-bordeaux.fr

Revue des livres : François Guichard, Maison des Pays Ibériques, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 33405-Talence.

Administration: Éditions Karthala, 22-24 bd Arago, 75013-Paris, France. Fax: (33) 01.45.35.27.05.

Publié avec l'aide du Centre d'étude d'Afrique noire (UMR n° 206 CNRS-IEP) de l'Institut d'études politiques de Bordeaux et de la Maison des pays ibériques (UMR "TEMIBER" n° 5592 CNRS-Bordeaux 3).

Revue reconnue par le CNRS. Le titre *Lusotopie* est propriété de l'Association des chercheurs de la revue *Lusotopie* (Ass. 1901, J.O. n° 31, 29.07.1992).

Secrétariat de rédaction : Jacqueline Vivès (CNRS).

Secrétariat technique du volume 1996: Michel Cahen, Philippe Léna, Christine Messiant; traductions: Michel Cahen, Lesley et Jean-Pascal Daloz, Philippe Léna, Christine Messiant, Jacky Picard, Claudia Villar Pantoja.

Lusotopie est indexée par: Ibiscus (Min. Coop., Paris), Francis (CNRS, Nancy), African Studies Abstracts (Leiden, Pays-Bas), International African Bibliography (Oxford), Sociological Abstracts (San Diego, CA).

#### Conseil d'administration:

Président et rédacteur-en-chef: Michel Cahen (CEAN-CNRS, Bordeaux); vice-président (chargé du conseil scientifique): Christian Geffray (MAA-ORSTOM, Paris); trésorier: Louis Marrou (Univ. de La Rochelle, Dpt de géographie); secrétaires: Déjanirah Couto (École pratique des hautes études, Sorbonne-Paris), François Guichard (MPI-CNRS, Bordeaux), Michel Laban (Univ. de Paris 3, Dpt de portugais), Yves Léonard (Univ. de Paris 3, Dpt de portugais), Michel Lesourd (Univ. de Rouen, LEDRA), Christine Messiant (CEA-EHESS, Paris), Christine Ritui (GAP-EHESS, Paris), Michel Robert (Univ. de Paris 1, CRA).

#### Conseil scientifique:

Condonnateur: Christian Geffray; membres: Michel Agier (ORSTOM, Montpellier), Jean Boulègue (CRA-Univ. de Paris 1), Emilio Bonvini (CNRS-INALCO, Paris), Patrick Chabal (King's College London, Londres), Christian Coulon (CEAN-CNRS, Bordeaux), François Guichard, Bernard Lavallé (Univ. de Paris 3, Institut d'études ibériques), Jean-Pierre Lepri (Inspection de l'Éducation nationale, Lyon), Frédéric Mauro (Univ. de Paris 10, Nanterre), Stéphane Monclaire (Univ. de Paris 11, Dpt de sc. po.), Pierre Salama (Univ. de Paris 13, Faculté de sc. éco.), Denis Rolland (Univ. de Rennes 2), Joaquim Ramos Silva (ISEG-UTL, Lisbonne), Hervé Théry (CREDAL-CNRS et ENS, Paris).

#### Comité de Lecture :

Il est formé des membres du conseil d'administration et des personnes suivantes : Pierre Bon (Univ. de Pau, Faculté de droit), Emilio Bonvini, Jean Boulègue, Annie Chéneau-Loquay (UMR CNRS-ORSTOM "REGARDS", Bordeaux), Gervase Clarence-Smith (SOAS, Londres), François Laplantine (Univ. Lumière Lyon 2, Départ. d'anthropologie), Carlos Lopes (INEP, Bissau et PNUD, Harare), Jean-Pierre Lepri, Francisco Louçã (ISEG-UTL, Lisbonne), Jeanne-Marie Penvenne (Tufts University, Medford, Massachussetts), Pierre Salama, Joaquim Ramos Silva.

Bon de commande : voir page 457

#### Sommaire du volume Lusotopie 1996

Robert AGENEAU	9	Michel Robert nous a quittés
Michel CAHEN	11	Éditorial: Enfin la Communauté?

#### TEMPS PRÉSENTS

	177	L'orange et le rose, d'une hégémonie
Yves LÉONARD	1/	l'autre ? Le Portugal post-électoral
François GUICHARD	29	Le nouvel espace électoral portugais
		Histoires et espaces de frontières I.
François GUICHARD	41	Galice -Portugal: l'histoire transfron-
•		talière, l'économique et le politique
		Histoires et espaces de frontières II. Négo-
Marie-A. HILY	50	ciation et transgression à la frontière
		The transition to multi-party politics in
Patrick CHABAL	57	lusophone africa : Problems and
		prospects
	=4	São Tomé e Príncipe : Military Coup As
Gerhard SEIBERT	71	a Lesson ?
	04	Après avoir perdu l'Est, la Guinée-Bissau
Jean-Claude MARUT	81	perd-elle aussi le Nord ?
		As actuais importações portuguesas com
Ioão DIAS	93	origem nos PALOPs e a importância da
jouo Dirigo	,,	anterior ligação colonial
Marie-A. HILY Patrick CHABAL Gerhard SEIBERT Jean-Claude MARUT João DIAS	57 71	ciation et transgression à la frontière The transition to multi-party politics ir lusophone africa : Problems and prospects São Tomé e Príncipe : Military Coup As a Lesson ? Après avoir perdu l'Est, la Guinée-Bissau perd-elle aussi le Nord ? As actuais importações portuguesas com origem nos PALOPs e a importância da

#### LA RECHERCHE : L'OPPRESSION PATERNALISTE AU BRÉSIL

Philippe LÉNA, Christian GEFFRAY et Roberto ARAÚJO	105	Avant-propos
•	Àlar	echerche d'un modèle
Philippe LÉNA	111	Les rapports de dépendance personnelle au Brésil : permanences et transformations
Neide ESTERCI	123	Imobilização por dívida e formas de domi- nação no Brasil de hoje
Yan GUILLAUD	139	Paternalisme et échange "marchand" dans l'extractivisme en Amazonie brésilienne
Christian GEFFRAY	153	Le modèle de l'exploitation paternaliste

	En Aı	nazonie traditionnelle
Rosineide BENTES	163	Apropriação geomercantil da terra : bases históricas do sistema de dominação na Amazônia
Márcio MEIRA	173	O Tempo dos patrões : extrativismo, comerciantes e história indígena no Noroeste da Amazônia
Mikel ARAMBURU- OTAZU	189	Amazônia em tempo de crise : as respostas do pentecostalismo
Priscila FAULHABER		Mouvements ethniques et paternalisme dans un territoire indigène en Amazonie
Dar	ns les rég	gions de colonisation agricole
Anne LEBORGNE- DAVID	-	Intermédiation marchande et exploitation paysanne : le cas du Sud-Ouest du Paraná – Brésil
Jacky PICARD	229	La formation de clientèles chez les petits agriculteurs de la région de Marabá (Amazonie brésilienne)
Roberto ARAÚJO	243	Fondation d'un lieu et formes de domination sur les fronts pionniers
Rodrigo PEIXOTO	253	A cultura política na fronteira do Sul do Pará
	En m	nilieu urbain industriel
Philippe LAMY	273	Paternalisme et industrialisation : le cas des chemins de fer au Brésil
José-Sergio LEITE LOPES	285	Formas comparadas de imobilização da fôrça de trabalho: fábricas com vila operária tradicionais e grandes projetos
Alain MORICE	299	Une forme bâtarde du paternalisme contemporain : le déni du contrat sous contrôle juridique
Robert CABANES	313	Travail et syndicalisme entre corpo- ratisme, clientélisme et paternalisme (São Paulo, Brésil)
Jean RIVELOIS	333	Le pouvoir clientéliste local – le cas de l'intégration sociale par l'économie souterraine de la drogue au Mexique
	Er	ngager la discussion

#### TRAVERSES ET CONTROVERSES

<b></b>		A nação moçambicana como comunidade de
Elísio S. MACAMO	355	destino
Michel CAHEN		citatic, reported a Litato Macarito
Elísio S. MACAMO	379	Objectividade e normatividade

Claude MEILLASSOUX 343 Des dimensions du paternalisme au Brésil

	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	,
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
	ech	Rec
	T T	Rec
	1 . 1 . 4 . 7 . 1 . 1 . 1	Rec
		Rec
	ech PATERNALISTE	Rec
	ech   FAIENINALISIE	Rec
	ech	Rec
	ech AU BRÉSIL	Rec
	ech   AU DRESIL	Rec
	ech	Rec
	ech	Rec
	ech Dossier thématique	Rec
	ech l	Rec
-	ech sous la direction de Philippe LÉNA	Rec
	ech Christian GEFFRAY et Roberto ARAÚJO	Rec
	ech Christian GLFFRAI et Roberto ARAGIO	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
ı	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
ļ	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
ļ	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	
- 1	echerche La Recherche La Recherche La Recherche La	Rec
١		

echerche La Recherche La Recher

#### AVANT-PROPOS L'OPPRESSION PATERNALISTE AU BRÉSIL

Le présent dossier (1) analyse des formes de domination qui entrent dans la catégorie des liens de dépendance personnelle. Le choix du terme "paternalisme" pour évoquer un ensemble de rapports très divers observés au Brésil - patronage, clientélisme, etc. - est volontaire. Le paternalisme désigne à l'origine une forme archaïque du capitalisme européen, sans rapport direct avec les formes de servitude ou d'exploitation coloniales, ou post-coloniales, rencontrées au Brésil et en Amérique latine. L'utilisation du terme présente cependant l'avantage d'exprimer clairement à la fois l'inégalité fondamentale d'un tel rapport et son camouflage idéologique, ce que ne font pas les autres appellations, plus descriptives et plus neutres. Dans le cas où les partenaires entretiennent des rapports de proximité - au sein, ou autour, d'un grand domaine rural, ou bien dans une usine – et où il s'agit de fidéliser une main-d'œuvre et de légitimer son exploitation, le recours à la métaphore paternelle est explicite. Quand il s'agit de rapports élargis, moins immédiatement personnalisés, ce recours est moins fréquent; pourtant c'est bien encore le rôle de protecteur, pourvoyeur et redistributeur – donc une fonction paternelle – qui est évoqué. Plus que les autres désignations, le mot paternalisme évoque une stratégie active de légitimation de la domination (2), qui nous paraît particulièrement adaptée aux cas exposés ci-après. En négatif, l'échec de la légitimation paternaliste laisse à nu l'exploitation sous-jacente, ainsi que le ressentiment qu'un tel rapport infantilisant peut engendrer.

Les textes rassemblés pour constituer ce dossier représentent une partie importante des communications qui ont été présentées au 48<sup>e</sup> Congrès international des américanistes (Stockholm, juillet 1994) dans le cadre du symposium intitulé "État, crise du mode d'exploitation paternaliste et modernité : pour une critique des sociologies imaginaires au Brésil", organisé par P. Léna et R. Araujo autour de l'interprétation proposée par C. Geffray du rapport de dépendance observé chez les collecteurs de caoutchouc. Les recherches réalisées en Amazonie brésilienne par une équipe de chercheurs de l'ORSTOM (Organisme de recherche sur les territoires d'Outre-Mer) et du Musée Goeldi (CNPq) de Belém, et les discussions internes auxquelles elles ont donné lieu, sont à l'origine de ce travail. Le colloque de Stockholm a été l'occasion d'intégrer des chercheurs brésiliens et français intéressés par cette problématique, et d'élargir le débat en le portant devant la communauté scientifique.

Cf. J.- F. MÉDARD, "Le rapport de clientèle : du phénomène social à l'analyse politique", Revue française de Sciences politiques, Paris, 26 (1), 1976, pp. 103-131.

Pourquoi reprendre un thème sur lequel se sont largement penchés de nombreux chercheurs brésiliens et étrangers depuis des décennies? Plusieurs raisons peuvent être invoquées. En premier lieu, il nous a semblé que les travaux plus anciens qui avaient pour mérite de mettre au centre de leurs préoccupations ce type de rapport social étaient souvent relégués au second plan par des interprétations hégémoniques plus récentes mais insatisfaisantes. C'est le cas de certaines interprétations d'obédience marxiste, qui se sont développées durant la dictature. Elles identifient des classes sociales et des oppositions de classes (bourgeoisie, prolétariat, impérialisme), qui répondent mal aux réalités sociologiques observables, non seulement en Amazonie mais aussi dans de vastes pans de la vie rurale et urbaine brésilienne : le salariat demeure une forme de rémunération du travail minoritaire - sauf, bien entendu, dans les secteurs industriels modernes –, l'exigence contractuelle qui le caractérise est absente ou systématiquement tournée, les "patrons" ne ressemblent guère à des bourgeois, ni dans leur mode d'accumulation, de domination ou leurs aspirations, ni dans leurs relations à leurs employés, ni entre eux, ni dans leur rapport à l'État et à la vie politique. Quand il existe, le salaire est souvent la partie émergée d'un engagement plus large, expression d'un rapport d'un autre

Une autre tradition intellectuelle progressiste a pu espérer résoudre le problème en imaginant l'existence d'une paysannerie véhiculant des idéaux communautaires antagonistes avec le "capitalisme", conception qui a fait la fortune de la "théologie de la libération" et des mouvements paysanistes. Elle prêtait aux populations, rurales cette fois, les vertus rédemptrices que le prolétariat ouvrier, minoritaire et somme toute comparativement privilégié, ne possédait pas. Mais là encore, cet esprit "communautaire", spontanément et ingénument anticapitaliste n'est guère observable sur le terrain.

Reste un troisième courant, correspondant à ce qui vient, au Brésil comme partout ailleurs, boucher les trous de la pensée sociologique : le culturalisme. Ce qui échappe aux interprétations marxistes orthodoxes ou paysanistes ressortit alors au génie propre du peuple et de l'histoire brésilienne : affectivité et truculence, métissage et insouciance (dont la musique et la danse sont l'image de marque), cordialité et religiosité, croyance en un destin singulier etc., caractériseraient ce peuple enchanteur et enchanté. Les traits de cette "culture populaire", dont dominants et dominés font volontiers l'apologie, nous paraissent au contraire se situer au centre des rapports de domination, dans la mesure où ils entretiennent l'ambiguïté entre le don et l'échange, la générosité et l'intérêt, l'individuel et le collectif. Quiconque a travaillé ou vécu au Brésil, et a fortiori les chercheurs brésiliens eux-mêmes, sait qu'il ne faut pas sous-estimer la puissance de ces représentations dans l'histoire sociale et politique brésilienne : elles constituent comme telles un phénomène sociologique original et de toute première importance. La compulsion culturaliste est universelle, mais elle prend une dimension sans doute inédite au Brésil, et ceci intéresse au premier chef la revue *Lusotopie*, puisque le lusotropicalisme – qui en est l'expression formalisée la plus achevée – a eu des conséquences idéologiques et politiques profondes bien au-delà du Brésil, dans l'ensemble des pays de l'ancien empire portugais.

Une deuxième raison de revenir sur ce thème est qu'il nous a semblé que toutes les conséquences théoriques de ce que nous regroupons sous le terme "paternalisme" au Brésil n'avaient pas encore été tirées. S'il nous paraît

légitime de considérer le clientélisme, dans son sens le plus général, comme une "constante anthropologique" (3), et éviter ainsi d'en faire une caractéristique propre à certaines sociétés ou certaines époques, il n'en reste pas moins vital d'en analyser les différentes configurations locales et leurs conséquences sociales et politiques. Il n'est plus possible de penser le clientélisme comme devant inéluctablement reculer face aux avancées de la modernisation, elle-même censée contenir en son sein les valeurs et les principes de la modernité. Par contre, certaines formes, et en particulier celles qui relèvent de ce que nous appelons "paternalisme" dans le cas du Brésil, sont étroitement liées à des formes d'exploitation ou à des contextes sociaux fortement inégalitaires contre lesquels des forces sociales et politiques commencent à se mobiliser. Il y a en effet une grande distance entre les formes "classiques" quasi institutionnelles de protection-dépendance d'une part, dans lesquelles les flux matériels vont plutôt dans le sens patron-client, et qui sont régies par une "éthique de l'échange" (4), où l'honneur et la dignité sont au centre d'un code respecté de part et d'autre, où l'individu occupant une position hiérarchiquement subalterne se sent considéré pour ce qu'il est et non pour ce qu'il apporte dans l'échange, et, d'autre part, les formes d'asservissement qu'entraîne la conjonction de la distance sociale et de la réduction du rapport au seul intérêt matériel (5). Ce sont ces dernières qui ont vu une partie de la société civile se mobiliser contre elles, avec des succès encore modestes. La permanence ou le recyclage de ces formes de domination-exploitation dans le contexte de démocratisation qui a suivi la fin du régime militaire posent, nous semble-t-11, d'intéressantes questions à propos de la structuration du champ politique brésilien.

Enfin, une série de phénomènes contemporains vient donner une actualité et un sens particuliers à une interrogation renouvelée du paternalisme. C'est d'abord la crise de la redistribution étatique, parallèle à une montée des revendications sociales, qui tend à réactiver les canaux de redistribution plus traditionnels - ou bien à favoriser l'émergence de mouvements religieux. C'est aussi la crise de l'Etat de droit, dont la capacité à maintenir un "gouvernement des lois", dépersonnalisé, est mise en question par l'importance croissante des revendications particularistes et identitaires (et la multiplication concomitante de leurs représentants). C'est enfin l'augmentation du nombre des acteurs locaux (associations de toute sorte) et de ceux qui interviennent au niveau local à partir d'une insertion nationale, voire internationale (Eglises, ONG, programmes de développement, etc.). L'existence de bénéfices à redistribuer et d'intermédiaires institutionnels ou cooptés, pour en assurer la tâche, offre un terrain de choix aux dynamiques clientélistes, anciennes et nouvelles.

Alors pourquoi avoir donné tant d'importance théorique à un phénomène somme toute marginal comme la collecte du caoutchouc en Amazonie (6)? Démographiquement et économiquement, les collecteurs et leurs patrons

 <sup>(3)</sup> Cf. D. VIDAL, "Le prix de la confiance. Les renaissances du clientélisme", Terrain, 21, 1993, p. 32 (numéro spécial "Liens de pouvoir, ou Le clientélisme revisité").
 (4) Cf. G. LENCLUD, "S'attacher. Le régime traditionnel de la protection en Corse", Terrain, 21,

<sup>1993,</sup> pp. 81-96.

Cette réduction est cependant accompagnée d'un discours paternaliste qui justifie l'intégration de ces cas dans notre étude.

C'est à partir de ses travaux chez les collecteurs de caoutchouc que C. Geffray a proposé de recentrer toute l'analyse du rapport de forces social observé autour de la nôtion de paternalisme. Le modèle est volontairement présenté dans ce recueil sous sa forme la plus brute et systématique.

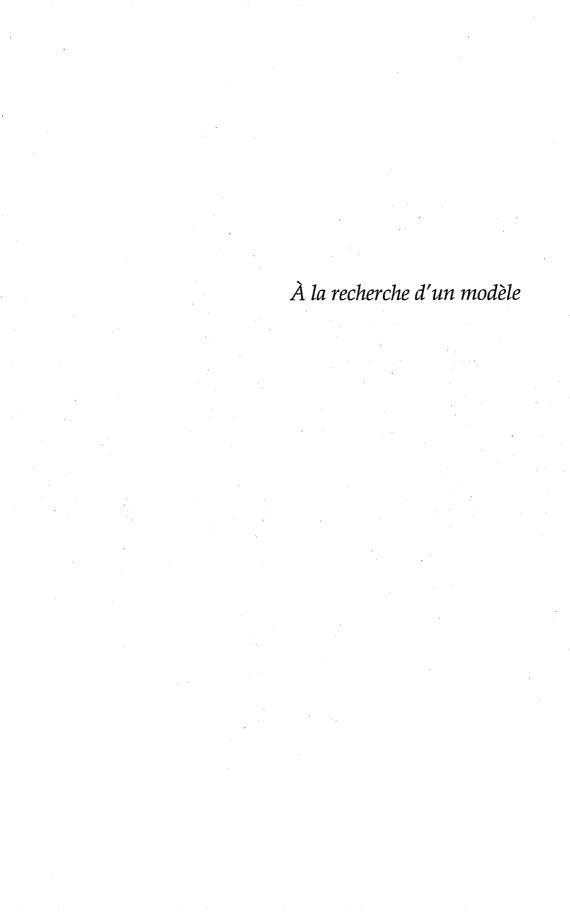
représentent peu de choses. Si, en quelques points reculés, on peut encore observer le phénomène sous une forme très proche de celle qu'il a prise au XIX<sup>e</sup> siècle – à l'époque où l'esclavage existait encore –, partout ailleurs il a été profondément altéré. Il semblerait cependant que, parfois, on ne puisse saisir la signification d'un fait social que dans ses manifestations extrêmes. En ce sens, la collecte du caoutchouc assumait une valeur paradigmatique. Le modèle n'explique certes pas la situation contemporaine, mais nous avions en revanche le sentiment qu'il était difficile, sinon impossible, de saisir les formes et les dynamiques contemporaines de la vie sociale, économique et politique amazonienne, voire brésilienne, sans avoir à l'esprit cette forme péricapitaliste et coloniale de servitude (7). C'est à partir de ce modèle de référence que nous avons pu interroger d'autres

situations et confronter nos points de vue avec d'autres chercheurs.

La première partie de ce recueil est destinée à définir la problématique, circonscrire les phénomènes abordés, et présenter le modèle élaboré à partir de l'observation des collecteurs de caoutchouc. La deuxième partie traite de ce qu'il est convenu d'appeler l'Amazonie traditionnelle, c'est-à-dire l'Amazonie des fleuves et rivières, seules voies de pénétration jusqu'aux années soixante. Suit un chapitre consacré à l'Amazonie des routés. Cellesci ont été ouvertes à partir de 1959, mais leur réalisation a connu une accélération considérable à partir de 1970, quand elles ont constitué la pièce maîtresse d'un vaste programme de colonisation et d'exploitation mis en place par l'État. De nombreux migrants originaires du Nordeste, mais aussi du Sud du pays, sont venus à la recherche d'une amélioration, souvent illusoire, de leur condition. La quatrième partie est consacrée essentiellement au monde industriel et urbain, où des formes de dominationexploitation de type paternaliste sont en place dès l'aube de l'industrialisation. Enfin C. Meillassoux, que nous tenons à remercier ici, a bien voulu apporter un regard critique sur cet ensemble.

Avril 1996
Dossier thématique sous la direction de
Philippe LÉNA, Christian GEFFRAY et Roberto ARAÚJO

<sup>(7)</sup> Rappelons que les zones où la collecte du caoutchouc est encore pratiquée ont attiré l'attention des médias, des écologistes, et des agences de développement. Leur poids symbolique dépasse largement leur importance numérique.





#### LES RAPPORTS DE DÉPENDANCE PERSONNELLE AU BRÉSIL PERMANENCES ET TRANSFORMATIONS

Sous des appellations diverses (rapports verticaux (1), patronage, clientélisme, etc.), les rapports de dépendance personnelle ont été particulièrement étudiés durant les années soixante et soixante-dix. Des recherches effectuées en Asie, en Amérique latine, sur le pourtour de la Méditerranée et en Afrique, en ont souligné le caractère universel (2). Ils offrent à l'observateur une grande diversité de formes et de degrés, qui a longtemps freiné les tentatives de synthèse. Ce n'est donc que depuis deux ou trois décennies que les caractères généraux qu'ils partagent ont été mis en évidence, les auteurs s'opposant davantage sur des détails que sur le fond. Ce sont avant tout des rapports dyadiques (3), autrement dit des rapports directs, privilégiés, entre deux individus. Ils peuvent se référer à un code, voire à un contrat écrit (4), mais sans l'intervention d'un tiers (la Loi à caractère universel) pouvant sanctionner de façon égale les deux contractants. Le dominant est alors juge et partie. Un tel type de relation se situe à l'opposé des rapports idéalement - mais c'est là une différence fondamentale - anonymes et contractuels des bureaucraties ou du marché capitaliste. Il y a engagement personnel, fondé sur des valeurs et des représentations telles que la loyauté, la fidélité et la réciprocité. Dans le monde méditerranéen et en Amérique latine, de tels liens sont fréquemment évoqués par les participants en termes de parenté, et d'ailleurs souvent symbolisés par un lien tel que le compadrio (au Brésil), ou compérage, réunissant le père et le parrain d'un enfant (5). Ce sont fondamentalement des rapports de pouvoir, "verticaux", c'est-à-dire asymétriques,

Cf.. WOLF 1966, p. 81: "...coalitions may involve peasants with peasants – we shall call such coalitions horizontal. Or they may involve peasants with superiors outsiders – we shall call such coalitions vertica".

Cf. à titre d'exemple, les études regroupées dans BOISSEVAIN & MITCHELL 1973 ou bien dans SCHMIDT et al. 1977.

Cf. WOLF 1966; C.-H. Lande, The dyadic basis of clientelism, in SCHMIDT et al. 1977; MEDARD 1976, etc.

Dans ce cas, le contrat écrit ne concerne naturellement que les prestations matérielles ; en particulier les redevances en argent ou en produit. Par contre l'engagement personnel va bien au-delà de ce qui est stipulé, et les deux parties le savent.

Comme le fait remarquer J. F. MÉDARD, étant donné qu'il y a recherche de protection de la part du plus faible, "il s'agit d'un rapport de clientèle qui s'habille en relation de parenté volontaire et qui est sacralisé par la religion" (p. 107).

inégalitaires, quelles que soient les formes idéologiques sous lesquelles ils se présentent. Cette inégalité est à la base de la dépendance. Le dominant maîtrise une ressource, matérielle ou non (6), à laquelle le dominé n'a pas

accès et qui lui est cependant nécessaire.

Au-delà de ces caractères généraux, ici résumés à l'essentiel, se pose le problème des limites que l'on doit assigner à un champ conceptuel aussi vaste afin de conserver sa pertinence. Est-il licite de parler de rapports clientélistes dans des sociétés agricoles segmentaires, par exemple, ou bien lorsque les rapports patron-client présentent un haut degré d'institutionnalisation (Rome antique, féodalisme...), et qu'en est-il lorsque l'État s'appuie sur un appareil législatif moderne mais assure sa domination par des méthodes clientélistes?

#### ÉLÉMENTS POUR UN DÉBAT

Pour ce qui est des sociétés relevant du mode de production domestique (SAHLINS 1976), l'ambiguïté vient de ce qu'elles sont tenues pour être, assez mystérieusement, à l'origine de l'imaginaire mis en œuvre dans les rapports de clientèle. Pour rendre compte du fait qu'on ne les considère pas comme relevant du clientélisme tout en les situant à l'origine de ses valeurs, les chercheurs recourent à des explications du type suivant : dans les sociétés domestiques, il y aurait exacte superposition entre les pratiques prestataires-redistributives et les rôles et positions désignés par le "vocabulaire de la parenté". C'est l'extension des échanges au-delà de la sphère de réciprocité définie par la filiation et l'alliance, et a fortiori le contact avec un marché généralisé et des rapports capitalistes, qui entraîneraient une "désimbrication" et l'apparition de rôles nouveaux, tels que celui d'intermédiaire entre les deux sphères - place d'ailleurs fréquemment occupée par un personnage éminent de l'ordre lignager (7), source supplémentaire de confusion. Ce n'est qu'à partir de cette désimbrication, et de l'extension "illégitime" du vocabulaire de la parenté, que l'on pourrait caractériser un rapport comme clientéliste (8), bien qu'il s'agisse d'une condition nécessaire mais pas suffisante. Néanmoins, ces explications laissent en grande partie de côté la question de la prégnance du vocabulaire et des représentations dont on cherche à rendre compte. C'est sans doute dans les caractéristiques propres au mode de production domestique qu'il faut en chercher les fondements, plutôt que dans une rémanence culturelle. Selon C. Meillassoux, le cycle agricole est caractérisé par une succession d'avances et de restitutions au cours de laquelle les cadets sont redevables aux aînés de leur subsistance, puis des semences nécessaires à l'inauguration du cycle. On peut y voir la matrice de la réciprocité, de la solidarité, de la dette (le fait d'être redevable) ainsi que la figure du père (aîné) nourricier (MEILLASSOUX 1975, p. 70 et p. 76) (qui fournit les moyens de subsistance). Une telle approche permet de dissocier ces rôles et positions d'un "vocabulaire de parenté" particulier. Cela permettrait

 <sup>(6)</sup> Dans les termes utilisés par P. Bourdieu le dominant détient un "capital" matériel ou symbolique source de son pouvoir (BOURDIEU, 1980, p. 210).
 (7) Cf. l'article de GELLNER, "Patrons and Clients", in BOISSEVAIN 1973.

<sup>(8)</sup> Une illustration de ce phénomène peut être observée au Brésil, lorsqu'un ressortissant indigène devient intermédiaire privilégié d'agents économiques ou politiques, et s'assure grâce à cela une position de redistributeur vis-à-vis des membres de son groupe, voire audelà, devenant ainsi un petit "patron".

également de rendre compte de la relative permanence de ces valeurs chez les populations agricoles - du moins tant que l'agriculture fonctionne en partie sur ces principes - ainsi que de la disposition à entrer dans des

rapports de dette et de reconnaissance (9).

C'est lorsque la symétrie est rompue et que l'exercice du pouvoir est assuré de façon permanente par un individu ou un groupe que les mécanismes de l'échange s'apparentent le plus aux rapports clientélistes (10). La redistribution est alors la clef de l'obtention du prestige et de la légitimité. Le don permet d'une certaine façon de posséder la vie de ceux qui ne peuvent rétribuer à l'identique et doivent par conséquent assumer une dette morale. La différence de statut est à la fois garantie et reproduite en permanence par l'échange asymétrique de dons. Dans ces situations, qui peuvent être aisément extrapolées aux mécanismes clientélistes-paternalistes rencontrés dans les sociétés complexes, c'est la faiblesse ou l'absence de garantie institutionnelle de la domination qui contraint le dominant à déployer des efforts constants pour en assurer la pérennité (BOURDIEU 1980). Mais alors

qu'en est-il lorsque le degré d'institutionnalisation est élevé?

Les relations patron-client de la Rome antique sont souvent considérées comme archétypiques. Ces relations sont attestées dès l'époque archaïque, où chaque gens possédait un nombre variable de clients qui témoignait de sa puissance. Les différentes charges du pouvoir étatique étaient bien garanties par les institutions, mais il y avait compétition entre les membres de l'oligarchie pour y accéder. Dans cette compétition, la richesse et la renommée, et par conséquent les fonctions redistributives censées démontrer la générosité du donateur (évergétisme), jouaient un rôle important. Bien qu'en fait il s'agisse d'un cas limite du point de vue du clientélisme, le cas de Rome est intéressant dans la mesure où l'on assiste à la mise en place des principales figures du champ politique moderne (y compris les guerres civiles, les luttes entre les différentes classes sociales pour s'approprier l'État ou l'influencer, les pratiques populistes, etc.). Certains traits présentent également une analogie avec la situation du Brésil colonial et impérial: extension du latifundium (11), concurrence entre la main-d'œuvre esclave et le travail libre (avec pour conséquence l'accumulation en ville d'hommes libres sans travail), redistribution étatique, clientélisme

Les relations patron-client sont parfois comparées aux rapports de type féodal. On peut cependant objecter, avec Gellner (in BOISSEVAIN 1980), que dans ce cas l'ethos est transparent, symbolisé, ritualisé et institutionnalisé. Il constituait la légalité de l'époque, une référence à laquelle les deux parties pouvaient recourir - un appareil juridique existait, capable de

particulièrement répandu dans les pays où un système agraire basé sur le latifundium a pu se maintenir, en particulier l'Europe méditerranéenne et l'Amérique latine. L'héritage de Rome peut être légitimement invoqué.

Nous laissons de côté le débat théorique sur la réciprocité, dont certains chercheurs font le fondement de la sociabilité humaine (voir, par exemple, l'intéressante relecture de l'Essai sur le don faite in TEMPLE & CHABAL 1995). Il semble suffisant pour notre propos de la rapporter aux échanges viagers décrits par C. Meillassoux ; une "dette de vie" en quelque

redistribution ostentatoire qui est à la base de la constitution de l'autorité politique : à mesure que l'on s'éloigne de la réciprocité parfaite, qui suppose une relative égalité de situation économique, la part des contre-prestations qui sont fournies sous la forme typiquement symbolique de témoignages de gratitude, d'hommages, de respect, d'obligations ou de dette morale s'accroît nécessairement' (BOURDIEU 1980, p. 210).

(11) G. HERMET (1983) remarque dans Aux frontières de la démocratie que le clientélisme est particulièrement répandu dans les pays où un système agraire basé sur le latifundium a

sanctionner. Mais à partir du moment où existe un État et ses lois (abstraites et "universelles"), le patronage ne parvient jamais à devenir le modèle légal de référence du pays, malgré son caractère généralisé et son code éthique proclamé. Bien que l'État colonial et impérial brésilien ait eu un caractère patrimonial accentué, le patronage, utilisé et instrumentalisé, a

toujours été sous contrôle.

Les similitudes entre les liens de dépendance personnelle contemporains et des formes historiques de domination expliquent pourquoi ils sont souvent considérés comme une survivance d'un temps où l'État, le droit, la règle générale et anonyme n'existaient pas. Ou bien, dans le cas où les institutions de type universaliste sont présentes, on y voit le signe de leur incapacité à assurer les prérogatives de l'État dans tous les secteurs ou sur l'ensemble du territoire. Partiellement exactes, ces affirmations ne peuvent cependant rendre compte de la complexité des situations. La présence significative de tels rapports au sein des sociétés les plus "modernes" (corruption, faveurs, recréation constante de liens sociaux personnalisés...), dont la reconstitution menace toujours de pervertir les institutions – même s'ils paraissent être relativement sous contrôle – doivent nous conduire à dépasser une interprétation en termes d'un archaïsme que la modernité aurait pour mission d'abolir. Certaines formes, historiquement datées, sont en effet anéanties par les transformations économiques ou bien par l'action de l'État, sous-tendue par des forces sociales dominées capables de se constituer en sujet politique, mais il semblerait que des adaptations permanentes remettent constamment l'ouvrage sur le métier, faisant resurgir, là où on les attendrait le moins, des rapports sociaux considérés comme dépassés (au sein des mouvements syndicaux, dans le commerce illégal, etc.). On serait tenté de dire que là où l'État est présent, l'exploitation tend à se rabattre sur la forme légale aujourd'hui acceptée, alors que les rapports personnalisés sont repoussés aux marges. Mais ici encore, il serait facile de montrer comment, au cœur des sociétés dites modernes, sont tolérés des espaces où le droit n'est pas appliqué. Si la Loi constitue bien un recours dans ce dernier cas, encore faut-il que les groupes ou individus soient en condition de faire valoir leurs droits, et aient avantage à le faire. Il semble donc nécessaire de dépasser les formulations en termes de faillite de l'État ou du marché, afin de proposer une vision positive et unifiée de ces formes particulières de mobilisation de la force de travail et de structuration du champ politique. Il faut chercher à comprendre de quelle façon sont reproduites les conditions qui permettent à ces rapports sociaux de se recomposer dans différentes configurations.

Enfin, il est important de délimiter le champ du clientélo-paternalisme en fonction du degré d'exploitation imposé et des formes de violence exercées. La relation de clientèle est avant tout un rapport d'échange, certes inégal, mais qui se donne à voir comme réciproque. C'est ce qui fonde sa légitimité aux yeux des participants. L'esclavage, l'asservissement et toutes les formes de domination autoritaire, dans lesquelles il n'y a pas d'illusion de réciprocité, en sont donc exclus. Par ailleurs, l'exploitation économique, bien que souvent présente, doit être considérée comme un cas particulier parmi les avantages pouvant être obtenus par le dominant dans le rapport clientéliste; le prestige, le statut, la capacité de mobilisation électorale, etc., représentent d'autres formes de capital (BOURDIEU 1980). La coercition directe indiquerait le renoncement à la légitimité, et donc aux formes symboliques de capital, laissant le terrain à la seule logique de l'exploitation économique. Il semblerait également que plus une activité est

rentable, plus le contrôle de la main-d'œuvre est rigoureux et l'imaginaire de la réciprocité absent (12). Ces distinctions sont utiles, mais l'observation nous engage à nous méfier de ces modèles par trop dichotomiques. En effet, la menace de recours à la violence explicite plane toujours sur le rapport clientéliste dans la mesure où celui qui dit la loi et celui qui sanctionne sont une seule et même personne, parlant en son nom propre et mue par des intérêts privés. La violence est non seulement présente aux marges du système, en tant que sanction potentielle des manquements à la règle (13) (et comme partie cachée des discours qui font explicitement usage des métaphores familiales, en particulier des relations père-fils), mais elle peut aussi faire irruption à tout moment en période de crise, ou bien lorsque l'isolement et l'impunité assurée conduisent certains à jeter le masque. C'est là l'effet de l'absence de médiation ou de tiers exclu, capable de sanctionner également les deux parties et de garantir les règles du jeu. Mais par le biais des stratégies de cooptation, la face "douce" de la violence peut, semble-til, coexister de façon fonctionnelle avec la coercition physique. Elle répond alors à une nécessité du dominant de s'appuyer sur quelques hommes sûrs et de montrer ce que l'on a à gagner à entrer dans les bonnes grâces du patron ; ce faisant, elle déclenche une compétition servile pour un statut plus favorable, qui rend difficile toute organisation de la main-d'œuvre. C'est souvent de cette façon que sont recrutés les contremaîtres et les pistoleiros.

Pour comprendre la complexité et la souplesse de ce type de relations, les différents degrés d'exploitation et de violence, il est utile de se reporter aux schémas proposés par P. Bourdieu. En particulier ceux qui concernent la circularité des rapports entre clientèle et capital (ce dernier permettant la formation de la clientèle qui, elle-même, entraîne l'accroissement du capital, etc.), et la convertibilité, également circulaire, des différentes formes de capital (le capital symbolique permettant la formation du capital matériel qui, lui-même, entraîne l'accroissement du capital symbolique, etc.). Si ce phénomène de conversion est aussi central c'est parce que les patrons n'évoluent pas dans le même univers économique et social que leurs dépendants et occupent une position clef entre deux univers : celui du marché d'un côté et celui des cellules domestiques peu articulées et sans autonomie de l'autre. Le patron joue donc sur deux scènes différentes (14). Cette position est l'axe d'un rapport de forces qui a pour

(13) La menace implicite inscrit la relation personnalisée dans un équilibre instable entre la haine et l'amour. À la surenchère de l'acceptation-cooptation peut succéder à tout moment le dépit, le ressentiment et l'explosion de violence (souvent canalisée sur des égant)

égaux).
(14) C'est pourquoi nous pensons que le clientélisme électoral, souvent considéré par les analystes politiques comme une catégorie à part, doit être intégré de plein droit aux

<sup>(12)</sup> Ainsi que le remarque M. MAESTRI dans L'esclavage au Brésil, l'élevage extensif, par exemple, n'a pas engendré de dures conditions de travail. La rentabilité de ces exploitations était inférieure à celle des autres entreprises esclavagistes, aussi les esclaves étaient-ils moins nombreux que les hommes libres dans la composition de la main-d'œuvre. De plus, "dans l'élevage extensif, qui reposait fondamentalement sur la reproduction naturelle du bétail, il était matériellement impossible d'exiger de l'esclave un surtravail important et systématique" (1991 p. 84). Par contre, dans les charqueadas (fermes-usines produisant de la viande séchée pour le marché) du Sud du pays, il y avait d'importants profits à faire et la main-d'œuvre était durement exploitée. On peut faire la même observation en ce qui concerne les seringais: à l'époque où le caoutchouc offrait de gros profits, dans les zones où les hévéas étaient nombreux la main-d'œuvre (seringueiros) n'avait pas le droit de produire sa nourriture et le régime de la dette était dur. Il s'agissait cependant d'une main-d'œuvre libre et la fiction paternaliste a atteint là des sommets (GEFFRAY 1995). Il semble que dans ce dernier cas – et au vu des conditions d'isolement particulières des régions de production – on soit proche des limites qu'une stratégie paternaliste puisse atteindre sans remettre en cause sa légitimité.

enjeu le maintien d'un monopole sur des formes d'accumulation de capital (cónvertible) par le contrôle de la main-d'œuvre en l'absence d'un marché du travail structuré et garanti par la Loi. Selon les circonstances (nécessité de fidéliser des travailleurs relativement autonomes ou de fixer une maind'œuvre très mobile, pouvant fuir ou accéder éventuellement à l'autonomie) la domination évoluera selon un axe qui va de la redistribution clientéliste généreuse à la violence physique extrême. Sa limite absolue étant l'esclavage. Or certaines formes d'asservissement pour dette actuellement pratiquées au Brésil en sont proches (sans être identiques).

#### LES FONDEMENTS DE LA DÉPENDANCE PERSONNELLE AU BRÉSIL

Les rapports de clientèle sont l'expression de fortes inégalités sociales, qu'ils confribuent à reproduire, voire à accentuer. Ils ne sont pas, néanmoins, fondateurs de l'inégalité. Trois conditions sont nécessaires à leur mise en place : un accès inégal aux ressources (15) ; une rupture de l'autonomie des groupes dominés (16); l'absence d'un marché – notamment du travail – unifié (17). Il est donc nécessaire de rendre compte à la fois de la production historique de ces trois conditions et de leur maintien – malgré de profondes

transformations – jusqu'à l'époque actuelle.

Pour ce faire, une analyse du système politique brésilien est incontournable. Le problème a retenu depuis longtemps l'attention des chercheurs, et il existe de nombreux travaux historiques et de sociologie régionale sur la question (en particulier sur la région du Nordeste, étant donné l'héritage laissé par la grande plantation esclavagiste). Certains sont devenus des classiques de référence, tels que l'ouvrage de V. Nunes Leal (1949) sur le clientélisme politique (1949), ou ceux de M. Correia de Andrade et M. I. Pereira de Queiroz. Tous ont perçu l'existence d'un lien étroit entre les rapports sociaux qu'ils décrivaient et les caractéristiques du système politique brésilien. Ils ont essayé d'en rendre compte de façons diverses. La polémique n'est pas achevée. Néanmoins certains points utiles pour le présent débat - la recherche des fondements - recueillent l'adhésion de nombreux chercheurs: il est ainsi possible d'affirmer que l'esclavage colonial n'était pas l'équivalent de l'esclavage antique (18); il était totalement articulé au capitalisme et les esclaves représentaient un facteur

mécanismes étudiés ici. L'analyse en terme général de capital se présentant sous diverses espèces montre qu'il n'est pas structurellement différent. L'histoire confirme par ailleurs ses liens étroits avec les autres formes de domination-exploitation fondées sur la dépen-

(15) À l'origine d'une telle répartition on trouve souvent un acte violent fondateur (conquête

guerrière, lutte entre différents groupes sociaux, etc.). Au Brésil, la terre a été conquise aux dépens des sociétés indigènes, déstructurées et asservies.

(16) Celle-ci peut avoir des causes diverses et combinées, mais il faut remarquer qu'elle a souvent été sciemment organisée à des fins de domination. Il serait facile de montrer

souvent été sciemment organisée à des fins de domination. Il serait facile de montrer comment l'autonomie de nombreux groupes indigènes a été brisée à l'époque coloniale par la politique des regroupements (descimentos) et le travail forcé. L'autonomie alimentaire, bien que première, n'est évidemment pas seule en cause.

(17) Au même titre que la contractualité généralisée garantie par l'État et la loi abstraite, il s'agit d'une condition contre laquelle les rapports clientélistes luttent activement.

(18) Après une longue interruption, l'esclavage reprend, à plus petite échelle, en Europe méditerranéenne au Moyen-Âge, à l'occasion des guerres de reconquête contre les Maures. Avant la découverte de l'Amérique, l'État portugais développait déjà la culture de la canne pour les moulins à sucre sur une base esclavagiste (Maures, puis Africains). L'application du système – et son amplification – dans le Nouveau Monde a été, pour L'application du système – et son amplification – dans le Nouveau Monde a été, pour cette raison, rapide et efficace. Voir à ce sujet HEERS 1981.

de production fondamental; il n'y avait pas non plus dualisme car les différents secteurs de la société – y compris les hommes libres des zones rurales – dépendaient de ce mode de production et lui étaient fonctionnels à différents degrés. Les maîtres esclavagistes, bien qu'ils aient joui quasiment d'un pouvoir de vie et de mort sur le vaste territoire de leur exploitation, n'étaient pas l'équivalent des seigneurs féodaux ; ils ne vivaient pas en autarcie, mais en fonction du marché exportateur, lui-même entièrement dirigé par la Couronne portugaise. C'est pourquoi certains auteurs, notamment R. Faoro, ont insisté sur le caractère patrimonial de l'Etat brésilien depuis les origines jusqu'à aujourd'hui (19). Cette interprétation permet de voir dans les rapports clientélistes et paternalistes actuels l'effet de la persistance de certaines formes de domination politique plutôt que des survivances", des "empreintes", à connotation culturelle marquée et dont

le pouvoir explicatif est faible.

Comme dans la plus grande partie de l'Amérique latine, la fondation de l'inégalité au Brésil est basée sur l'accès à la terre. Elle est inaugurale ; en effet, la colonie de peuplement un instant envisagée au début du XVIe siècle a rapidement cédé la place au latifundium agro-exportateur (20), étant donné le coût élevé des esclaves africains et la nécessité d'obtenir des crédits de la Couronne - cette dernière privilégiant le commerce exportateur, plus rentable que la colonisation. Le système consistant à concéder de larges domaines fonciers (sesmarias) à des personnages considérés comme financièrement et politiquement aptes à les mettre en valeur constituera la base du latifundium (21). De concession administrative au départ, les sesmarias prendront vite une connotation patrimoniale. Les zones rurales sont alors caractérisées essentiellement par une opposition entre maîtres et esclaves – bien qu'il y eût également quelques petits cultivateurs, artisans, colporteurs et transporteurs à la périphérie de la plantation. La situation va devenir plus complexe à partir du début du XIX siècle. La baisse des activités commerciales, les difficultés à se procurer des esclaves, vont entraîner un repli momentané des grandes plantations sur elles-mêmes (elles vont donner une plus grande place à l'autosuffisance alimentaire, et donc connaître une diversification interne). A cela va s'ajouter la croissance parallèle d'une population métisse à l'intérieur et à la périphérie des plantations. Tous ces phénomènes vont contribuer à diversifier la structure sociale; en plus des maîtres et des esclaves, on trouve maintenant une chaîne de dépendants, depuis des petits planteurs qui louent de la terre au grand propriétaire jusqu'à des petits colons qui, en échange de l'autorisation de construire leur maison et de pratiquer une agriculture vivrière, vont fournir une certaine quantité de produit ou de travail. Ils peuvent être

relèvent du patrimonialisme.

(21) On en retrouvera curieusement un écho dans le processus de colonisation de l'Amazonie au début des années 1970 : les projets de colonisation destinés aux petits agriculteurs seront vite considérés comme trop coûteux ; l'État va donc, à partir de 1974, attribuer préférentiellement les terres à ceux qui ont la capacité de les mettre en valeur, c'est-à-dire aux détenteurs de capitaux.

<sup>(19)</sup> Cf. FAORO 1989. L'auteur, après avoir réfuté l'hypothèse d'un féodalisme brésilien (et même portugais), montre comment s'est développé un capitalisme d'État basé sur le commerce (au Portugal), puis sur l'agriculture exportatrice et les mines (au Brésil, sous le commandement de la couronne). C'est le développement parallèle d'une bureaucratie et oligarchie politique fonctionnant par cooptation, et capable de se reproduire dans la différence, en dépit des transformations sociales, qui assurerait la pérennité des tendances patrimoniales jusqu'à aujourd'hui. R. Faoro va jusqu'à affirmer qu'à l'opposition métropole/colonie s'est substituée une opposition État/Nation à partir de l'indépendance.

(20) Pour WEBER (1971, p. 319), le "capitalisme colonial" et le "capitalisme de plantation" relèvent du patrimonialisme.

expulsés sommairement (FAORO 1989). C'est à partir de ce moment que se mettent en place et se développent considérablement les rapports patronclients. La fin de l'esclavage verra s'accroître dans de grandes proportions la population de dépendants ; beaucoup d'affranchis restent dépendants de leurs anciens maîtres. Le pays était grand et peu peuplé, il y avait donc des terres disponibles; mais les plus fertiles – parmi celles qui étaient accessibles – étaient appropriées. Par ailleurs, le banditisme régnait et les populations indigènes occupaient encore de vastes territoires. Le fait décisif, cependant, est le besoin de produits manufacturés qui conduisait les dominés à rechercher les points d'intersection avec le marché - autrement dit les grands domaines - et les capacités redistributives des patrons. Paradoxalement, le phénomène clientéliste sera renforcé – et transformé – avec l'avènement de la République : l'extension du vote, devenu un enjeu en zone rurale, entraînera une nouvelle forme de dépendance – le clientélisme politique - et la recherche d'avantages octroyés par les pouvoirs publics et manipulés par les notables locaux. La figure emblématique du coronel (22), qui existait depuis l'empire, en sort momentanément fortifiée. Il s'agit d'un notable qui exerce certaines fonctions locales de maintien de l'ordre (entre autres) au service des gouvernements des États. On retrouve en lui une figure de "patron" bien connue des zones rurales méditerranéennes : paternaliste, il sert d'intermédiaire entre le gouvernement de l'État et les habitants des zones rurales. Les relations sont basées sur la confiance et l'échange de services, dont le vote. Si la fonction officielle a disparu, le personnage est encore une référence, et pas seulement à des fins folkloriques.

Avec des variantes régionales, et des transformations au cours du temps, les grandes propriétés ont développé des relations très semblables avec leurs dépendants dans la majeure partie du Brésil. Après l'abolition de l'esclavage les grands propriétaires ont eu recours à une stratégie de fixation de la main-d'œuvre sur leurs domaines, offrant aux moradores un lopin de terre à cultiver, en échange de travail toujours, de rémunération ou de produit parfois (notamment quand il s'agissait du produit principal exploité commercialement par le domaine). Un important patrimoine foncier permettait de fidéliser une nombreuse main-d'œuvre. Des petits propriétaires voisins travaillaient aussi occasionnellement pour le patron (23). Redevables de la terre, les moradores contractaient des le départ une dette morale qui les mettait en situation de dépendance permanente. Ils se percevaient eux-mêmes comme "assujettis" (GARCIA 1989). Le patron avait ainsi l'avantage de disposer d'une main-d'œuvre disponible aux moments où il en avait besoin, et qui s'auto-entretenait le reste du temps. Hormis les gros travaux, de multiples petites tâches pouvaient être accomplies pour le bon fonctionnement quotidien de l'exploitation sans qu'il soit question de rémunération ; cela faisait partie des "services rendus". La grande exploitation possédait (et possède encore souvent) un magasin où le morador (mais parfois aussi le petit propriétaire voisin) devait s'approvisionner (le barração). Il s'agissait d'une source de profit supplémentaire pour le patron, mais surtout d'une stratégie d'endettement et d'attachement de la main-d'œuvre. Le crédit consenti au magasin liait le morador par une dette d'argent (même si celui-ci apparaissait peu dans

(22) Voir, entre autres, LEAL, 1986 [1949].
(23) Ces figures existaient durant la période de l'esclavage, mais elles étaient minoritaires, ou propres à certains types d'exploitation.

les transactions au départ) (24). Ainsi, comme le remarque A. Garcia (1989) pour les années cinquante dans le Nordeste, le morador avait toujours intérêt à travailler pour le patron afin d'obtenir au magasin les biens essentiels qu'il ne pouvait produire. Par ailleurs, les accords terre contre travail évoluaient, selon la conjoncture internationale (prix des produits sur le marché mondial) et régionale (épuisement des terres, disponibilité de main-d'œuvre, etc.), entre une assez grande libéralité et un haut degré

d'extorsion (25).

Le système succinctement décrit ci-dessus a marqué profondément la structure sociale et politique brésilienne. Lewin (1987) montre que durant toute la República Velha (1889-1930), les moradores, qui représentaient la majeure partie de la population du pays, ont formé la base de sustentation des oligarchies agraires et du système de contrôle social vertical basé sur le clientélisme. L'industrialisation, l'urbanisation (26) et la diversification des activités professionnelles des membres de l'élite (qui les rend moins dépendants des revenus agraires) ont incontestablement affaibli les bases traditionnelles de sustentation des oligarchies. L'État brésilien a également mené, depuis environ cinquante ans, une politique centralisatrice destinée à briser les fidélités de type traditionnel, recourant souvent pour cela au populisme. Néanmoins, chacun en convient, les oligarchies ont su s'adapter et conserver une part de leur pouvoir grâce à de nouvelles articulations politiques. De plus, les bases de ce pouvoir, ébranlées, n'ont pas été véritablement atteintes (27), la meilleure garantie de son maintien étant l'existence d'une importante population vivant dans le besoin. Globalement, les parlementaires déterminent plus leur comportement politique en fonction de leurs attaches régionales et clientélistes (en tant que redistributeurs des mannes publiques) (28) que par rapport à des positions idéologiques de parti. Le gouvernement lui-même, traversé par les mêmes lignes de force, joue de la redistribution sélective pour s'attacher les parlementaires et faire voter ses projets.

Dans ces conditions, il est vain d'attendre une modernisation sui generis de l'appareil et des pratiques politiques (29). Il semble cependant

(24) Le même système sera retrouvé, poussé à l'extrême, dans les *seringais* amazoniens à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

(26) Dans les villes, il fallait également devenir le client d'un patron pour trouver un emploi au XIX siècle. En Amazonie et dans le Nordeste, on peut encore observer le phénomène, bien

que sous des formes moins directes.
(27) L. LEWIN montre que "o poder de base familiar, em sua forma mais conhecida, o coronelismo, ainda sobrevive ao nível local na Paraíba e no Nordeste do Brasil. Esta não é uma revelação surpreedente, se considerarmos a sobrevivência paralela dos latifiúndios, das relações de exploração do trabalho nas zonas rurais, da pobreza, do analfabetismo e da doença em muitas partes dos estados nordestinos" (1987, p. 367). M. F. EMMI & R. E. ACEVEDO (1995) font la même constatation en ce qui concerne les oligarchies du Pará, et montrent que leurs bases foncières sont restées relativement intactes. Elles sont en outre capables, par un subtil jeu d'alliances de survivee à un fonctionnement étatique de outre capables, par un subtil jeu d'alliances, de survivre à un fonctionnement étatique de

type démocratique.
(28) Ce n'est que tout récemment (1996) que le président Fernando Henrique Cardoso a retiré certaines fonctions redistributives des mains de personnages politiques pour les remettre à

une administration anonyme.

(29) G. AVELINO FILHO (1994) montre les insuffisances du modèle des stades de développement politique (sociétés traditionnelles, où le pouvoir est entre les mains de notables locaux; sociétés "en transition", où les patrons traditionnels sont affaiblis car l'essentiel de la redistribution est effectué par l'Etat, les partis entrant en compétition

<sup>(25)</sup> L. LEWIN (1987) montre ainsi une régression des conditions du *morador* durant le XIX siècle. À partir de 1870 de nombreux petits propriétaires deviennent à leur tour *moradores* car la valeur de leur production baisse et ils n'obtiennent plus de crédit auprès des grands propriétaires.

nécessaire de prendre quelque distance avec la thèse de R. Faoro selon laquelle il existerait une sorte d'oligarchie bureaucratique (estamento) qui servirait de vivier à la reproduction de la classe politique (30). La politique de masse menée depuis plusieurs décennies n'a certes pas eu pour effet d'évincer les oligarchies traditionnelles (bien qu'elle leur ait interdit certaines formes de reproduction) ni de supprimer les pratiques clientélistes. La compétition pour les positions clef du réseau prestataireredistributif paraît cependant beaucoup plus ouverte. Des outsiders peuvent ainsi occuper des places autrefois réservées à des membres de la parentèle des oligarques. Ces nouveaux venus doivent néanmoins donner des gages de crédibilité; or la fortune ne suffit pas, il faut montrer une bonne insertion dans le monde politique local et national afin d'avoir accès à la redistribution des fonds publics. Cette crédibilité est encore souvent acquise par la capacité à tisser des alliances avec les politiciens connus de la région, parmi lesquels on compte nombre de parents des oligarques. Un meneur populaire, une fois élu, se trouve face à cette dure réalité qui le contraint à faire des alliances (et donc négocier des fonds et des postes) dans le but de pouvoir réaliser partie de ses promesses électorales. Le fait en soi serait relativement banal s'il ne mettait en cause des pratiques fortement teintées de patrimonialisme.

L'élargissement de la compétition pour accéder aux nœuds du réseau vient en partie de la complexification de la structure sociale et du fractionnement du champ politique. L'Amazonie, foyer d'une intense immigration durant les trente dernières années, en présente une bonne illustration. La distribution de terres aux petits agriculteurs au sein des programmes de colonisation, l'attribution d'aides fiscales et de crédits aux investisseurs, ont offert un nouvel espace à l'extension des pratiques clientélistes, tant à l'échelle fédérale qu'à celle des États. Néanmoins, la multiplication des immigrants, la création de nouveaux municipes situés hors de la sphère des oligarchies traditionnelles, l'ouverture de routes facilitant la circulation des produits, la diversification des activités, ont multiplié les représentants politiques et - en principe - marginalisé les anciens dominants. Certains avaient même caressé l'espoir de voir l'Amazonie se transformer en un paradis pour les sans-terre et les petits agriculteurs. Les défenseurs de la réforme agraire avaient raison sur un point : dans le monde rural brésilien, tout changement de statut des dominés devait passer par la conquête de l'autonomie, c'est-à-dire par la propriété de la terre (31), afin

pour la manipulation des fonds publics; sociétés politiquement développées). En particulier, le modèle ne parvient pas à décrire l'imbrication des stades et sa fonctionnalité.

<sup>(30)</sup> AVELINO FILHO (1994) montre que les députés ont beaucoup de mal à obtenir une réélection, le mandat unique étant la règle. La thèse de R. Faoro reste cependant valable jusqu'à la seconde guerre mondiale. Depuis, et particulièrement ces dernières années, les oligarchies jouent davantage le jeu des alliances. Il n'en reste pas moins que pour avoir quelque chose à négocier il faut qu'elles occupent encore une position-clef au regard des enjeux électoraux (capacité de mobilisation) et de la redistribution des fonds publics.
(31) L'État a volontairement confondu réforme agraire et colonisation afin d'éviter les conséquences d'une véritable réforme toujours réclamée par les partie de gauche.

<sup>(31)</sup> L'Etat a volontairement confondu réforme agraire et colonisation afin d'éviter les conséquences d'une véritable réforme, toujours réclamée par les partis de gauche. Aujourd'hui, la plupart des militants et organisations qui défendent la réforme agraire reconnaissent que la propriété de la terre n'est pas une condition suffisante (sans moyens de produire et de commercialiser, elle engendre la misère ou la capitalisation par la revente). Elle pourrait même ne pas être nécessaire, dans de nombreux cas, pour assurer une vie décente aux agriculteurs si la contractualité et les rapports démocratiques constituaient le fondement des liens sociaux. En l'état actuel de la société brésilienne, cependant, la réforme reste une revendication symbolique et stratégique importante pour le mouvement démocratique.

d'éviter la position d'assujetti. L'Amazonie, malgré ses apparentes disponibilités foncières, n'a pas joué ce rôle. Le processus enclenché a entraîné une exacerbation des conflits entre fazendeiros et posseiros pour les terres accessibles, le développement de l'individualisme et la recherche désespérée de trajectoires ascendantes. Devant l'échec du processus agricole proprement dit (distance au marché, coûts élevés du transport, difficultés d'obtention du crédit, technologies peu productives, etc.), la faiblesse de l'accumulation à travers la production, et les possibilités significatives d'accumulation dans la sphère de la circulation-commercialisation, de nombreux colons ont activement recherché les positions d'intermédiaires (avec le marché, mais aussi avec toute sorte de mannes). Les nouveaux intermédiaires et "apprentis patrons" recourent au mêmé vocabulaire de l'assistance et de l'échange que les anciens patrons. Même dans le cadre purement agricole, les petits agriculteurs mieux situés (plus près des commerces, de la route), et capables de rémunérer éventuellement quelques travaux, acceptent sur leur lot des agregados, meeiros et moradores (le mot est souvent employé) selon des formes d'entente qui ressemblent à s'y méprendre aux accords pratiqués sur les grands domaines, à ceci près que la distance sociale est (encore ?) nettement plus faible. La deuxième stratégie – associée ou non avec la première – est l'adoption généralisée de l'élevage bovin, dont l'une des conséquences est de favoriser la concentration foncière. Par ailleurs, la difficulté à trouver une terre bien située – permettant la vente du produit dans des conditions acceptables – quand le candidat ne dispose pas de capital pour l'acheter, ainsi que le problème de la survie avant la première récolte, multiplie non seulement les agregados mais les ruraux à la recherche de travail. Or, la plus importante offre de travail se trouve chez les grands propriétaires. Cette dépendance objective – de même que celle qui fait dépendre les petits agriculteurs des avances en produit ou argent effectuées par les commerçants - rend difficile et ambiguë la mobilisation politique (32).

De nouvelles voies d'intermédiation et de dépendance personnalisée sont paradoxalement introduites par les tentatives d'organisation et de prise de parole des populations dominées. La réalisation de projets de développement, l'intervention d'organisations non gouvernementales - avec leurs aides internationales -, la multiplication des représentations syndicales et des partis politiques, l'apparition de mouvements corporatistes, identitaires et régionalistes, intervenant dans un espace social non structuré démocratiquement, offrent un terrain de choix à la reproduction des pratiques clientélistes. Il n'est en soi pas étonnant que les représentants des mouvements, partis et syndicats qui prônent un changement radical soient eux-mêmes souvent pris dans les rets du réseau d'échange de faveurs et d'obligations. Cela ne doit pas conduire à sous-estimer ce que des alliances démocratiques, appuyées sur les mouvements sociaux et la mobilisation de la société civile, peuvent accomplir lorsqu'elles sont fermement décidées à changer les règles du jeu politique. Cela ne veut pas dire non plus que la circulation plus intense de la parole n'entraînera pas le renforcement des nouvelles valeurs de la citoyenneté et de la démocratie, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives d'action politique. Cela signifie avant tout que les pratiques clientélistes sont constamment réalimentées par l'existence de

<sup>(32)</sup> Il en va de même des réseaux clientélistes tissés au niveau local lors des élections.

très fortes inégalités sociales. Tant qu'un certain degré d'autonomie économique ne sera pas atteint par les "clients" potentiels, le plein exercice de la citoyenneté sera difficile et toutes les formes d'aide et d'intervention courront le risque d'être partiellement détournées dans leur usage et dans leur signification.

> Janvier 1996 Philippe LÉNA ORSTOM, Paris

#### **BIBLIOGRAPHIE**

AVELINO FILHO, G. 1994, "Clientelismo e política no Brasil: revisitando velhos problemas", in *Novos Estudos*, São Paulo, 38, pp. 225-240.

BOISSEVAIN, J. & MITCHELL, J.C., eds. 1973, *Network Analysis Studies in Human* 

Interaction, La Haye/Paris, Mouton.

BOURDIEU, P. 1980, Le sens pratique, Paris, Éditions de Minuit. EMMI, M. F. & ACEVEDO, R. E. A. 1995, Oligarquias no Pará: crise e rearticulação, collection "Papers", Belém, NAEA/UFPA.

FAORO, R. 1989, Os donos do poder. Formação do patronato político brasileiro, 8ª ed., 2 vol., São Paulo, Éd. Globo.

GARCIA, A. 1989, Libres et assujettis. Marché du travail et modes de domination au

Nordeste, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme. GEFFRAY, C. 1995, Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne, Paris, Karthala. HERS, J. 1981, Esclaves et domestiques au Moyen-Âge dans le monde méditerranéen, Paris, Fayard.

HERMET, G. 1983, Aux frontières de la démocratie, Paris, PUF.

LEAL, V. NUNES 1986 [1949], Coronelismo, enxada e voto, São Paulo, Alfa-Omega. LEWIN, L. 1987, Política e parentela na Paraíba. Um estudo de caso da oligarquia de base familiar, Rio de Janeiro, Record.

MAESTRI, M. 1991, L'esclavage au Brésil, Paris, Karthala.

MÉDARD, J.-F. 1976, "Le rapport de clientèle, du phénomène social à l'analyse politique", Revue française de sciences politiques, 26 (1), pp. 103-131.

— "L'État néo-patrimonial en Afrique noire", in J.-F. Médard (org.) États d'Afrique

noire, Paris, Karthala.

MEILLASSOUX, C. 1975, Femmes, greniers et capitaux, Paris, Maspéro.

SAHLINS, M. 1976, Âge de pierre âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives, Paris, Gallimard.

SCHMIDT, S. W.; GUASTI, L.; LANDÉ, C. H.; SCOTT, J. C. (eds.) 1977, Friends, Followers and Factions. A Reader in Political Clientelism, Berkeley, University of California

TEMPLE, D. & CHABAL, M. 1995, La réciprocité et la naissance des valeurs humaines, Paris, L'Harmattan.

WEBER, M., 1971 Économie et société, Paris, Plon.

WOLF, E. R., 1966 Peasants, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, Inc.

### IMOBILIZAÇÃO POR DÍVIDA E FORMAS DE DOMINAÇÃO NO BRASIL DE HOJE

Notícias sobre escravidão no Brasil tem sido amplamente divulgadas através da imprensa e entidades civis nacionais e internacionais de defesa dos direitos humanos e sucessivos governos brasileiros tem sido denunciados junto aos organismos internacionais por crimes contra a liberdade das pessoas: fala-se em milhares de trabalhadores submetidos ao regime de escravidão. No relatório que entregou ao Congresso em 1994, o Departamento de estado americano fez constar que em 1992, havia no país 16.442 pessoas submetidas a trabalho escravo, de acordo com a Comissão pastoral da terra (CPT); a Human Rights Watch/America, entidade americana que atua em várias frentes relativas aos direitos dos homens no continente, produziu, em 1994, um relatório no qual acusa o governo brasileiro de pouco fazer para eliminar o trabalho forçado; na 19ª. Conferência mundial de direitos humanos da Organização das nações unidas (ONU), realizada em Viena, em junho de 1993, o Brasil foi denunciado frente ao Grupo sobre escravidão contemporânea, por prática de trabalho escravo; na 81ª. Conferência Internacional do Trabalho, o país foi citado como um dos nove países com "problemas sérios de escravidão" (NEIVA 1995); na França, a revista L'Évênement du Jeudi, em matéria sobre escravidão no mundo, publicada em setembro de 1993, dedicou várias páginas ao caso brasileiro e, em 1994, a entidade inglesa Anti-slavery International publicou um livro sobre escravidão no Brasil (SUTTON 1994).

Ora, a escravidão, pelo menos tal como praticada no Ocidente no período colonial, foi legalmente abolida no Brasil em 1888, então a que se referem as denúncias que falam não só de escravidão, trabalho escravo e trabalho forçado, mas também, como se verá, de tráfico, leilões, compra e

venda de pessoas?

Neste artigo, será considerado primeiro, o contexto no qual, ao longo das últimas décadas, têm sido divulgadas notícias sobre o tema, pensando, através da imprensa nacional, a frequência das notícias, o significado de sua divulgação e alguns dos efeitos socio-políticos atuais das denúncias.

Em seguida, serão indicadas as formas de imobilização da força de trabalho conhecidas no país, entre as quais existem, segundo os estudos feitos, particularidades significativas. Argumenta-se que o mesmo se pode dizer dos casos denunciados que, embora sejam todos caracterizados pela imobilização através da dívida, possuem peculiaridades que se podem perceber a partir das informações contidas na própria denúncia.

Com base em pesquisa etnográfica, será feita a análise de uma das situações mais enfaticamente denunciadas – aquela que se configura com a instalação das grandes empresas na Amazônia a partir dos anos 1960. Reconhecidamente opressivo e violento, o modelo empregado por estas empresas está estreitamente relacionado às características da política adotada pelo governo brasileiro para a região, conforme se buscará demonstrar.

Pensando esse modelo em termos relacionais, como uma forma de dominação (BOURDIEU 1980), percebe-se que, além das imposições de ordem econômica que constrangem os trabalhadores, a eficácia relativa do modelo foi, em parte, garantida pelas expectativas com relação ao trabalho remunerado que orientam os componentes do segmento mais significativo de trabalhadores recrutados. Mas, se certos aspectos da organização e da cultura desses trabalhadores os tornam mais vulneráveis ao tipo de recrutamento e às ofertas de trabalho que lhes são feitas, percebe-se que a partir da mesma matriz de disposições sócio-culturais, desenham-se estratégias de resistência adotadas por eles desde o ato de recrutamento até os locais de trabalho e os momentos de ruptura com os empregadores.

Finalmente, considera-se a eficácia política do discurso político sobre a escravidão, a visibilidade e o reconhecimento produzidos pelas ações de denúncia e seus possíveis efeitos para a compreensão das situações que se

denunciam.

#### A NOTÍCIA E SEU CONTEXTO

Na imprensa brasileira, nesta segunda metade do século, referências à práticas de tráfico, escravização e venda de trabalhadores, são uma constante. *O Jornal do Brasil (infra: JB)*, por exemplo, um dos jornais diários de maior circulação no país, publicava, nos anos 1960, notícias como as seguintes:

"Um caminhão conduzindo dezenas de trabalhadores para serem vendidos em Minas Gerais, foi apreendido na cidade de Currais Novos por agentes da Polícia Federal." (5/7/68)

"...a Polícia Federal informou que os fazendeiros de Mozarlândia aliciavam trabalhadores, (...) escravizando-os em suas fazendas ou vendendo-os em leilões...." (5/12/68)

Notícias de outras regiões continuaram a ser veiculadas, mas em 1970, um bispo da Amazônia, D. Pedro Casaldáliga, divulgou um documento entitulado "Escravidão e Latifúndio no norte de Mato Grosso". Neste documento, o bispo denunciava a situação dos trabalhadores das fazendas de sua prelazia. Censurado no título, o texto acabou divulgado no ano seguinte, como parte de um outro documento, entitulado "Uma Igreja em conflito com o latifúndio e marginalização social" (CASALDÁLIGA 1970). Na imprensa, a década de 1970 foi marcada, exatamente, pelas notícias sobre escravidão referidas a esses novos estabelecimentos agropecuários que se instalavam na região:

"O lavrador José Giácomo da Silva, 18 anos, denunciou ontem, na delegacia de Nilópolis, o regime de escravidão vigente em uma fazenda de Mato Grosso, de onde conseguiu escapar com 5 companheiros, depois de viver 7 meses em cativeiro. A fazenda Santa Terezinha, segundo o lavrador, mantem presos cerca de 1 000 homens que

trabalham o dia inteiro vigiados por 100 jagunços armados de revólveres, fuzis e facões. A fazenda, segundo ele, fica a 4 dias (de viagem) de caminhão de Andradina, São Paulo, e dispõe de campo de aviação particular." (*JB*, 29/09/70)

"Oito nordestinos que fugiram do trabalho escravo na fazenda Maringá, no município de São Domingos do Capim, viajaram cerca de 200 quilômetros pela mata, durante três dias, até atingir... Paragominas, de onde vieram para Belém (Estado do Pará), denunciar as torturas praticadas na fazenda...Os cem homens mantidos ali em regime de escravidão, segundo denúncias dos oito fugitivos, trabalham no desmatamento de 8.600 hectares, para implantação do projeto que visa a produção de gado de corte". (JB, 27/02/72)

"Quatro meninos, de 16 e 17 anos, fugiram de uma fazenda situada no alto Acará, e depois de 6 dias de caminhada em plena selva, chegaram a Belém, onde denunciaram às autoridades policiais, que foram vítimas de trabalho escravo. Os menores integravam um grupo de 102 pessoas traficadas do município de Monções (Maranhão)". (JB, 14/07/74)

"Está desaparecido há uma semana o lavrador Alcides de Oliveira Martins que denunciou a existência de escravidão branca nas fazendas do norte do estado de Mato Grosso..." (*IB*, 20/01/1975)

As notícias se tornaram mais escassas entre o final dos anos 1970 e meados dos anos 1980, não porque a forma de exploração do trabalho tenha sofrido, mesmo na Amazônia, alguma solução de continuidade, mas provavelmente em função do fato de que, neste período, a conjuntura política do país tenha sido marcada por acontecimentos tão mobilizantes quanto foram as primeiras grandes greves operárias e de assalariados rurais desde o golpe militar de 1964; o surgimento de novas lideranças sindicais e político-partidárias; a formação de novas centrais sindicais e do Partido dos trabalhadores.

A partir de 1985-1986 as notícias se tornaram, de novo, mais frequentes e passaram a incluir, significativamente, denúncias sobre escravidão referentes aos estados do sul e a estabelecimentos e setores da economia rural pensados como "mais avançados". A mudança indica a estratégia de um conjunto de entidades que se articularam primeiro a nível nacional, e que aos poucos começaram a atuar como uma campanha contra a escravidão, campanha formalizada em 1994 (NEIVA 1995). Ao denunciar estabelecimentos do sul a campanha refutava a noção de que as relações que denunciava eram restritas às áreas "tradicionais" ou "atrasadas" do país.

No início dos anos 1990, as entidades nacionais passaram a trabalhar em colaboração estreita com entidades de outros países tais como a *Antislavery International* (ASI) – criada em 1939, com o objetivo exatamente de combater a escravidão e apoiar os movimentos abolicionistas (SUTTON 1994) – e a *Human Rigths Watch*, entidade americana atuante em várias frentes relativas à defesa dos direitos do homem. No centro da articulação nacional, a Comissão pastoral da terra (CPT), criada em 1975, ligada à Igreja católica, e a mais proeminente entidade brasileira de apoio às lutas dos trabalhadores rurais no país. A partir de então, multiplicaram-se tanto as notícias na imprensa nacional e estrangeira, como os efeitos da campanha com relação às instituições no Brasil – surgiram propostas de modificação dos textos legais referentes à organização do trabalho, cresceu o número de comissões regionais para fiscalização de empresas

denunciadas, criou-se, na Câmara federal, a comissão pluripartidária para investigar denúncias de trabalho escravo, realizaram-se, na capital da República, grandes fórums com a presença de uma representação inédita de entidades civis nacionais, agências estatais, autoridades governamentais e eclesiásticas, e de organismos internacionais; finalmente, o mais difícil, alguns proprietários, poucos e não os mais importantes, chegaram a ser interpelados judicialmente, embora nenhum dos acusados pelo crime de "redução de pessoa a condição semelhante à de escravo", tenha sido considerado culpado.

Com relação a outros órgãos da imprensa no Brasil, como *O Globo* e a *Folha de São Paulo*, jornais diários da mesma estatura do *Jornal do Brasil*, pode-se dizer que a frequência das notícias aumentou consideravelmente desde 1991. Na imprensa de outros países, em particular no caso da Inglaterra, foi também a partir deste ano de 1991 que as notícias referentes

ao Brasil começaram a ter peso.

#### A DÍVIDA E AS PECULIARIDADES DA DOMINAÇÃO

As denúncias que tem sido feitas ao longo de todos esses anos não indicam algo inteiramente novo no país. Na verdade, ainda durante a vigência do regime escravista, havia outras formas de imobilização de trabalhadores e elas foram utilizadas depois da abolição, nas principais áreas de produção. A imobilização caracterizou o regime do colonato na plantation de café, em São Paulo (MARTINS 1979) ; o regime da morada, predominou na produção de cana-de-açucar, no Nordeste do país (PALMEIRA 1977, GARCIA 1986); e o chamado sistema de aviamento foi empregado na exploração da borracha. (ALMEIDA 1992 ; GEFFRAY 1995). Tanto a morada quanto o colonato tinham em comum o fato de o trabalhador morar e trabalhar dentro da propriedade do patrão (maître) e de ser constrangido a endividar-se com este de diversas formas. Garcia, no caso da morada, chama atenção para o fato de que a imobilização se produzia não só em virtude da dívida material, mas também em função de uma dívida moral, impagável, ritualmente construida no curso da relação. Tanto na morada quanto no colonato, estava envolvida a família do trabalhador através do compromisso contraído pelo pai. Como forma predominante de exploração o colonato e a morada entraram em declínio nos anos 1950. Na extração da borracha, a imobilização através do sistema de aviamento, tal como vigente nas décadas anteriores, ainda prevalecia no final dos anos 1980. A grosso modo, pode-se dizer que o que aprisionava o trabalhador não era o vínculo com a terra, mas a dependência criada a partir do fornecimento por um patrão, que lhe comprava a borracha e outros produtos da floresta, e lhe fornecia produtos que ele precisava e não produzia. No que tange a lógica da contabilidade, nada multo diferente do que se passa em outras situações – ela pendia para o lado do patrão de modo a reproduzir a dependência. Embora conhecidas e denunciadas, estas relações nunca chegaram a ser alvo de denúncias tão contundentes e com repercussões semelhantes àquelas às quais se assiste hoje.

Nas situações às quais as denúncias de hoje se referem, estão em jogo formas de imobilização por dívida, nas quais pode ou não estar presente o acesso do trabalhador à terra do empregador. Sob outros aspectos, significativos, as relações denunciadas também diferem umas das outras. Num dos casos, um estabelecimento agropecuário de porte médio, no sul do

país, o trabalho era permanente, os trabalhadores moravam e trabalhavam dentro da propriedade. As informações sugerem que alguns pelo menos desfrutavam do direito de fazer algum plantio nas terras do patrão. Em outros casos, como o de uma unidade de plantação de cana para produção de álcool, no centro-sul do país, o trabalho era temporário e os trabalhadores recrutados individualmente – eram homens, aos quais não era facultado e que também não pleiteavam nenhuma forma de acesso à terra do patrão. A expectativa era de serem pagos por jornada de trabalho ou por tarefa, e de, ao fim de alguns dias ou meses, voltarem às suas casas em outra região do país. Se, no primeiro caso, se vêem expressões de legitimação dos empregadores e de aceitação da dívida por parte dos componentes da forçade-trabalho, no segundo caso, o que se viu, desde o início, foi a recusa da situação por parte de um grupo significativo dos trabalhadores, o abandono do local de trabalho e a denúncia às autoridades e aos órgãos de representação (ESTERCI 1994, pp. 50-78). Finalmente, se, em alguns casos, os patrões estão presentes, exercendo diretamente o controle sobre os traba-Ihadores, em outros casos, o controle é exercido através de intermediários.

Mas quando, nos anos 1970, os grandes empreendimentos que se instalavam na Amazonia foram denunciados pela prática de escravidão, nem todos atribuíram às indicações de imobilização a mesma importância. De fato, nos anos 1970, a compreensão dos pesquisadores se dividia : muitos tinham a atenção voltada, prioritáriamente, para os processos de modernização da economia agrária. As relações de morada e colonato, percebidas como feudais e atrasadas, haviam sido liquidadas. Os anos 1960 e 1970 foram anos de muitas transformações : a agricultura se industrializava, formando-se os complexos agro-industriais; representantes dos setores industrial e financeiro passavam a investir em terras e na produção agropecuária – grandes empresas estrangeiras, como a Volkswagen, e nacionais, como o Bradesco, passavam a ser proprietárias de vastas extensões de terra na última fronteira agrícola do país. A partir de uma concepção mais ou menos linear da história, alguns estavam convencidos de que as condições estavam dadas para que a proletarização em massa, finalmente, se fizesse no país - eles tenderam a minimizar a importância do caráter não-livre dessas relações de trabalho, tomando a forma repressiva como contingente, uma espécie de preparação para o advento da proletarização.

A partir de uma outra perspectiva, entretanto, era possível pensar a prática da imobilização como parte de uma relação de dominação cuja particularidade e cuja relação com os processos históricos em curso era preciso apreender. Tratava-se pois de atribuir importância às indicações de imobilização, sem todavia pensar essas relações como sendo do mesmo

tipo daquelas praticadas em outras condições históricas.

#### POLÍTICAS GOVERNAMENTAIS E ESTRATÉGIAS EMPRESARIAIS

Em meados dos anos 1960 um conjunto de medidas governamentais foram introduzidas de modo a motivar grandes grupos econômicos a concentrarem recursos no setor rural. A região amazônica seria particularmente afetada por tais medidas, porque lá estava a maior extensão de terras disponíveis, ainda sob o controle do Estado, e passíveis de serem apropriadas por novos interessados; e porque os governos militares queriam integrar a região ao seu programa mais amplo de segurança nacional e desenvolvimento.

Entre as medidas estava a concessão de incentivos fiscais, estabelecendo que, do total de investimentos projetados, 50 % seriam descontados de impostos devidos e 25 % seriam financiados pelo Estado. Essa medida foi tomada em 1966 junto com a criação dos órgãos encarregados de avaliar e aprovar projetos e liberar recursos a cada etapa de instalação dos estabelecimentos projetados (MULLER & CARDOSO 1977; IANNI 1978).

Nessas condições, a apropriação de terras e recursos para investimento na Amazônia não resultou, necessariamente, no desenvolvimento de atividades visando lucros através de investimentos na região. Os recursos foram muitas vezes empregados em atividades mais lucrativas, como a especulação financeira, por exemplo, ou investimentos produtivos em outras

regiões mais propícias.

De fato, de acordo com o relatório de avaliação de uma agência governamental, entre 1975 e 1985, apenas 3 % dos estabelecimentos agropecuários beneficiados pela política de incentivos fiscais mostraram alguma rentabilidade. Além disso, a maioria desses estabelecimentos foram vendidos depois de os recursos provenientes de agências governamentais terem sido apropriados.

Essas foram as condições relativas à apropriação de recursos e investimentos que afetaram, em particular, a Amazônia onde havia o maior

estoque de terras disponíveis.

Com relação aos trabalhadores, outras transformações relevantes vinham se dando e precisam ser consideradas em relação à decisão de colocar em prática mecanismos de imobilização – o que afinal não ocorreu só na Amazônia mas também em outras regiões do país, como acima mencionado.

#### A COERÇÃO DA DÍVIDA CONTRA A FORÇA DOS DIREITOS

Já foi sugerido que o trabalho não livre fosse considerado como um "aspecto crucial" da luta entre capital e trabalho, particularmente em contextos agrários (BRASS 1986, p. 51). O argumento oferece uma hipótese para o caso brasileiro.

Em 1962 e 1963, um conjunto de leis foram sancionadas regulando as relações capital-trabalho e fixando o direito dos trabalhadores se

organizarem em sindicatos.

A legislação trabalhista era parte da estratégia de um segmento empresarial visando introduzir transformações no setor agrário. Havia razões econômicas tais como a necessidade de liberar terras para a produção comercial e de expandir o mercado interno, mas havia também razões de ordem política. O governo norte-americano, articulado com setores da burguesia nacional dos países latino-americanos, vinha desenvolvendo negociações no sentido de melhorar as condições dos trabalhadores, pois temia que a experiência da revolução cubana (1959) pudesse se expandir no continente.

Dessa forma, pode-se dizer que, no início de 1960, haviam sido criadas condições sociais e legais para que o padrão contratual de relação de

trabalho se implantasse.

Acontece que movimentos de assalariados e camponeses vinham crescendo rapidamente desde os anos 1950 e a própria legislação era, em parte, também resultante das pressões que exerciam. Logo que foi sancionada o direito à sindicalização, associações já existentes se lega-

lizaram e novos sindicatos se organizaram. A partir de grandes encontros e congressos, criou-se, em 1964, apenas dois meses antes do golpe militar, a

Confederação nacional dos trabalhadores na Agricultura.

A adoção da prática de imobilização dos trabalhadores pode explicarse em alguns casos e sob determinados aspectos em função da escassez de mão-de-obra. Entretanto, nas circunstâncias em que ela ocorreu no Brasil, ela foi também um forma de evitar os gastos decorrentes dos encargos prescritos na legislação trabalhista. Era a primeira vez que os trabalhadores rurais tinham direitos fixados por lei com relação a salário, férias, limite de jornada de trabalho. A forma de imobilização adotada, com o uso de intermediários, permitia aos proprietários transferir toda a responsabilidade legal a recrutadores e empreiteiros, e eles usaram este artifício sempre que submetidos a processos judiciais e pressionados por denúncias de não-cumprimento da legislação trabalhista, ou de praticar formas de coerção (1).

A prática da imobilização de trabalhadores trouxe consequências que afetaram o desenvolvimento da organização dos trabalhadores. De fato, defrontando-se com intermediários nas tarefas de recrutamento, organização do trabalho e controle sobre a mão-de-obra, tornou-se difícil para os trabalhadores identificar seus empregadores. Levados a pensar em termos de créditos e débitos, tornou-se impossível para eles argumentar dentro da lógica do contrato e do salário; além do que, e como resultado dessas dificuldades, a própria construção da identidade de trabalhador rural assalariado ficou prejudicada. Sem carteira de trabalho assinada, sem o salário estipulado e sem a profissão registrada em carteira, ficava difícil sequer recorrer aos sindicatos de trabalhadores rurais, acaso

existentes.
Os sindicatos, criados em 1964, conseguiram finalmente fazer reconhecer a identidade de "trabalhadores rurais", mas isto nas situações em que prevaleceu o trabalho livre. Em documentos de centrais trabalhistas e boletins pastorais, durante muito tempo, os problemas relativos aos trabalhadores imobilizados apareceram sob a rubrica "violência".

#### PEONAGEM: A IMOBILIZAÇÃO NA FRONTEIRA

O caso da Amazônia nos anos 1970 será aqui tomado como referência. Embora práticamente todos os casos denunciados como escravidão nos últimos anos possam também ser classificados como imobilização por dívida (2), o caso da Amazônia pode distinguir-se de outros no que diz

(2) Os elementos cruciais da imobilização por dívida são "o recebimento de um adiantamento (ou empréstimo), junto com a proibição de trabalhar para outros empregadores (ou contratadores de serviço) enquanto a dívida não tiver sido liquidada" (BRASS 1986, p. 52).

<sup>(1)</sup> Parece claro que, quando a correlação de forças se modifica, os empregadores mudam de estratégia. Recentemente, no Mato Grosso do Sul, os donos de destilarias estavam utilizando mão-de-obra trazida do Nordeste, tentando imobilizar os trabalhadores através de vários artifícios que configuravam dívidas, associados ao uso da força. Entretanto, já na época e na região a correlação de forças era mais favorável aos trabalhadores que contavam com a atuação de entidades de representação e de apoio. Depois de responder e tentar contornar muitos processos, os empregadores passaram a utilizar mais sistematicamente trabalhadores indígenas recrutados na própria região e segundo as normas legais, sabendo-se todavia que estas tem sido objeto permanente de disputa (ESTERCI 1994, pp. 57-78).

respeito: à forma que assume a relação entre empregados e empregadores, às atividades e tarefas a serem realizadas pelos subordinados e à correlação de forças sociais que se configura nos anos 1970, especialmente. Mesmo os nomes pelos quais se designam socialmente os agentes envolvidos podem ser distintos, nos vários casos. Na Amazônia, os trabalhadores manuais submetidos à imobilização por dívida são designados peões e o próprio sistema de relações será algumas vezes referido aqui como peonagem. Os elementos mais importantes que compõem a peonagem na Amazônia são: a instituição da dívida, naturalmente, a remuneração por produção, a presença dos intermediários e o uso freqüente da violência.

#### A instituição da dívida

A dívida pode ser contraída em diferentes momentos do ciclo da peonagem: no ato do recrutamento, na viagem e no período de trabalho. Aqui será examinado em algum detalhe somente o mecanismo de endividamento que é acionado em duas diferentes circunstâncias em que ocorre o recrutamento. No momento em que o trabalhador está na sua localidade, dentro da rede de relações comunitárias e de parentesco. Nesta circunstância pode ser que o trabalhador peça um adiantamento ou empréstimo para atender às necessidades de sua família durante a sua ausência. Este adiantamento ou empréstimo é chamado abono. Através do abono o trabalhador imediatamente se compromete com um recrutador particular, ficando impedido de quebrar o contrato, mesmo que lhe seja feita uma oferta melhor. É muito comum, nessa situações, que o recrutador tente envolver parentes ou membros mais velhos e de prestígio do grupo no recrutamento, de modo que este envolvimento passe a funcionar como uma espécie de pressão moral no sentido de fazer o trabalhador cumprir o contrato.

"O gato (recrutador) nos disse que ia levá-los para trabalhar numa fazenda perto de Tucumã. (...) disse que na semana próxima voltaria a Xinguara e passaria em minha casa para deixar dinheiro, trazer notícia e levar nossas notícias para meu marido(...)". (Mulher do sul do Pará, cujo marido, cunhado e três filhos foram recrutados como peões) (MIRAD 1986, pp. 121-122).

Uma circunstância diferente em que se realiza o recrutamento é aquela em que o trabalhador já está separado de sua comunidade de origem e de sua família, geralmente em locais onde são instaladas pensões, casas de jogo e casas comerciais e de prostituição, próximas às vias de acesso às fazendas.

Principalmente os donos (homens ou mulheres) das pensões, provêem outros tantos elos na cadeia de intermediação entre empregadores e empregados. Os donos das pensões são, muitas vezes, também chamados "gatos" e agem de acordo com os recrutadores que se dirigem a essas localidades sempre que um novo contingente de trabalhadores se faz necessário. Nessa ocasião, a dívida contraída com os dono de pensão são transferidas para os recrutadores e o trabalhador começa um outro período de trabalho já endividado.

Esta é uma operação que sempre implica a manipulação de contas, discussão sobre os atributos de cada trabalhador relativos a sua capacidade de trabalho, comportamento, etc. Há, portanto, toda uma negociação entre recrutadores e donos de pensões sobre a quantidade de dinheiro a ser recebida e paga até que alguém afinal tenha o trabalhador a sua disposição. O dono da pensão pode, por exemplo, retardar a transferência de um

trabalhador jovem e cheio de energia, com vistas a acumular mais crédito a receber na hora da transferência. É de situações de transferência, como esta, que vem expressões como "comprar um peão". O idioma do mercado reforça a idéia de escravidão e apropriação de um homem por outros. Entretanto, os donos de pensões costumam referir-se a si mesmos como "pais" ou "mães" dos peões, alegando que lhes fornecem alimento e lugar par dormir mesmo quando já estão sem dinheiro para pagar ou quando adoecem, e que, ao mesmo tempo, procuram evitar que se endividem muito ao restringir seu consumo de bebidas, por exemplo. Eventualmente este tipo de percepção pode ser encontrado entre os trabalhadores quando referindo-se a algum dono de hotel (ou intermediário), em particular, cuja atitude em algum momento pareceu-lhes como manifestação de generosidade e consideração (ESTERCI 1987, p. 166).

De novo, fica clara a importância da dívida: mesmo quando os trabalhadores não devem nada, é-lhes oferecido um abono "para divertir-se", como dizem, até a hora da partida. A pressão social criada nesses locais de recrutamento para estimular os trabalhadores a beber, jogar e gastar nas casas de prostituição o dinheiro eventualmente ganho com o trabalho nas fazendas, é muito forte. Os membros das comunidades de posseiros das vilas próximas das fazendas evitam esses estrangeiros, cujos pais e cuja família "ninguém conhece", que trabalham para fazendeiros que muitas vezes lhes disputam a terra, e que frequentemente são encontrados bêbados e envol-

vidos com a polícia (3).

#### A ilusão da remuneração por produção

Os peões são contratados com base na remuneração por tarefa realizada e organizados em grupos. O cálculo é feito tendo em vista a relação entre o tempo necessário (dias ou meses) à realização de uma tarefa, os gastos necessários à sua realização e a remuneração oferecida. No contrato em que extensas áreas de floresta estão envolvidas, todo o tipo de mistificação nos cálculos pode acontecer: a medição da área pode não corresponder ao real; as árvores a serem derrubadas podem requerer muito mais tempo e dispêndio de energia que o esperado; doenças e acidentes comuns na floresta podem deixar trabalhadores fora do serviço durante dias. Todo o cálculo é um tanto vago, além do que os trabalhadores não tem meios de controlar inteiramente as contas.

Entretanto, muitos dos trabalhadores engajados na peonagem são jovens membros de famílias de pequenos produtores. Nas situações estudadas eles se mostravam dispostos a trabalhar o tanto que lhes fosse possível para acumular o máximo de dinheiro no mais curto espaço de tempo. No seu cálculo, não importava tanto o dispêndio de energia mas o saldo, ou seja a diferença a seu favor entre o montante das despesas e a remuneração que lhes era devida ao final da tarefa. Neste, maximizavam o uso de sua energia e restringiam suas despesas ao indispensável. Na sua visão, o saldo era também uma forma de provar sua capacidade de trabalhar e obter os

<sup>(3)</sup> Em quaisquer outras circunstâncias é provável que um contingente grande de homens solteiros ou separados de suas famílias, chegados a pequenas aldeias de camponeses, representassem uma ameaça, e muito haveria a dizer sobre isto. Cabe ressaltar, no entanto, a circunstância especial aqui referida já que as comunidades camponesas em questão estavam em conflito aberto com os donos das fazendas por causa do controle sobre as terras. Nessa circunstância, a tendência era que todos os que trabalhassem para as fazendas fossem alvo de desconfiança (ESTERCI 1987, pp. 9-132).

recursos necessários ao atendimento das necessidades da vida adulta. Em termos do ciclo de vida, estava em jogo sua ascensão à vida adulta e ao status de novo chefe de família. Sendo solteiros (rapazes) ou recémcasados, visavam com os recursos acumulados a constituição ou solidificação da nova unidade familiar. Daí ser o saldo uma espécie de troféu sem o qual se sentiam como que derrotados, confessadamente sem coragem de voltar. Muitos se engajavam em novos contratos, muitos acabavam por constituir uma família, ou uma nova família na região, outros ainda se perpetuavam na vida de solteiros tornando-se "peões do trecho", indo de um emprego a outro sem nunca se estabelecer num lugar. Até que superassem as dificuldades de percurso ou se acostumassem à idéia de uma nova e não esperada condição de vida, estados de prostração, de desespero se manifestavam em embriaguez freqüente e muitas brigas com os companheiros.

#### De "gatos" e promessas não cumpridas

Nos pequenos povoados camponeses por toda a Amazônia, haveria certamente homens dispostos a trabalhar para outros em troca de remuneração, fossem jovens em idade de casar-se, consolidar sua condição de novos chefes de família, ou mesmo, depois de passada esta fase, atender a alguma necessidade como despesas com eventuais doenças, viagens ou celebrações. Fazia parte de seus cálculos e costumes empregar-se assim com fazendeiros ou vizinhos mais bem aquinhoados. Entretanto, na fase de instalação, para derrubada de tão vastas extensões de mata, os homens recrutáveis nos povoados próximos seriam insuficientes. Havia também, por parte dos membros dos povoados próximos, e em contextos de disputa muito acirrada em torno da posse da terra, uma resistência a qualquer vínculo com as empresas. Nestas circunstâncias as grandes empresas que desde o final dos anos 1960 se instalavam na região recrutavam fora de sua área de atuação a maior parte dos seus trabalhadores. No recrutamento, eram usados intermediários, referidos em muitos contextos como "gatos" - um termo jocoso e pejorativo que alude à habilidade desses intermediários de seduzir os trabalhadores com "falsas promessas" sobre salários, condições de vida e de trabalho. A palavra também indica as muitas práticas dos empreiteiros denunciadas pelos trabalhadores como formas de apropriação de parte ou mesmo de toda sua remuneração: a retirada de uma "porcentagem" da remuneração devida aos trabalhadores sob alegação de ajudarem-nos a organizar e executar o serviço de forma mais rentável; a distorção das medidas de área estipulada para a tarefa a ser realizada; a manipulação das contas de modo a criar ou aumentar a dívida do trabalhador; finalmente, a fuga com o montante de dinheiro pago pela empresa e no qual se inclui a remuneração a ser repassada aos trabalhadores no final da tarefa.

#### A resistência dos trabalhadores e o uso da violência

Além das expressões verbais através das quais os trabalhadores resistem à exploração que lhes é imposta de várias maneiras, uma forma consiste em deteriorar a qualidade do serviço, de modo que, logrando terminar a tarefa num tempo mais curto, possam reduzir as despesas com a subsistência e tentar alcançar o saldo – neste caso, derrubam uma árvore mais grossa em cima de outras mais finas e deixam um amontoado de

madeira que não tem condições de ser devoradas pelo fogo na queimada que antecede a formação do pastagem —; no dizer dos próprios trabalhadores esta prática e outras de efeitos semelhantes se chamam "malandragem".

Outra forma de opor resistência é a "greve". Esta consiste na pressão coletiva sobre os intermediários e mesmo sobre os gerentes de fazenda no sentido de forçá-los a cumprir certos ítens do acordo feito. Neste caso, os trabalhadores fazem uso da força física como ameaça e, algumas vezes,

conseguiram ter suas demandas atendidas.

A mais dramática forma de resistência, entretanto, é a "fuga", ou seja o abandono da área de serviço. Desde o momento em que é tomado o primeiro empréstimo ou aceite o primeiro adiantamento por conta do serviço, a recusa de realizar o trabalho pode caracterizar-se como deserção e quebra de contrato. Mais que isso o trabalhador é acusado de estar saindo sem pagar o que deve, e facilmente o credor pode mobilizar uma rede de relações sociais a seu alcance para forçar o trabalhador a realizar as tarefas contratadas. Além dos membros da própria milícia particular dos empregadores, membros da força policial local também são facilmente recrutáveis para exercer tal função.

A violência dos empregadores não se exerce somente nos momentos de fuga, nem se pode dizer que o uso da força física seja a única forma de violência, entretanto as tentativas de fuga costumam mobilizar todo o aparato de repressão e toda forma de brutalidade de que os encarregados da vigilância são capazes: assassinatos, humilhações, mutilações, espancamentos. Um caso, cujo registro é dos anos 1980, parece quase escapar

a tentativas de entendimento:

"O sr. Antônio (o "gato")... disse que nós estávamos devendo... que não podíamos ir embora.... Diante do fato ficamos mais cinco dias na fazenda... Depois..., não suportando mais as dificuldades, pois meu tio e um dos companheiros estavam gravemente enfermos, tentamos fugir. Porém, fomos perseguidos pelos capangas... assim que nos localizaram na mata, ...começaram a atirar. Um dos tiros atingiu o abdome do meu tio que morreu imediatamente... Fui forçado a limpar o sangue do meu tio com as mãos e me obrigaram a beber lama misturada com o sangue do meu tio" (MIRAD 1986, pp. 130-134).

Por geração e parentesco, o homem morto era a autoridade maior entre os membros do grupo de oito trabalhadores recrutados juntos. Os empregadores esperavam dele que, pela ascendência sobre os demais, servisse como instrumento de controle. O relato posterior da viúva informa inclusive que foi na casa desse senhor que se realizou o ato do recrutamento, segundo uma performance que visava o envolvimento de toda a família com os recrutadores. Ao partilhar com os demais membros do grupo da decisão de fugir, o homem mais velho frustrou a expectativa maior que havia sobre ele e desautorizou a visão de que o compromisso com o empregador teria que ser cumprido até o fim, que a dívida existia e que teria que ser paga a qualquer custo. Pela lógica do "gato", a penalidade máxima tinha que serlhe imposta.

Obrigar o sobrinho a beber o sangue do tio morto era como fazer com que através de um ritual macabro, as lealdades primordiais, postas em jogo quando o sobrinho tenta escapar trazendo o tio enfermo, fossem subordinadas aos compromissos assumidos com os empregadores (ESTERCI

1994, pp. 114-116).

De qualquer modo, esse tipo de violência que não é apenas física mas que é tanto maior por sua dimensão simbólica, visa cumprir uma eficácia exemplar, inibindo pelo terror outros atos de rebeldia e inconformismo (REZENDE 1992).

Segundo depoimento dos trabalhadores na época, dos oito companheiros que deixaram suas casas juntos, um, portanto, havia sido morto, três baleados, um havia "desaparecido" e dois outros estavam no hospital

(MIRAD 1986).

Mas o episódio também revela algo sobre as estratégias adotadas pelos trabalhadores que se engajam nesta espécie de aventura. O fato de tio, sobrinho e colegas permanecerem juntos desde o dia em que deixaram suas casas até o momento crítico em que decidiram escapar, indica a tentativa dos trabalhadores de protegerem-se mutuamente e prepararem as bases para algum tipo de resistência à exploração e aos arbítrios da dominação.

#### A briga e a benção : estratégia dos trabalhadores

Muitos dos trabalhadores engajados na relação de peonagem eram membros jovens de famílias camponesas. O recrutamento desses jovens por parte dos empreiteiros tornava-se mais fácil em virtude de motivações que os orientavam e que eram fundadas em valores e regras culturais próprios de sua organização social. Tomando-se aqui apenas o segmento dos jovens não casados - os "rapazes" -, percebe-se que em seu relato, a saída de casa para aventurar-se por caminhos distantes era sempre ritualizada através de uma briga com o pai, a quem acusavam de faze-los trabalhar duro, de não lhes oferecer oportunidade de estudos ou não lhes dar dinheiro suficiente para seus gastos. Assim, diziam, saiam de casa sem ao menos despedir-se dos pais, entretanto, no mesmo relato diziam que haviam pedido a benção à mãe - como que a garantir uma mediação e a possibilidade da volta. A briga com o pai parecia ser a expressão de uma ruptura necessária pela qual o jovem em vias de atingir a plenitude da vida adulta tinha que passar até tornar-se ele mesmo um novo chefe de família. Mas, para os jovens filhos de famílias camponesas, havia também a motivação de "conhecer o mundo" para além das fronteiras de relações comunitárias e familiares, o que também pode ser entendido como parte da mudança no ciclo de vida quando, numa espécie de prolongado ritual de despedida de solteiro, o homem rompe com a dependência em relação à família de origem e entra na vida adulta (4). Parte desses jovens conseguiam obter terra ou recursos para iniciar uma nova unidade familiar. Na área estudada, nos anos 1970 e 1980, alguns casavam-se com filhas de camponeses moradores dos povoados próximos às fazendas em que se empregavam, outros constituiam família a partir de relações com mulheres conhecidas nas zonas de prostituição surgidas nas imediações dos grandes estabelecimentos (5).

(5) Muitas dessas jovens eram elas mesmas filhas de famílias camponesas que haviam deixado sua localidade de origem em virtude de terem rompido com vínculos de matrimônio ou por terem quebrado a regra da virgindade antes do casamento. A forma como as mulheres

<sup>(4)</sup> As lendas falam dessas saídas, muitas vezes os pais aparecem expulsando os filhos de casa. Mas há também estudos em que, além das razões puramente econômicas, aparecem razões culturais e sociais a estimular a migração dos homens jovens. Pode-se encontrar tais razões mesmo entre membros de sociedades indígenas brasileiras. HOBSBAWM 1964 dá alguma indicação sobre isto ao referir-se á migração de jovens artesãos durante o século XIX na Inglaterra.

Alguns desses jovens trabalhadores logravam voltar às suas famílias e comunidades de origem, prontos para tornar-se novos chefes de família. Como os jovens das lendas, tinham que passar por grandes dificuldades. Se não fosse a fuga, eram as extensas jornadas de trabalho, as privações de toda ordem a que se submetiam para livrar-se da dívida. Outros, entretanto, tornavam-se celibatários, perpetuavam-se nas estradas, deslocando-se de uma pensão a outra, de um emprego a outro – ficando conhecidos como peões do trecho.

#### CONCLUSÃO

Conforme indicado no início do texto, expressões como venda e tráfico de trabalhadores, quadrilha de traficantes, escravos e escravidão já apareciam na imprensa brasileira desde os anos 1960, dando conta de ocorrências registradas em todas as regiões do país. Tais expressões constam das convenções internacionais assinadas pelo Brasil, e a "redução de alguém à condição análoga à de escravo" é prática definida como crime segundo o artigo 149 do Código penal brasileiro (CPT 1992, p. 47). Durante um tempo, a maior parte das notícias veiculadas pelo *Jornal do Brasil* tinham como suporte relatórios e declarações de membros da Policia federal (6). Nas décadas seguintes, outras vozes tornaram-se mais frequentes — vinham da Igreja católica, de outras organizações da sociedade civil, dos jornalistas, dos trabalhadores e de suas entidades de representação, dos movimentos sociais, dos organismos internacionais de defesa dos direitos humanos e mesmo de funcionários de agências estatais alocados em algumas instâncias dos órgãos públicos.

Mas levou muito tempo até que o trabalho de todos esses atores tornasse amplamente reconhecida a existência do trabalho não-livre e para que o discurso político sobre a escravidão chegasse a ter a força que alcançou no final dos anos 1980 e início dos anos 1990. A produção de um discurso sobre a escravidão não implicou na construção de um consenso absoluto em torno da classificação das situações denunciadas. Pelo contrário, as definições legais são vagas e, como é próprio do uso da lei, podem ser discutidas ; critérios de definição variam não somente quando se trata de atores colocados em posições político-sociais opostas mas, também, quando se trata de segmentos de trabalhadores, de órgãos governamentais e instâncias diversas de uma mesma agência estatal, de distintas entidades da sociedade civil e intelectuais. Pode-se, portanto, pensar o discurso sobre a escravidão como manifestação de pluralidade e disputa. Entretanto, a eficácia da denúncia e das ações realizadas a partir da segunda metade dos anos 1980 ao nível nacional e, desde o início dos anos 1990, ao nível internacional, se manifestam no impacto e na visibilidade produzidos pela campanha contra a escravidão.

Além disso, o trabalho político ampliou o conjunto de situações de imobilização a que se pode ter acesso, proporcionando uma ampla gama de informações sobre todas as partes do país (e do mundo). Não só : os termos

aparecem na peonagem é em si um tema de extrema relevância que, entretanto, não poderá ser trabalhado aqui (ESTERCI 1987, pp. 159-174).

<sup>(6)</sup> Em outra oportunidade serão pensadas as razões que teriam levado um órgão de repressão do Estado a pronunciar-se, e mesmo atuar, na época, em contraposição aos interesses dos grupos econômicos privilegiados pelos governos militares. O que se pode adiantar é que essa atitude mudou nos anos seguintes.

escravidão e trabalho esccravo impuzeram-se aos próprios pesquisadores,

tornando, por isso mesmo, necessária a reflexão.

De fato, o caráter inclusivo das categorias empregadas não indica homogeneidade entre as formas pelas quais a dominação se exerce em cada situação. Entre os casos de coerção por dívida, distinguem-se aqueles que se baseiam fundamentalmente no uso da força, e aqueles em que prevalecem as relações de prestação e contraprestação que, embora profundamente assimétricas, assumem aos próprios olhos dos trabalhadores uma feição paternal.

Além disso, a denúncia faz a ênfase dos registros recair nas situações em que se configuram ruptura violenta, minimizando elementos de rotina e acontecimentos do quotidiano das relações, que são, todavia, relevantes para a compreensão da situação – são os momentos de negociação, as ações de resistência que não necessariamente assumem o caráter de rebeldia e

ruptura.

Finalmente, voltadas para a luta, as ações e categorias políticas tendem a fazer perceber os infratores da lei – empregadores e intermediários – como atores, enquanto que os trabalhadores aparecem necessariamente, pelo menos nos espaços jurídicos em que se processa a luta, como vítimas. A compreensão das situações denunciadas como situações de dominação implica, no entanto, que se considerem as ações e o poder dos dominados como constitutivos da relação, mesmo naqueles casos nos quais se configuram repressão e exploração extremas, como é o caso dos trabalhadores referidos como escravos no Brasil de hoje.

Julho de 1994/Janeiro de 1996 Neide ESTERCI Instituto de filosofia e ciências sociais Universidade federal de Rio de Janeiro

### REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

ALMEIDA, A. 1988, "O trabalho como instrumento da escravidão", in Revista Humanidades, V (17), UNB.

Almeida, M. 1992, Rubber Tappers of the Juruá River, Brazil – The Making of a Forest Peasant Economy, Cambridge (EUA), Cambridge University, mimeo.

BANDEIRA, M. 1975, Cartéis e desnacionalização – A experiência brasileira: 1964-1974, Rio de Janeiro, Ed. Civilização brasileira.

BOURDIEU, P. 1980, Le sens pratique, Paris, Éditions de Minuit.

BRASS, T. 1986, "Unfree Labour and Capitalist Restructuring in the Agrarian Sector: Peru and India", *The Journal of Peasant Studies*, Londres, 14, pp. 50-77,

CARDOSO, F. & MULLER, G. 1977, Amazônia: expansão do capitalismo, São Paulo, Ed. Brasiliense.

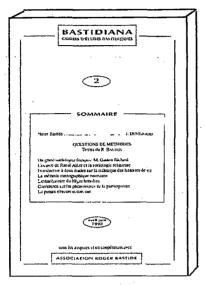
CASALDÁLIGA, P. 1970, Escravidão e feudalismo no norte de Mato Grosso, mimeo.

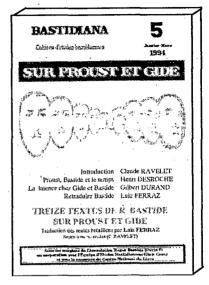
CPT – COMISSÃO PASTORAL DA TERRA 1992, Conflitos no campo – Brasil/1991, Goiânia, CPT/Edições Loyola, 1992.

ESTERCI, N. 1987, Conflito no Araguaia – Peões e posseiros contra a grande empresa, Petrópolis, Vozes.

- 1994, Escravos da desigualdade um estudo sobre o uso repressivo da força de trabalho hoje, Rio de Janeiro, CEDI-Koinonia.
- GARCIA, A. 1986, "Libres et assujettis: la transition des travailleurs dépendants aux travailleurs libres dans le Nord-Est du Brésil", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 65, pp. 14-40.
- GEFFRAY, C. 1995, Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne, Paris, Karthala. MARTINS, J. de S. 1979, O cativeiro da terra, São Paulo, Livraria de Ciências Humanas, Universidade de São Paulo.
- MIRAD Coordenadoria de conflitos agrários 1986, *Trabalho escravo*, Brasília, mimeo. NEIVA, I.E.G. 1995, "Os escravos no Brasil", *in* CPT, *Conflitos no campo Brasil/1994*, Goiânia, CPT/Edições Loyola, pp. 22-30.
- PALMEIRA, M. 1977, "Casa e Trabalho: nota sobre as relações sociais na plantation tradicional", *Contraponto, Revista do Centro Noel Nutels*, II (2), novembro.
- REZENDE, R. 1992, Rio Maria Canto da Terra, Petrópolis, Vozes.
- SUTTON, A. 1994, Trabalho escravo um elo na cadeia da modernização no Brasil de hoje, São Paulo, Edições Loyola.

## **BASTIDIANA** Cahiers d'études bastidiennes





### BASTIDIANA

Roger Bastide est mort en 1974. Il laisse une œuvre considérable (plus de 1300 titres dont une trentaine d'ouvrages) socio-anthropologique d'abord, mais aussi très diversifiée : philosophie, études sur l'art, la littérature, la poésie, etc...

Cette revue se propose d'étudier la pensée de ce grand auteur et d'exhumer certains de ses textes introuvables. 12 numéros ont été réalisés depuis janvier 1993 :

nº 1: Biographie, témoignages par H. Desroche, M. I. Pereira de Queiroz, Ph. Laburthe-Tolra, C.Ravelet, Préface de L. V. Thomas.

nº 2 : Ouestions de méthodes : textes de R. Bastide, introduits par J. Duvignaud.

nº 3 : Corpus Roger Bastide : bibliographie par C. Ravelet, introduits par F. Raveau et D. Dauty.
nº 4 : Portraits & Concepts : textes de G. Belloncle, C. Beylier, A. Bouhdiba, C. Constantopoulou, D. Dauty, G. Durand, P. Laburthe-Tolra, N. Le Guérinel, H. Reboul, J. Roumeguère-Eberhardt, etc...

nº 5 : Sur Proust et Gide : 13 textes de R. Bastide, Analyses de H. Desroche et G. Durand

n° 6: Témoignages: textes de S. Abou, G. Balandier, H. Baruk, S. Bastide, J. Berque, R.Bureau, J.Cazeneuve, G. Durand, F. Fernandes, C. Guillaumin, C. Lévi-Strauss, C. Le Gallo, L.Moreau de Bellaing, D. Paulme, M. I. Pereira de Queiroz, E. Poulat, C. Ravelet, H.Reboul, L. Stéphan, L. V. Thomas, M. Tufan, C. Veil, P. Verger. Bibliographie des textes sur Bastide, textes de R. Bastide.

n° 7-8 : Bastide et Lévi-Strauss : textes de R. Bastide sur C. Lévi-Strauss, analyse d'A. Mary et entretien avec C. Lévi-Strauss.

nº 9 : Etudes sur R. Bastide par M. Maffesoli, B. Brévan, M. Aubrée, S. Abéga, M. I. Pereira de Queiroz, F. Videira Pires, M. Augras, S. Fougeray, C. Rivière

nº 10-11: Poésie, mysticisme et sociologie: 33 textes de R. Bastide

nº 12 : Sur les religions afro-brésiliennes : analyses de P. Bourdieu, J. Cazeneuve, H. Desroche, A. Metraux, E. Poulat ; 10 textes de R. Bastide

Cahiers d'études bast	STIDIANA idiennes rue des Bois	Trimestriels
27800 St	Paul de Four	ques
	FRANCE	ÉTRANGER
Membre, libraire, institut.:	300f	350f
Abonné:	200f	250f
Vente au numéro :	75f	100f
nº double	150f	175f

# PATERNALISME ET ÉCHANGE "MARCHAND" DANS L'EXTRACTIVISME EN AMAZONIE BRÉSILIENNE\*

L'objet de ce travail est de discuter du statut des échanges qui se nouent dans l'extractivisme en Amazonie brésilienne. Le terme "extractivisme", d'usage courant dans la littérature spécialisée, n'existe pas en français, il a été construit par analogie au portugais extrativismo. L'extractivisme, donc, correspond à l'activité d'extraire, d'un milieu bio-physique donné, des végétaux (bois, fibres, latex, noix, résines...), des animaux (huiles animales, peaux, viandes de chasse ou de pêche) ou encore des minéraux (or, argent, fer...), en vue de leur vente sur un marché. L'extractivisme peut combiner divers degrés d'extraction végétale, animale et minérale, mais il peut aussi être pratiqué en tant qu'activité unique ou en association avec l'agriculture, l'agrosylviculture ou l'exploitation pastorale. Les combinaisons les plus complexes sont alors possibles et, théoriquement, il existe une flexibilité du système productif qui pourrait ainsi associer différentes activités selon les opportunités du moment. Toutefois, nous basons notre discussion sur le seul extractivisme végétal et, plus particulièrement, sur celui du caoutchouc qui est un cas exemplaire pour nos préoccupations : à savoir l'aspect marchand ou non des relations sociales qui se nouent lors de l'échange. L'extension de notre analyse aux autres types d'extractivisme pourrait être effectuée aisément, en prenant néanmoins les précautions qui s'imposent.

En effet, en ce qui nous concerne, l'important est ici que la socialisation du produit se réalise par sa vente sur un marché, ce qui distingue l'extractivisme de la cueillette en général et plus précisément de l'extraction à des fins d'autoconsommation. Il s'agit donc d'un cas particulier d'économie de queillette (1)

cueillette (1).

(1) Cette cueillette, qui n'existe qu'en relation à un marché et dont le principe premier n'est pas l'autoconsommation, peut être appréhendée de manière plus précise comme une cueillette "d'échange", plutôt que "marchande" pour ne pas présager a priori du caractère marchand ou non de l'échange auquel elle donne lieu. Outre que cela complexifie la

<sup>\*</sup> Ce travail n'aurait pas été possible sans le financement de mon séjour au Brésil par une Bourse Lavoisier du ministère français des Affaires étrangères. Je dois également beaucoup à Christian Geffray et Philippe Léna, dont l'accueil chaleureux, les riches discussions et leur invitation à participer au symposium de Stockholm ont orienté et entretenu mes recherches. Qu'ils soient ici vivement remerciés.

Après avoir précisé, dans une première partie, le mode d'articulation des rapports sociaux dans la production extractive, nous aborderons, dans une seconde partie, la discussion sur le caractère marchand ou non de ce type d'échange, avec une référence au débat ayant lieu en Inde sur l'endettement, dans des situations économiques relativement similaires. Un tel débat, loin d'être ésotérique comme on pourrait le croire de prime abord, a pour enjeu la compréhension d'un mode d'exploitation fondé sur le contrôle des échanges économiques, grâce à l'existence d'un piège à l'endettement (debt-trap) s'accompagnant d'une stagnation économique, dont les aspects intentionnels ou non sont vivement discutés.

## DE L'AVIAMENTO, OU SYSTÈME D'ENDETTEMENT

L'économie extractive, que l'on peut par commodité appeler traditionnelle, est fondée sur une relation sociale singulière, l'aviamento, qui, en Amazonie, signifie fourniture de marchandises. Plus précisément, cela consiste en la "fourniture de marchandises" à crédit contre un paiement à

terme en nature, ici en produits extractifs.

La filière traditionnelle est structurée de la manière suivante : quelques grandes maisons de commerce se situent au centre des échanges, centralisant la collecte et l'exportation de produits extractifs tels que le caoutchouc, contre des marchandises et des espèces monétaires. Ces grandes maisons de commerce sont l'aboutissement de plusieurs chaînes de "patrons" représentant autant d'intermédiaires entre la firme exportatrice qui les contrôle et les collecteurs qui dépendent chacun de leur "patron" ultime, c'est-à-dire ceux qui se sont appropriés les espaces riches en ressources extractives. Le nombre de ces "patrons" est très variable, comme le nombre de chaînes à la

tête desquelles se trouve la grande maison de commerce.

Les "patrons" ont résolu le problème du manque de main-d'œuvre local par le recours à une immigration, le plus souvent nordestine. Or celle-ci, dans l'impossibilité de financer son voyage, contracte une dette originelle à rembourser en nature sur sa collecte. À cette dette originelle se superpose une dette de fonctionnement, conséquence de la nécessité de recourir au "patron" afin d'obtenir les biens de consommation (nourriture, café, alcool, savon, habits, éclairage, munitions) et de production (outils de collecte et de stockage, armes) nécessaires pour effectuer la collecte. Si la dette originelle n'est que la conséquence de la faiblesse de la main-d'œuvre locale, la dette de fonctionnement est par contre structurelle : elle naît de l'obligation de se fournir dans l'entrepôt du "patron", unique magasin. Tant que perdure la dette, le fournisseur de marchandises est effectivement le patron du collecteur, bien que ce dernier soit appelé le "client" (freguês) du patron, aussi paradoxal que cela puisse paraître. En effet, le "client" est réputé être un travailleur libre vendant sa récolte au patron, leur rapport ne serait qu'un simple lien marchand. Néanmoins, "être un client du patron" ne laisse pas vraiment présager un échange de biens équivalents, comme le sous-entend le lien marchand ordinaire. Les collecteurs ont d'ailleurs bien conscience de ce paradoxe, puisque les histoires sur les manipulations de prix effectuées par les patrons ne manquent pas, qu'il s'agisse de hausses exorbitantes du prix des marchandises ou de baisses non moins inexorables

terminologie utilisée, il nous paraît préférable d'utiliser ici le terme extractivisme afin de conserver une cohérence avec les autres textes présentés dans ce cadre.

de celui des produits récoltés (SANTOS 1980, pp. 163-171). La représentation commune est donc celle d'un patron qui vole continuellement sur tout : sur le prix des marchandises, des produits extractifs et du transport, sur le poids réel du caoutchouc en y anticipant sa diminution lors du sèchage, etc. (AQUINO 1982, pp. 90-92). Les quantités monétaires en circulation sont des plus réduites, les dettes n'étant que rarement remboursées, dès lors le collecteur n'accumule jamais (GEFFRAY 1992, p. 710). Les relations sociales liant patron et "clients" ne peuvent donc pas être considérées comme des relations marchandes ordinaires.

Nous pouvons distinguer trois versions historiques de l'aviamento traditionnel, que nous appellerons respectivement les versions "forte", "intermédiaire" et "faible", même si les conditions particulières peuvent être très variables d'un endroit à l'autre en raison de l'immensité

amazonienne.

La figure 1 synthétise les échanges qui relèvent de la version "forte", c'est-à-dire le cas où le collecteur a l'interdiction de cultiver toute production de subsistance (essentiellement du manioc transformé en farine, des haricots noirs et quelques arbres fruitiers), interdit justifié par sa situation d'obligé vis-à-vis de son créancier. Cette structure forte est celle qui prévalait durant l'âge d'or de l'extractivisme du caoutchouc de 1888 à 1912, et dans une moindre mesure durant la Seconde Guerre mondiale. Nombre d'auteurs, à la suite d'Euclides da Cunha en 1909, remarquent ainsi la précarité du mode de vie des collecteurs et le régime d'exploitation auquel ils sont assujettis, assimilé à de l'esclavage.

MONDIAL EXPORTATEU IMPORTATEUR NATIONAL & RÉGIONA BANQUES IMPORTATEUR EXPORTATEU MAISON DE COMMERC INDUSTRIES COMMERCES LOCAL PATHONS. RELATIONS RELATIONS NON MARCHANDES "MARCHANDES → Produits extractifs ----> Monnaic étrangère ----> Monnale nationale → Biens de production Peuvent former un agent économique unique & de consommation

FIGURE 1: STRUCTURE TRADITIONNELLE FORTE DE L'AVIAMENTO

Source: Adaptée de SANTOS 1980, pp. 128 et 160.

tement persiste.

Depuis, le système s'est, d'une manière générale, relâché. En raison, en particulier, d'une instabilité des prix qui provient, dans un premier temps, de la dépendance vis-à-vis de la demande du marché mondial puis, dans un second temps, lors de la constitution de débouchés intérieurs, de la concurrence des plantations – étrangères d'abord, nationales ensuite – et de celle des produits de substitution (DEAN 1987; HOMMA 1992; SANTOS 1980; SERIER 1993). Par conséquent, en situation de faiblesse des prix, le patron laisse aux collecteurs une plus grande liberté de diversification de leur activité (LESCURE, PINTÓN, EMPERAIRE 1994, pp. 75-76), afin de ne pas être contraint d'investir dans la modernisation de l'extractivisme pour augmenter la productivité du travail et l'affecter à un gain de compétitivité. L'extractivisme apparaît dès lors immuable, comme une activité hors du temps, de toute transformation du système productif (AUBERTIN 1993, p. 29).

(AUBERTIN 1993, p. 29).

La version "intermédiaire", que décrit la figure 2, apparaît avec l'assouplissement de l'interdiction de pratiquer une agriculture de subsistance. Les collecteurs deviennent alors des agro-collecteurs à des fins avant tout d'autoconsommation. Ils peuvent néanmoins ajouter leurs éventuels surplus agricoles à la circulation des produits extractifs et, ainsi, instaurer une économie centrée sur la farine de manioc qui est alors échangée localement, comme paiement de services rendus ou comme don pour affermir des alliances (cf. PINTÓN & EMPERAIRE 1992, pp. 695-696). Les "clients" acquièrent donc une certaine autonomie en matière de consommation vivrière, mais les conditions structurelles d'accès et d'exploitation de la ressource extractive ne sont pas modifiées, puisque le système d'endet-

MONDIAL. IMPORTATEUR EXPORTATEUR NATIONAL & RÉGIONAL RELATIONS BANQUES MARCHANDES EXPORTATEUR IMPORTATEUR INDUSTRIES MAISON DE COMMERCE COMMERCES LOCAL RELATIONS NON "MARCHANDES" ----> Monnale étrangère Produits extractifs & surplus agricoles

----> Monnaie nationale

FIGURE 2 : STRUCTURE TRADITIONNELLE INTERMÉDIAIRE DE L'AVIAMENTO

Source: Adaptée de SANTOS 1980, pp. 128 et 160.

Blens de production

& de consommation de l'

La période récente est d'autant plus marquée par un désintérêt vis-à-vis des ressources extractives végétales que le désenclavement régional rend possible une diversification des activités patronales (cf. SCHWARTZMAN 1992, p. 56). Par conséquent, un nouveau type de patron-rentier se substitue à la vieille figure patronale, ce qui marque l'apparition de la version "faible" de l'aviamento que décrit la figure 3 et qui, au Rondônia par exemple, date d'une vingtaine d'années. Le collecteur ne verse alors plus qu'une rente au patron, sous forme d'une quantité fixe de caoutchouc. Dès lors, l'extracteur gagne le droit de vendre sa récolte au commerçant fluvial, auguel l'attachera une nouvelle relation d'endettement. La figure patronale ne fait alors que changer de sujet, mais elle semble moins prégnante. Car il est vrai que cette autonomie nouvelle, aussi faible soitelle, n'est pas négligeable, en particulier par la dissociation qu'elle rend effective entre patron et commerçant, à savoir entre maître de l'accès aux ressources extractives et maître de l'accès aux biens de consommation et de production.

MONDIAL EXPORTATEUR IMPORTATEUR NATIONAL & RÉGIONAL RELATIONS MARCHANDES IMPORTATEUR EXPORTATEUR LOCAL RELATIONS NON "MARCHANDES" Monnale étrangère Produits extractifs Monnale nationale Blens de production Peuvent former un agent con & de consommation

FIGURE 3: STRUCTURE TRADITIONNELLE FAIBLE DE L'AVIAMENTO

Source: Adaptée de SANTOS 1980, pp. 128 et 160.

Autoconsommation vivrière

Ces distinctions, brièvement présentées, ont seulement pour objet de montrer la variabilité de la structure de la chaîne de domination en œuvre dans l'aviamento. Ces formes historiques ne se sont pas succédé partout au même moment et de manière linéaire. Des va-et-vient sont à remarquer en particulier entre la version forte, la plus classique, et la version intermédiaire. Enfin, la version faible ne succède pas nécessairement à la version intermédiaire par une distinction aussi claire des liens d'endettement : le commerçant fluvial peut fort bien apparaître alors même que le

patron reste le principal créancier, ou bien encore avec l'émergence, à partir des années 1970, d'une situation où des collecteurs autonomes qui sont dans des zones moins isolées échappent à l'emprise patronale (ALLEGRETTI

1990, pp. 255-256) tout en restant sous celle du commercant fluvial.

L'économie extractive traditionnelle est donc marquée par des prises de risques qui sont réparties entre les différents niveaux de la chaîne de domination (SANTOS 1980, pp. 123-126): de la maison de commerce aux collecteurs via les patrons, sans oublier les ramifications à l'étranger puisque la collecte de caoutchouc est historiquement – jusqu'en 1945 – orientée vers l'exportation (AUBERTIN 1993, pp. 27-28), ce qui est d'ailleurs toujours le cas pour d'autres produits d'extraction végétale comme le bois et la noix du Brésil, ou bien encore la sorva et le bois de rose pour la production respectivement de chewing-gum et de linalol (fixateur de parfum). L'aviamento apparaît, par conséquent, comme un système répondant parfaitement aux contraintes structurelles d'une économie de collecte en produits naturels abondants, mais confrontée d'une part à un milieu hostile et sans main-d'œuvre potentielle et d'autre part à une demande importante et presqu'exclusive du marché mondial.

Après avoir décrit cette forme de domination, il nous reste à présent à en

étudier les liens avec le marché.

### **EXPLOITATION PATERNALISTE ET LIENS MARCHANDS**

Les caractéristiques fondamentales de l'aviamento sont donc la représentation du collecteur comme sujet libre et sa soumission, de manière concomitante, à un patron par l'intermédiaire d'une dette insolvable. Le tout étant imbriqué dans des relations sociales qui en appellent aux substrats de la domination domestique : les rapports de parenté puisque le patron est assimilé à un bon père de famille, à l'occasion parrain des enfants des "clients", et surtout qui ne rechigne jamais à financer ses "clients" malgré leur dette sans cesse croissante. Cet agencement singulier, Christian Geffray et Philippe Léna le caractérisent comme relevant d'un mode d'exploitation paternaliste. Exploitation, car le surproduit (2) est accaparé par le patron pour son bénéfice exclusif, et paternaliste car ce patron s'affirme et est perçu comme un protecteur.

La relation marchande est dès lors fictive, puisque le collecteur (ou l'agro-collecteur) n'est pas libre d'effectuer n'importe quelle transaction. Néanmoins, il y a bien un échange : le producteur direct échange sa collecte contre un ensemble constitué de biens de consommation, nécessaires à sa reproduction sociale, et de biens de production, les outils nécessaires à son activité. Ces biens de consommation, fournis par le patron, achètent de fait la force de travail des collecteurs et, dans les conditions sociales de l'extractivisme amazonien, son prix correspond au coût minimal de sa reproduction sur le marché ordinaire, auquel seul le patron accède afin d'y acquérir ces biens nécessaires. Aussi, pourrions-nous être tenté de conclure qu'il s'agit là d'un rapport salarial, au sens que lui donne Karl

Marx.

<sup>(2)</sup> Le surproduit est, pour Karl Marx, la part – historiquement et socialement déterminée – du produit du travail disponible au-delà du produit nécessaire à la reproduction du producteur direct et de sa famille (reproduction sociale). Le surproduit est la matérialisation d'un surtravail, lui-même universellement requis afin d'assurer l'existence de toute société humaine.

Or les outils de production, achetés à crédit auprès du patron, appartiennent au producteur direct et le produit de son travail est prétendûment vendu au patron, entretenant par conséquent la fiction que le collecteur est un travailleur libre, bien qu'il ne maîtrise pas l'accès à la ressource extractive. Il ne peut donc pas être question de salariat puisque, dans un tel sytème, le producteur direct n'est pas propriétaire des moyens de production et que le produit appartient, avant même son existence, au patron. Dès lors, l'extorsion du surproduit ne se situe pas comme dans le capitalisme ordinaire dans la sphère de la production, mais dans la sphère de la circulation, grâce à la création d'un marché captif (GEFFRAY 1992 p. 708). Captivité qui, en particulier dans sa version forte (cf. supra, Fig. 1), est synonyme de la constitution d'un espace où le patron s'assure un monopole sur la circulation des marchandises et un monopsone sur celle des produits collectés par éviction d'autres sources d'approvisionnement et d'écoulement. La circulation monétaire est, de manière simultanée, quasiment supprimée. L'endettement n'est alors que la conséquence technique de cette double éviction, et non sa cause. Notons par ailleurs qu'avec le passage à la version traditionnelle faible (cf. supra, Fig. 3), l'obligation du "client" envers son patron se transforme puisqu'il ne doit plus lui transférer qu'une partie fixe de sa collecte, ce qui théoriquement lui laisse une plus grande marge de manœuvre en matière d'accumulation. Mais, compte tenu de la nécessité et des conditions de l'approvisionnement, l'exploitation réelle du collecteur n'est pas modifiée dans la mesure où elle devient à présent le fait du commerçant fluvial. À travers cette constitution d'un marché captif il y aurait donc élimination de toute référence à un marché capitaliste ordinaire, à savoir un mécanisme d'ajustement des prix des biens égalisant offre et demande.

Néanmoins, il est indéniable que les échanges entre patron et collecteurs ont une composante marchande, car ils se les représentent comme une obligation pour cause d'endettement, théoriquement temporaire, puisque liée à l'extinction de la dette. Or il s'agit en réalité d'une dette insolvable. Par conséquent les relations marchandes qui nous concernent, d'une part ne fonctionnent pas selon une économie de marché standard (3), ni même d'un marché traditionnel (4) selon l'analyse braudeliennne, puisque le marché est ici constitutif de relations sociales et, d'autre part, les relations marchandes en cause peuvent encore moins être considérées comme encastrées dans des principes de réciprocité ou de redistribution (POLANYI 1983, p. 76). Toutefois, l'aviamento procède de l'économie de marché, car c'est grâce à la vente sur le marché ordinaire que se réalisent les profits du patron et l'endettement en est sa formulation, sa légitimation aux yeux des clients.

L'endettement est à vie en raison de l'existence du marché captif. Le caoutchouc pouvait par exemple être payé autour de 70 % de sa valeur (SOBRINHO 1992, p. 44), alors que les prix des marchandises pouvaient être augmentés, de manière assez stable selon les différents auteurs et selon les

<sup>(3)</sup> Dans laquelle il s'agit "de satisfaire des besoins ou d'accumuler de la valeur matérialisée sans laisser de trace personnelle dans les rapports entre les échangistes [mus par leurs intérêts]" (LATOUCHE 1994, p. 39).

<sup>(4)</sup> Les acteurs des marchés traditionnels sont "encastrés dans des hiérarchies sociales pour lesquelles les marchés ne forment pas des lieux de pouvoir, ces acteurs ne sont pas porteurs d'une logique de développement économique, mais plutôt d'une logique de reproduction économique de hiérarchies sociales étrangères ou indifférentes aux marchés" (DEFALVARD 1994, p. 62).

époques, de 40 à 60 % et jusqu'à 300 % selon les produits (5), par rapport aux prix sur le marché ordinaire, de plus les moyens de transport appartenaient le plus souvent au patron. Cette politique tarifaire, couplée à des taux d'intérêts usuraires (REIS 1983, p. 91) pose la question de l'intentionnalité d'une dette insolvable.

La servitude pour dette est une condition très largement répandue dans le cadre du capitalisme (6), historiquement et spatialement, comme le montrent des exemples aussi divers que l'immigration aux États-Unis d'Amérique il n'y a pas si longtemps, ou bien actuellement la constitution d'une main-d'œuvre servile en zones rurales à Madagascar ou en Asie du Sud-Est et tout particulièrement en Inde. Dans ce dernier pays, un débat économique très vif existe sur les tenants et les aboutissants du servage pour dette, dont nous ne retiendrons ici que de brefs arguments pouvant éclairer notre discussion.

L'explication classiquement utilisée de l'importance du taux d'intérêt nominal par l'ampleur du risque de défaillance de l'emprunteur montre que ce taux élevé est illusoire, puisqu'en réalité le taux d'intérêt effectif est beaucoup plus faible qu'il n'y paraît. Ainsi, par exemple, avec une probabilité de défaillance de 50 %, le taux d'intérêt doit être de 120 %, pour obtenir un taux effectif de 10 %. En effet (cf. BASU 1984b, p. 146), soit le prêt P, à un taux d'intérêt nominal i et un taux de défaillance d, le remboursement net R est :

$$R = (1+i)(1-d)P - P$$

D'où le taux d'intérêt effectif *e* :

$$e = \frac{R}{P} = (1+i)(1-d)-1 = i(1-d)-d$$

Toutefois, une telle explication n'est pas possible dans notre cas, puisque le débiteur ne peut pas défaillir : la fuite est extrêmement périlleuse et les patrons ne traitent pas avec un "client" n'ayant pas soldé ses dettes avec

(5) LESCURE et al. 1994, p. 69; PINTÓN & EMPERAIRE 1992, pp. 694-695; REIS 1953, p. 91;
 SANTOS 1980, pp. 169-171.

<sup>(6)</sup> Pour une description de l'importance mondiale du phénomène du travail asservi, voir : BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL, Le travail dans le monde, 1993, Genève, Organisation Internationale du Travail, 1993, 111 p., pour la législation internationale en vigueur. UNITED NATIONS, Slavery (Report by Benjamin Whitaker updating the 1966 Report), New-York, 1984, 54 p., Sub-Commission On Prevention Of Discrimination And Protection Of Minorities. Pour une description de l'ordre social dans lequel se constitue le servage pour dette en Extrême-Orient, voir Charles MALAMOUD (dir.), Lien de vie, nœud mortel – Les représentations de la dette en Chine, au Japon et dans le monde indien, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1988, 205 p. Pour le monde indien plus particulièrement, voir le numéro spécial sur la dette de Purushartha, 4, Paris, 1980, École des hautes études en sciences sociales, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud – CNRS, et M. DINGMWANEY, R. VIDYASAGAR & A. CHAUDHARY, Bonded Labour in India, New Delhi, Rural Labour Cell, [n.d.], 93 p. + xiii p. Et enfin pour les liens entre modernisation économique et asservissement en Amazonie brésilienne : Alison SUTTON, Slavery in Brazil – A Link in the Chain of Modernization : The Case of Amazonia, Londres, Anti-Slavery International , 1994, 154 p. (Human Rights Series, 7).

son précédent patron. Par conséquent, le patron ne court aucun risque de

défaillance de la part de son "client".

Selon Amit Bhaduri (1977, 1980), l'objectif du patron est bien de forcer son client à défaillir, afin de lui confisquer les biens déposés en garantie du prêt. Remarquons d'autre part qu'il est possible de démontrer formellement que les biens portés en garantie sont toujours sous-évalués (BASU 1984b, pp. 148-155). Cependant, dans le cas de *l'aviamento*, il existe une particularité dans la mesure où il n'y a pas de biens déposés en garantie du prêt, puisque le client n'en possède aucun. Dès lors, la garantie prend la forme d'un transfert de produits extractifs avant même que la défaillance ne se produise et sans limitation de temps. Il s'agit en fait d'un transfert de surtravail, par l'intermédiaire de produits extractifs qui sont indéfiniment sous-évalués par rapport à leur valeur sur le marché ordinaire. Il est donc

question d'un commerce forcé, selon l'expression de Bhaduri (1986).

Une conséquence du modèle de Bhaduri est donc que le patron créancier n'a pas intérêt à procéder à un investissement productif afin de ne pas augmenter la productivité du travail qui pourrait limiter son pouvoir dans la mesure où le collecteur augmenterait son revenu, comme cela est possible dans la version faible de l'aviamento (cf. supra, Fig. 3), et pourrait se libérer du joug de l'endettement. Ce qui expliquerait le désintérêt des patrons vis-à-vis d'une amélioration du système productif. En effet, soit, à la date t,  $p_t$  le montant du prêt demandé,  $c_t$  la consommation du collecteur et  $x_t$  la collecte du produit, a (0 < a < 1) la proportion que conserve le collecteur et qu'il peut vendre comme il le souhaite, c'est-à-dire transformée en produit de consommation, i le taux d'intérêt, le tout étant mesuré en équivalent caoutchouc, la rente d'utilisation du sentier d'arbre à caoutchouc correspond à 1-a et le montant du prêt demandé est :

$$p_{t} = c_{t} - \left[ ax_{t} - (1+i)p_{t-1} \right]$$

puisque le collecteur n'épargne pas et doit rembourser son emprunt précédent.

Comme la situation est marquée par la stagnation, l'état devient

stationnaire et le montant du prêt est :

$$p = \overline{c} - [a\overline{x} - (1+i)p] \Leftrightarrow p = \frac{ax - c}{i}$$

Cette formule explicite le piège de l'endettement, dès l'instant où  $a\bar{x} < \bar{c}$ . Dans un état non stationnaire et pour que le collecteur améliore son niveau de vie, il faut que sa consommation dépasse un niveau minimal qui correspond à :

$$c_i = a\overline{x} - (1+i)p_{t-1}$$

Dans le cas de la version faible et lorsque le créancier reste le patron, il est aisé (BASU 1984a, pp. 112-116) de montrer qu'en fait l'innovation devient intéressante au-delà d'une certaine valeur, lorsque celle-ci compense la perte en intérêt. Toutefois, les gains en production doivent être importants. Dans les autres cas cependant, si le patron a suffisamment de pouvoir pour conserver son client dans un état d'endettement permanent, il semble raisonnable de penser qu'il devrait en avoir également pour accaparer le surplus dégagé par l'innovation (BARDHAN 1980, p. 91). Dès lors, la stagnation intentionnelle ne serait pas justifiée en dehors de la situation particulière de la version faible avec un patron qui reste créancier et une difficulté à augmenter de manière importante les capacités de

collecte (7).

Néanmoins, le processus de modernisation peut s'avérer être un facteur de normalisation des échanges marchands, dans la mesure où il peut comporter une autonomisation politique des producteurs qui ne seraient plus redevables d'une protection présentée comme une faveur du patron, puisqu'elle serait prise en charge, par exemple, soit par l'État comme cela a été le cas dans le Nord-Est dans une plantation sucrière (GARCIA 1993, p. 70), soit par une association comme les Réserves extractives en Amazonie. La protection relèverait par conséquent de la justice sociale et non plus du paternalisme. En conséquence, dans une perspective sociologique, le paternalisme caractérise bien cette relation non marchande entre un patron et ses clients attitrés, comme la décrivent Christian Geffray et Philippe Léna.

Quoi qu'il en soit, au niveau de l'analyse strictement économique, le modèle de Bhaduri montre que dans une situation de commerce forcé, qui décrit donc une forme de marché forcé, le corollaire est un endettement qui est à la base de la pauvreté des producteurs directs. L'endettement n'est donc pas la conséquence de leur pauvreté comme il est généralement expliqué, bien au contraire! La question centrale devient alors celle du processus de fixation du prix dans l'échange. Un marché forcé est effectivement très éloigné du mécanisme concurrentiel de fixation des prix censé avoir lieu, pour la plupart des économistes, sur un marché capitaliste ordinaire.

L'analyse marchande standard considère que les prix sont des constatifs (8), alors qu'il vaudrait mieux les appréhender, sur les marchés réels, comme des performatifs (9) (NEMO 1994, pp. 184-188). Cette distinction n'est pas de pure forme car ce qui est en cause, c'est bien la compréhension de la capacité d'un patron à effectivement mettre en œuvre les prix relatifs qu'il souhaite en les faisant accepter par ses clients. Avec une telle

perspective, on s'affranchit de la représentation de la loi de l'offre et de la demande (10), telle qu'elle est perçue par l'économie néo-classique et qui

8) En pragmatique linguistique, un énoncé est dit constatif lorsqu'il se conforme à une réalité qui lui préexiste. Dans cette perspective, un prix affiché sur un marché sera dit constatif s'il reflète une dimension (qu'elle soit par exemple une valeur-travail ou une rareté)

intrinsèque à ce bien.

(9) En pragmatique linguistique toujours, un énoncé sera dit performatif lorsque le monde s'y conforme. Donc, dans cette perspective, un prix affiché sur un marché sera performatif à partir du moment où il ne reflète rien d'autre, dans le cas "minimaliste" qui nous concerne ici, que les conditions d'appropriation d'un bien. Sans évidemment présager de l'impossibilité d'en dégager une explication (NEMO 1995).

(10) La distinction entre prix constatifs et performatifs engendre une reformulation complexe de la loi de l'offre et de la demande ayant pour caractéristique de ne plus avoir recours au commissaire-priseur, donc de fonctionner de manière décentralisée, et d'être indifférente pour l'essentiel à la situation de concurrence (NEMO 1995, p. 42). Nous en présentons une schématisation pour la situation de marché dans l'extractivisme dans une thèse de doctorat: De la marchandisation de l'environnement: la cueillette en Amazonie brésilienne, Paris,

<sup>(7)</sup> Puisque les coûts d'extraction devraient être fortement croissants, les zones les plus accessibles ayant d'abord été exploitées (HOMMA 1992, p.185). Ce qui, par ailleurs, est l'une des principales incitations à la domestication des produits de cueillette par l'instauration de plantations qui, en Amazonie, se sont révélées être un échec (DEAN 1987; SERIER 1993).

fonde le modèle de référence de ce qu'est, ou tout au moins de ce que devrait être, un marché capitaliste ordinaire. L'analyse ne porte plus que sur l'articulation de marchés réels particuliers, ce qui réintroduit dans l'analyse économique les relations de pouvoir (PERROUX 1973), quelque peu délaissées. Le marché concrétise cette rencontre de pouvoirs relatifs qui engendrent la configuration réelle prise par l'échange marchand. En effet, dans notre cas, cet échange marchand structuré par des rapports de pouvoir particuliers est, selon Claude Meillassoux (1994),

quelque peu négligé dans le fonctionnement du capitalisme : [à savoir] la capture de la plus-value extraite par l'entrepreneur dans le processus de production, par le distributeur qui, en exerçant un monopole sur l'écoulement de la marchandise ou un monopsone sur l'approvisionnement, parvient à réaliser des bénéfices. [...] Le procédé paraît donc inhérent au développement du capitalisme. Contrairement à la doctrine en effet, son développement ne peut se faire sans trop d'injustice que soumis à une puissante réglementation. Dans les zones du Nord-Brésil, où la loi du capitaliste le plus fort s'impose contre non seulement le prolétariat, mais aussi tous les autres capitalistes plus faibles, ce modèle peut sembler omniprésent. Plus subtilement, il se reconstitue cependant à tous les degrés de développement.

Dans notre cas, l'extorsion du surplus est totalement encastrée dans les relations sociales où il n'existe aucune marge de manœuvre réelle pour les producteurs directs et c'est là que se distingue, in fine, le marché que nous avons appelé jusqu'à présent "ordinaire" des autres configurations marchandes, à savoir l'existence d'autonomie sociale et politique des producteurs directs.

Ainsi l'endettement, en tant que facteur technique de maintien des collecteurs dans la pauvreté et sous la domination patronale, représente une forme particulière de relation marchande, qui correspond à un commerce forcé. Celui-ci est très éloigné du marché capitaliste ordinaire si le modèle marchand concurrentiel est pris comme référence. Notre marché forcé n'est alors pas du capitalisme. Par conséquent, les conditions concrètes de formation d'une telle situation, par l'instauration d'un marché captif légitimé par des liens paternalistes, dans l'extractivisme en Amazonie brésilienne fournit un exemple de relations sociales qui ne seraient apparemment pas du capitalisme tout en en procédant. Cette analyse sociologique revient à rejeter la dimension marchande des relations sociales entre dominants (les "patrons") et dominés (les "clients").

sociales entre dominants (les "patrons") et dominés (les "clients").

Cependant, il nous semble qu'en abandonnant la référence au marché concurrentiel comme représentant du marché capitaliste ordinaire et en introduisant une analyse performative des prix de marché, l'analyse au niveau économique peut alors appréhender notre cas comme relevant d'un capitalisme bien réel. Une configuration socio-économique et politique singulière a fondé localement cette forme de relation marchande qui débouche sur le fait que le producteur direct (le client), si on ose le dire, s'auto-exploite en quelque sorte doublement : d'abord en tant que producteur, puis en tant que sous-traitant fidélisé "remboursant" une dette.

École des hautes études en sciences sociales, Recherches comparatives sur le développement – Environnements, économies, sociétés.

#### CONCLUSION

L'aviamento, comme organisation sociale de la production, est aujourd'hui encore en vigueur, mais dans sa version faible. Néanmoins localement, il s'est effondré sous la conjonction de luttes sociales de collecteurs et de préoccupations écologiques internationales, aboutissant à la création des Réserves extractives (Reservas extrativistas), co-gérées par les collecteurs et l'IBAMA (Institut brésilien de l'environnement et des ressources naturelles renouvelables). Ces Réserves sont la propriété de l'État fédéral qui concède aux collecteurs l'usufruit réel individualisé, selon un plan d'usage du territoire établi collectivement. Mais elles sont pour l'instant marginales, en termes à la fois de population et de superficie (environ 43 000 personnes et 31 000 km², y compris les Projetos de assentamentos extrativistas gérés par l'INCRA – Institut national de colonisation et de réforme agraire). Grâce à la création des Réserves et à l'instauration de coopératives de commercialisation des produits extractifs, les collecteurs ont acquis un droit d'accès aux ressources et la possibilité de ne plus recourir au commerçant fluvial et donc d'échapper à un commerce forcé.

La création de Réserves extractives, dont la finalité, aussi problématique soit-elle, est d'allier protection de l'environnement et développement socio-économique, a toutefois pour conséquence objective d'éradiquer totalement la liaison établie entre l'accès aux marchandises et l'accès aux ressources extractives. Nous avons vu que cette liaison dans les conditions amazoniennes a donné naissance, d'une part, à ce qu'une analyse économique peut appeler la constitution d'une relation marchande captive, légitimée par ce qu'une analyse sociologique peut, d'autre part, nommer paternalisme. Ce marché capitaliste captif n'étant qu'une modalité du

capitalisme.

Toutefois, deux caractéristiques essentielles de l'extractivisme restant d'une part l'isolement, c'est-à-dire la difficulté d'accès à un marché plus concurrentiel, et d'autre part l'existence d'un petit nombre de grandes maisons de commerce, il n'est pas impossible que la rupture localisée que marque la constitution de Réserves extractives ne soit l'occasion d'une modernisation de l'aviamento traditionnel qui se reconstituerait, sans prétendre cette fois contrôler à la fois le lieu d'extraction et la commercialisation, mais plutôt simplement cette dernière au niveau régional et non plus localement. L'enjeu autour des Réserves extractives est donc, à présent, la capacité de restructurer les filières traditionnelles de commercialisation de l'extractivisme, encore largement intactes, afin de supprimer toute possibilité à l'aviamento traditionnel de se maintenir sous une forme modernisée...

Juillet 1994/janvier 1996 Yan GUILLAUD Centre de Recherche sur le Brésil Contemporain, Paris

#### BIBLIOGRAPHIE

ALLEGRETTI, M. H. 1990, "Extractive Reserves: An Alternative for Reconciling Development and Environmental Conservation in Amazonia", in Anthony B. ANDERŜON (ed.), Alternatives to Deforestation: Steps Toward Sustainable Use of the Amazon Rain Forest, New York, Columbia University Press, pp. 252-264.

AQUINO, T. V. de 1982, İndios Kaxinauá: de seringueiro "caboclo" a peão "Acreano", Rio Branco (AC, Brésil), SESC, mai, 184 p.

AUBERTIN, C. 1993, "Extractivisme végétal et préservation de la forêt amazonienne",

Cahiers du Brésil Contemporain, 21 (juin), Paris, Maison des sciences de l'homme, Centre de recherches sur le Brésil contemporain, pp. 21-37.

BARDHAN, P. 1980, "Interlocking Factor Markets and Agrarian Development: A Review of Issues", Oxford Economic Papers, XXIII (1), Oxford, pp. 82-98.

BASU, K. 1984a, The Less Developed Economy - A Critique of Contemporary Theory,

Oxford, Basil Blackwell.

1984b, "Implicit Interest Rates, Usury and Isolation in Backward Agriculture",

- Cambridge Journal of Economics, Londres, VIII (2) (juin), pp. 145-159, BHADURI, A. 1977, "On the Formation of Usurious Interest Rates in Backward Agriculture", Cambridge Journal of Economics, Londres, I (4) (décembre), pp. 341-352.
- -1980, "A Reply to Rao and Ghose", Cambridge Journal of Economics, Londres, IV (2) (juin), pp. 173-174.

IV (2) (juin), pp. 173-174.
—— 1986, "Forced Commerce and Agrarian Growth", World Development, Oxford, XIV (2), février, pp. 267-272.
DEAN, W. 1987, Brazil and the Struggle for Rubber — A Study in Environmental History, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
DEFALVARD, H. 1994, "Marchés et développement économique" Cahiers des sciences humaines, Paris, ORSTOM, XXX (1-2), pp. 53-74.
GARCIA, M.F. 1993, "Espace du marché et mode de domination", Études rurales, pp. 57-72 et pp. 131-132, Paris, École des hautes études en sciences sociales, Laboratoire d'anthropologie sociale juillet-décembre d'anthropologie sociale, juillet-décembre. GEFFRAY, C. 1992, "La dette imaginaire des collecteurs de caoutchouc", *Cahiers des* 

sciences humaines, XXVIII (4), pp. 705-725. HOMMA, A. K.O. 1992, "A (ir)racionalidade do extrativismo vegetal como paradigma de desenvolvimento agrícola para a Amazônia", pp. 163-207 in J. M. M. da COSTA (coord.), Amazônia – Desenvolvimento ou retrocesso, Belém (PA, Brésil), CEJUP, coleção Amazoniana 2.

LATOUCHE, S. 1994, "Marché et marchés", Cahiers des Sciences humaines, XXX (1-2),

pp. 35-52.

LESCURE, J.-P., PINTÓN & F., EMPERAIRE, L., 1994, "People and Forest Products in Central Amazonia – The Multidisciplinary Approach of Extractivism", pp. 58-88 in M. CLUSENER-GODT & I. SACHS (ed.), Extractivism in the Brazilian Amazon – Perspectives on Regional Development, Paris, UNESCO, Man and the Biosphere Digest 18.

MEILLASSOUX, C. 1994, Devoir au patron et dette patenelle – Analyse de la notion d' "exploitation paternaliste" proposée par Christian Geffray, Stockholm-Uppsala (Suède), 4-9 juillet, communication au 48e Congrès international des américanistes (symposium "État, crise du mode d'exploitation paternaliste et modernité – Vers une critique des sociologies imaginaires au Brésil").

NEMO, F. 1994, "Énoncés marchands – Où il est monté que les prix ne sont pas ce que

l'on croit", Revue du MAUSS, 3, Paris, La Découverte pp. 182-193.

— "Prix constatifs, prix performatifs – Éléments pour une microéconomie de la performativité des prix", à paraître Économie et société, Paris, 1995.

PERROUX, F. 1973, Pouvoir et économie, Paris, Dunod (série Études économiques 2).

PINTÓN, F., EMPERAIRE, L 1992, "L'extractivisme en Amazonie brésilienne – Un système en crise d'identité", *Cahiers des sciences humaines*, XXVIII (4), pp. 685-703.

POLANYI, K. 1983 [1944], La grande transformation – Aux origines politiques et économiques de notre temps, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines). REIS, A.C.F. 1953, O seringal e o seringueiro, Rio de Janeiro (RJ, Brasil), Ministério da Agricultura, Serviço de informação agrícola (Documentário da vida rural 5).

SANTOS, R.A. de O. 1980, História econômica da Amazônia (1800-1920), Belém (PA, Brésil). T. A. Queiroz (Biblioteca básica de ciências sociais, série 1, Estudos

brasileiros III).

SCHWARTZMAN, S. 1992, "Land Distribution and the Social Costs of Frontier Development in Brazil: Social and Historical Context of Extractive Reserves", pp. 51-66 in D.C. Nepstad & S. Schwartzman (eds.), Non-Timber Products from Tropical Forests – Evaluation of a Conservation and Development Strategy, New-York, The New-York Botanical Garden, Advances in Economic Botany IX.

SERIER, J.-B. 1993, Histoire du caoutchouc, Paris, Desjonquères.

SOBRINHO, P.V. Costa 1992, Capital e trabalho na Amazônia occidental – Contribuição à história social e das lutas sindicais no Acre, Cortez – Rio Branco (AC, Brésil), Universidade federal do Acre (UFAC).

## LE MODÈLE DE L'EXPLOITATION PATERNALISTE

Plusieurs articles publiés ici visent explicitement à éprouver et discuter la validité d'une hypothèse, formulée au cours des travaux et nombreuses discussions collectives de l'équipe ORSTOM-Museu Goeldi de Belém, qui porte sur la nature d'un lien social particulier, qualifié provisoirement de "paternaliste". La question débattue par diverses contributions n'est évidemment pas de savoir si ce lien, tel qu'on l'observe encore aujourd'hui, dans sa pureté de cristal, sur les lointains forestiers amazoniens, caractérise le Brésil contemporain. Il n'y ressemble plus. Elle est plutôt de savoir pourquoi nous partageons l'intuition qu'il est difficile, voire impossible, de comprendre la situation actuelle s'il n'est tenu compte de cette relation particulière et de son destin.

Il peut donc être utile de présenter ici une formulation systématique de l'hypothèse: un *modèle* du paternalisme en quelque sorte. Cette formulation a été proposée à l'issue d'une série de brèves enquêtes en Amazonie brésilienne, dans des situations où la relation "paternaliste" semble avoir été préservée jusqu'à nos jours comme à l'état fossile (chez certains *seringueiros* par exemple). Je m'en suis tenu ici à l'analyse du lien fossile en lui-même, avant d'évoquer ce qui le sépare du monde capitaliste. Par souci de concision, j'ai fait usage d'une formalisation graphique qui paraît un peu sévère (ou naïve), mais qui a le mérite, j'espère, d'établir une distinction

claire entre les faits, et entre les registres de faits.

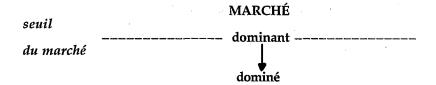
## LA RELATION D'EXPLOITATION PATERNALISTE

Chez les ramasseurs de noix du Brésil, les collecteurs de caoutchouc, les chercheurs d'or, les petits paysans des fronts pionniers ou les journaliers des grandes propriétés d'élevage, le face-à-face entre ces producteurs et leurs patrons prend à chaque fois, d'une manière ou d'une autre, et à un moment ou un autre, la forme d'un commerce. Il y a là un paradoxe remarquable : car il n'existe aucune sorte de libre confrontation de la valeur des produits dans ces régions, donc stricto sensu, localement, pas de marché. Les patrons qui achètent et vendent aux producteurs agissent de telle sorte, en effet, qu'ils contredisent les principes communs de la circulation marchande : on pourrait montrer, à chaque fois, comme ils sont soucieux de prévenir toute concurrence, en contrôlant vigoureusement l'accès au marché de la

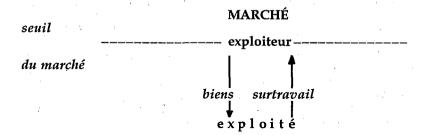
population des producteurs. Ils parviennent à s'imposer par là, aux yeux de ces derniers, comme les vecteurs uniques, ombilicaux, de l'accès à des biens

produits et vendus dans un autre monde.

C'est une première particularité de la relation paternaliste: nous sommes fondés à poser l'hypothèse que le rapport de forces constitué dans cette relation entre dominants et dominés repose sur le contrôle, par les premiers, des moyens de la circulation des biens, et l'exclusion concomitante des seconds de fout accès autonome au marché:



Une fois la masse des producteurs distribuée et enclose en diverses "clientèles" particulières de chaque patron, ceux-ci sont en mesure, à la limite, d'inventer les prix au sein de leurs petits marchés privés. Et c'est ce qu'ils font naturellement, en sorte que le résultat des échanges est toujours le même : quels que soient la productivité des "clients" (fregueses), les aléas du climat ou des prix du marché extérieur, etc., les producteurs ont tout juste obtenu de quoi se nourrir et subsister à l'issue d'un cycle de transactions. Leurs patrons se sont, quant à eux, approprié la totalité de la valeur marchande du produit du surtravail de leur "clients" :



Autrement dit, le lien entre patron et producteur se présente comme une relation d'exploitation, dont le principe réside dans le contrôle monopoliste de la circulation des biens. La formation du profit par le patron est simple : il suffit que la valeur marchande du produit du surtravail (X) soit supérieure à celle des biens remis par le patron (Y) :

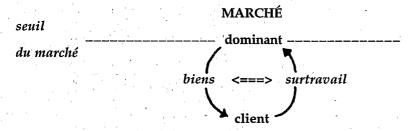
#### X > Y

Pourtant, l'exploitation comme telle demeure invisible. Tout ce que les uns et les autres voient en la circonstance reste une série d'échanges revêtant une forme marchande, et nous retrouvons le paradoxe évoqué ci-dessus : il

n'y a pas de marché, c'est un fait, mais on ne parle tout de même que de ça, de prix (et de la bonne ou mauvaise foi des patrons qui les inventent). L'exploitation procède du monopole de la circulation, mais la mise en œuvre pratique, pacifique et réglée, de la sujétion des producteurs, repose elle, tout entière, sur la fiction d'une équivalence des biens échangés, fiction suspendue à la parole du patron qui la soutient et l'argumente... Là réside tout l'art original de la domination patronale : y faire croire. La même croyance peut d'ailleurs être partagée par les patrons, le propriétaire, le gérant, le commerçant ou le recruteur de main-d'œuvre, car la bonne foi des meilleurs d'entre eux ne peut être surprise : la structure imaginaire de l'exploitation s'impose à tous et tous en sont captifs.

On se rend compte enfin qu'à l'issue de l'échange entre les biens et le produit du surtravail, et au travers de cette "équivalence" fictive, les patrons ont payé effectivement l'entretien des capacités de travail de leurs "clients" à son coût sur le marché (c'est probablement la seule relation proprement marchande dans ce processus, laquelle demeure invisible

comme telle aux yeux des protagonistes):



Fiction d'une équivalence marchande entre les biens et le produit du surtravail

L'expression la plus tangible de cette croyance est évidemment la fameuse "dette", qui pèse depuis les premiers temps de la colonisation peut-être, et jusqu'à nos jours, en Amazonie et ailleurs, sur des millions de producteurs latino-américains (et sur la proie des tueurs à la solde de certains patrons). De notre point de vue, l'avance initiale faite aux employés, lorsqu'elle a lieu (1), n'est pas la cause réelle de leur endettement, même si elle apparaît comme telle aux yeux des protagonistes: elle n'est que le paiement anticipé de l'entretien de leurs capacités de travail. L'insolvabilité de cette dette, phénomène structurel bien connu, suppose simplement que les patrons, maîtres des prix, fixent celui de la capacité de travail de leurs employés en fonction d'un seuil de productivité maximum sur leurs domaines ou dans la région, en sorte que seuls les meilleurs parviennent à approcher le solde de leur dette.

Dès lors, la dette apparaît résulter d'une inversion imaginaire, selon laquelle la valeur marchande des biens vendus par le patron, au lieu d'être

<sup>(1)</sup> Une avance est souvent faite aux "clients", au seuil d'une saison productive, qui s'inscrit d'emblée dans le scénario marchand: les producteurs sont réputés "acheter" les biens avancés (subsistances, semences, logement, outils, frais de voyages, etc.), et s'ils n'en ont pas les moyens – ce qui est la situation ordinaire –, ils font inscrire sur le livre de comptes patronal le montant inaugural de leur "dette".

inférieure à celle du produit du surtravail (X > Y, ce qui est la condition réelle du profit), est présentée et perçue comme supérieure :

#### X < Y

Il devient manifeste alors que la véritable fonction du débit des producteurs n'est pas financière, mais tout entière sociale :

- lorsque la dette est reconduite, elle perpétue la pression patronale sur

les travailleurs de productivité moyenne;

- quand elle augmente, l'étreinte se resserre, sanctionnant la faiblesse relative de la productivité des producteurs insuffisants, sur lesquels s'alourdit le joug patronal;

 si enfin elle diminue, elle atténue le poids des obligations des producteurs consciencieux. La dette, totalement imaginaire en son principe, rive ainsi la totalité des producteurs aux domaines ou magasins patronaux,

les paresseux comme les acharnés.

La dette n'est que la forme comptable de l'exploitation, mais elle compose le cadre imaginaire dans lequel la captivité (o cativeiro) des producteurs revêt une signification chiffrée collectivement reconnue, et peut acquérir une légitimité. Les patrons s'en autorisent comme ils le feraient d'une loi, afin de rappeler à l'ordre de ce qu'ils leur doivent, leurs employés, lesquels se heurtent aux exigences numériques de leur dette comme aux murs d'une prison.

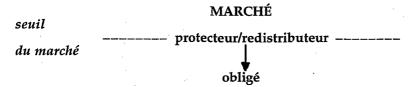
La dette ainsi définie, le plus humble cadeau du débiteur à son créancier est évidemment perçu par celui-ci comme le simple dû d'un *obligé*, tandis que le même présent, provenant du maître "marchand", est reçu par son employé ou "client" comme une faveur obligeante. Chaque menu service offert par les dominants (A) aux dominés (B) s'effectue en effet à l'encontre et aux dépens de tout sentiment de réciprocité. Un tel service ne peut que renchérir la dette, faire reculer l'horizon d'une inaccessible parité sociale, et mettre un peu plus ses destinataires à l'épreuve de leurs obligations. La relation est foncièrement inégalitaire :

#### A > B

La dette est grosse, alors, d'un effet social supplémentaire. Car les patrons, agents et bénéficiaires directs de l'exploitation, en viennent à prendre aux yeux de leurs victimes la posture inverse d'êtres d'exception, bons et magnanimes. Loin d'être regardés comme des exploiteurs, ils sont loués – et aimés – pour la générosité de leurs menus services et présents. Ils deviennent des protecteurs et des *redistributeurs* paternels. Et ils le sont à leur manière en effet, pourvu que la population destinataire de leurs largesses, qu'ils ont collectivement exclue de tout accès autonome au marché, les croie, obéisse et travaille pour eux.

Une seconde inversion imaginaire est donc à l'œuvre, qui ne porte plus sur la valeur relative des transferts mais sur la personne même, cette fois,

des dominants et des dominés :



Cette croyance habite l'âme et fonde l'existence sociale de tous les protagonistes de ce dispositif d'exploitation. On voit que celui-ci est très éloigné de l'association libre de personnes volontaires... L'autonomie des partenaires n'est pas garantie par l'existence d'un tiers (fût-il symbolique): une telle autonomie n'existe pas, la relation est ici parfaitement duelle, inégalitaire et anticontractuelle. Autrement dit, ce que nous appellerions la Loi – le principe symbolique d'où procède la signification reconnue (et donc la légitimité) du lien entre dominant et dominé – ne peut être dissociée de la figure du dominant. Elle ne provient pas d'une figure indépendante du plus fort : ce sont les patrons qui s'en font le vecteur immédiat et tendent même, dans certains cas, à s'identifier avec elle. C'est le principe du charisme.

En l'absence de séparation formelle du dominant et de la Loi, comme partout ailleurs en telle circonstance semble-t-il, la métaphore paternelle est requise socialement pour engendrer le sens de la domination. Les uns et les autres en convoquent l'artifice pour prêter une signification au réseau d'obligations constitué autour du patron. Celui-ci, qui offre déjà aux yeux de ses obligés la figure d'un être sévère mais juste, compose avec le signifiant de sa posture imaginaire : celui d'un *père*. Le pas qui sépare la signification de l'institution a été franchi aisément dans l'histoire, partout où le système était susceptible de se reproduire de génération en génération (ce qui est rare actuellement). On affiliait les obligés ou leur descendance au patron qui leur transmettait son nom à l'occasion du baptême :

seuil

du marché

NOM

affilié

#### PATERNALISME ET CAPITALISME

La validité, la portée et les limites contemporaines de ce modèle restent à débattre, mais il peut être intéressant de souligner ici, à grands traits, ce qui distingue ce dispositif du capitalisme. Le paternalisme en dépend naturellement, puisqu'il constitue une des formes de son expansion coloniale mondiale... En ce sens, il doit même être regardé comme une des figures du capitalisme, s'engendrant et se perpétuant sur ses marches. Mais cette figure ne lui ressemble pas : comme si le monde bourgeois moderne s'était

articulé avec sa propre projection coloniale comme avec une réalité qui lui

était étrangère.

On connaît la distinction, pour ainsi dire "technique", des deux systèmes, qui réside dans la nature du monopole établissant un rapport de force entre dominants et dominés :

- contrôle des moyens de production pour le capitalisme (coextensif à

l'institution d'un marché concurrentiel);

- contrôle des moyens de circulation pour le paternalisme (coextensif au

verrouillage du marché).

Mais, en continuité avec le principe d'exposition adopté jusqu'à présent, je soulignerai les différences des deux modes d'exploitation telles qu'elles s'offrent à l'observation sur les trois registres distingués (réel, imaginaire et symbolique).

Les transferts réels sont identiques dans les deux systèmes, c'est d'ailleurs la condition de toute exploitation : la valeur marchande du

produit du surtravail est supérieure à celle des biens de subsistance :

#### X > Y

En revanche, la structure de fiction des deux dispositifs est différente. Les obligés du paternaliste *croient* s'endetter, comme on l'a vu : vrai ou faux ils le croient, et tout le monde le croit. Autrement dit, la valeur du produit du surtravail est perçue comme inférieure à celle des biens de subsistance, X < Y, ce qui est l'inverse de la valeur relative des transferts réels. On notera que les exploités ne sont pas dépossédés de leur capacité de travail dans cette situation, comme l'étaient les esclaves par exemple, mais qu'il n'en sont pas non plus propriétaires : ils en sont perpétuellement *redevables*. Nous avons déjà souligné la situation foncièrement inégalitaire des protagonistes de cette relation : A > B.

La condition des salariés du capitalisme est très différente. Ils sont saisis à leur tour (comme les obligés) dans une struture de fiction, mais le scénario n'est pas le même. Les salariés ne confrontent pas la valeur de leur production avec celle des biens de leurs employeurs par exemple (ceux-ci n'ont d'ailleurs rien à leur vendre). Il s'agit plutôt, pour les producteurs salariés, de mesurer le coût de leur travail : car ils sont convaincus de le vendre librement et, si tout va bien, de le vendre à son prix. Ils croient que

X = Y.

Ils ne reçoivent en réalité, comme les obligés, que le prix des moyens de subsistance et ne vendent donc, eux aussi, que leur capacité de travail. Mais peu importe, la structure de fiction est telle, cette fois, que l'exploité n'est plus redevable de sa force de travail : il en est propriétaire et croit faire face comme tel au capitaliste. C'est dans le creuset de ce face-à-face entre propriétaires, c'est-à-dire entre égaux, fussent-ils fictifs, que surgit la figure originale du *contrat* entre exploiteurs et exploités. Cette disposition n'est pas moins imaginaire que la dette des obligés, mais elle n'est pas moins structurelle non plus. Et la structure imaginaire capitaliste s'oppose ici à celle du paternalisme sur un point dont les conséquences sociologiques sont considérables : l'égalité formelle des partenaires de l'exploitation : A = B.

paternalisme: capitalisme: X < Y X = Y A > B A = B

Dans le monde capitaliste, enfin, on le conçoit aisément maintenant, la Loi peut être dissociée des exploiteurs sans dommage pour leur domination, puisque tous sont formellement égaux : on peut la porter tout entière au lieu vide du tiers symbolique requis par la forme contractuelle de l'exploitation. Les dominants doivent même le faire, car la possibilité de se prévaloir de l'indépendance de la Loi constitue le principe original, et puissant, de la légitimité moderne. C'est la séparation elle-même, plus que le sens aléatoire de la Loi, qui peut être envisagée comme la matrice de la symbolisation sociale de l'univers capitaliste. Elle est grosse de sa propre objectivation dans les figures institutionnelles de l'État de droit, où la Loi, indépendante formellement du dominant, est la même pour lui-même et pour le dominé : L (A et B).

Cette séparation est inconcevable pour le paternaliste, qui pourrait se détruire en embrassant la Loi des bourgeois. Sa légitimité ne résulte pas de la possibilité d'invoquer l'arbitrage, la rigueur et la dignité d'une Loi indépendante devant laquelle tous, dominants et dominés, seraient réputés égaux. Car le dominant paternaliste, si minable soit-il, est seul garant de sa propre parole : sa légitimité est charismatique. Elle ne résulte pas de sa capacité à se séparer de la Loi, mais au contraire à l'incarner, à s'en faire le vecteur devant ceux qu'il domine : A --> L(B). Sa domination requiert l'amour du dominé (cet amour qui indiffère complètement les bourgeois), et il n'est pas surprenant de retrouver, là encore, l'effet de cette exigence originale dans la définition populiste du champ politique et de l'État latino-américains.

paternalisme: capitalisme: L (A et B)

Gare aux dominés, pourtant, si d'aventure le maître vient à décrocher de la Loi qu'il incarne. Il n'y a pour ainsi dire plus rien à dire pour personne alors, le recours d'un tiers n'existe pas : il ne reste plus aux dominés qu'à fuir et aux maîtres qu'à tuer. Ces maîtres ont souvent eu les deux mains occupées : une sur le cœur en gage de parole vraie lorsque tout marche bien, l'autre sur leur arme pour en prévenir ou sanctionner la faillite. Le bon patron n'était pas avare de sa bénédiction naguère, il la distribuait généreusement et sans vergogne particulière au nom de Dieu. Mais cela explique également, dans une certaine logique chrétienne, que les dominés aient été si souvent enclins à reconnaître, sous les traits du patron qui ment et redistribue mal, derrière le masque du mauvais patron, le faciès du Diable.

Juillet 1994/janvier 1996 Christian GEFFRAY ORSTOM, Paris



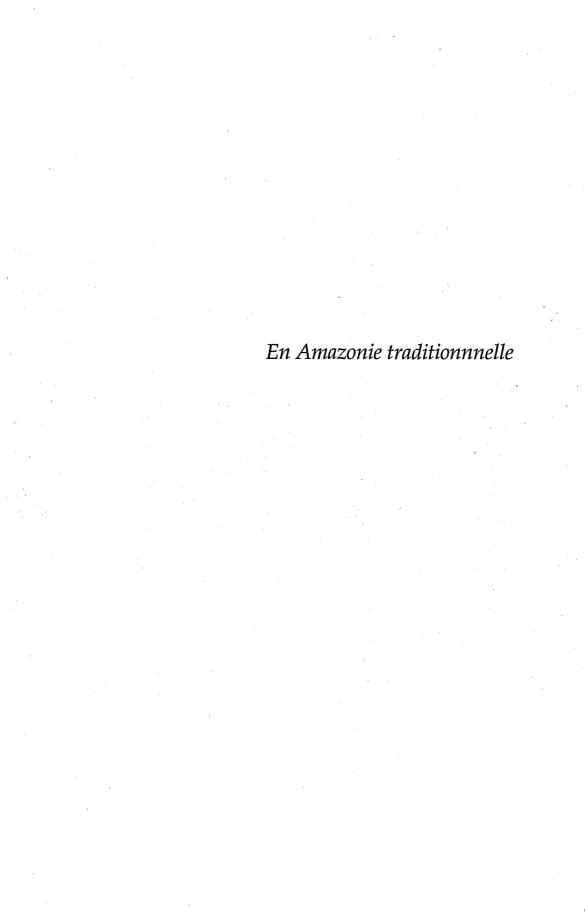
# Revue Internationale de Sciences Humaines et Sociales 1995

Editorial	5
LITTÉRATURE	
Amaryll CHANADY "La littérature des Caraïbes comme paradigme	
d'un nouvel espace post-colonial"	9
Lucie PRADEL - "Unité des œuvres orales caraïbéennes"	23
José Luis MÉNDEZ.– "La obra literaria de García Márquez	
y la historia caribeña"	27
Olga GARZÓN "À propos de Le Nègre et l'amiral, entretien	
avec M. Raphaël Confiant"	33
SOCIÉTÉ	
Salifou KOALA "Entre négritude et créolité : l'exil de Béhanzin	
à la Martinique"	43
Alain CHARIER "L'action de la société civile dans le Barlovento :	
une décennie au service d'une communauté afro-vénézuélienne"	49
HISTOIRE	
Josette FALLOPE "Négriers de la Guadeloupe à la côte africaine	
au début du XIX* siècle"	71
Jean-Pierre TARDIEU "Las Casas et les Noirs : logique	
d'un revirement"	85
Marie-José D. N'ZENGOU-TAYO "Re-imagining history:	
the Caribbean vision of the Haitian revolution and of the early	
independance days"	105
Consuelo NARANJO OROVIO "Nación, raza y población	
en Cuba, 1879-1910"	121
ÉCONOMIE	
Charbel MACDISSI "L'avantage comparatif régional	
et la régionalisation des échanges"	141
Jean-Pierre CHARDON "L' ALENA, la Caraïbe	
et les Départements français d'Amérique"	- 153
Geneviève BIRON "L'imagerie satellitaire appliquée à la Guadeloupe	
pour l'observation et la classification des zones agricoles et naturelles"	159
SCIENCES POLITIQUES	
Alain BLÉRALD "Fanon, Fanonisme et décolonisation"	173
Informations du CERC.	191
rigorimusono un CERCiamanana de la compania del compania del compania de la compania del compani	171

Adresser toute correspondance à :
Espace Caraïbe, C.E.R.C
Campus de Fouillole
97110 POINTE-A-PITRE (FRANCE)
Fax: 91-06-57 - Tél: 19 (590) 93-86-39
ou 19 (590) 93-86-40

Les chèques doivent être envoyés avec la commande et libellés à l'ordre de M. l'Agent Comptable de l'Université des Antilles et de la Guyane.

Abonnement pour deux ans : 180 F - Prix au numéro : 100 F Frais de port en sus : France : 20 F - Étranger : 25 F.





## APROPRIAÇÃO GEOMERCANTIL DA TERRA BASES HISTÓRICAS DO SISTEMA DE DOMINAÇÃO NA AMAZÔNIA

A discussão sobre a formação, ou mesmo a possibilidade de existência, de um campesinato na Amazônia está baseada em pelo menos três pressupostos sobre a economia da borracha e, em geral, a economia regional: ausência de propriedade privada permanente da terra; inexistência de uma economia mercantil estruturada; ausência de relações de produção organizadas e sistemáticas. Ao contrário, teria havido na Amazônia apenas relações de produção temporárias e nômades (1).

Tais idéias influenciam os estudos do chamado campesinato de fronteira nos anos 1970 e 1980 (MARTINS 1975, 1979, 1985; VELHO 1972, 1980; FOWERAKER 1982) (2) que as utilizam interligadas com as noções de terra livre e de pioneiro. O termo terra livre é usado por vários autores supostamente como uma noção marxiana para sustentar a tese de que a existência de terra livre na Amazônia a caracterizaria como um *locus* privilegiado para o campesinato. Entretanto, esse termo adquire um significado diferente daquele presente nos estudos marxianos (3), devido

utilizam para definir o processo atual de expansão do capital monopolista no Brasil. Por exemplo, OLIVEIRA 1977; SILVA 1982; GOODMAN, SORJ & WILKINSON 1985; SAWYER

Vale ressaltar que Marx trata especificamente da propriedade capitalista da terra e sua

respectiva forma jurídica. Ele diz explicitamente :

"A análise da propriedade fundiária em suas diversas formas históricas ultrapassa os limites desta obra [...] Estudamos aqui uma forma histórica específica de propriedade fundiária, em que se transformou por influência do capital e do modo capitalista de produção a propriedade fundiária feudal ou a pequena economia camponesa de subsistência" (MARX [s.d.], pp. 705-706).

Claramente ele está se referindo ao processo que ocorreu na Europa, particularmente na Inglaterra e na Escócia, em que os capitalistas passam a monopolizar a terra através do arrendamento. Ele não enfoca outras formas de monopólio ou propriedade da terra e suas respectivas formas jurídicas, a exemplo da propriedade privada escravista da terra, dominante no Brasil no período colonial e pós-colonial. Nesse contexto, o termo marxiano

Via de regra, a Amazônia é enfocada pelo prisma da sua imensidão geográfica em contraste com a proporcionalmente pequena população regional, bem como com base em alguns pressupostos sobre a economia da borracha. Por exemplo, o pressuposto de que os empreendimentos econômicos de extração da borracha eram simples acampamentos. Nessa perspectiva, dois estudos "clássicos" sobre o Brasil referem-se a região: como área de coleta-extração, de ocupação irregular, não constituindo propriamente assunto de história econômica (PRADO JUNIOR 1956, pp. 246-247); cujo despovoamento seria um problema para o país e, portanto, a Amazônia deveria ser encarada estritamente como uma espécie de área de reserva do verdadeiro Brasil (sic!) (FURTADO 1960, pp. 61-62). Esses autores usam o termo fronteira de maneira diferente de outros autores que o utilizam para definir o processos atval de expansão do capital monospilista no Brasil. Por

não apenas ao uso de esquemas de análise diferentes do marxiano mas por expressar uma noção especial acerca da realidade regional. Apesar das polêmicas internas aos estudos do campesinato de fronteira, eles se unificam no uso das noções de "fronteira externa" e de "pioneiro" e numa mesma percepção histórica acerca da Amazônia. "fronteira externa" é um termo usado por Oliveira para referir-se a situação de posse temporária da terra pelo trabalhador familiar, geralmente posseiro, seguidamente expulso pelas grandes propriedades em expansão. Essa expansão das grandes propriedades teria resultado não apenas de um processo propriamente econômico mas também político, através do papel destacado do Estado na construção de rodovias (OLIVEIRA 1977, p. 16 e pp. 56-86). Todavia, os estudos do campesinato de fronteira emprestam uma nova dimensão para essa idéia pelo fato de a usarem desvinculada da concepção central de fronteira no estudo de Oliveira - fronteira de capital monopolista (4). Esse procedimento elimina da análise a possibilidade da existência de uma sociedade diferenciada e estruturada na Amazônia anterior à década de 1950. Ou seja, as velhas idéias sobre a região, já mencionadas anteriormente, assumem uma presença forte nesses estudos, justificando o uso do termo pioneiro. Assim, pressupõe-se que antes das décadas de 1950 ou 1960 teria existido na Amazônia apenas um contingente populacional homogêneo formado pelos chamados "camponeses marginais" ou "posseiros", os quais, supostamente, estariam inseridos em "relações frouxas com o mercado" ou, noutra versão, numa "economia do excedente". Isto significa, em última instância, ausência de uma economia mercantil estabelecida na região bem como de uma sociedade organizada e socialmente diferenciada. Consequentemente, a migração camponesa e a expansão do capital para a Amazônia a partir dos anos 1950 ou 1960 são interpretados como elementos desencadeadores de processos econômicos supostamente pioneiros na região: relações mercantis; propriedade privada e monopólio da terra ou, mais precisamente, ocupação permanente da terra. Em última instância, somente a partir dos anos 1960 estaria se implantando na Amazônia uma sociedade mercantil, estruturada e socialmente diferenciada.

O problema principal desse esquema de análise está precisamente no enfoque do campesinato imigrante sem as devidas conexões com a sociedade pré-existente. Isto termina por se constituir não apenas numa negação histórica da sociedade amazônica, estruturada desde o período colonial mas, especialmente, resulta numa espécie de idealização da situação do campesinato na região. Essa idealização resulta do fato de que essas análises não consideram as relações sociais (econômicas e políticas) sob as quais o trabalhador familiar tem vivido desde o período colonial. A consequência imediata para a análise do campesinato é que essa

A tese básica de Óliveira é que a expansão agrícola no Brasil teria ocorrido com base na expansão de fronteiras agrícolas - a fronteira interna e a fronteira externa. Alimentado pelos processos de fronteiras agrícolas, o processo dominante seria a expansão da burguesia internacional associada, hegemônica no país a partir da década de 50. Esse processo teria se expressado nas regiões, politicamente na perda de hegemonia da burguesia local e, economicamente, na centralização da indústria em São Paulo e Rio de Janeiro (OLIVEIRA 1077).

1977).

<sup>&</sup>quot;terra livre" refere-se a não-existência do monopólio capitalista da terra e sua respectiva forma jurídica. Na realidade, esse termo foi usado precisamente para diferenciar a situação da colônia inglesa Australia (onde, segundo Marx, o não-monopólio geral da terra pelo capital e a existência de relações assalariadas de produção constituiriam condições favoráveis para a formação do campesinato) em relação a situação da Inglaterra (*Ibid.*, p. 869), com o objetivo de defender a tese marxiana central de que o surgimento do modo capitalista de produção pressupõe a expropriação camponesa da terra e sua proletarização (Ibid., pp. 870-871).

interpretação teórica: a) enfoca o trabalhador familiar recém imigrante (o chamado "camponês marginal" ou "posseiro") desvinculado de qualquer controle social, seja controle político, seja o controle econômico indireto via mercado; b) não permite uma análise plausível sobre o trabalhador familiar que se forma na Amazônia a partir das colônias ou núcleos coloniais (nos séculos XVIII e XIX - a exemplo daqueles interligados à ferrovia na Bragantina, no final do século XIX) (5), ou mesmo desvinculado das políticas oficiais de imigração; c) nem tampouco possibilita a apreensão das relações mercantis nas quais a grande maioria desses trabalhadores familiares têm estado vinculados desde o período colonial - o sistema de aviamento e suas características clientelistas-paternalistas.

## ECONOMIA MERCANTIL COLONIAL E APROPRIAÇÃO GEO-MERCANTIL DA TERRA

A ocupação de fato e permanente da Amazônia pelos Portugueses iniciase somente a partir de 1615-1616 com a fundação da cidade de Belém. Isto resulta do interesse geopolítico da Coroa portuguesa, ancorado no processo de expansão da economia açucareira do Nordeste (6). Nesse momento, inicia-se a implantação da economia mercantil colonial na Amazônia.

A economia mercantil colonial é definida como "altamente especializada e complementar à economia metropolitana". Exercendo a função de instrumento de acumulação primitiva de capital ela teria de : produzir um excedente que se transformasse em lucros ao se comercializar a produção no mercado mundial; criar mercado à produção metropolitana; e "permitir que o lucro gerado na colônia fosse apropriado quase integralmente pela burguesia metropolitana. Deveria ser [...] uma produção mercantil [...] que, comercializável no mercado mundial, não concorresse com a produção metropolitana" (MELLO 1987, p. 39).

Internamente, uma das características básicas da economia mercantil colonial era que a divisão social do trabalho estava em processo de gestação. Somente à medida em que faixas da população passaram a se dedicar exclusivamente a atividades particulares foi se gestando a demanda interna por alimentos, por serviços de artesãos e por produtos manufaturados em geral. Concomitantemente, a problemática do dinheiro foi surgindo, lentamente e permeada pelo choque entre os interesses imediatos da economia local – que através do costume social foi criando sua própria mercadoria dinheiro (7) – e os interesses da metrópole, garantidos

Ver também sobre os núcleos coloniais da Bragantina: CONCEIÇÃO 1990.

Ver também sobre os fucieos coloniais da bragantina: CONCEIQAO 1990. No século XVI os preços do açucar subiram seis vezes. Fato que mobilizou os colonos e os mercadores que financiavam e comercializavam a produção a incrementarem e multiplicarem os engenhos "em Pernambuco, Bahia e Rio de Janeiro, de maneira que, em 1600, a exportação do açucar brasileiro totalizava 2,3 milhões de libras esterlinas, cifra que subiu a 3,8 milhões em 1650" (SIMONSEN 1957, p. 137). A fundação de Belém ocorre justamente nesse contexto, em 1615-1616, seguida da construção de engenhos de açucar e aguardente. Essa economia enfrentou inúmeras dificuldades para se estabelecer e desenvolver na Amazônia, a exemplo da distância dos portos de exportação, meios e vias

aguardente. Essa economia enfrentou inúmeras dificuldades para se estabelecer e desenvolver na Amazônia, a exemplo da distância dos portos de exportação, meios e vias de transportes difíceis, política oficial, especialmente a política pombalina, que priorizava a economia açucareira do Nordeste, etc. Mesmo assim, em 1751 o Pará possuia 24 engenhos reais (eram assim chamados os engenhos classificados como os mais bem equipados e organizados no país) (CRUZ 1973, p. 86). Segundo GORENDER "[...] no comércio triangular da época do colonialismo mercantista [...] a troca direta diferencia-se do escambo pela intermediação do capital mercantil e pelo fato de se efetuar para ambos os lados como intercâmbio de valores de troca, com a intermediação ideal do padrão monetário. Antes de trocarem seus produtos, ambas as partes envolvidas os avaliam de acordo com os preços de mercado ou cotações no mercado inernacional" (1985, p. 155). A troca direta, uma característica da economia mercantil colonial em todo o interior do Brasil, além de ocorrer sob a mediação do capital mercantil colonial em todo o inferior do Brasil, além de ocorrer sob a mediação do capital

pela intervenção direta da Coroa portuguesa, a exemplo da própria introdução da moeda metálica na Amazônia que ocorre em meados do século

XVIII (BENTES 1992, cap. I).

Desse modo, a especificidade das relações mercantis internas durante o período colonial está em que o mercado interno está em fase de gestação como resultado da diversificação das atividades econômicas em andamento, processo lento (8) que se expressa de maneira especial nas questões afeitas ao dinheiro. Mesmo após a introdução da moeda metálica a partir de meados do século XVIII, durante muito tempo a sua circulação se restringiu aos povoados e cidades e, muitas vezes, mesmo nas cidades sua circulação não estava ainda generalizada. No interior, a relação mercantil praticamente exclusiva era a troca direta. Na troca direta a moeda metálica assume a função de medida ideal do valor uma vez que as mercadorias são equiparadas a ela mas esta não está fisicamente mediando as transações de troca. Além disso, a relação de equivalência entre as mercadorias que estão sendo trocadas entre si podia estar sendo materializada e mediada internamente por mercadorias que assumiam a função de dinheiro. Todavia, essas formas primitivas do dinheiro na Amazônia diferenciam-se das formas primitivas do dinheiro na Europa porque na economia mercantil colonial a própria mercadoria que assume a função do dinheiro já é equiparada a moeda metálica que circula em Portugal.

A constatação sobre a existência de relações mercantis na Amazônia tem

as seguintes implicações para este trabalho:

– impõe a análise da terra (9) como uma categoria econômica à medida em que ela é procurada de dois modos: principalmente como meio de produção mercantil colonial (no caso da classe dominante local cujas unidades de produção, embora também produzissem alguns produtos para seu consumo interno, produziam especialmente para o mercado); não exclusivamente como meio de produção para subsistência mas também como meio de produção mercantil (no caso do produtor familiar que produzia para autoconsumo e para o mercado);

 portanto, as formas de apropriação da terra na Amazônia, aliadas às formas específicas de relações mercantis coloniais, têm profundas implicações tanto para o tipo de trabalhador familiar que se forma na Amazônia e para o tipo de relações mercantis às quais ele estará submetido

mercantil, apresenta outra característica: os preços das mercadorias são expressos idealmente (porque sem a presença física) na moeda corrente em Portugal e, ao mesmo tempo, expresso na mercadoria que assumia a função de dinheiro no mercado interno. Foram as mercadorias de maior importância no mercado interno que assumiram a forma de dinheiro na Amazônia – a exemplo do açucar, dos rolos de algodão grosso e do cacau. A própria mercadoria dinheiro – forma primitiva do dinheiro na região – era equiparada á moeda metálica corrente em Portugal (BENTES 1992). Por exemplo, em 1653 cada rolo de algodão velia como moeda do um restão (CORDENEO 1920 p. 11)

algodão valia como moeda de um tostão (CORDEIRO 1920, p. 14).

(8) Essa lentidão explica-se também pela ação direta da Coroa que, visando manter a economia brasileira como simples consumidora de manufaturados europeus e fornecedora de matérias-primas, implementa medidas políticas diretas objetivando impedir o desenvolvimento da manufatura e da indústria no Brasil. A exemplo da Ordem Régia de meados do século XVIII que proibiu na colônia os empreendimentos fabris, manufatureiros e têxteis com uso de teares (CORDEIRO 1920, pp. 77 e 82; LOBO 1952 p. 378; CARREIRA 1988, I, p. 218). Nesse mesmo período foi proibida a entrada na colônia de manufaturados estrangeiros, garantindo mercado para os manufaturados portugueses. Essa proibição foi reiterada pelo alvará de 5 de Janeiro de 1785, expedido por D. Maria I que "[...] não só proibia a instalação de manufaturas como determinava a destruição dos teares e outra maquinaria existente" (MOURÃO 1989, p. 23). Essa medida só foi revogada em 1 de Abril de 1808 e, somente em 1809, quando a família real reside no Brasil, surgiram legislação e órgãos públicos de apoio e incentivo à indústria.

(9) Terra é aqui entendida como terra-solo, terra-floresta, terra-pasto natural, etc.

quanto para o tipo de relações de trabalho-comércio no "sistema do barração".

## A APROPRIAÇÃO-UTILIZAÇÃO GEOMERCANTIL DA TERRA

Considerar a terra como uma categoria econômica significa considerar na análise o fato de que na sociedade mercantil colonial não se procura qualquer terra mas sim terra de qualidade como meio de produção mercantil. Portanto, o que define essa qualidade é a fertilidade e a localização em relação aos entrepostos comerciais. A rudimentariedade das técnicas agrícolas pecuárias e extrativas de produção resultava em que fertilidade significava especialmente fertilidade natural. Consequentemente, a própria qualidade diferenciada da natureza impõe uma espécie de zoneamento. Por exemplo, as terras férteis das várzeas dos rios de água barrenta (Amazonas e Madeira) e as terras firmes de solos férteis eram as terras mais procuradas para a agricultura, bem como os pastos naturais eram procurados para a criação de gado.

A diversidade da natureza na Amazônia ofertava um leque amplo de terras férteis. Entretanto, o desenvolvimento tecnológico rudimentar dos transportes limitava o tamanho do território a ser apropriado. O meio de transporte por excelência era o fluvial, limitando o acesso apenas a certa distância além das margens das principais aquavias. Além disso, havia os limites naturais aos transportes – a exemplo das "cachoeiras" – e os limites políticos oriundos do fato de que a apropriação da terra pelo "colono" estava ocorrendo num território já ocupado pela sociedade indígena.

Nessas condições, o que ocorre na região é um processo de tornar a terra livre para o "colono" ou, mais precisamente, a produção da terra como meio de produção mercantil colonial, através dos trabalhos de:

- reconhecer e localizar as terras naturalmente férteis (10)

tornar a terra livre para o "colono" – isto é, expulsar estrangeiros (11)
 e tomar as terras dos índios (12)

(10) Inúmeras expedições de reconhecimento eram enviadas de Belém para o interior da Amazônia, compostas por oficiais, religiosos, militares, índios flexeiros (que recebiam jornais ou "salários" menores do que aqueles pagos aos soldados e à tripulação portuguesa (CRUZ 1973; LAPA 1973; BENTES 1992). Esse trabalho envolvia não apenas a observação direta mas também a apropriação dos conhecimentos especializados dos indígenas – sobre a natureza, as técnicas de plantios de várzea e de terra firme, as técnicas de coleta/extração e beneficiamento primário de produtos naturais, Nessa fase todo o trabalho era feito através de uma relação cordial e amigável com os Índios. Essa relação se transformava na fase seguinte: a da tomada das terras indígenas e, ao mesmo tempo, de confinamento dos índios nas aldeias religiosas como mão-de-obra disponível para as fazendas (na condição de Índio forro) ou, para a maioria deles, de passagem direta para as fazendas na condição de escravo (AZEVEDO 1900; RAIOL 1900; BENTES 1992, cap. 3).
(11) Os Portugueses primeiro buscaram a amizade dos Índios objetivando o seu apoio como mão-de-obra militar no serviço da expulsão dos estrangeiros. Estes eram: a) Franceses que comercializavam com os nativos desde 1583 e somavam 419 somente na foz do rio Amazonas; b) Ingleses que penatraram o Giapogua e couparam a margon do rio

(11) Os Portugueses primeiro buscaram a amizade dos Índios objetivando o seu apoio como mão-de-obra militar no serviço da expulsão dos estrangeiros. Estes eram : a) Franceses que comercializavam com os nativos desde 1583 e somavam 419 somente na foz do rio Amazonas; b) Ingleses que penetraram o Oiapoque e ocuparam a margem do rio, estabelecendo a colônia Princípium, e nas últimas décadas do século XVI e na primeira década do século XVII instalaram estabelecimentos de plantio e fabricação de açucar entre a costa de Macapá e a zona dos estreitos; c) holandeses que instalaram engenhos e casas fortes bem antes de 1598 no cabo do Norte (hoje Amapá). Além disso, eles tinham empreendimentos às margens do rio Xingú, no baixo Amazonas Paraense, em Gurupá e outros rios (SALLES 1971; QUINTILIANO 1963; BENTES 1992).

outros nos (SALLES 1971) QUINTILIANO 1903; BENTES 1992).

(12) A tomada das terras indígenas estava conjugada à escravização indígena direta, no caso de reação (quando ele era escravizado com base na justificativa de "preso de guerra") ou de sua transformação em índio "forro" (mão-de-obra sob a administração das aldeias religiosas que era usada nos serviços das aldeias ou era alocada para fazendas particulares, sob a mediação oficial). Nos dois casos ele perdia sua terra. A reação indígena a esse processo irá determinar a apropriação da terra e a "colonização" portuguesa na Amazônia como um processo militar e uma longa guerra onde a sociedade indígena originária é

– melhorar ou criar infra-estrutura de transporte (13) e segurança militar (14).

Em termos analíticos, esse processo econômico, político e militar de tornar a terra livre para o "colono" significa: que não há terra livre em geral, mas sim, há um fundo de terras livres cuja extensão varia com as condições econômicas para produzi-lo; que no interior desse fundo de terras livres, a fertilidade natural e a localização em relação aos entrepostos comerciais determinam uma hierarquização na qualidade da terra; isto é, procura-se terras capazes de potencializar o trabalho nela aplicado não apenas pela sua fertilidade natural mas também pela sua localização capaz de reduzir os custos com o transporte das mercadoriais produzidas.

Na sociedade escravista e pós-escravista, a apropriação da terra, que ocorre no interior desse fundo de terras livres, é seletiva, hierarquizada e concentradora das terras de melhor qualidade nas mãos dos detentores de recursos econômicos e de prestígio político junto ao Rei e seus representantes locais e, mais tarde, junto aos governos brasileiros. Os documentos sobre a apropriação da terra na Amazônia até 1823 permitem concluir que somente 2 031 títulos, do total de 2 511, perfaziam um total de 26 541 108 ha de terras nas mãos dos escravistas no Pará, cujos lotes todos estavam localizados às margens de aquavias. Considerando os dados recentes (SAGRI 1991) de que a área de várzea no Pará perfazem 9 555 360 ha., isto significa que, mesmo considerando a possibilidade de uma margem de erro para mais nesse total de terras apropriadas, devido a complexidade na expressão de unidades de medidas antigas em hectares ou mesmo imprecisão dos limites das terras em certos títulos antigos, pode-se concluir que provavelmente todas as melhores terras de várzea estavam apropriadas por escravistas.

todas as melhores terras de várzea estavam apropriadas por escravistas. A Constituição de 1891, a Lei de Terras de 1850, o Decreto estadual número 410/1891 e a Lei estadual 82/1892 apenas reafirmaram a propriedade privada dessas terras, que receberam nova titulação legal. Do total já mencionado, 316 títulos foram transferidos a outros através da compra-venda e 392 através de doação, e apenas 34 antigos títulos foram cancelados.

exterminada, mas não sem reação ou sem impor sérias dificuldades para o chamado "colonizador". A reação indígena impõe limites territoriais a sociedade escravista e pósescravista. Até o século XIX os documentos oficiais indicam como o índio usava militarmente incidentes geográficos para inviabilizar a navegação do "branco" e para criar suas "trincheiras" de resistência. Por exemplo em 1863, análise oficial sobre a situação do domínio "branco" sobre o território mostra que, do total de 37 rios avaliados, em todos aqueles onde havia cachoeiras ou montanhas estas constituiam "trincheiras" dos índios. A partir dessas áreas, eles resistiam ao avanço do "branco", inclusive realizando ataques a barcos e a pequenos povoados (BENTES 1992, cap. 2).

aqueles onde havia cachoeiras ou montanhas estas constituiam "trincheiras" dos indios. A partir dessas áreas, eles resistiam ao avanço do "branco", inclusive realizando ataques a barcos e a pequenos povoados (BENTES 1992, cap. 2).
(13) Essa tarefa envolvia, entre outros: 1°) os serviços de limpeza dos rios - remoção de troncos de árvores arrancadas pela violência das águas especialmente no rio Amazonas, pesca periódica de tartarugas, pois a quantidade imensa desses animais em certos trechos de rios trazia sérios problemas à navegação; 2°) a montagem de armazens em pontos estratégicos ao longo das aquavias, além da criação de vilas, colônias e povoados que servissem de pontos de apoio aos navegadores, conservação dos gêneros e estocagem de mercadorias, além de afugentar os índios; 3°) os serviços de manutenção a exemplo dos levantamentos com bússola e relógio das correntes e leitos dos rios, verificando com a sonda também sua profundidade, bem como as expedições de averiguação das dificuldades de navegação; 4) a construção de estradas e, mais tarde, de ferrovias (BENTES 1992, cap. 2; LAPA 1973; CRUZ 1973).

(14) Tornar a terra livre exigia não apenas o trabalho de expulsar estrangeiros e índios, de "domesticar" estes últimos e localizá-los nas terras escolhidas pelos representantes da coroa – nas aldeias religiosas ou nas fazendas como escravos. Esse processo exigia também os serviços e investimentos necessários para manter a posse da terra pelo lusitano que envolvia desde a construção dos fortes e fortalezas até as despesas com armas e munições, inclusive armas especiais contra as fléxas indígenas, bem como treinamento de defesa para

as populações das vilas e povoados (BENTES 1992, cap. 2).

Portanto, a terra na Amazônia já era uma categoria econômica – um meio de produção – e, como tal, foi apropriada: a) privadamente; b) numa apropriação geomercantil, seletiva e socialmente hierarquizada; c) de maneira concentrada, em que as melhores terras estavam concentradas nas mãos da classe dominante local. Essa mesma forma de apropriação da terra reproduz-se na apropriação dos seringais pelos seringalistas a partir da segunda metade do século XIX (15).

## AS CONSEQUÊNCIAS PARA O CAMPESINATO

O processo de tomada das terras indígenas interligado com a escravização da sociedade indígena enraizou na sociedade escravista e pós-escravista o não-reconhecimento do direito indígena a terra. As guerras particulares contra os índios visando a tomada de suas terras eram comuns e somente nos documentos referentes a primeira metade do século XVIII detecta-se uma noção oficial de terra indígena, reforçada mais tarde pela política pombalina. Entretanto, a garantia da terra pelo poder público era feita somente àquelas tribos que aceitassem prestar homenagem e ser aliadas do Rei e de seus representantes locais. Em muitas ocasiões isto incluia a cooperação com essas autoridades na expulsão da terra e destruição de outras tribos indígenas. Além disso, a ação deliberada de extermínio da população indígena como solução para o problema indígena (NETO 1988, pp. 129-136) ou como uma medida econômica (a exemplo da justiticativa oficial para o extermínio dos índios manaus e mayapinas simplesmente como um serviço para "desimpedir a passagem das cachoeiras para os regatões") (16) prolonga-se, inclusive durante todo o século XIX (NETO, 1988; MALHEIRO 1867, pp. 129-130; LOBO 1952; BENTES 1992, cap. 2 e 3).

Inseridas nesse processo, várias tribos sobreviveram a destruição da sociedade indígena originalmente habitante na Amazônia. Entretanto, esses sobreviventes reproduzem-se agora numa nova condição: a de produtor mercantil tribal (17), comercializando derivados da mandioca e,

especialmente, produtos extrativos.

A grande maioria da população indígena originalmente habitante na Amazônia, entretanto, foi expulsa da terra e escravizada legalmente até 1755. Mesmo após essa data, o índio ex-escravo ou ex-fôrro, mesmo quando possuia lote de terra doado pelo governo nas vilas e povoados, constituía uma mão-de-obra tutelada que não administrava nem a remuneração do seu trabalho. A remuneração do trabalho recebida por eles, denominada de "salário", era administrada pelos chamados diretores, bem como, até 1831,

(16) Ordem Régia, jan/1728 – Annaes da biblioteca e archivo publico do Pará, tomo I, p. 207.
 (17) O indígena que sobrevive à sociedade escravista na Amazônia é um produtor mercantil que diferencia-se do campesinato na organização tribal do trabalho e, pode-se acrescentar, pela organização tribal da vida, pela relação diferenciada com a natureza e pela conservação de valores e costumes de seus antepassados.

<sup>(15)</sup> Muitos dos seringais próximos a Belém já haviam sido apropriados através dos títulos antigos. Entretanto, foi somente a partir de meados do século XIX que o extrativismo da borracha justifica por si só a apropriação geomercantil permanente da terra. A apropriação da terra-seringal assume a forma de latifundio também pela própria lógica econômica do extrativismo centrar-se no número de seringueiras produtivas que, por sua vez, têm uma distribuição geográfica irregular. Assim, BONFIM, concluia que "[...] nessas condições, o latifúndio é condição inerente a esse tipo de exploração florestal" (BONFIM 1954, p. 18). Após as tentativas legais de limitar o tamanho dos seringais feitas em 1860 e em 1874, o governo aceitou as justificativas econômicas dos seringalistas e seus intelectuais (REIS 1953, p. 80). Assim, o monopólio seletivo da terra reproduz-se no extrativismo da borracha (BENTES 1992, cap. 2).

a eles não era permitido comercializar livremente seus produtos (BENTES 1992, cap. 3).

Eliminados esses impecilhos políticos, os condicionantes econômicos para a formação do produtor familiar autônomo mostram-se na sua inteireza.

A consequência da apropriação geomercantil da terra era que as terras devolutas ou passíveis de serem apropriadas estavam situadas em pontos distantes dos entrepostos comerciais. Essa situação realçava a importância da posse de meios de transportes e de comercialização. A população exescrava ou mesmo o imigrante pobre não detinha a posse de meios de transportes e comercialização. Via de regra, essa população possuia uma canoa que mal permitia-lhe o contato com o pequeno povoado mais próximo. Assim, essa população tem como opcões:

- tornar-se trabalhador agregado nas fazendas, o que ocorre com a

grande maioria :

– tornar-se trabalhador assalariado em produto ou assalariado em espécie, situação que, fora das cidades e povoados, era uma excessão;

– finalmente, parte dessa população conseguirá estabelecer-se como produtor familiar autônomo, na maioria dos casos sob a dependência do

poder público.

Na realidade, a formação do campesinato – o trabalhador familiar com autonomia na produção e comercialização de seus produtos - está interligada à ação da Coroa (no século XVIII - através das colônias pombalinas) e, mais tarde, dos governos brasileiros através da montagem das colônias e núcleos coloniais. Entretanto, a precariedade dessas políticas resulta em que a formação do campesinato na Amazônia aparece mais nítida somente a partir das últimas décadas do século XIX e, mesmo assim, de maneira localizada e como excessão nas colônias e núcleos coloniais ou, ainda como excessão, os poucos que, sem ajuda oficial, conseguiram ter acesso a faixas de terras férteis às proximidades dos entrepostos comerciais. A maioria dos trabalhadores familiares na Amazônia, entretanto, sem apoio do Estado, sem a posse de meios de transportes e ocupando faixas de terras distantes, vê-se compelida a submeter-se às relações de aviamento com o latifundiário-comerciante vizinho ou com os chamados "regatões" ou, ainda, grande parte, especialmente o imigrante, irá inserir-se nas relações especiais de trabalho-comércio no chamado sistema do barração (18). Isto significa que esses produtores possuem apenas uma autonomia restrita, uma vez que praticamente não podem comercializar livremente seus produtos, tendo como opção de venda a rede de aviamento local. Nesse caso, portanto, talvez se possa falar mais em uma espécie de "proto-campesinato" (19), mais do que propriamente em campesinato.

(18) Era assim denominada especialmente a unidade de produção da borracha que se estrutura durante o "boom" da borracha, baseada particularmente em mão-de-obra impressate

<sup>(19)</sup> Esse termo tem significado diferente do marxiano. Primeiro, porque não se trata do produtor familiar pré-sociedade capitalista mas trata-se de um produtor familiar que surge ou no processo de acumulação primitiva (no período colonial) ou no contexto do "boom" da borracha – processo econômico diretamente interligado aos processos gerais de reprodução do capital industrial. Isto é, esses processos econômicos na Amazônia fazem parte já do processo geral de reprodução da sociedade capitalista (que estrapola fronteiras nacionais e engloba as formas capitalista de produção – modo de produção hegemônico no plano geral – e sua articulação com formas não capitalistas de produção). O campesinato ai constituido, embora não esteja diretamente vinculado à reprodução do capital, origina-se de processos econômicos e políticos secundários desencadeados pelos processos econômicos diretamente vinculados à reprodução do capital – a exemplo do aumento da demanda interna por alimentos durante o "boom" da borracha que, juntamente com os

Considerando que essa situação se prolonga até os dias atuais em muitas áreas da Amazônia, pode-se concluir pela pouca consistência da afirmação da Amazônia como locus privilegiado para o campesinato. Mais precisamente, essa afirmação resulta de um esquema de análise genérico, mas limitado, particularmente porque não permite a apreensão dos processos que de fato permitiram a formação do campesinato na região – a exemplo da demanda por alimentos a partir de meados do século XVIII e, particularmente, durante o "boom" da borracha (1870-1914), e da política do Estado de imigração não apenas de mão-de-obra mas, a partir de meados do século XVIII e durante o "boom" da borracha, também a imigração visando a formação de trabalhador familiar produtor de alimentos (20) – nem tampouco das condições reais nas quais esse campesinato se forma e sobrevive.

> Julho de 1994/Janeiro de 1996 Rosineide BENTES Instituto para o desenvolvimento econômico e social do Pará, Belém

### REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

AZEVEDO, J. L. d', 1900, Os Jesuítas no Grão-Pará – suas ilusões e a colonização ; bosquejo histórico com vários documentos inéditos, Lisboa, Livraria Éd. Tavares Cardoso e

BENTES, R. 1992, Fronteira e campesinato na Amazônia: para além da fronteira – estudo sobre a formação de campesinato, Belém, UFPa, dissertação de mestrado (versão revisada : Londres, 1994).

BONFIM, S. 1954, "Um esboço da vida amazônica", in BRASIL, PRESIDÊNCIA DA REPÚBLICA, Valorização Econômica da Amazônia subsídios para seu planejamento, Rio

de Janeiro, Imprensa Nacional, pp. 14-47. CARREIRA, A. 1988, A Companhia Geral do Grão Pará e Maranhão (o comércio monopolista Portugal-Africa-Brasil na segunda metade do século XVIII, São Paulo, Ed. Nacional, 2 vols.

CONCEIÇÃO, M. de F. Carneiro Da, 1990, Políticas e colonos na Bragantina, Estado do Pará: um trem, a terra e a mandioca, Campinas, UEC, dissertação de mestrado.

CORDEIRO, L. 1920, O Estado do Pará, seu comércio e indústrias de 1717 a 1920, Belém, Tavares Cardoso & Cia. 309 p

CRUZ, E. 1973, História do Pará, Belém, Governo do Pará.

FOWERAKER, J. 1982, A luta pela terra – a economia política da fronteira pioneira no Brasil de 1930 aos dias atuais, Rio de Janeiro, Zahar.
FURTADO, C. 1959, Formação econômica do Brasil, Rio de Janeiro, Fundo de Cultura.

—— 1960, Perspectivas da economia brasileira, Rio de Janeiro, DASP. GOODMAN, D. E., SORJ, B. & WILKINSON, J. 1985, "Agroindústria, políticas públicas e estruturas sociais rurais: análises recentes sobre a agroindústria brasileira", Revista de Economia Política, 5 (4), pp. 31-55.

GORENDER, J. 1985, O Escravismo colonial, São Paulo, Atica, 4ª edição, 625 p.

LAPA, J. R. A. 1973, Economia colonial, São Paulo, Ed. Perspectiva.

LOBO, E. M. L. 1952, Administração colonial luso-espanhola na Américas, Rio de

MALHEIRO, A. M. P. 1867, A escravidão no Brasil, Rio de Janeiro, Typ. nacional.

objetivos de "colonização" dos governos brasileiros (geral e estaduais) originaram a política ofícial de imigração do produtor familiar de alimentos. Segundo, porque refere-se a uma diferenciação entre segmentos de produtores com organização familiar da produção, em termos de autonomia para comercializar seus produtos.

(20) Ver também, sobre essa imigração durante o "boom", MORAES 1984.

MARTINS, I. de S. 1973, A imigração e a crise do Brasil agrário, São Paulo, Pioneira.

- 1975, Capitalismo e tradicionalismo, São Paulo, Pioneira.

- 1979, O cativeiro da terra, São Paulo, Ed. Ciências Humanas.

- 1985, A militarização da questão agrária no Brasil, Petrópolis, Vozes.

- 1986. Os camponeses e a política no Brasil – as lutas sociais no campo e seu lugar no progresso político, Petrópolis, Vozes.

MARX, K. 1978, El Capital – crítica de la economia política, México, Fundo de cultura

economica, I e III.

- 1982, O Capital – crítica da economia política, São Paulo, DIFEL, livro 1º (II e III), 8ª ed. (Trad. Reginaldo S'Anna).

– 1989, O Capital – Crítica da Economia Política, Rio de Janeiro, Ed. Bertrand Brasil, livro 1º (I) (Trad. Reginaldo Sant'Anna). – [s.d.], O Capital – crítica da economia política, [s.l.], [s.e.], livro 3° (VI).

MELLO, J. M. C. de, 1987, O capitalismo tardio, São Paulo, Brasiliense, 182 p.

MORAES, R. B 1984, Transformações demográficas numa economia extrativista: Pará (1872-1920), Curitiba, UPPR, disseração de mestrado, 145 p.

MOURÃO, L. 1989, Memória da indústria paraense, Belém, FIEPA. NETO, C. A. Moreira 1988, Indios da Amazônia, de maioria a minoria (1750-1850), Petrópolis, Vozes.

OLIVEIRA, F. de 1977, Elegia para uma re(li)gião – SUDENE, Nordeste, planejamento e conflito de classes, Rio de Janeiro, Paz e Terra.

-1984, A economia da dependência imperfeita, Rio de Janeiro, Ed. Graal. PRADO JUNIOR, C. 1956, História econômica do Brasil, São Paulo, Brasiliense.

OUINTILIANO, A. 1963, Grão Pará - resenha histórica (1616/1963), Belém, Imprensa Universitária do Pará.

RAIOL, D. A. 1900, "Catechese de Índios no Pará (documentos)", Annaes da biblioteca e arquivo público do Pará, Tomo II, pp. 117-182.

REIS, A. C. F. 1953, "O Seringual e o seringueiro", Documentário da vida rural, Rio de

Janeiro, Ministerio da Agricultura, 5, 149 p. RODRIGUES, A.E. de Oliveira 1983, "Ocupação Humana", in SALATI, E. et al. Amazônia, desenvolvimento, integração e ecologia, São Paulo, Brasiliense/ CNPq, cap. V.

SAGRI - SECRETARIA DE ESTADO DA AGRICULTURA 1991, Plano estadual de desenvolvimento rural – Diretrizes, prioridades e metas, programação 1992-1995.

Belém, SAGRI, 59 p., mimeo. SALLES, V. 1971, O Negro no Pará sob regime da escravidão, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas/UFPa (Coleção Amazônia, Série José Veríssimo).

SAWYER, D. R. 1988, Fluxo e refluxo da fronteira agrícola na Amazônia, Belo Horizonte, CEDEPLAR, mimeo.

SILVA, J. Graziano Da, 1982, A modernização dolorosa – Estrutura Agrária, Fronteira Agrícola e Trabalhadores Rurais no Brasil, Rio de Janeiro, Zahar.

SIMONSEN, R. 1957, História econômica do Brasil, São Paulo, Editora nacional.

VELHO, O. G. 1972, Frentes de expansão e estrutura agrária – Estudo do processo de penetração numa área da transamazônica, Rio de Janeiro, Zahar.

–1977, "Campesinato e política", Anuário Antropológico, Rio de Janeiro, 77, pp. 277-297.

– 1980, "A propósito da terra e igreja", in *Encontros com a Civilização Brasileira*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 22, pp. 157-168.

### O TEMPO DOS PATRÕES

### EXTRATIVISMO, COMERCIANTES E HISTÓRIA INDÍGENA NO NOROESTE DA AMAZÔNIA

O pano de fundo deste artigo diz respeito à história do contato entre os Índios do alto rio Negro (Amazonas, Brasil) e a parcela da penetração ocidental na região representada pelo comércio mercantil de produtos extrativos, que tem origem no início do século XIX. A partir das primeiras décadas desse século (WRIGHT 1992, pp. 264-266), os índios defrontaram-se com novas formas de penetração ocidental: comércio mercantil, programas governamentais de "civilização e catequese" (c. 1830-1860), exploração da borracha (c. 1870-1920) e novas missões religiosas (1914 até o presente). Maior ênfase será dada, porém, à história mais recente (últimos cinquente anos), a partir da utilização de depoimentos orais dos índios sobre os comerciantes e o trabalho extrativista. Consideramos que tal objeto de análise corresponde a uma das chaves importantes para a compreensão da atual dinâmica sócio-político-cultural dos índios daquela região (1).

A atividade extrativista no alto rio Negro envolve uma rede social composta basicamente de dois elementos: produtores ou coletores, "fregueses", e comerciantes ou regatões, "patrões". A definição de "freguês" e "patrão", que são categorias nativas, se modifica em função de relações sociais verticais, ou seja, um "patrão" pode ser também "freguês" e viceversa, dependendo de sua localização dentro da estrutura de poder vertical do extrativismo, que funciona como uma cadeia de "patrões" e "fregueses". Os produtores são, em sua grande maioria, pertencentes às várias etnias indígenas habitantes da região. Tecerei aqui algumas considerações sobre essa figura do comerciante no alto rio Negro, procurando enfatizar as formas pelas quais esse comerciante tem agido na sua relação com os índios. Objetiva-se mostrar que a violência, manifesta de formas diferenciadas, é um fator inerente ao caráter mesmo dessa categoria social historicamente presente na região, mesmo antes do período de exploração da borracha, por volta de 1870 a 1920 (WRIGHT 1992, p. 264).

<sup>(1)</sup> O estudo de campo foi feito principalmente na região do rio Xié (afluente superior direito do rio Negro), entre os índios werekena e baré que ainda hoje mantêm relações com comerciantes devido à atividade extrativa da fibra piaçava (Leopoláinia piassaba Wall.), utilizada pelo mercado fora da região na fabricação de vassouras e outros produtos similares (MEIRA 1993).

### O EXTRATIVISMO E A VIOLÊNCIA DOS COMERCIANTES

Os comerciantes de produtos extrativos são indivíduos com os quais os índios do rio Negro mantêm uma longa história de contato. A penetração dos comerciantes, ditos regatões, no rio Negro, começou a partir do início do século XIX. Comprova-o um ofício enviado pelo Presidente da Província do Pará ao Ouvidor do Rio Negro em 1821, a respeito da "civilização e aldeamento dos índios", no qual invoca-lhe

punir severamente os comandantes e autoridades, que maltratarem os gentios, e aqueles mercadores que os enganarem nas suas permutações, desacreditando assim a moral, que se lhes pretende insinuar (apud SILVA 1833, pp. 267-269) [grifo nosso].

Ou seja, o chefe de Estado procurava, em 1821, coibir excessos contra os índios, que já eram correntes no rio Negro, feitos pelos "mercadores" e também pelas autoridades civis e militares. Vale lembrar que muitas vezes na história daquela região ficaria dificil distinguir comerciantes de autoridades, e vice-versa, pois todos constituiam as duas faces da mesma moeda, que era a violência na exploração do trabalho indígena.

Na Venezuela, no mesmo período, o comércio com os índios não era muito diferente do Brasil. Relato de Codazzi, datado de 1838, numa carta a um superior (TAVERA-ACOSTA 1927, p. 67), ressalta a utilização dos cargos públicos pelos brancos como forma de explorar o comércio com os índios:

Los Índios, señor, no están seguros ni en sus casas, ni en sus labranzas, porque el dia menos pensado les llega un aviso del alcaide para que se presenten a su tribunal : allí reciben la orden de marchar a la cabecera del Cantón a ponerse a la disposición del jefe político. Estos infelices tienen que tomar sus canoas y hacerse de viveres para diez o quince dias ; y al llegar delante de este satrapa, son recibidos peor que esclavos y mandados de peones a la casa del mismo Politico y demás criollos, los cuales los emplean sea en la pesca, en la casa, en ir a la manteca, a la zarrapia, a buscar zarza, a cortar madera, a hacerles lanchas y otras embarcaciones : y no se les empieza a pagar sino del dia que entran al trabajo y de que modo? en mercancías a precios tan exorbitantes que al fin del més el hombre ha ganado un peso o doce reales, graduado por ellos a 4 o 5 pesos. [...] Tengo rubor, pues es preciso decirle que ha habido Juez Político que hacía visitas a todos los pueblos con sólo el fin de tener con ellos un comercio exclusivo y a traer cuantos peones podía ; y por colmo de vergienza, exijía a cada uno de ellos la mejor y más joven índia para su uso. No és necesario más para dar una idea exata de una primera autoridad ; y se puede de allí deducir lo que podrán ser los demás...

Como se vê, tanto do lado brasileiro quanto venezuelano, a partir do início do século XIX, muitos índios foram envolvidos na exploração extrativa do cacau, da salsaparrilha, da piaçava, do puxuri, da balata, e depois da borracha, entre outros produtos, e submetidos a trabalhos compulsórios pelos comerciantes. Isto deu início a migrações forçadas e fugas de vários índios que foram transportados pelos comerciantes para trabalharem nos diversos mananciais de produtos extrativos (WRIGHT 1992, pp. 263-266).

Baseado em documentos da Diretoria e Missões de Indios, coligidos na Revista do Archivo do Amazonas, ARANHA (1907, pp. 63-65), lista

algumas características que os comerciantes teriam levado aos índios do alto rio Negro no final do século XIX :

o vício de embriaguez, a prostituição, os crimes de furto, roubo, homicidio e de reduzir pessoas livres à escravidão, comprando do pai, a troco das mesmas mercadorias, filhos e filhas... [...] Contractados por tempo de poucos meses, ali os seduz ao captiveiro para nunca mais deixarem que volvam á sua casa e nesta continuarem a zelar e arrimar suas famílias, cuidar de suas roças, pescarias e caçadas, evitar que fique reduzida ao mais triste e desolador abandono...

Muitos desses aspectos da história do século XIX desdobraram-se no século XX. A presença dos comerciantes intensificou-se e a exploração do trabalho indígena nos seringais, piaçavais e balatais atingiu em cheio os grupos indígenas do rio Negro. A memória oral indígena ressalta, por exemplo, a ação violenta do comerciante português Antonio Castanheira Fontes, que no início desse século era "o maior comerciante do "baixo rio Negro". Um velho Baré conta que seu pai, nascido em 1888, trabalhou com este comerciante e

chegou a ver na casa do comerciante português um toco de pau-brasil com correntes para amarrar os fregueses e surrá-los com chicote.

De fato, o sanitarista brasileiro Oswaldo CRUZ (1913, p. 106), num relatório que escreveu sobre a situação médico-sanitária do vale do Amazonas no início do século XX, reporta-se a situação do trabalho indígena nos seringais do rio Negro da seguinte forma:

Os trabalhadores de seringais neste barracão são quase todos índios, de diversas tribos. Apresentam-se aqui, como em todo o rio Negro, numa condição física e moral das mais precárias, sendo os homens de estatura pequena, de constituição pouco robusta e de aspecto geral pouco simpático. As mulheres são extremamente feias [sic], muito precocemente envelhecidas, ou melhor, trazendo desde a mocidade estigmas da velhice. Predomina em ambos os sexos a mais extrema indolência. Só trabalham forçados pelo proprietário e o fazem sem qualquer ambição de fortuna, visando exclusivamente à própria manutenção, contentando-se com pequenas dádivas de roupas, aguardente, etc. Pelo que, dada essa inferioridade nos indivíduos dessa raça [sic], são eles muito explorados aí pelo branco, tendo no rio Negro, mais do que em qualquer outro, a exata impressão de escravidão.

Oswaldo Cruz também indica em seu relato a migração forçada de Índios oriundos do alto rio Negro para o "baixo rio Negro", pois afirma que "quando os proprietários de seringais do rio Negro têm necessidade de novos fregueses vão procurá-los muitas vezes além de S. Gabriel, no rio Caiari (Uaupés), muito habitado, e além, nos limites com a Venezuela" (*ibid.*). Nos anos vinte deste século, o Marechal Boanerges Lopes de Souza (1959 [1927]), viajando pela Comissão brasileira de limites, entrou em contato com um tuchaua do Xié que havia trabalhado, há cerca de 16 anos, no rio Padauari (médio rio Negro). Este tuchaua informou-lhe o seguinte:

Por ocasião da alta da borracha – em 1912 – atraídos pela abundância desse produto no Padauari, para lá emigraram muitos habitantes do Xié, conduzidos por seringueiros que lhes facilitavam o transporte e o aviamento; mas o Padauari era o celeiro da morte! As febres e o beri-beri dizimaram quase todos aqueles que, seduzidos pela

esperança de ganhar dinheiro, lhe penetraram as matas. O impaludismo ceifou centenas de vidas.

Apesar de toda essa violência, como veremos adiante, muitas famílias conseguiram fugir dos patrões e retornar às suas regiões, sobretudo as que escaparam das epidemias que grassavam nessas zonas de exploração, como a malária.

Curt NIMUENDAJÚ (1982 [1927], p. 183), no seu relatório de viagem pelo alto rio Negro feito para o SPI (Serviço de proteção aos Índios), faz um comentário sobre os comerciantes e suas relações com os índios que, com as devidas proporções, poderia ser perfeitamente aplicado à situação atual da região. Senão vejamos:

Todos os que negociam com índios sabem perfeitamente que, salvo raras exceções, nenhum deles paga voluntariamente o que deve, mas só debaixo de maior ou menor pressão exercida pelo credor. Em vez porém de lhe negar a vista, o comerciante, pelo contrário, trata de arrumar quanto antes uma dívida nas costas do índio, já calculando de adquirir desta forma o "direito" de cativar o devedor e de obrigá-lo ao pagamento da maneira como o negociante bem entender, ficando o índio assim muitas vezes em condições piores que as do cativeiro legal, pois não representa para o seu senhor um objeto de valor intrínseco que faz parte de sua fortuna, senão somente o valor daquela dívida. [...] Duvido que exista no meio deles [civilizados da região] um único amigo dedicado dos índios capaz de colocar os interesses destes acima dos seus lucros particulares e das suas boas relações pessoais na zona. Muitos deles fazem até grande empenho de serem nomeados delegados do SPI na convicção de que este cargo entrega-lhe nas mãos a ambicionada posse dos índios, esforçando-os ao mesmo tempo de proceder contra qualquer outro que lhes queira disputar essa posse. Os poucos civilizados que nesta região se encontram são ou foram negociantes e balateiros e como tais viciados no sistema compulsório acima estigmatizado.

Seguindo na mesma linha, o cientista José Cândido de Melo Carvalho nos dá este depoimento de 1949, quando viajou por toda a região do alto rio Negro (CARVALHO 1952, p. 23):

Todos com quem conversei neste trecho (médio rio Negro) são unânimes em afirmar que certos brancos desta região exploram demasiadamente os índios, obrigando-os a levarem uma vida de verdadeira escravidão. Vão aos altos rios, contratam índios por três meses e, uma vez no médio ou baixo rio Negro, são os mesmos retidos por três anos ou mais. A alegação é sempre a mesma, i. e., o pagamento de contas inexistentes, forjadas a bico de pena, cheias de menções de bugingangas que mais serviriam para brinquedo de crianças, todas vendidas por preços astronômicos.

A tradição oral indígena não oferece qualquer contestação a essas histórias narradas por viajantes e pesquisadores. Num depoimento que obtive, em 1990, de um índio  $D\hat{a}w$  (Maku) da aldeia de Uaroá, próxima a São Gabriel da Cachoeira, este relatou que os comerciantes para os quais trabalharam desde muitos anos (provavelmente desde os anos 1940) "não prestavam, nos roubavam, não pagavam bem, brigavam, gritavam, batiam, traziam cachaça e vendiam a mercadoria mais caro". Pude comprovar este relato quando entrevistei um índio Tukano que havia trabalhado na piaçava com aqueles  $D\hat{a}w$  em 1973 : o comerciante, contou,

maltratava muito os Kamã (Dâw) na época do fábrico da piaçava no Curicuriari. Vi várias vezes o comerciante enrabar meninas de 10-11 anos, Kamã, que ele embriagava com cachaça. Quando os Kamã produziam 40 kg de piaçava, ele pagava, em troca, apenas meia lata de farinha. Se produziam somente 30 kg, não pagava nenhuma farinha. Gostava de embriagar os Kamã no mato, levando várias grades de cachaça.

Outro exemplo é a história de um velho Baniwa, atualmente morador do rio Negro, que cortou piaçava no rio Padauari entre 1934 e 1942 (dos 10 aos 18 anos), sem sair daquele rio. Conta que seu patrão, de nome "Sargento Guilherme", um ex-comandante militar de Cucuí, havia levado para os piaçavais do Padauari várias famílias indígenas do rio Xié e Içana que jamais voltaram para casa, apesar de algumas terem conseguido escapar de seu cativeiro, além de ter explorado também os Yanomami que possuiam então uma maloca naquele rio, com cerca de 200 indivíduos, os quais cortavam piaçava em troca de panelas, facas, terçados, etc.

### UMA REDE HIERÁRQUICA DE COMERCIANTES.

O comerciante constitui uma categoria heterogênea: historicamente podemos dividí-la em três tipos, tomando como parâmetro básico seu poder econômico e político: grandes, médios e pequenos. Os três principais grandes comerciantes que atuavam no rio Negro desde o início deste século até os anos 50 e 60 foram as firmas J.G. Araújo, J.S. Amorim e Higson Co. Ltd. Nesse período, essas firmas praticamente monopolizavam a exploração e comercialização dos produtos para fora da região, mantendo também sob seu controle uma razoável rede de pequenos e médios comerciantes que se distribuiam pelas áreas próximas dos piaçavais ou outros pontos de exploração extrativa. J.G., como era conhecido, tinha uma filial de seu comércio na cidade de Santa Izabel do rio Negro, e era nada menos que o mais poderoso comerciante do Amazonas naquele período.

A categoria dos médios comerciantes, desde o final do século XIX, estava formada basicamente por indivíduos brancos, vindos de fora da região, principalmente do Pará, Maranhão e Ceará, e inclusive do exterior, como venezuelanos, portugueses, espanhóis e seus descendentes. Como vimos, podiam eventualmente estar envolvidos em outras atividades como, por exemplo, ex-militares do Batalhão de fronteira de Cucuí, agentes do SPI ou outros cargos da burocracia municipal, como foi o caso do poderoso comerciante Graciliano Gonçalves, dos anos vinte e trinta, que chegou a ser

prefeito de São Gabriel da Cachoeira.

Desses comerciantes, ficaram famosos no alto rio Negro principalmente a família de Manoel Antonio de Albuquerque, conhecido como Manduca ou "tira-couro" (então Diretor dos Indios), que era o todo-poderoso do rio Uaupés, juntamente com seus irmãos, e que praticaram todo tipo de violências físicas contra os índios Tukano, sobretudo na exploração de borracha naquele rio e seus afluentes Papuri e Tiquié. Outro famoso comerciante contemporâneo dos Albuquerque foi o espanhol Germano Garrido, cujo poder alcançava os rios Içana e Xié. Contam os índios que os Garrido sempre foram menos violentos que os Albuquerque, tendo havido inclusive lutas armadas entre as duas famílias, no início deste século, na altura da comunidade de São Felipe, antiga moradia dos Garrido, no rio

Negro, um pouco à jusante da foz do rio Içana. Vejamos a narrativa de um neto de Germano Garrido sobre o seu avô:

Meu avô [Germano Garrido] chegou aqui com 20 anos e gostou do sítio de São Felipe e comprou aí do pessoal e se casou com uma mulher de Marabitanas. Aí pronto! Ele ficou, ganhou muito dinheiro, foi um comerciante forte daqui, era ele que abastecia o Içana todinho, porque naquele tempo os içaneiros, que nem o pessoal do Xié, eles andavam despidos, assim só com cueiozinho, eu ainda cheguei a ver isso... as mulheres só daquelas saiazinhas pretinhas, tudo sujo, e os homens com o cueiozinho, meninos também, no Xié e no rio Içana. Era uns lugares... não tinha comércio, o comércio deles era muito pouco.(...) Então o meu avô abastecia o Içana todinho, o pessoal vinha pra comprar umas coisinhas com ele, sal, sabãozinho, ele era uma pessoa muito rica. Fazia viagens pra cima [Rio Negro, Içana e Xié] e mandava os filhos, porque ele teve muitos filhos. Ele não teve só uma mulher não, teve várias mulheres o tuchaua velho aqui do rio Negro, o espanhol velho. Chegou por aqui e aqui enriqueceu pra bem dizer, porque vinha mercadoria de lá da terra dele, pra vender. Porque ele abastecia tudo né, pra bem dizer, o Içana todo era dele [grifo nosso]. Então ele mandava nisso e os Albuquerque [Manduca] mandavam aqui no rio Uaupés naquele tempo. Mas eles eram bárbaros, maltratavam muito os índios...

Essas duas famílias constituiam claramente dois "feudos" na região, disputando entre si espaços de poder local. Com violência física ou não, porém, esses comerciantes todos, como apontou Nimuendajú de forma precisa, praticaram a extorção do trabalho indígena no extrativismo: borracha, sorva, piaçava, balata, ucuquirana, peles de felinos, ou seja, tudo o que a mata e o trabalho indígena poderiam produzir para o mercado. Este médio comerciante tinha fregueses indígenas e vendia o produto extrativo para Graciliano Gonçalves, que por sua vez o revendia a J.G. Araújo ou

outros grandes comerciantes de Manaus.

Dentre os pequenos comerciantes, houve muitos descendentes de índios Baré que naquela ocasião preferiram ocultar sua origem indígena e assim penetrar na rede de comércio acima apontada, mas geralmente trabalhando na base dessa estrutura de poder, e assim sendo interlocutores tanto dos produtores diretos ("fregueses") como dos médios comerciantes. Observei que esses pequenos comerciantes indígenas foram mais frequentes na região à jusante de São Gabriel da Cachoeira. Ocorreu também que muitos comerciantes brancos, como Germano Garrido, casavam na região com mulheres indígenas, muitas do povo baré, provocando grande miscigenação na área do rio Negro, e criando vínculos de parentesco e compadrio entre os comerciantes brancos e os índios, e abrindo espaço para alguns "cunhados" indígenas que atuavam como pequenos intermediários entre ele e os fregueses.

Essa rede de pequenos, médios e grandes comerciantes foi responsável em grande parte pelo deslocamento compulsório de populações indígenas de suas regiões de origem, apontadas acima, para as áreas de exploração extrativa. Entretanto, quando do final do "fábrico" ou após a crise de certo produto, como foi o caso da borracha e da balata, muitas famílias ou indivíduos retornavam a suas regiões. É nesse sentido que a exploração do trabalho extrativo pelos comerciantes é um dos componentes fundamentais para se compreender, hoje, as sociedades indígenas do alto rio Negro. Um exemplo disso é a situação atual dos Baré, muito envolvidos nesse trabalho, que buscam reconquistar sua identidade indígena, como também a

grande presença de índios da família Tukano no médio Rio Negro, descendentes de trabalhadores indígenas descidos ao extrativismo ainda no século XIX.

Nos últimos trinta anos, principalmente devido ao decréscimo da atividade extrativa na região, provocada sobretudo por fatores externos, a categoria do "grande comerciante", tais como J.G. Araújo e Higson, se extinguiu no alto rio Negro, mantendo-se apenas, com poder reduzido, mas ainda importante, o "pequeno" e o "médio", este agora estabelecendo a conexão com o mercado fora da região. A maioria dos pequenos comerciantes é indígena, que negocia com seus patrões mestiços ou brancos. Há porém muitos médios comerciantes, como no caso dos que atuam no rio Xié, que mantêm seu vínculo diretamente com os fregueses, sem o intermédio do

pequeno comerciante.

Esta rede hierárquica de comerciantes, que de certa forma se desmontou com a crise da borracha a partir dos anos vinte, mantêm-se, como se vê, bastante viva na sociologia contemporânea do alto rio Negro. E nessa estrutura hierárquica que vem desde o século XIX, continua muito forte na região o embricamento das relações de parentesco entre comerciantes e fregueses, como também as relações de compadrio. A condição de patrão, nessa estrutura, não pode ser jamais separada da condição de padrinho ou de compadre, conferindo aos patrões uma importância social que vai além da relação econômica *stricto sensu*, ou seja, não se configura uma relação contratual.

### O "TEMPO DOS PATRÕES"

Como forma de ilustrar a relação entre um patrão e um freguês no alto rio Negro, selecionamos alguns depoimentos indígenas paradigmáticos que ilustram essa forma de relação não contratual, e que revelam algumas faces da estrutura de poder que lhe é intrínseca: a ambiguidade da violência, o controle total que o sistema impõe ao freguês, ficando este à mercê não somente das variações e instabilidades do mercado ao qual não lhe é dado acesso direto, mas também dos humores e particularidades do patrão. Resta ao freguês apenas a possibilidade, nem sempre viável, de transitar entre patrões, sempre enredado no sistema.

Milton Baltazar, do povo indígena baré e morador da comunidade de Campinas, no rio Xié, tem hoje 53 anos. Começou a trabalhar no extrativismo ainda adolescente, por volta de 1950. Seu pai, Manoel Baltazar, hoje com cerca de 80 anos, morador de Cumati-Cachoeira, também teve essa trajetória, tendo principiado a trabalhar já nos anos 20. Tanto seu Manoel quanto seu filho Milton, como também os outros Baré e Werekena, moradores do rio Xié, como vimos, vêm desde o início deste século trabalhando no extrativismo da borracha, da balata, da sorva, da piaçava, entre outros produtos. Vejamos a trajetória do senhor Milton:

[Eu nasci] aqui no rio Xié mesmo, lá em cima. Eu comecei [no extrativismo] assim com quinze anos já né, mas quando eu tava pequeno ainda mesmo de dez eu já estava trabalhando aqui nesse rio mesmo, [com] piaçava, seringa, borracha pra bem dizer né, cipó, é só mesmo o que eu trabalhava aqui. Tem sorva também, eu trabalhava também sorva. A gente começava antigamente, era tinha esse tal... tinha um branco aqui, eu comecei era com um tal de finado, chamava ele Lucas mesmo né, daqui. Eu comecei com ele, trabalhei com ele. Lucas, ele veio

lá de baixo, da cidade, eu não sei mas ele era lá de baixo. Aí eu comecei, aí entraram outros, né. Primeiro começou a trabalhar por aqui foi o seu Wilson Andrade, né. Trabalhei piaçava com ele ainda aqui no Xié mesmo. Com esse, agora-agora já né, depois que eu já me casei, né. Antes dele era com o finado Lucas, que eu já falei né, antigamente ainda, quando eu estava pequeno ainda. Depois daí que eu já saí já pra trabalhar lá pra baixo. Eu tinha quinze anos, como eu falei né, trabalhei com o finado, um tal de, aquele finado, ele morava lá no Padauari né, o nome dele é Sargento Guilherme, passei assim quase três anos com ele pra lá. Eu trabalhava lá com ele piaçava, mesmo, lá no Padauari, tem um galho, era o nome tabaco, aí nesse galho, a gente trabalhava piaçava, a gente ficava trabalhando até nós pegamos um galho, um igarapé lá de baixo já, era galho do Aracá, era nome cabeçudo. Do rio Aracá já, a gente pegava o igarapé tabaco e depois o galhozinho, como eu falei, pelo varador. Tudo piaçava. Fiquei três anos lá, só lá em cima, na boca não. Rio Preto depois que eu já saí de lá, depois de três anos aí eu fiquei lá pela boca já. Aí, quando eu cheguei pra cá [de volta], já tava com 18 anos já. Aí eu fui de novo, voltei de novo. Aí eu fui trabalhar com o Adolfo Padrón, ele morava no rio Jurubaxi. Aí eu fui lá pro rio Branco já. Lá eu fui trabalhar castanha já, só castanha. Tem um galho Anauá, aí nós trabalhamos. Nós ficamos lá quatro meses. Depois não voltei mais pra lá. Eu morava lá no sítio dele, aí no Jurubaxi, aí eu figuei três anos e meio morando lá. Eu trabalhava lá no Jurubaxi, sorva, cipó, ucuquirana, maçaranduba do igapó, a maçaranduba tirava o leite pra fazer bloco mesmo, né. Depois eu voltei de lá já pra cá, subindo, aí eu fui trabalhar já pra esse tal de Marié também, fiquei seis meses lá. Eu trabalhava com o irmão dele [Adolfo], um tal de Miguel Padrón. Eu já estava com uns vinte e três anos, por aí, né. Lá eu trabalhei piaçava, aí eu fiz espia de piaçava. Nós fizemos de 5, de 3, de 4 polegadas, com 60 metros. Lá nós fizemos cem peças, que é aquele enrolado de corda.

Pode-se notar nesta narrativa que a vida do senhor Milton teve fases distintas, pontuadas sequencialmente pelos "patrões" aos quais estava relacionado, fases que combinavam, por sua vez, com a produção extrativa em certas regiões determinadas pelo "patrão". Durante toda sua vida, portanto, vivia na órbita de alguns patrões, mas não sem tensões e conflitos que gerassem mudanças orbitais eventuais.

Esse tipo de formulação cronológica não se restringe aos índios do rio Xié, mas também pode ser observada entre os Baniwa do rio Içana, como demonstram os depoimentos desses índios recolhidos por Adélia Oliveira (1979, pp. 10-29), no Içana em 1971, dos quais podemos tomar aqui um

exemplo:

Nasci em Sta. Rita (Rio Cuiari), lugar que fica acima do Tunuí. Vivi lá até 10-12 anos. Por essa época o padre José e os regatões andavam por lá. O pai vendia farinha para os regatões. A gente não trabalhava com cipó nem sorva nessa época. Depois viemos para maçarico, viver com o Miguel, pai de Eduardo. Ficamos lá pouco tempo. Só cinco meses. Fomos para Acutiacanga. Meu pai foi quem criou o lugar. Só morávamos nós nesse lugar. Trabalhávamos para regatão, vendendo a eles farinha, ucuquirana, chiclê. Nesse tempo ainda não trabalhávamos com sorva. Eu tinha 12 anos. Vivemos lá bastante tempo e aí chegou um regatão pedindo gente pra trabalhar com chiclê, acima de Cucuí, na Colômbia. O patrão era o João Garrido, um brasileiro. Eu fui sozinho trabalhar com maçaranduba (chicle). Tinha mais ou menos 15 anos e o patrão me tratou como se eu fosse filho dele. Vivi lá sete meses. Depois subimos mais na Colômbia, indo até a cabeceira do rio Negro. Além de

mim haviam outros Baniwa (Corripaco), da Colômbia. Subimos mais até o Inírida, na boca do Papunaua. Tivemos que pedir permissão a um comissário, pagando ilegalmente, para trabalhar com maçaranduba. Aí em cima trabalhei dois meses. Depois baixamos até a casa do comissário, acima de Cucuí, na Colômbia. Depois paramos no Cucuí para visitar o comandante. Aí voltei para Acutiacanga. Vivemos aí, fazendo roça, vendendo chicle, farinha. Outra vez chegou regatão e eu fui trabalhar com ele, ajudando a comprar farinha. Carregar farinha, remar, cozinhar, era esse o meu trabalho. Chegamos até a boca do Janá, afluente do Cuiari, fronteira com a Colômbia. Tinha por essa época 17-18 anos. Vivi mais um tempo em Acutiacanga, sempre em contato com regatões.

Estes depoimentos expõem como os índios "trafegaram" e "construiram" suas existências em volta dos regatões e da produção extrativa. Mesmo sem citar o nome de muitos patrões, é bastante evidente que toda essa trajetória de vida está pontuada ou marcada espaço-temporalmente pelas relações que esse freguês manteve com diversos comerciantes, que também são caracterizados de forma diferenciada, destacando-se aqueles "ruins" e os "bons", cujas diferenças entre si parecem depender das formas de relação de poder entre patrão e freguês, a violência explícita ora, no caso do Sargento Guilherme, ora "paternalista", ou seja, "o patrão me tratou como se eu fosse filho dele". Tal duplicidade ainda pode ser observada atualmente no caso particular do extrativismo da piaçava no rio Xié.

Podemos ilustrar essa visão espaço-temporal a partir de um exemplo: uma migração forçada de trabalhadores indígenas do Xié para o corte de piaçava, levada a cabo, nos anos 40 e 50, pelo Sargento Guilherme, regatão. Personagem que se tornou conhecido pelos índios do Xié e Içana como um indivíduo bastante violento e explorador. Foi o "tempo do Sargento Guilherme", que por sua vez está associado aquela migração forçada ao rio

Preto.

Depoimento colhido por OLIVEIRA (pp. 20-21) informa que várias famílias Baniwa se deslocaram com o comerciante e trabalharam com ele da seguinte forma:

Fomos na lancha do Sargento Guilherme, trabalhar para ele em piaçava. Ele não foi correto, não pagou direito. Ficamos lá nove meses. Trabalhei cerca de 4.500 kg de fibra e só recebi como pagamento uma calça, três cortes para vestido, uma panela de alumínio e um par de sapatos. E ganhava um paneiro de farinha por mês. Não pagou o saldo prometido.

Num momento imediatamente anterior à migração forçada que o Sargento Guilherme provocou no Xié, em 1943, este teve um entrevero com seus fregueses de piaçava que então trabalhavam no Igarapé Iá, afluente do rio Marié. Tive a oportunidade de entrevistar um desses fregueses, que narrou a história que ficou gravada em detalhes na sua memória. Trata-se de um acontecimento paradigmático que pode ilustrar a situação da exploração extrativa no rio Negro neste século, como também as relações de poder regional, demonstrando, por antecipação, o sofrimento que as famílias posteriormente levadas do Xié para o Padauari sofreram nas mãos desse comerciante. De fato, não é sem motivos que os índios do Xié e Içana fazem tamanha alusão aquele período de sua história recente.

O "marinheiro" (freguês que trabalhava como remador no barco do patrão) do Sargento Guilherme em 1943, Sr. Graciliano, hoje morador e capitão da comunidade N. S. Auxiliadora, na ilha de Uábada, rio Negro,

próximo à foz do rio Cauaboris, conta que seu patrão viajava muito ao Xié, "só pra lá que o patrão regateava, comprava farinha, chicle, ucuquirana, piaçava mesmo". Conta que teve uma briga com seu patrão, provocada pela exploração de piaçava no rio Marié, e somente depois dessa época o Sargento começou a transferir pessoas do Xié para o Padauari , portanto já no final dos anos quarenta. Vejamos o seu depoimento:

Essa história de briga nossa com ele foi negócio de produto mesmo, de piaçava, preço de piaçava, ele prometeu de pagar Cr\$ 2,00 naquele tempo, veiò embarcar produto aqui pro finado Amado [outro comerciante]. Deixou nós lá [no rio Marié] com uma lata de farinha pra cada freguês, né. E passou vinte dias pra cá. A farinha acabou, nós passemos oito dias sem farinha, sem comer, sem nada, só comida mesmo, peixe, alguma coisa, sem farinha sem nada. Tinha gente, aquelas velhas, não aguentava mais com fome, andava caindo já.

Aí já que ele chegou, já pra brigar, como diz o outro. Aí ele deu uma garrafa de cachaça pra cada um, pra cada freguês. Mas ninguém tinha bebido ainda, sabe, nós deixemos tudo lá, ele começou a conversar e tal, aí numa brincadeira com meu companheiro, eu falei né, com meu companheiro, "rapaz, abre tua garrafa de cachaça!", eu brincando com ele né, com o rapaz, "vocês que fizeram muita piaçava, abre logo pra nós

beber!"

Aí ele respondeu de lá, o Sargento Guilherme, que estava sentado numa caixa. Ele estava sentado na beira do barração. "E tu", ele disse, 'quantos pacotes tu fez?", eu disse, "eu fiz 21 pacotes". Ágora, tem quatro no meio do varador. Não pude trazer porque eu levei uma espetada no pé, aí não podia mais carregar peso, aí deixei no meio do varador. Aí ele disse pra mim: "pra pagar conta precisa de muita produção, esses 21 pacotes não dá pra pagar conta não!", assim gritando, não foi assim falando baixo, né.

Aí eu falei : "não sei, o senhor prometeu pagar Cr\$ 2,00 o quilo de piaçava, agora vem com conversa de Cr\$ 1,00", eu disse. "Assim nesse preço ninguém paga a conta", eu disse. "Vocês tão é roubando", eu disse. Aí ele levantou e falou : "quem é que rouba!?", "quem é que rouba é

o senhor porque o senhor está dizendo que está pagando a Cr\$ 1,00, o

senhor prometeu de pagar a Cr\$ 2,00 prá nós", eu disse.

Aí ele disse, "repete a palavra, quem é que rouba!?". "Quem rouba é o senhor mesmo", eu disse. Aí ele levantou, eu estava sentado, aí ele trouxe assim uma garrafa de cachaça, que estava perto dele. Quando ele levantou e me deu aquilo eu aparei a garrafa e empurrei ele, e caiu pra lá, eu peguei a garrafa e joguei pro lado. E quando ele levantou de novo, ele trouxe um molho de tabaco, pulou em cima de mim e eu sapequei nele bem no pé do ouvido e caiu prâ lá. Mas eu não fiquei abraçado com ele, dei aquele mas eu pulei pra frás.

Aí parece que o meu irmão viu que eu estava brigando com ele, aí ele veio atracar ele, assim de trás. Aí ele tinha uma faca na cintura, ele era sargento, né. Pegou, não sei de que jeito que ele furou, parece que pegou bem aqui em cima do pulmão, na costa. Aí meu irmão mais velho correu e segurou na mão dele, e a faca estava presa, porque a faca de punho de chifre, tinha uma segurança que ninguem podia sacar. Aí que eu fui ver, ele estava assim, aí a faca chega estava tremendo, eu vi a ponta da faca e ela estava cheia de sangue, quase dois dedos na ponta da faca. Quando eu espiei assim, eu vi meu irmão estava cheio de sangue, né, estava espirrando pra fora.

Aí meu irmão me disse, "mata ele que ele já me matou", aí ele correu foi pegar um terçado e foi dar nele más não entrou não, estava fraco já,

aí nós seguremos ele, que estava tremendo.

Aí veio um empregado dele, era um soldado também reservista. Veio deu um jeito na mão dele, abriu, nós tiramos a faca, aí segurei ele assim, meu irmão do outro lado, ele foi descendo lá pras canoas, né, e nós aguentando ele, quando estava perto da beira, nós larguemos, aí ele foi chamar o empregado dele, que chamava Mafumba, "Mafumba, vem pra cá que eles vão me matar!", "eu não fiz nada pra eles!", ele respondeu. Ele saiu com a canoa, com a velha dele sentada na canoa. "Mafumba, traz o meu rifle com bala!", ele disse.

Aí eu lembrei que ele tinha um rifle pendurado, naquela hora eu estava aperreado já, eu peguei, pensei que tinha bala, eu disse, naquela hora eu chamei ele de "meu padrinho": "meu padrinho olha pra cá que eu vou espocar tua cara de bala!", quando ele espiou eu atirei, não tinha

bala no rifle, e eu atirei o rifle no rio, na água.

Aí ele fugiu, foi embora. Aí nós arrumemos nossa bagagem, nós fomos buscar nossa bagagem lá no centro. Voltemos e viajemos com ele

na nossa frente.

[...] Aí baixou o Inspetor dos Indios [chefe do SPI local, Ataíde Ignácio Cardoso], baixou o comandante de lá da fronteira, um sargento, sargento Ivan. Aí ele perguntou de nós como foi que aconteceu. Eu digo, aconteceu assim.

Aí ele [o chefe do SPI] disse assim: "eu não posso fazer nada viu, o que eu posso fazer por vocês? Você sabe ler, sabe escrever?". "Nós sabemos sempre alguma coisa", eu disse. "Então vocês vão escrever pro Delegado Geral de Manaus pra vir resolver esse caso, porque esse

daqui não resolve nada".

Aí nós fomos fazer uma papelada lá, como foi que aconteceu primeiro, tudo, aí eles levaram e nós subimos lá pra casa. Passado uma semana chegou o Delegado Geral de Manaus, veio buscar nós. "Foram vocês que brigaram com o Guilherme?". Foi. "Tá bom, eu já sei de tudo, não tem o que vocês conversar comigo. Como é que uma pessoa tira sangue de uma pessoa e não vai pro xadrez?, ele disse.

Esta narrativa evidencia claramente a postura das "autoridades" locais no trato de uma questão como a que foi contada, entre patrão e fregueses. O chefe do SPI, Ataíde Cardoso, toma uma posição explicitamente contrária aos índios, lembrando aqui os comentários de Nimuendajú acerca dos delegados regionais do SPI no alto rio Negro. No "tempo" de Ataíde Cardoso, que era também comerciante na sua época de SPI, manteve uma grande atividade no rio Xié, comprando piaçava em "espias" e "fardos". Nos anos 1950, Eduardo Galvão (1979, p. 156) observou que

o controle exercido pelos poucos patrões que monopolizam a exploração [de piaçava no rio Preto] é demasiado rigoroso e que a chibata ainda é um argumento para os fregueses recalcitrantes. Ao nosso tempo, um delegado especial da polícia de Manaus investigava essas alegações.

As relações de Cardoso eram mantidas com o capitão Cândido e, após sua morte, com seu filho Viriato Cândido. Nomeou este último, em 1953, oficialmente Capitão do Tunu, o que lhe configurava um enorme poder local, sobretudo como um tipo de micro-patrão, que controlava os fregueses do Xié e comandava a produção de piaçava em Tunu, parte dela "comprada pelo SPI". Contam os Índios que o capitão Viriato denunciava qualquer disputa ou briga interna dos Índios ao Ataíde, e quando este vinha recolher o produto, levava os acusados para trabalhar compulsoriamente em seu sítio numa ilha do rio Negro, como uma forma de punição. Observa-se aí como o agente do SPI utilizava sua posição de "autoridade" para conferir

poderes ao líder indígena que lhe servia que, por sua vez, manipulava o status de capitão a si conferido para adquirir poder e prestígio em relação

a seus pares. E tudo em benefício de seu comércio.

Em relatório do SPI de 1957, Ataíde Cardoso deixa clara sua participação, utilizando-se das vantagens de seu cargo, da exploração extrativa e do trabalho indígena. E ainda assim reclamava do pagamento dos impostos à coletoria estadual. Vejamos:

Outro caso a resolver: em todos os municípios foi criado pelo Governo do Estado o cargo de fiscal de terras e em nosso Uaupês já temos um. O cargo é Delegado regional de terras e não fiscal, como acima mencionei. A função é cobrar e proibir extração de produtos em terras devolutas do Estado, sem autorização do governo. Como sabe, a Ajudância vem se mantendo com a sua produção conseguida em terras legitimamente pertencentes aos índios, produção esta feita pelos próprios índios que são assistidos [sic] por essa ajudância. Peço informar se essa produção, seja cipó, sorva, borracha, balata, piaçava, etc, está sujeita ao pagamento desse imposto de taxa de exploração de terras que o governo estadual cobra, ou seja de 12,5 % sobre o bruto. Esse imposto conforme exigência atual é pago sem apelo na sede do Município. Sobre o assunto solicito esclarecimentos urgentes...

O Sargento Guilherme foi um ex-comandante de Cucuí. Abandonando o cargo, passou a se dedicar ao comércio de produtos extrativos no rio Negro. Não era o único comerciante da região naquele período, mas sua ação tem interêsse aqui por dois motivos: pode ser tomado como um paradigma, na forma como se relacionava com os índios, permitindo uma compreensão de um contexto geral da época; teve uma importância marcante para os índios do rio Xié, muitos dos quais trabalharam e morreram nas suas mãos, sendo por isso lembrado como cruel o "tempo do Sargento Guilherme".

Muitos índios do Xié, após aquela briga acima narrada, foram levados pelo Sargento para trabalhar piaçava nos rios Padauari e Preto, no médio rio Negro: o "celeiro da morte!", como sentenciara Lopes de Souza em seu *Relatório*. Este foi o caso do Sr. Milton Baltazar e seu pai, o que demonstra que o militar não sofreu nenhuma sanção punitiva em relação aquele evento, continuando a explorar os índios do Xié. Um depoimento do Sr. Milton informa-nos, completando os relatos do Sr. Graciliano e dos Baniwa

do Içana, o que significava trabalhar com o Sargento:

Mal patrão sim. Se a gente ficava com ele, durante um tempo às vezes, a gente fica com ele e ele não faz a conta da gente né, então a gente não pode sair dele, né. Todo tempo a gente tá pegando mercadoria, a gente vai trabalhar, mas fazer a conta não. Até eu voltei de lá e ele não fez. Nós voltamos de lá com meu pai também. Pra bem dizer fugidos mesmo, né. Ele saiu pra Manaus, aí nós voltamos [pro Xié], quando ele tava pra Manaus, aí a gente veio de lá. Nós saímos à noite, pra passar lá onde ele morava, porque nós morava mais aciminha, nosso sítio, né. [...] Era só eu, tem mais meus primos, eles tão todos aí no Namoin mesmo, né. E meu pai também, ele tava doente naquele tempo. O pessoal que o Sargento levou ficou tudo lá, até que nós voltamos pra câ, ficou tudo lá mesmo. [...] Como eu disse, ele não fazia a nossa conta, né. Todo tempo, ninguém pode sair dele né. A gente ficava todo tempo rabalhando, passava todo tempo, verão, inverno, a gente ficava na colocação. [...] Nós gastamos um mês e quinze dias, de Padauari até aqui, à remo mesmo, né.

O patrão que não faz a conta é o patrão que mantém sempre o freguês em débito, mesmo que este deseje fechá-la, ou seja, fazer uma produção grande até pagar tudo que deve, para poder ir embora. Nunca o Sargento Guilherme fechava a conta de um freguês. Desde que esse entrava no piaçaval, não saía mais. O Sargento possuia um sítio estrategicamente localizado à jusante das "colocações", proibindo a passagem dos fregueses, impondo sua vontade pela força das armas. Mesmo quando viajava à Manaus, deixava "encarregados" em seu sítio cumprindo suas ordens. Um outro informante indígena assegurou-me que todos os fregueses do Xié que foram para o Padauari morreram de doença, principalmente malária. Manoel Baltazar e família foram os únicos que conseguiram fugir. O Sargento exigia do freguês uma produção certa, no período de um mês. Se o freguês, ao cabo desse tempo, não produzisse o solicitado, deixava o freguês na praia sem barco, e muitas vezes quando retornava no mês seguinte, aquele já estava morto. Um último exemplo: o Sr. Renato Tomás, 41, morador de Anamuin, era o mais novo de cinco irmãos. Seus quatro irmãos mais velhos foram levados pelo Sargento Guilherme para o Padauari, cortar piaçava, no final dos anos quarenta. Nunca mais voltaram e não teve mais notícias deles.

Os relatos de alguns informantes Werekena, Baré e Baniwa apontam para uma interessante organização espaço-temporal de suas histórias de vida, que são geralmente divididas de forma cronológica e tomando como parâmetro o "tempo" em que cada indivíduo trabalhou para um certo "patrão" do extrativismo. Ou seja, pode-se estabelecer que um certo evento (uma viagem por exemplo) teria sido realizada no "tempo do patrão A", ou que no "tempo do patrão B" aquele indivíduo estaria tirando balata na Venezuela, e assim sucessivamente. Esses diversos "tempos" estão associados também a variados produtos extrativos que cada "patrão" privilegiava naquele período, certamente vinculados às oscilações de preços provocadas pelas demandas do mercado consumidor situado fora da região. A história de vida do Sr. Milton Baltazar pôde ilustrar bem essa visão do tempo.

Nesse sentido, observa-se como a figura do patrão está investida de grande importância na história dos povos indígenas do alto rio Negro, e torna-se, como indicamos no início desse trabalho, uma chave significativa para a compreensão de sua presente dinâmica sócio-cultural. Dito com outras palavras, não se pode vislumbrar a vida dos índios daquela região, atualmente, sem considerá-los como grupos que têm sua história construída não somente em função de suas relações sociais internas mas também de suas articulações externas, com o mundo dos brancos, enredados naquele sistema

hierárquico acima indicado.

A partir desses relatos indígenas, podemos constatar também que ao longo da primeira metade deste século, os patrões do extrativismo no alto rio Negro, como atestam os exemplos das famílias Albuquerque e Garrido, desenvolviam estratégias de poder diferenciadas em relação a seus fregueses indígenas. No caso dos Albuquerque, a linha era a da violência explícita, ou aquilo que o antropólogo M. TAUSSIG (1984, pp. 467-97) chama de "cultura do terror", ou seja, uma cultura em que "o terror e a tortura tornam-se o modo de vida", justamente quando se refere à exploração da borracha no rio Putumayo, na Colômbia, no início deste século. Em vários momentos da história do alto rio Negro, creio, essa "cultura do terror" foi uma realidade.

Por outro lado, podemos observar que os patrões que adotaram essa estratégia da violência explícita jamais deixaram herdeiros consanguíneos que continuassem seu domínio. Por outro lado, no caso dos "bons patrões", como Germano Garrido, estes adotaram uma estratégia de poder diferenciada, e que chamo de "cultura da violência benevolente", ou seja, o controle de poder político e econômico exercido através de relações de parentesco e compadrio, garantindo ao comerciante uma imagem de "bom patrão". Nesses casos, cujo maior exemplo é o da família Garrido, observamos que o poder de comando regional se perpetua no tempo, passando de geração para geração, mantendo-se portanto ainda vivo naquela região da Amazônia.

> Julho de 1994/Janeiro de 1996 Márcio MEIRA Museu Goeldi, Belém

### **BIBLIOGRAFIA CONSULTADA**

ARANHA, B. de F. Tenreiro 1907, "As explorações e os exploradores do rio Uaupés (continuação)", *Archivo do Amazonas*, Manaus, I (3).
CARVALHO, J.C.M. 1952, *Notas de viagem ao Rio Negro*, Rio de Janeiro, Universidade

do Brasil.

CRUZ, O. G. 1913, Relatório sobre as condições médico-sanitárias do valle do Amazonas, Rio de Janeiro, Ministério da Agricultura, indústria e comércio.

GALVÃO, E., 1979, Encontro de sociedades : índios e brancos no Brasil, Rio de Janeiro, Paz e Terra

MEIRA, M. 1993, O Tempo dos patrões: extrativismo da piaçava entre os índios do rio Xié (alto rio Negro), Campinas, UNICAMP, Dissertação de mestrado. NIMUENDAJÚ, C. 1982, "Reconhecimento dos rios Içana, Ayari e Uaupés", in *Textos* 

Indigenistas, São Paulo, Edições Loyola.

OLIVEIRA, A. E. 1979, "Depoimentos Baniwa sobre as relações entre índios e "civilizados" no rio Negro", Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, Belém, Antropologia 72, Nova Série.

SILVA, I. A. de C. 1833, Corografia paraense ou descripção física, histórica, e política da recovincia de Crasa Pará Palvis.

província do Gram-Pará, Bahia.

SOÚZA, B. Lopes de 1959, Do rio Negro ao Orinoco, Rio de Janeiro, Ministério da

Agricultura.

TAUSSIG, M. 1984, "Culture of Terror – Space of Death. Roger Casement's Putumayo Report and the Explanation of Torture", Society for Comparative Study of Society and History, pp. 467-497.

TAVERA-ACOSTA, B. 1927, Rio Negro: reseña etnografica, historica y geografica del

territorio Amazonas, Maracay.

WRIGHT, R. 1992, "História indígena do Noroeste da Amazônia, hipóteses, questões e perspectivas", História dos Indios no Brasil, São Paulo, FAPESP/SMC/Companhia das Letras, pp. 253-266.

### **Cahiers** des **Sciences** humaines

Volume 31, n° 4/1995

Liste des auteurs

Yannick JAFFRÉ et Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN. - Tijiri, la naissance sociale d'une maladie

Emmanuelle KADYA TALL. - Dynamique des cultes voduns et du Christianisme céleste au Sud-Bénin

Marie-Claude DUPRÉ et Bruno PINCON. - La métallurgie du fer : technique, symbolique et sémantique. Symbolique obstétrique et dynamique de la contradiction en Afrique centrale

Claude ARDITI. - Le commerce des dattes du Borkou (Tchad)

Chrispin PETTANG, Paul VERMANDE et Monique ZIMMERMANN. - L'impact du secteur informel dans la production de l'habitat au Cameroun

Jean-Marc GASTELLU. - Une réponse au Fujichoc : les invitations payantes à Lima

Anne BIARNÈS et Emmanuelle BOUQUET. - Au-dessous du volcan. Émergence et marginalisation d'une petite agriculture marchande au Mexique

Geneviève CORTES. - Migrations temporaires au Chaparé (Bolivie) et stratégies ali-

L'Institut

français de

recherche

scientifique

pour le

développement

en coopération

mentaires

Jean-Claude ROUX et Fernando OVIEDO. - Les « hommes du quinquina ». Comportements démographiques et cycles de l'économie extractive dans une région bolivienne enclavée: Caupolican (1830-1880)

Guénola CAPRON. - Privatisation et recherche urbaine en Argentine

Jean-Baptiste MEYER et Jorge CHARUM. - La « fuite des cerveaux » est-elle épuisée ? Paradigme perdu et nouvelles perspectives

Notes de lecture

Résumés



### **ORSTOM Éditions - Diffusion**

32. avenue Henri Varagnat - 93143 Bondy cedex

Tarif d'abonnement (4 numéros par an ) :

France 275 F, étranger: 315 F (surface) - 420 F (avion)

Tarif étudiant : 220 F - Prix au numéro : 85 F

# Sciences humaines

## Cahiers Non thématique des | Volume 32, n° 2/1996

Véronique Boyer. - Possession et exorcisme dans une Église pentecôtiste au

Jean-Claude Roux. - La ligne Madeira-Yavari : une impossible frontière amazonienne pour la Bolivie.

Lourdes Diaz Olvera et Didier Plat. - Mobilités quotidiennes à Ouagadougou.

Patrick d'Aquino. - Du sable à l'argile. L'occupation de l'espace dans le Djelgodji (Nord-Burkina Faso).

Carole Lauga-Sallenave. - La clôture, une signature au pays des Peuls de Guinée.

Étienne Zangato. - Étude du mégalithisme en République centrafricaine. Nouvelles découvertes de monuments à chambre dans le secteur de Ndio.

Jean-Luc Dubois. - L'expérience du programme Dimensions sociales de l'ajustement . Apports méthodologiques et réflexions d'ensemble

Croissance urbaine et risques naturels dans les pays en développement

L'Institu

français d

recherch

scientifiqu

pour l

développemer

en coopératio

Jean-Claude Thouret. - Présentation.

Jean-Claude Thouret et Robert D'Ercole. - Vulnérabilité aux risques naturels en milieu urbain : effets, facteurs et réponses sociales.

Gérald Garry et Yvette Veyret. - La prévention du risque d'inondation : l'exemple français est-il transposable aux pays en développement.

Robert D'Ercole. - La catastrophe et son impact à moyen terme : l'exemple de Popayan (Colombie), dix ans après le séisme du 31 mars 1983.

Notes de lecture Résumés

ORSTOM éditions - Diffusion

32, avenue Henri-Varagnat - 93143 Bondy cedex

Tarif d'abonnement (4 numéros par an ) : France 275 F,

étranger: 315 F (surface) - 420 F (avion)

Tarif étudiant : 220 F - Prix au numéro : 85 F.



### AMAZÔNIA EM TEMPO DE CRISE AS RESPOSTAS DO PENTECOSTALISMO

A religião pentecostal, que vem crescendo espetacularmente nos últimos anos entre amplos setores sociais (econômica e socialmente marginalizados) da América Latina, é interpretada, neste ensaio, em relação às mudanças sociais ocorridas no interior amazônico. A interpretação que aqui se faz do pentecostalismo não visa esgotar todo o seu significado e relevância social, apenas tenta chamar a atenção sobre as respostas que esta religião oferece aos fiéis num contexto de profunda crise social, focalizando para isso o discurso dos pentecostais (popularmente conhecidos como "crentes"), as práticas e relações sociais geradas no interior das congregações e os elementos formais de alguns ritos.

O contexto de referência é a denominada "Amazônia tradicional", região que compreende o delta amazônico e os principais rios, e que é majoritariamente habitada por populações "caboclas" (1). A informação etnográfica aqui exposta foi coletada ao longo de várias viagens realizadas entre 1990 e 1992 nos municípios de São Sebastião da Boa Vista

e Muaná, radicados a beira do rio Pará, no sul da ilha de Marajó.

### O CAMPO RELIGIOSO

O que mais surpreende o observador não familiarizado com o fenômeno da crença pentecostal é a força e intensidade com que a crença em Deus se manifesta numa região onde o próprio nome de Deus estava até pouco tempo atrás praticamente ausente (GALVÃO 1983).

Poderia se objetar que a crença é, e sempre foi, generalizada e quase obrigatória entre os caboclos amazônicos. Com certeza, não aparece nenhuma expressão de ateísmo popular ou revitalização do "paganismo"

indígena frente à hegemonia cristã.

Entretanto, essa, como todas as hegemonias, tem o seu próprio campo de contestação. Toda a literatura sobre caboclos e, mais academicamente, os trabalhos de GALVÃO (1976), mostram como boa parte da experiência religiosa cotidiana estava organizada sobre fragmentos de crenças préeuropéias. Para explicar a má sorte na caça, a causa de uma doença, etc.,

<sup>(1)</sup> Os caboclos são as populações descendentes dos índios destribalizados durante a colonização às quais, posteriormente, foram incorporados negros escravizados e brancos empobrecidos, formando a cultura popular e mestiça mais representativa da Amazônia.

inúmeras entidades e figuras estavam à disposição. As crenças préeuropéias convivem com as européias, mas convivem de forma separada, não se dá um sincretismo mas sim uma justaposição de ambos os sistemas (2). São sistemas que podem ser usados alternativamente pela mesma pessoa. Os dois sistemas religiosos correspondem a campos e necessidades diferentes. As entidades tupis estão relacionadas com o mundo natural : os pajés (chamanes), a panema (a má sorte na caça), entidades que habitam a floresta e os rios e que se transformam em pessoas ou adquirem uma forma corpórea (como os botos, a matintaperera, os curupiras, os curuanas, etc.). Também existe uma infinidade de práticas e tabús que cumprem diferentes funcionalidades simbólicas e materiais, como a proibição de comer fruta depois de comer açaí, sair ao sereno depois de tomar café, etc. Estas práticas e crenças coexistem com as religiões cristãs – católicas ou evangélicas. Porém, cada sistema religioso está especializado em mundos diferentes e os caboclos empregam um ou outro segundo as suas necessidades. A pajelança, o sistema chamânico, ativa fundamentalmente a relação com o mundo natural onde é plenamente efetiva, e o sistema cristão se usa em relação ao mundo social, e mais concretamente em relação ao poder social. E fácil entender porque a religião cristã é apropriada para tratar questões de poder: primeiro porque é a religião dos poderosos, a religião importada pelos brancos e que lhes foi imposta. Em segundo lugar porque a teodicéia cristã, a diferença da ameríndia, é hierárquica. As religiões tupi são fragmentárias, não compõem uma totalidade (foi por isso que os primeiros colonizadores diziam que os índios não tinham fé), é uma religião integrada ao mundo natural, faz parte da sua relação com a natureza, sem constituir-se num sistema totalizado e ordenado através de uma doutrina. A religião cristã se adapta melhor ao mundo social resultante da colonização, com símbolos e instituições que lhe eram funcionais : Deus, os santos, a Igreja, etc.

Por outro lado, o catolicismo ibérico trouxe com mais profusão o poder terapêutico dos santos que o próprio nome de Deus. Os santos tinham caráter de divindade, com poderes de ação imediata (GALVÃO 1983, p. 4). Estes santos (e não Deus) eram objeto de culto nos sítios e povoados onde se desenvolvia um catolicismo popular à margem do controle da Igreja.

Excetuando a presença dos santos no calendário festivo e nas promessas milagrosas, assim como nos ritos funerários, o catolicismo estava ausente. A Igreja, personificada na figura do padre, de ano em ano ia ao interior para batizar as crianças. O batismo era o único sacramento sistematicamente respeitado, e estava fortemente associado às relações de poder e aliança

com os patrões através do compadrio.

Atualmente, nesta região, o poder milagreiro dos santos quase não existe ou tem pouca importância. As festas dos santos padroeiros perderam sentido e o compadrio não tem mais aquele papel estruturante nas relações sociais (de patronagem). Em compensação, as Comunidades eclesiais de base têm extendido o seu trabalho pastoral com uma intensidade e presença inusitadas, e o calendário litúrgico é cumprido com rigor nos lugares mais recônditos.

É a partir da substituição do catolicismo popular pela linha pastoral da teologia da libertação que os pentecostais começam se alastrar. O pentecostalismo é uma escolha frente aos "comunitários", como são chamados os católicos. O mundo dos botos, dos curupiras, das visagens e dos pajés,

<sup>(2)</sup> Cf. BRANDÃO 1993, pp. 280-289.

continua fazendo sentido para católicos e crentes. Talvez a recusa da pajelança seja comum entre estes últimos, mas continuam achando um absurdo fazer a barba depois de comer ou sair ao sereno depois de jantar, acreditam na potência sexual dos *botos*, nos espíritus malignos da floresta, etc.

O que mais chama a atenção é o fato de o pentecostalismo ser levado tanto a sério, quase ao fanatismo, em uma região onde o mundo simbólico pré-europeu, o culto aos santos e a ausência física e espiritual da Igreja deixava pouco espaço para a criação de uma tradição de oração a Deus. Por quê agora é tão importante? Os católicos militantes, muito preocupados com o crescimento dos protestantes, dizem que os crentes são recrutados entre as pessoas que raramente frequentavam as atividades comunitárias. Eles contemplam estupefatos pessoas que nunca assistiram a um culto, e que agora são capazes de remar uma ou mais horas todos os dias para se dirigir até a casa de oração evangélica. De onde vem este fervor todo? perguntamse os comunitários. Da periferia do catolicismo comunitário, os crentes se dirigem para um novo modelo, uma nova moralidade; mas, se olharmos mais de perto, vamos descobrir uma velha subjetividade.

### SOCIODICÉIA

As religiões cristãs têm cumprido e cumprem para os indígenas uma clara função instrumental. Aprenderam que os santos e Deus são poderosos, como eram os portadores dos seus nomes, e eles apelam a esse poder para resolver as suas aflições: para curar enfermidades, conseguir ajudas, etc. Acredita-se nas figuras cristãs na medida em que podem resolver problemas do cotidiano. É a religião do poder, a qual se apela para conseguir o poder de resolver problemas. Isto, que é um lugar comum para nosso cristianismo, tornou-se uma verdadeira filosofia pragmática para os indígenas.

A seguir, tentarei mostrar como o pentecostalismo é, em muitos sentidos, uma resposta à crise das relações de patronagem que ocorre na "Amazônia tradicional" a partir de meados dos anos 1970. Muito esquematicamente, o poder do patrão na Amazônia tradicional baseia-se quase exclusivamente no controle dos meios de circulação (o comércio), formando um sistema conhecido como "aviamento" e que constitui um dos pilares das relações sociais na Amazônia (3). As características mais importantes desta relação de patronagem comercial seriam as seguintes : monopólio comercial patrãofreguês na base do adiantamento do crédito (em espécie) ao produtor contra pagamento posterior em produtos rurais ; prescrição de ajuda patronal ao freguês em caso de necessidade (doenças, etc) ; relação personalizada onde as ajudas e os termos comerciais estão em permanente negociação. Portanto, se trata de uma relação dialógica, negociada e dinâmica. Este sistema não desaparece, porém entra em crise, sobretudo a partir dos anos oitenta, devido a diferentes fatores traduzindo-se na fragmentação comercial e na perda do poder redistributivo dos patrões (4).

<sup>(3)</sup> O sistema de aviamento tem atravessado diferentes fases na história da Amazônia e tem sido objeto de uma vasta literatura. Além dos estudos referentes à economia da borracha (CUNHA 1967; SANTOS 1980; WEINSTEIN 1985), há os trabalhos clássicos sobre o aviamento com características fordistas nos anos 1950-1960 (WAGLEY 1967: MIYAZAKI & ONO 1958; SANTOS 1968) e os trabalhos mais recentes sobre a crise do sistema e sua configuração local (BRABO 1979; GALLO 1980; MUSSUMICI 1988; PARKER 1981; SANTOS 1989).

<sup>(4)</sup> Cf. ÁRAMBURU-OTAZU 1994.

A fé tem uma dimensão instrumental inquestionável. Ante qualquer problema econômico ou situação de perigo, doença ou aflição espiritual, basta confiar na fé para obter uma resposta protetora e segura.

"Quando adoece um filho nosso aqui, há que entregá-lo na mão de Deus porque às vezes não tem nem remédio. Só pode entregar os poderes na mão do Senhor. A Bíblia disse: 'entregar os poderes na mão do Senhor que tudo fará'. Assim que acontece, tenho entregado os problemas na mão do Senhor e tem resolvido, graças a Deus. Ele tem nos ajudado" (Canuto)

"Alguns dizem assim: 'o que é que tu ganha com ser crente?' Eu digo, 'muita coisa'. Vou lhe contar uma vantagem. Esse senhor que está naquela olaria é crente. Pouca farinha, pouquinha farinha para almoçar, uma bóia boa, e a mulher dele disse:

Oh, Salomão, a farinha não dá para nós almoçar.

- Mas fulana, o que que tu quer que eu faça ? nesse meio daqui já

corri tudo pra comprar. Vamos orar.

Deus é minha testemunha do que estou contando, se é mentira o que estou contando, não deixa acabar, priva minha língua. [ajoelhando-se] Dobraram os joelhos e sentaram com aquela farinhazinha. Com duas horas e pouco, meu amigo, lhe juro como Deus é nosso salvador, lá vinha um motorzinho, veio, veio, veio, encostou no porto. Bem em cima do toldo, um saco de farinha. Veio um motorzinho oferecendo a farinha pro rapaz comprar, pro Salomão comprar.

- Olha Salomão, tenho um saco de farinha para te vender. Esse pessoal daqui para baixo, tudo queria a farinha, mas eu me lembrei de ti

rapaz". (Umarituba)

O caráter instrumental da crença não se manifesta apenas na apropriação subjetiva que os pobres fazem da religião pentecostal. A linguagem usada pelos pastores e diáconos é transparente; nas máximas que repetem insistentemente nos cultos, colocam a ênfase doutrinária na utilidade instrumental da fé.

"Nós queremos mostrar esta noite que Deus atua na vida do ser humano através de um *instrumento* chamado fé"

"Deus somente atua, somente se manifesta, naqueles que realmente

usam a sua fé"

"Meus irmãos, o *instrumento* fundamental para uma pessoa ter vitória na vida é fé, ele precisa ter fé para conseguir aquilo que ele deseja". (Pastor Miguel)

A oração é o canal instituído para se comunicar com Deus e solicitar sua colaboração. O espaço social expressamente criado para isso é o "culto de oração". Os cultos de oração são realizados durante a semana (diferentemente dos "cultos de pregação" que ocorrem no domingo), na igreja (casa de oração) ou em casas particulares. São aqueles em que o Espírito Santo manifesta seu poder às demandas dos fiéis.

"Eu tenho certeza que nenhum irmão, e nenhuma pessoa vem aqui na igreja simplesmente por vir", começa dizendo o pastor, "está vindo por causa de algum assunto, por algum objetivo, por algum problema". O pastor assume publicamente que a presença dos fiéis não é gratuita: eles vêm pedir alguma coisa, e isto não é um motivo mais ou menos oculto ou subjacente, é a própria razão de ser do culto.

O pastor continua instruindo os fiéis no que eles já sabem. Dentro de um universo restrito de mensagens, uma e outra vez se repetem os dogmas que é necessário aprender para assegurar a eficiência ritual : 1 – "Deus é vivo". É um Deus que está em interação com os homens, é

trazido para dentro do social.

2 – "Deus está presente quando duas ou mais pessoas estiverem reunidas em seu nome". Deus se faz presente quando é chamado, procurado, solicitado.

3 – "Deus, Ele opera, Ele pode fazer qualquer coisa, Ele pode mudar e pode transformar nossas vidas". O poder de Deus é invocado ininterruptamente. "Derrama o teu poder, derrama, oh! Deus, teus milagres, que nesta

noite, oh! meu Deus, estas vidas possam sentir o teu poder".

4 – "Mas isso só pode acontecer quando temos em nós fé". O culto inteiro gira ao redor de uma proposição: Deus manifesta poder se houver fé nesse poder. Esta é a fórmula a que se reduz toda a intensidade da crença pentecostal e que fundamenta a eficiência ritual. Se a doença, o problema ou o mal continuam, isto deve-se ao fato do solicitante não ter fé.

5 – Mas o acreditar não é um ato unilateral ; ele sustenta-se na palavra dada, na disposição de transformar as vidas dos homens que Deus deixou escrita na Bíblia. A palavra, o verbo, é a prova que o crente tem do laço que vai ser criado, da relação que vai ser instituída através da oração, de uma oração já pré-estabelecida, que agora apenas vai se re-atualizar. Através da sua palavra Deus se sujeitou, e os crentes reivindicam constantemente essa sujeição como um compromisso que deve cumprir.

"Nós estamos esta noite cobrando aquilo meu Deus, que tu, Senhor, escreveu na tua palavra". Os fiéis têm a palavra de Deus e a invocam para pedir a transformação. Não estamos diante de uma humilde solicitude, mas sim diante da cobrança de um compromisso feito por meio da palavra autorizada, da palavra sagrada. Todo o culto é um chamamento retórico a Deus para que faça o que deixou escrito. O "verbo" proporciona a prova da verdade da crença e da sujeição à sua palavra. "Muitas vezes a pessoa olha primeiro para depois procurar a fé, e nós sabemos através da palavra de Deus que a fé vem pelo ouvir".

O Espírito Santo objetiva seu poder quando o pastor e os fiéis estão dialogando com ele ; o poder de transformar é atingido através de uma ponte de comunicação direta e sem intermediários. O pastor articula o diálogo por meio de fórmulas rituais e o sentido dialógico aparece nas formas estilísticas da linguagem, falando sempre em segunda pessoa, nunca em terceira.

"Senhor, nesta noite estamos te pedindo, meu Deus, possa abençoar poderosamente, oh! meu Deus, essas vidas. Eu te peço no nome de Jesus Cristo, conforme a tua palavra, Deus, que disse que todas as famílias seriam benditas, oh! meu Deus. Nesta noite eu te peço, conforme a tua palavra, abençoai Deus esse filho, abençoai Deus essa jovem, abençoai esse pai de família, abençoai essa dona de casa. E te peço, meu Deus, seja meu Deus conforme a tua palavra, oh meu Deus, oh! meu Deus, oh! meu Deus, que seja derramado nessa hora o teu amor, a saúde, o perdão, que seja derramada nessa hora a tua alegria, a tua comunhão, que seja derramada a vitória, oh! meu Deus". (Pastor Tomé)

Se o pastor é o porta-voz, o culto não é uma cura coletiva, a resposta que cada um vai receber a seus problemas particulares dá-se em função da qualidade e quantidade individuais de fé. Os termos em que se coloca a oração não são metafóricos, não são empregadas alegorias, a linguagem é direta e clara como deve ser a resposta, instantânea; "Fé é o fato de que você vai receber".

O pastor joga alto, colocando sem subterfúgios a questão da eficácia ritual :

"eu quero fazer com vocês um desafio; se você que levantou a mão, tem algum problema, eu não sei se no teu corpo, na tua mente ou na tua casa, ou se algum familiar teu... eu quero orar pela tua vida; e você vai usar essa certeza da fé, amém? Você que levantou a mão, você vai vir aqui à frente, nós vamos estar orando pela tua vida, essa oração vai ser baseada na tua fé. O que realmente vai acontecer conosco quando sair daqui, isso tudo vai ser impulsionado, foi levado pela tua fé. Coloca diante de Deus o teu problema esta noite, coloca diante de Deus o teu mal, coloca diante de Deus aquilo que tem afligido a tua vida".

Em seguida chega o grande momento, os fiéis deixam seus lugares e dirigem-se com os braços levantados para a frente do pastor. O pastor continua invocando o nome e o poder de Deus conforme na sua palavra. Neste momento a gritaria é ensurdecedora. O pastor vai depositando sua mão na cabeça dos afligidos ao mesmo tempo em que estende a Bíblia, a palavra, para os fiéis tocarem. O pastor interrompe as invocações e os fiéis voltam para seus lugares em meio a hinos de louvor ao Senhor. Os problemas e demais males acabaram ; em caso contrário nada é dito, eles já sabem a resposta :

"E se esta noite você sentir que não tem fé realmente, faz aquilo que aquele homem fez, ele exclamou com lágrimas, 'ajuda-me na minha falta de fé' ".

O culto não é um monólogo de pastores e celebrantes, a participação dos crentes é ininterrupta, eles interrompem o pastor para dar glórias a Deus, exclamam fórmulas, louvam o poder de Deus, tudo misturado com palavras ininteligíveis, formando uma polifonia anárquica e extremamente expressiva. Concentrados, com os olhos baixos e fechados, às vezes com lágrimas no rosto, parece que entram em transe. Mas não é uma possessão; na comunicação com Deus o fiel não é possuído, não perde sua identidade porque é uma relação entre interlocutores em que ambas as partes são irredutíveis a uma unidade. A súplica e o pedido poem de manifesto a relação de um "eu" com um "outro" na qual este "outro", pela função performativa do enunciado, constitui-se dotado de poder de intervir na vida do "eu", formando uma relação de poder ao qual o fiel se sujeita com fervor.

Os crentes dizem que o culto é uma festa, e realmente o é. O ambiente é de grande exterioridade, com a guitarra elétrica e a bateria ligadas aos altofalantes, portas e janelas abertas para que todo o mundo escute. O Diabo e seus agentes, o pecado e os castigos divinos estão ausentes; só a alegria ante a presença do Espírito Santo e de seu poder terapêutico e libertador, invade o culto.

"Hoje vamos sair daqui alegres, amém? Hoje eu tenho que sair daqui alegre porque eu creio num Deus que é vivo! Amém? Sentindo que Deus pode realizar na tua vida uma obra maravilhosa, amém?

Hoje o culto vai ser maravilhoso porque Jesus vai derramar o seu poder Derrama Senhor, derrama Senhor, derrama sobre nós o seu poder Hoje nós vamos sair daqui alegres porque Jesus vai derramar o seu poder Derrama Senhor, derrama Senhor derrama sobre nós o seu poder".

(Pastor Tomé)

A comunicação do fiel com Deus não é mediada só pela congregação através dos ritos de oração. A relação é levada por cada um dos crentes na sua vida particular, e esta relação é dinâmica, passa por momentos diferentes. Os compromissos devem ser regularmente mantidos; a fidelidade e o cumprimento dos preceitos e obrigações religiosos devem ser rigorosamente atualizados; caso contrário, a proteção cessa (5). A relação de sujeição em que os crentes se colocam é tão intensa que qualquer desvio é automaticamente punido.

"Quem sofre mais é o crente. Quando a pessoa quer se afastar um bocadinho, que Deus está vindo que, passou hoje, ah! não chama por Ele, amanhã não chama por Ele. Depois de amanhã Ele manda uma remesinha... Oh! meu Deus, vou mandar dirigir um culto, aí o negócio melhora. Então essa responsabilidade nós temos". (Umarituba)

Deus objetiva-se quando atua na vida dos homens, e estes percebem claramente e sabem perfeitamente quando acontecem ou não suas manifestações. "A gente sabe quando Deus atende a pessoa e sabe também quando Deus não atende nada, né?".

Tanto a oração solitária do homem como a mediação social através dos rituais de oração indicam que a interação comunicativa construída entre Deus e os homens é constante, dinâmica, dialógica, personalizada e

negociada.

Mesmo considerando que a idéia de que Deus atua na vida dos homens é comum a católicos e crentes, a intensidade com que se acredita nesta idéia é diferente. Quando um católico diz que não tem patrão e que só trabalha com a "ajuda de Deus", está construindo um efeito redundante para dizer que não tem ajuda nenhuma. De maneira diferente, a base de toda a praxis dos crentes enquanto crentes é o acreditar que Deus tem poder de fazer transformações nas suas vidas e que para ter acesso a esse poder deve-se entrar em comunicação direta com Ele.

O afastamento das coisas do mundo que é atribuído aos pentecostais é bastante relativo. Os crentes participam do mundo, trabalham, vendem seus produtos, estabelecem relações de amizade, atuam e vivem no mundo social e não se refugiam num misticismo autocentrado. O que é óbvio é que passam a se relacionar com um ser que não é deste mundo, e nele passam a depositar uma confiança que nenhuma outra pessoa ou instituição social merece. É neste ponto que eles se retiram do mundo porque vão buscar uma sociabilidade (entendida como a experiência da troca) com Deus, um Deus que é vivo e presente no mundo social. Em muitos sentidos a "experiência do

"Hoje em dia a gente vive pela fé, porque se a gente fosse desfalecer, agora nessa época nós estamos enfrentando essa doença que vem aí,

vivido" das pessoas passa a ser redimensionada pela crença: torna-se a única coisa que dá sentido a sua vida, segurança e proteção frente ao perigo.

<sup>(5)</sup> Roberto ARAÚJO também assinala esta relação individualizada e dependente do cumprimento dos preceitos entre o fiel e Deus (1991, p. 138).

essa cólera, né? Então, hoje em dia vivemos pela fé, porque sem fé, vivendo sem fé, é impossível agradar a Deus, né?" (Rosaura)

Talvez nada seja tão revelador de como Deus é socializado que as técnicas de evangelização usadas pelos pastores. O pastor Miguel, da Igreja do evangelho quadrangular explicava-me com muita clareza e sinceridade

os méritos empregados na sua farefa missionária pelo interior.

Primeiro, explica o pastor, faz-se uma "especie de trabalho de pesquisa" para conhecer a situação de cada família de forma a selecionar os objetivos que apresentem maior potencialidade de conversão. Depois de um mapeamento inicial escolhem-se as "vítimas" mais propícias, as situações familiares que podem ser mais sensíveis ao discurso pentecostal. As pequenas vilas ribeirinhas onde se agrupam várias famílias nucleares com laços de consangüinidade, e as casas mais isoladas, têm preferência. As primeiras oferecem a possibilidade de expansão da conversão na família extensa, e as segundas estão mais desassistidas pela Igreja e pelas comunidades católicas. Os interlocutores privilegiados vão ser as pessoas que se sentem mais desamparadas e aquelas que estão sem princípios de vida, sem ordem nem valores, ao ponto de todo lhes parecer igual. Para os primeiros contatos, procuram situações sociais próximas do que os sociologos chamam de "anomia". Assistência pessoal e ordem intelectiva do mundo parecem ser

os dois ingredientes principais que o pastor procura ofertar.

A técnica da evangelização descrita pelo pastor é a seguinte: com simpatia e naturalidade, o pastor entra com qualquer papo; nas suas próprias palavras, antes de dar-lhes o "azeite" (o Evangelho), dá-lhes o "mel" (a conversa desinteressada), e posteriormente se procura que o interlocutor exponha seus problemas cotidianos, que certamente não faltarão na conversa, problemas de alimentação, de trabalho, de saúde, etc. É só então que começa a ofensiva evangélica. O pastor tentará convencê-lo de que apesar de todas as dificuldades, há alguém que o ama, que se interessa por ele, e que este é poderoso, mais poderoso que o patrão, o prefeito e o padre, tão poderoso que é capaz de resolver todos seus problemas. A mensagem básica que o pastor deve passar é a equação de que fé em Deus equivale à resolução dos problemas. É o momento em que começa a exibir a palavra de Deus, expondo através de exemplos bíblicos, milagres que ilustram o amor e o poder de Deus sobre os homens. O importante é que estes primeiros contatos sejam seguidos por muitos outros; a presença do missionário deve ser regular. O que todo o mundo já sabe, que Deus é onipotente, deve ser repetido em visitas sucessivas até que esta premissa seja assimilada como central para a vida humana.

A menos que a pessoa manifeste uma atitude hostil, as visitas se repetirão; o importante é criar um canal de comunicação (e eventualmente de assistência) constante. O pastor frisa que não há pressão para conseguir a conversão. Esta sempre se produz a pedido do interessado. Geralmente espera-se que aconteça algum milagre, normalmente a cura de uma doença

pela fé, e então ele "aceitará Jesus".

Consideramos que o principal método de evangelização é a familiarização com Deus, trazendo-o para o centro do social, conferindo-lhe um papel e um poder dentro da sociedade. Não são só os homens que se sujeitam a Deus, mas é também e principalmente Deus que há de se sujeitar ao homem através de um trabalho social que deve realizar. Não é o homem que deve esquecer seus problemas, é Deus que deve resolvê-los.

O trabalho missionário busca situações anômicas, oferecendo ordem simbólica na desordem de significações e proporcionando apoio a homens e mulheres desassistidos. Os homens já não resolvem seus problemas por si próprios, mas há uma nova figura que os resolve por eles. O depoimento que transcrevo a seguir é especialmente ilustrativo das relações entre o pentecostalismo e a crise da patronagem. A conversa versava sobre as dificuldades de financiamento na extração de madeira, e de repente o informante passa a falar da importância da fé:

"No nosso dia a dia que nós estamos vivendo agora, para fazer aquilo [saldar dívida e conseguir financiamento] que nós fizemos, não faz mais. Porque a maioria do povo está se vivendo pela fé, se chegar num setor e conversar com uma família e ele disse assim: "aqui em casa está tudo bem; eu tenho para mim com minha família o mantimento, tenho dinheiro e estou com saúde", você pode crer que naquela família tem alguma coisa, que nós estamos vivendo agora, neste século XX, é os cumprimentos das Escrituras, né? E ela disse que para o final dos tempos muitas coisas iam aparecer, e o homem não dá solução para isso, somente nosso Deus é que tem cooperado com nós nessas horas. Então, através disso, quando o homem parte para fazer aquele dia, aquelas coisas que ele diz que vai decidir, como já decidiu no passado, ele não encontra solução. E aí ele não encontra o patrão para financiar para ele, porque se ele tiver uma despesa, quando chega no dia que ele diz que vai entregar 50 milheiros de tábuas, quando chega no dia ele não entrega 50, talvez ele arranje 20, e aí o patrão corta o barato dele, por aí o homem vai afundando o barco dele, sabe?" (João)

O mesmo informante torna-se prolixo sobre as relações entre a tríade Deus/homens/ego.

"Muitas coisas Deus tem operado na minha casa. Eu posso dizer para você que na minha casa nós sempre temos saúde, graças a Deus, porque nós confiamos em Deus, né? E a Bíblia diz que nós não podemos amar dois Deus porque se nós sentimos qualquer um apelo, qualquer um débito, qualquer um desentendimento, nós não vamos correr para a confusão, nós não vamos correr para a justiça do homem. Se for um ato de doença nós não vamos correr para o médico. Nós tem que correr com nosso Deus porque é Ele que tem o poder, né? E como tu corre para o nosso Deus ? A Bíblia diz que quando tem comunicação com Deus é através da oração; dobre seu joelho e ore a Deus, e ele soluciona nosso problema. Não adianta pedir de outra maneira que nós não somos atendidos" (João)

Às vezes as descrições nativas fazem desnecessário qualquer comentário. Porém, acho importante insistir nesta domesticação do Divino. A justiça do homem, a assistência sanitária, os patrões, o homem em geral, já não resolvem os problemas do próprio homem como "já resolveu no passado": "no nosso dia a dia que nós estamos vivendo agora, para fazer aquilo que nós fizemos, não faz mais". Deus aparece quando o poder resolutivo dos homens se esgota. Aparece aqui uma experiência da mudança social que denota com transparência uma desintegração dos mecanismos de ajuda e solidariedade, quaisquer que tenham sido mas, especialmente, eu creio, das relações de patronagem (6).

<sup>(6)</sup> Christian Lalive d'Espinay, num dos primeiros trabalhos sobre o pentecostalismo latinoamericano, já relacionava o crescimento do pentecostalismo urbano com a crise do sistema de patronagem rural. Para ele, o pentecostalismo ofereceria uma sociedade baseada nas crenças próprias do sistema de fazenda (1977). Regina Novaes (1985, p. 154), estudando o pentecostalismo no sertão nordestino, chega a uma conclusão semelhante: "O que estou

Talvez não exista uma prática religiosa tão "mundo-centrada", tão calculada e instrumental como a pentecostal. De qualquer, forma esta dimensão utilitarista da religião não é nova na região. O que foi assimilado do catolicismo foi sua versão mais milagreira : as promessas aos santos em troca de favores. Na nova versão, mais norte-americana que ibérica, Deus substitui os santos, mas a instrumentalidade da religião continua, agora com uma relevância social maior. No panteão, a fragmentação dá lugar ao monopólio, ou seja, o inverso do acontecido nas

redes de patronagem comercial.

Nem só de fé vive Deus. Se analisarmos a relação em termos de prestações e contraprestações, Deus é quem dá o primeiro passo socializador através da palavra e da apropriação do milagre que precede a conversão. Mas as contraprestações que o fiel deve realizar fambém são nitidamente definidas. Em primeiro lugar um compromisso de fidelidade, "a Bíblia diz que nós não podemos servir a dois senhores". Relacionadas a isto estão as prescrições de conduta estabelecidas para agradar a Deus : não beber, não fumar, não jogar, não ir a festas profanas, não brigar, etc. Em segundo lugar estão as contraprestações materiais com as quais viabilizam a "obra de Deus". O pentecostalismo resgata o dízimo medieval. Os paupérrimos fiéis têm que destinar 10% do que ganham a administração da congregação. Vale notar que este 10% não é calculado sobre a produção, mas sobre o produto comercializável. Dada a pouca monetarização da economia do interior, o pagamento pode dar-se em dias de trabalho.

Podemos imaginar as dificuldades que representa pagar o dízimo para famílias mal alimentadas, mal educadas e muito mal assitidas. No entanto, para eles não parece representar nenhum sacrifício. Muitos deles expressam as vantagens de pagar o dízimo em termos comerciais : "pagar o dízimo dá lucro, rende o trabalho da gente. É uma coisa muito boa", diz-nos um oleiro rodeado de filhos famintos. Pagar dízimo é alimentar a "obra de Deus", é assegurar o retorno do capital investido. O mecanismo, emprestando o conceito de Polanyi, é o da "redistribuição". Os fluxos de capital dirigem-se para um ponto central e daí são redistribuídos conforme as necessidades de cada um: quem mais sofre mais receberá. O dízimo, como

mecanismo realimentador da troca, é fundamental.

"A gente dá dízimo, e não se sente aquele abalo, pelo contrário, a gente sente o modo que fortalece até ; porque Deus diz assim : "Dá com a mão nessas condições, que te darei com a mão aberta" Não tem que não queira receber com a mão aberta o que Deus dá". (Umarituba)

Entretanto, o fenômeno da crença não reduz sua relevância social à figura de Deus como patrão. O pentecostalismo introduz na dinâmica social local elementos inteiramente novos, notadamente aquilo que a linha pastoral da Igreja católica não conseguiu implementar nesta região (7): a vida comunitária.

querendo sugerir é que o enfraquecimento dos laços de dependência pessoal com fazendeiros e/ou comerciantes da região pode em alguma medida ter aberto espaço para a instalação e existência das 'igrejas do crente'".

Sobre catolicismo comunitário no sul de Marajó, ver ARAMBURU-OTAZU 1992, pp. 198-235.

#### AS COMUNIDADES CRENTES

Na evangelização do interior, quando se instala uma casa de culto agese como se fosse montado um espectáculo. O lugar costuma ser um meandro ou lugar visível, de forma que pareça ao viajante que está chegando a seu destino. Espetacularmente iluminados com luzes de neon de diferentes cores, as casas de culto oferecem-se no meio da floresta com o mesmo efeito grandioso de uma catedral gótica. Seguindo a direção do rio, de ambos os lados da casa de culto estendem-se em fileira as casas dos crentes. É a estrutura inconfundível das vilas crentes. Nas vilas crentes, as casas têm serviço de luz oferecido pelo gerador da casa de culto. A energia elétrica é uma das caraterísticas mais exibidas das vilas ; a eletricidade é o meio através do qual o pentecostalismo marca a presença no rio, principalmente por causa da iluminação psicodélica que provoca o fascínio dos habitantes. O som também é um elemento fundamental ; nas horas de culto sai dos autofalantes a todo o volume fazendo atrasar em algumas horas o silêncio ensurdecedor da noite amazônica.

As congregações crentes do interior têm exercido um efeito concentrador do habitat. Criam-se aglomerados de crentes nas congregações, que podem ser de quatro ou cinco casas ou aglomerados semi-urbanos. No entanto, a maioria dos fiéis continua dispersa em casas isoladas segundo o padrão de habitat tradicional do caboclo amazônico. Morando em vilas ou espalhados, eles formam uma verdadeira comunidade. Marcando uma separação definida dos católicos, os crentes têm toda uma estrutura de organização interna. A organização burocrática controla quantos e quais são os que assistem a cada culto, que e quanto pagam pelo dízimo e as ofertas, contabilizando-se todos os gastos.

Os deveres para com a comunidade, além das prescrições de conduta e a irmandade da fé, são também rigorosamente materiais. A obrigatoriedade do dízimo cria um misterioso fundo de reserva que em boa parte sai fora do muncípio e vai para Belém. O destino incerto deste dinheiro não importa

muito para os crentes, o importante é financiar a "obra de Deus".

O dízimo custeia a manutenção dos dirigentes, os "ungidos de Deus", os pastores e diáconos que dirigem os cultos e têm a autoridade administrativa da congregação. O dízimo não impede que estes tenham outras fontes de renda, mas de qualquer forma eles estão liberados para cumprir suas tarefas em tempo integral nos cultos e no acompanhamento personalizado da fé de cada um dos fiéis.

Além do dízimo, as ofertas voluntárias são utilizadas para a adquisição ou conserto do equipamento comunitário, assim como para casos especiais de ajuda a membros da congregação; quem não pode pagar o dízimo e as ofertas em dinheiro o faz em espécie ou em dias de trabalho para a congregação. As obrigações são taxativas e não se admitem meios termos.

"O nosso pastor olha para nós. Então o pastor vai falar: "olha irmãos, não quero atraso do dízimo, não quero atraso de ofertas, e aqui, acolá, quero dois, três ou quatro ou cinco dias por mês na obra do Senhor" Tudo isso nós facilita, a gente vai trabalhar, a gente dá o dízimo, e não se sente aquele abalo". (Umarituba)

Quem não cumpre as obrigações é considerado "desviado", e embora possa contar com a identidade social de crente, ele não é considerado como tal pela comunidade, e não terá acesso às compensações redistributivas comunitárias.

Efetivamente, todas estas prestações são encaradas como realimentadoras de mecanismos redistributivos; os crentes, e entre eles os mais fiéis, formam uma verdadeira comunidade de ajuda mútua. É importante salientar que esta ajuda não é automática nem contratual, é informal. A informalidade da ajuda outorga ao dirigente uma importante capacidade de controle político sobre os irmãos. Ele avalia as dificuldades que atravessam e a firmeza da fé da pessoa necessitada. O dirigente é a pessoa autorizada para decidir as ajudas, e isto faz com que os laços de fidelidade dos fiéis para com ele sejam intensificados. A ajuda não funciona como um direito adquirido mas como um favor que há de se ganhar do dirigente (8). Os exemplos de ajudas estão aí para ser contados e servir de referência motivadora para os bons crentes.

"Aí uma tia minha, aconteceu há poucos tempos, né? Chegou hoje até, da Boa Vista. Lá o pastor ajudou muito ela. E assim nós em congregação, né? Nós aqui na congregação se sai alguma pessoa doente que é preciso levar para a cidade, a congregação ajuda, dá condição para ir; tendo condição, né? ela ajuda, porque daqui para fazer uma viagem para Boa Vista é meio difícil, né? Às vezes quando cai numa fase de doença, ele está sem condição, é preciso ajudar, e a gente tem ajudado". (Iracy)

"Se um irmão está enfermo e não tem condição, né? quer dizer que aí já levanta aquela oferta. A Igreja fica disposta a cooperar com o irmão na enfermidade com as ofertas. E também primeiramente com a oração".

(Rosaura)

A ajuda não é apenas material, os laços que ligam os crentes consistem também em interessar-se uns pelos outros, acompanhar pessoalmente as aflições dos irmãos, reconfortá-los e assistí-los de modo a criar canais de comunicação e laços de sociabilidade. Cooperação horizontal como na "troca de dia" (9) no trabalho das roças, ou visitas aos enfermos, são usuais:

"vamos à casa do irmão para orar pelo irmão, vamos levar uma palavra de conforto na sua vida, uma mensagem de vida que é a palavra de Deus. E com aquilo o irmão restabelece e o Senhor faz a obra".

A congregação cria espaços de confraternização como as escolas dominicais, um tempo de lazer semi-profano combinado com ensinamentos da palavra de Deus, o que mostra os esforços dos dirigentes por criar e controlar tempos de lazer.

Este tipo de sociabilidade interna aliada à firmeza distintiva da identidade pentecostal cria uma segregação com respeito aos católicos que

constitui um fenômeno inteiramente novo.

A separação existente nos cultos e nas redes de reciprocidade e redistribuição estende-se para outras áreas da sociedade. Nos setores onde convivem comunidades crentes e católicas, a segregação afeta a escola: o corpo docente e o pessoal de serviço dividem-se ao meio, metade católicos,

(8) Sobre este ponto, ver também ARAÚJO 1991, p. 140.
(9) A "troca de dia" é o sistema de cooperação no trabalho mais usado entre as populações caboclas. Consiste no intercâmbio de dias de trabalho entre pessoas de diferentes famílias. A diferença com o "mutirão" reside em que as pessoas que trocam dias de trabalho com outra não necessariamente cooperam entre si, em quanto que, no mutirão, o centro da rede de cooperação não é o indivíduo mas o grupo.

metade crentes. Nos dias em que a escola elabora atividades especiais, como o dia da pátria, dia do índio ou qualquer outra data comemorativa, as crianças crentes retiram-se para fazer sua própria festa na congregação; os alunos contam como há contínuas brigas entre católicos e crentes por causa

da religião.

Em muitos sentidos os crentes funcionam por conta própria; vão para a cidade em motores da congregação e tendem a estreitar as redes de relações entre eles, de forma que os católicos sentem-se afetados por esse "separatismo". Estes comentam ter a impressão de que os crentes os olham por cima do ombro, parecendo se sentir superiores e recusando o mínimo contato.

Esta segregação, embora constitua um fenômeno social novo, não nasce do nada. As redes sociais dos crentes apóiam-se em grande medida sobre uma parentela existente antes mesmo da conversão; e a própria expansão do Evangelho dá-se fundamentalmente através destas redes. Em todas as congregações que conheci, destacava-se com clareza uma grande família extensa que funcionava como pulmão da comunidade. De fato, a própria evangelização, como afirmava o pastor da Igreja quadrangular, procura atingir em primeiro lugar famílias grandes, especialmente a cabeça, o membro mais influente do grupo (10). Uma vez constituído este grupo inicial, a conversão vai incluída no "preço da noiva", todos os agregados por relações de afinidade hão de entrar na religião dos consangüíneos. Segundo a influência do grupo, a conversão transmite-se para parentes de segundo grau, compadres, parentes fictícios e amigos em geral. É claro que este mecanismo de conversão através do parentesco não é o único que opera, muitas outras famílias pequenas entraram sem nenhum vínculo especial pré-estabelecido com o grupo de base.

Não é raro acontecer também que a conversão se estruture na base de um conflito político anterior, envolvendo e se contrapondo a membros ativos das comunidades católicas. Em dois lugares o conflito a partir do qual surgiu a separação estruturou-se sobre o mesmo problema (a terra), embora o posicionamento de católicos e crentes no conflito seja exatamente inverso. Numa comunidade do município de Boa Vista (Coqueiro), a família que cuidava dos interesses dos Tavares (uma família que morava em Belém e tinha 10 000 ha. de terra nessa comunidade) enfrentou a comunidade católica que defendia os "posseiros" que se negavam a abandonar a terra, e da hostilidade surgiu a nova congregação evangélica. Já, em outro setor do município (Pau de Roça), os crentes são originários das famílias que arrendavam terrenos da família Cordeiro, descendente de um cearense que em 1910 adquiriu quase 8 000 ha. de terra. Um dos chefes de família dos moradores se insurgiu contra o pagamento de renda no momento em que "aceitou Jesus", movimento que foi acompanhado por quase todas as famílias rendeiras em contraposição aos Cordeiro, líderes da comunidade católica de Pau de Roça. Diferenças políticas podem ser expressadas e canalizadas através de um enfrentamento confessional, o que mostra como a política frequentemente fala a linguagem da religião.

No entanto, a separação entre crentes e católicos não é total. Os jovens de famílias crentes, por exemplo, raramente seguem os preceitos pentecostais; nada pode tirar os adolescentes da magia de fumar cigarros, de tomar os primeiros porres e, sobretudo, de dançar e namorar nas festas profanas.

<sup>(10)</sup> Segundo fontes católicas, dependendo do "cacife" do chefe da família, os missionários evangélicos oferecem, em troca da conversão, apoio econômico inicial para resolver algum problema.

Resignados, os crentes já estão acostumados a contemplar este vácuo etário nas congregações. A pressão para aceitar Jesus (ou retomar as prescrições da

infância) só acontecerá quando o jovem vier a casar e ter filhos.

A própria dinâmica expansionista evangélica leva os crentes a tentarem atrair católicos para a congregação. A pressão sobre a parentela e vizinhança não convertida não cessará; contínuas visitas do pastor e orações a domicílio para abençoar o lar são feitas até conseguir a conversão ou até a pessoa dar claras mostras de não querer "aceitar Jesus". A segregação religiosa, então, apresenta algumas fronteiras diluídas.

Finalmente, vamos fazer umas breves considerações sobre o tema clássico

da influência do pentecostalismo no comportamento econômico.

### UM NOVO CABOCLO ECONÔMICO ?

Em A ética protestante e o espírito do capitalismo, Max Weber mostrava como a doutrina do "estado religioso da graça", própria do puritanismo, levava os fiéis a transformarem suas vidas clara e inequivocamente, de forma a mostrar a Deus seu afastamento do "homem natural" (1987, p. 206). Esta transformação fundamentava-se numa ética metódica que regulava todas e cada uma das ações cotidianas e que se objetivava acima de tudo nas concepções de "predestinação" e "missão" que envolviam o trabalho humano. Trabalhar dura e intensamente assim como acumular riquezas através do trabalho era um dever de todo aquele que quisesse ser merecedor da graça divina.

Porque a análise de Weber nos parece esclarecedora do papel desempenhado por este protestantismo na formação da revolução industrial, e porque a doutrina religiosa que contemplamos aqui é, em boa parte, devedora do ascetismo puritano, não parece fora de lugar perguntar-mo-nos de que forma o pentecostalismo pode influir o comportamento econômico dos indivíduos, num contexto em que por todo o lado escutam-se condenações técnicas à "irracionalidade" hedonista e contemplativa do caboclo amazônico. Acho pois pertinente colocarmos o mesmo problema que Weber colocou, ou seja, como "idéias" ganham "eficiência histórica" (*Ibid.*, p. 106), particularizando-o para o caso da "Amazônia tradicional".

Efetivamente, o corpo doutrinário do pentecostalismo propõe uma ética ascética para ser adaptada. A radicalidade das prescrições de condutas que ligam o homem a Deus não deixa espaços ambiguos : ou se é ou não se é crente. E ser crente implica no afastamento de todos os prazeres mundanos : as festas, o fumo, o adultério, a bebida, as brincadeiras e os jogos. A alegria é restrita à relação com Deus. O estado de graça não se consegue por intermédio do isolamento monástico ou eremita nem, como no caso do catolicismo ou do protestantismo histórico, através de fórmulas sacramentais ou simples arrependimento. A organização metódica do comportamento

cotidiano define a relação com Deus.

De qualquer forma, o lugar que o trabalho ou a ação econômica ocupa na concepção da graça não é definido. A moral pentecostal mais que prescritiva é proibitiva, gera interdições, indica as condutas que desagradam a Deus, não estabelecendo nesse sentido uma moral positiva. Até onde consegui aprofundar as investigações, os pastores nada dizem sobre como administrar o tempo, sobre a organização racional do trabalho, não está estipulado se é melhor trabalhar ou descansar, e não parecem dar ênfase à relação entre a graça e a acumulação material. É compreensível, em certo

sentido, que o pentecostalismo não faça muita questão do progresso material dos fiéis já que, como diz Carlos Brandão, "para que a leitura pentecostal não seja equívoca, é necessário que o mal do mundo piore sempre" (1987, p. 39).

Citemos apenas um exemplo de uma leitura inversa àquela que Weber e Thompsom (1987) atribuíam às doutrinas e práticas do ascetismo

protestante:

"Eu trabalhava, não tinha hora, de noite, era toda hora. E daí apareceu outros problemas, daqui dacolá aparecia uma enfermidade, passava ruim (...) Naquelas alturas eu ganhava bem, sabe? Eu ganhava muito, só que quando eu caía numa enfermidade não valia a pena. Aí quando foi um dia eu estive analisando, eu digo 'não, esse negócio não está certo'. Eu ganhava mais do que todos os empregados lá [numa serraria] pelo seguinte : era eu que serrava, aí dava 5 horas, os trabalhadores iam embora, e eu ficava lá com meu patrão, aí ele me pagava meu ordenado e mais uma ponta por fora. Conclusão, eu ganhava mais que todos os empregados. Mas é que eu também tinha semana que eu passava doente (...) Depois eu passei a modificar minha vida, passei a aprender outras coisas, né? que nos estamos neste mundo porque uma pessoa nos trouxe neste mundo, né? Então nós temos que obedecer, né? Nós não trouxemos nada para este mundo e daqui nada nós vamos levar, né? Então cê bem vê, né? que nós queremos aquilo que não é nosso, é o que acontece, aconteceu comigo, sabia que eu ganhava muito. Você sabe que quando a pessoa é assim não tem direção, cê já pensou trabalhar de noite? Eu cansei de rolar pau de noite lá. Aquela hora que eu queria trabalhar de noite era uma coisa que eu queria fazer uma vantagem já ; e o homem quando ele passa a fazer a vantagem, ele faz de uma parte, mas de outra ele não consegue porque aí eu fui aprender a palavra de Deus, e diz para nós o seguinte : o homem faz o plano mas a resposta certa vem de Deus, né ?" (João)

Neste depoimento temos os elementos inversos daqueles que Weber nos proporcionava sobre a ética do trabalho: não há redenção através do sacrifício do homem; o enriquecimento através do trabalho ("aquilo que não é nosso") aparece como um caminho oposto à salvação; trabalhar de noite equivale a estar sem direção, e quando o homem quer acumular ("fazer a vantagem") encontra uma recusa por parte de Deus (a enfermidade). "Nós não trouxemos nada para este mundo e daqui nós nada vamos levar". O que para os metodistas e calvinistas heterodoxos era a prova da graça divina aqui se transforma em estigma de desnorteamento na vida e afastamento metódico da vontade de Deus. A intepretação bíblica de uma situação pessoal informa-nos como dificilmente o pentecostalismo pode ser pensado como um estímulo doutrinário à ética do trabalho e da acumulação, à semelhança do que é alegado para o protestantismo ascético em relação com o capitalismo moderno no norte da Europa e da América.

Vimos anteriormente como a crença pentecostal reverte-se materialmente sobre os indivíduos que crêem e, efetivamente, a prova da salvação é sintomatizada por meio de signos materiais. "Se chegar a um setor e conversar com uma família, e ele disser assim: 'aqui em casa está tudo bem, eu tenho para mim com minha família o mantimento, tenho dinheiro e estou com saúde' você pode crer que naquela família tem alguma coisa". A fé então pode ser lida socialmente por meio de uma sintomatologia da graça. Estes sintomas significam uma resposta de Deus ante uma determinada ação dos homens; não é por trabalhar muito que se encontra sucesso na vida mas por cumpir as prescrições divinas que, aliás, nada dizem a

respeito do trabalho. Mas, de qualquer maneira, fora da congregação pentecostal ninguém vê esta superioridade material: para os católicos os

crentes são tão pobres quanto eles próprios.

Se os mecanismos disciplinares dispostos para atingir com segurança a graça não contemplam o trabalho nem a acumulação, o estrangulamento do consumo "supérfluo" (bebida, fumo, etc) pode criar um capital que os católicos não têm. Isto poderia melhorar a situação econômica dos crentes. Mas, por outro lado, os dízimos, as ofertas e os dias de trabalho comunitário acabam com a diferença. Nestes trabalhos e obrigações é que se põe à prova, constantemente, o estado de graça. Se os pastores nada dizem sobre o trabalho familiar, a missão do dízimo e os trabalhos comunitários aparecem com clareza. É neste campo comunitário que se projeta tudo o que o ascetismo protestante tinha prescrito para o trabalho individual. A disciplina a que se sujeitam os crentes é de âmbito comunitário. Vimos anteriormente a gravidade com que um pastor (na fala de um informante crente) ditava as obrigações aos fiéis. Um crente explicava-me assim a diferença disciplinadora dos trabalhos da congregação (de Deus) e os trabalhos de mutirão e de "troca de dia" (dos homens):

"O comunitário [católico] ele diz que vai fazer o trabalho de Deus hoje, se comprometem dez, quando é na hora ele falha, às vezes só vai cinco. Enquanto o trabalho de Deus não é assim. Com o homem você pode fazer isso. Eu posso falar para ti : 'amanhã eu vou fazer tal coisa', quando é na hora posso falhar. Quando chegar na hora eu posso dar uma desculpa : 'Eu não fui porque estava chovendo por aqui'. Mas no trabalho de Deus não. Deus mostra para nós fazer o trabalho, ele diz o seguinte : que a fé sem obras ela é morta. Então se nós não fazemos a obra nossa fé é morta, se nós se comprometemos vamos fazer, né? Igualmente quando nós precisamos dele oramos e Deus vai aprovar. Aí foi esse o passo que eu aprendi". (Julião)

O trabalho de Deus, como diferente do trabalho dos homens, ilustra a particularidade deste pentecostalismo: a esfera privada é regida por um puritanismo mais proibitivo que propriamente prescritivo; na esfera pública o trabalho e a acumulação da congregação tornam-se preceitos divinos. A riqueza da congregação com suas luzes de neon e altofalantes é a prova que se tem da autenticidade da fé e o sintoma que objetiva a certeza de que a pobreza doméstica atingiu o estado de graça.

Julho de 1994/Janeiro de 1996 Mikel ARAMBURU-OTAZU Universidade de Barcelona

### ÍNDICE DE INFORMANTES

CANUTO (56 anos). Oleiro da região da várzea e militante sindical do interior de São Sebastião da Boa Vista. É pentecostal desde a adolescência.

IRACY (45 anos). Roceiro da terra firme de Muaná. Há oito anos que se converteu ao

evangelismo.

João (37 anos). Mora na cidade de São Sebastião fazendo pequenos trabalhos por conta própria mas anteriormente trabalhou de empregado em serrarias no interior do município de Limoeiro de Ajurú. Convertido ao evangelismo há dez anos.

JULIÃO (50 anos). Oleiro da região da várzea de São Sebastião da Boa Vista. Faz

parte da congregação há doze anos. PASTOR MIGUEL (35 anos). Pastor da Igreja do Evangelho quadrangular. Nascido e educado em Belém. Missionário na cidade de São Sebastião da Boa Vista desde

PASTOR TOMÉ (54 anos). Nascido no interior do Ceará. Missionário da Assembléia de Deus no interior de São Sebastião da Boa Vista desde final dos anos 70.

ROSAURA (41 anos). Roceira e pequena comerciante pentecostal de São Sebastião da

Boa Vista. Há cinco anos que é pentecostal.

UMARITUBA (72 anos). Caboclo idoso de uma comunidade roceira da terra firme do município de Muaná. É pentecostal desde os 50 anos.

### BIBLIOGRAFIA

ARAMBURU-OTAZU, M. 1992, O Poder dialógico. Etnografias sobre relações de trabalho na Amazônia, Campinas, Unicamp, Dissertação de mestrado em antropologia social.

- 1994, "Aviamento, modernidade e pós-modernidade no interior amazônico", in

Revista Brasileira de Ciências sociais, 25.

ARAÚJO, R. 1991, "Campo religioso e trajetórias sociais na Transamazônica", in Ph. LÉNA & A. E. De OLIVEIRA, (org.) Amazônia. A fronteira agrícola 20 anos depois, Belém, Museu Paraense Emílio Goeldi.

BANCO DA AMAZÔNIA 1966, Desenvolvimento econômico na Amazônia, Belém, Editora

da Universidade federal do Pará.

BRABO, M. J. 1979, Os roceiros de Muaná, Belém, Museu paraense Emílio Goeldi, publicações avulsas.

BRANDÃO, C. 1987, O festim dos bruxos, Campinas, Editora da Unicamp.
—— 1993, "El alma del otro. La ética de las relaciones de reciprocidad entre vivos y muertos en las religiones de Brasil", in G. H. GOSSEN, J. J. KLOR DE ALVA, M. GUTIÉRREZ ESTÉVEZ, M. León PORTILLA (eds.), De palabra y obra en el nuevo mundo, Madrid, Siglo XXI.

CUNHA, E. da 1967, A margem da história, Porto, Editora Lello Brasileira. ESPINAY, C. d', 1977, "Religião, espiritualidade e sociedade. Estado sociológico do pentecostalismo", Religião e Sociedade, Rio de Janeiro.

GALLO, G. 1980, Marajó. Á ditadura das águas, Belém, Secretaria de Estado de cultura, desportes e turismo.

GALVÃO, E. 1976, Santos e visagens. Um estudo sobre a vida religiosa em Itá, São Paulo, Editora nacional.

1983, "Vida religiosa do caboclo da Amazônia", Religião e Sociedade, 10, Rio de

MIYAZAKI, N. & ONO, M. 1958, "O aviamento na Amazônia", Sociologia, 4. São Paulo.

MUSUMECI, L. 1988, O mito da terra liberta, Vértice Editora-Anpocs. NOVAES, R. 1985, Os escolhidos de Deus. Pentecostais, trabalhadores e cidadania, Rio de Janeiro, Editora Marco Zero.

PARKER, E. P. 1981, Cultural Ecology and Change: A Caboclo Varzea Community in the Brasilian Amazon, University of Colorado, PhD Thesis.

SANTOS, R. 1968, "O equilíbrio da firma aviadora e a significação econômico-social do aviamento", Pará Desenvolvimento, 3.

- 1980, História econômica da Amazônia, São Paulo, Queiroz.

- 1989, "O genius de uma economia : reflexões e propostas sobre o desenvolvimento da Amazônia", in L.E. ARAGON & N.O IMBIRABA, (orgs.) Populações humanas e desenvolvimento amazônico, Belém, UFPa/ARNI/CELA.

SILVEIRA, I. 1979, "Formas do aviamento num povoado pesqueiro da Amazônia", Boletim do Museu paraense Emílio Goeldi, Belém.
THOMPSON, E. P. 1987, A formação da classe operária inglesa, Rio de Janeiro, Paz e

WAGLEY, C. 1957, Uma comunidade amazônica. Estudo do homem nos trópicos, São Paulo, Companhia Editora nacional.
WEBER, M. 1987, La ética protestante y el espíritu del capitalismo, Madrid, Península.
WENSTEIN, B. 1985, "Persistence of Caboclo Culture in the Amazon; the Impact of the Rubber Trade (1850-1920)", in E.P. PARKER (ed.), The Amazonian Caboclo: Historical and Contemporary Perspectives, Willemsburg, Virginia.

### MOUVEMENTS ETHNIQUES ET PATERNALISME DANS UN TERRITOIRE INDIGÈNE EN AMAZONIE

La contribution au débat théorique sur le paternalisme considéré comme un système de domination est ici pensée selon une perspective ethnographique, à partir de l'examen de relations micro-politiques dans un

contexte de conflit inter-ethnique.

Les rapports sociaux présents à l'intérieur d'un groupe mayorúna qui habite le Moyen-Solimões (Haut-Amazone, Brésil) constituent l'objet d'étude. Il s'agit de considérer une situation caractérisée depuis un siècle par l'existence d'un système de commercialisation des produits agricoles et extractifs, et qui implique la domination de la population riveraine (agriculteurs, collecteurs, pêcheurs).

#### LE PATERNALISME COMME SYSTÈME DE DOMINATION

L'exploitation du caoutchouc s'est traduite par la mise en place d'une entreprise mercantile au cours de laquelle plusieurs groupes indigènes ont été soumis au travail forcé selon un système à caractère paternaliste. Les commerçants agissaient comme s'ils étaient les propriétaires des Indiens, dans une société déjà bouleversée par l'existence des banques et la circulation des marchandises manufacturées. Des Indiens ont eux-mêmes participé comme agents de la domination et comme représentants des patrons. L'histoire a néanmoins enregistré des événements dans lesquels la réaction des Indiens a représenté l'émergence des formes d'organisation indigène actuelles. Aujourd'hui, les ethnies autochtones n'ont pas été assimilées par le système dominant, en dépit de la continuité, à un niveau plus global, de la situation historique de domination paternaliste.

Nous analyserons ici le rôle des dispositifs de type nouveau – tels que les organisations politiques créées par les Indiens – dans un contexte où l'ordre paternaliste ancien n'a pas véritablement disparu. Les problèmes liés aux mouvements ethniques sont abordés à partir de l'observation des réseaux sociaux à l'œuvre dans le cadre des processus de représentation

politique dans le territoire indigène du Marajaí/Alvarães/AM.

Dans cette région du Moyen-Solimões, un processus de différentiation sociale s'est développé au sein de la "communauté" indigène à partir de la diversification des acteurs et des rôles sociaux, ceci surtout parmi les

riverains, plus facilement en contact direct avec les influences externes. Ces changements sociaux et économiques ont rapidement produit des ruptures dans les liens traditionnels de clientélisme, sans cependant les faire disparaître totalement.

L'étude est centrée sur les représentations politiques des membres d'un groupe ethnique connu comme "Mayorúna du Marajaí". Il ne s'agit pas d'une communauté fermée : les Mayorúnas sont en contact avec les représentants et les agences de la société nationale, dont les réseaux d'influence se

présentent sous la forme de relations hiérarchiques dynamiques.

Les Mayorúnas habitent le Marajaí depuis le milieu des années soixante, époque à laquelle ils sont venus du Bas-Japurá, où ils habitaient, sur le conseil du prêtre responsable de la paroisse d'Alvarães. La terre sur laquelle ils se sont établis a été achetée par la paroisse et donnée aux Indiens. Pourtant, selon les représentations des acteurs locaux, il s'agissait d'un territoire correspondant à un ancien village indigène (l'aldeia do ouro), où s'étaient réfugiés des Indiens différents des ethnies actuellement connues. À peine installés, les Mayorúnas eurent tout de suite des problèmes, car ils ne s'intégrèrent pas au système de clientèles locales comme l'attendaient les commerçants de la ville d'Alvarães. Plus proches des "communautés de base" (promues par l'évêché de Tefé) et du "mouvement d'éducation de base" (MEB) dans lesquels se sont éngagés, depuis les années 1960, les missionnaires catholiques inspirés par la théologie de la libération, les Mayorúnas s'opposaient plutôt aux commerçants. En 1972, les Mayorúnas ont élu à leur tête, comme chef (tuxaua), Lourival dos Santos Oliveira. En tant que dirigeant indigène, ce chef représentait un dispositif politique apparemment alternatif par rapport au système de patronage traditionnel de la région. Cette élection s'est déroulée dans un contexte de mobilisation politique générale, dans lequel les autres "communautés" riveraines de Tefé, indiennes ou non, commençaient à lutter pour leur autonomie, et à vendre leurs produits à différents commerçants - bien que les options commerciales soient restreintes par l'existence d'un cartel de commerçants siégeant à Alvarães contrôlant fous les réseaux commerciaux de la région. C'est donc au sein de cette situation de changement général que les Mayorúnas ont commencé à revendiquer leurs droits territoriaux, en basant leur auto-identification ethnique sur la représentation d'une loyauté primordiale à un lignage dont serait issu le groupe.

#### **ETHNOGRAPHIE POLITIQUE**

Dans le cadre d'une anthropologie critique, nous suivrons la démarche de l'ethnographie politique (FRIEDRICH 1977), dans laquelle on se propose d'observer des rapports micro-politiques tels que l'exercice du pouvoir par la chefferie indigène, le champ de forces où ce pouvoir est exercé et les limites de sa légitimité. Les Mayorúnas se considérant comme représentés par un chef élu, on peut dire que fut ainsi conférée une efficacité politique globale à leurs actions en tant que collectivité mayorúna. L'ethnie acquit de ce fait une visibilité plus grande vis-à-vis de l'extérieur grâce à cette stratégie de délégation. Cette dynamique de représentation politique fut associée à la poursuite de revendications territoriales face à une situation sociale caractérisée par le clientélisme et l'appropriation privée de la terre par les "patrons". La légitimité d'un tel leader indigène se renforce à

mesure que ses actions acquièrent de la crédibilité parmi les Mayorúnas qui l'on élu, et qui jugent que ses actions peuvent conforter leurs intérêts. Cette légitimité est cependant précaire (*Ibid*, p. 276), car il représente les intérêts d'acteurs dont l'identité est mise en jeu dans un champ de forces conflictuelles, étant donné que les revendications territoriales mayorúnas s'expriment au sein d'un système inégalitaire où les moyens de commercialisation sont contrôlés par de puissants "patrons" avec lesquels ils doivent négocier.

Dans ces conditions, la logique paternaliste tend à se reproduire au sein même du groupe mayorúna, même si elle agit dans le sens du renforcement de leurs intérêts collectifs. Bien qu'il s'engage dans la reproduction des structures paternalistes locales, le leader mayorúna renforce en effet sa légitimité à partir de l'identité collective qu'il incarne, cimentée par la représentation du groupe, et en référence à un système de loyautés ethniques

primordiales qui articule ses liens de parenté et d'affinité.

Les membres du groupe se représentent leur appartenance par référence à un tronc lignager correspondant à l'ethnie mayorúna dans son ensemble. Il ne s'agit cependant pas de continuité biologique avec une ethnie originaire, mais d'une représentation de relations de parenté constituées à partir de la croyance en une origine ethnique commune, associée à la revendication de

droits territoriaux historiques.

Les critères d'incorporation au groupe ne sont pas considérés, dans cette recherche, sous l'angle des relations personnelles entre parents ou voisins, mais sous celui de leurs dimensions organisationnelles et catégorielles (MITCHELL 1973, p. 20). L'ordre organisationnel se définit para les coordonnées politiques des positions occupées par chaque individu dans l'ensemble de ses relations avec son groupe, sa famille, l'Église, la FUNAI (1), les politiciens et l'UNI de Tefé (organisation indigène locale affiliée à l'Union des nations indigènes). L'ordre catégoriel concerne les moyens d'interprétation des actions en terme de stéréotypes sociaux comme ceux qui interviennent dans les processus d'identification associés à la dynamique socio-territoriale et ethnique, qu'il s'agisse des relations des représentants du Marajaí avec ceux d'autres territoires indigènes ou d'autres réseaux non indiens, ou bien de leur relation avec les organisations indigènes et d'autres acteurs politiques tels que syndicats, associations, etc.

Les critères d'incorporation au groupe en vigueur chez les Mayorúnas du Marajaí sont basés, sur des affinités à la fois d'ordre catégoriel et organisationnel, par rapport auxquelles se définit l'investissement personnel de ceux qui s'identifient comme membres du groupe ethnique. C'est de cette manière, par exemple, que les liens de compérage (compadrio) et de parrainage, caractérisés comme parenté fictive, sont socialement efficaces, puisqu'ils cimentent les liens qui constituent la base organisationnelle du groupe. Leur imaginaire reste, en dépit de la crise des valeurs paternalistes, une des conditions de la création des dispositifs politiques susceptibles de correspondre aux attentes des membres du groupe

indigène.

Cependant, la symétrie des relations internes aux Mayorúnas du Marajaí est relative, dans la mesure où elles sont pénétrées par l'asymétrie qui caractérise les relations patron-client, du fait que les réseaux marchands recoupent les liens entre les membres du groupe. Les coalitions sont cependant partie intégrante de la dynamique politique du groupe, en

<sup>(1).</sup> Fundação nacional do Indio, organisme fédéral chargé de la question indigène.

tant que factions gravitant autour d'une chefferie relativement représentative, qui garantit le caractère symétrique des relations entre ses membres, et négocie avec les différents acteurs et agences de la société nationale les intérêts du groupe. Le groupe est considéré ici comme un ensemble d'acteurs impliqués dans des réseaux de réciprocité et des chaînes de dettes économiques et symboliques.

#### LIENS ETHNIQUES ET SOCIAUX

L'influence du catholicisme est très ancienne dans la région. Depuis les premiers temps de la colonisation portugaise, les liens d'alliance et de parrainage entre des individus de positions sociales hiérarchisées ont été consacrés religieusement par les prêtres catholiques. De cette façon, la capture et la réduction de groupes ethniques entiers sur des fleuves comme le Japurá ont été légitimées par l'Église, et l'influence paternaliste instituait la croyance selon laquelle leurs dépendants vivaient sous la protection des patrons, en étant liés à eux par des relations de loyauté réciproque, afin d'éterniser leur dette et leur dépendance.

Quand, avec la nouvelle orientation de l'Église catholique inspirée par la théologie de la libération, furent valorisées les relations internes et égalitaires, de nouveaux alignements organisationnels et catégoriels ont commencé à apparaître. Néanmoins, comme les actions sociales des individus sont informées par les configurations historiques du système social et ses contradictions sous-jacentes, les structures paternalistes ont fait retour dans les relations sociales du groupe, favorisant l'apparition de

nouveaux clivages hiérarchiques.

Depuis les années soixante-dix, les Mayorúnas ont évité de reconduire leurs relations de parrainage et d'alliance avec les patrons locaux, en disant qu'ils ne croyaient pas qu'ils pouvaient tirer quelque bénéfice que ce soit de ce type d'union. Cependant, le chef mayorúna élu a fini par occuper une place centrale dans le réseau des relations intra-ethniques au Marajaí, avec ses neuf fils et dix filleuls. Le groupe mayorúna étudié représentait, en 1989, une population de 336 habitants, répartis en 48 unités familiales.

Une forme politique pyramidale se développe, de cette façon, dans le groupe ethnique, bien qu'un processus de différentiation socio-économique ne soit pas démontrable. La famille de Lourival – et surtout ses fils – a ainsi acquis une position privilégiée dans la hiérarchie politique du Marajaí, car bien que les autres membres du groupe puissent avoir accès à certaines positions dans la vie politique de la région, cet accès est rendu plus facile aux fils du chef. Pour analyser cette redistribution du pouvoir, il faut considérer l'organisation socio-politique du Marajaí comme une

"communauté" mue par une situation de mobilisation ethnique.

Dans le processus de formation de cette "communauté de base", on a observé la superposition de formes d'organisation communautaire traditionnelles et charismatiques, qui supposent l'intervention des agents de pastorale indigènes orientés par des valeurs de l'Église catholique et qui agissent délibérément sur la formation de leaders. La "communauté de base" a aussi une forme d'organisation bureaucratique, qui serait en quelque sorte une "cristallisation" de la forme associative. Trente-six chefs de famille, sur un total de quarante-huit, adhèrent formellement à l'association indigène du Marajaí. Tous participent aux relations d'échange, qu'il s'agisse d'échange de travail ou d'usage collectif des biens

communautaires, comme le bateau acquis par le groupe pour rechercher ensemble les meilleurs prix et acheter des marchandises. Il ne s'agit pas, néanmoins, d'une coopérative commerciale, mais plutôt d'une organisation qui gère l'usage d'un moyen de transport commun qui peut être utilisé par chaque famille qui va à la ville vendre ses produits, acquérir des marchandises et fréquenter les services urbains (santé, éducation, etc.).

Les membres du groupe ont l'habitude de décider, au cours de réunions hebdomadaires, comment seront organisés les ajuris (échange de travail dirigé par le chef d'une unité domestique qui, ce jour-là, invite les autres). L'ajuri est une pratique très répandue dans la région, que l'on retrouve même dans les groupes résidentiels qui ne sont pas organisés sur une base ethnique ou communautaire. C'est une forme d'entraide destinée à réaliser un travail qui ne pourrait pas être exécuté au cours d'une seule journée par la maind'œuvre familiale, comme l'abattage d'un hectare de forêt pour planter le manioc avant la pluie, ou la récolte du manioc pour la production de farine. Le résultat du travail mobilisé dans un ajuri est en général destiné à la production d'un bien approprié de façon individuelle ou familiale, quoique le groupe puisse aussi décider que le résultat du travail d'un ajuri doive être d'usage commun. Celui qui invite est obligé de fournir l'alimentation aux participants, et de rétribuer, par son travail, lors de l'invitation de quelqu'un qui a participé à son ajuri. Selon cette règle de réciprocité, l'échange de travail implique la participation de tous les membres d'une

unité familiale dans l'échange général.

Les ajuris sont en général décidés lors de la réunion hebdomadaire du groupe, avec l'intervention du chef, qui participe de tous les échanges. Étant donné qu'il ne peut pas être présent en personne dans toutes les situations simultanément, il met en action le réseau de réciprocité de sa famille étendue, en envoyant ses fils et les maris de ses filles à sa place. Comme il occupe une position centrale dans l'organisation politique du Marajaí, ses fils atteignent ainsi plus facilement les positions de prestige politique, comme celles de professeur et d'agent de santé. L'exercice de ces fonctions ne débouche pas sur une différentiation économique, parce que leur rémunération ne dépasse pas le revenu de l'activité agricole des autres. Ainsi, bien qu'ils doivent maintenir une activité agricole, les voyages entrepris dans le but de participer à des réunions, à des cours ou à des stages leur imposent de constantes interruptions, qui perturbent la continuité du travail agricole. En compensation, quand ils exercent ces fonctions, ils ont accès aux privilèges associés à la division entre travail manuel et travail intellectuel. Cette deuxième activité permet un bénéfice symbolique, quoique ce bénéfice n'ait pas de retombées directes, en termes de gain économique, qui puisse déboucher sur une différentiation effective. Empêchés de développer des activités de travail agricole normales, ces Indiens militants tardent en général plus que les autres à fonder leur propre unité familiale autonome. Ils demeurent dans la maison paternelle un temps plus long qu'à l'habitude (et qui peut durer plusieurs années), même après leur mariage et la naissance de deux ou trois enfants. La maison du chef du Marajaí abrite ainsi toute sa famille étendue, réunissant la quasitotalité du réseau formé par ses fils, belles-filles, beaux-fils et petits-fils.

La position centrale occupée par ce chef depuis plus de vingt ans implique l'accumulation d'un capital symbolique qui est instrumentalisé par ses fils et beaux-fils. Cela se manifeste par leur accès préférentiel, en tant que "successeurs de lignage", aux positions de dirigeants du groupe. La succession, néanmoins, n'est pas représentée comme naturelle, car ils sont

soumis à des processus de légitimation formelle, comme les élections. Ce type de processus paraît agir, néanmoins, dans le sens d'une légitimation de

la représentation d'une succession selon la ligne de descendance.

L'accès aux fonctions de dirigeant et de représentant de l'Union des Nations indigènes n'est pas dénié aux autres Mayorúnas, mais leur est très difficile lorsqu'ils n'occupent pas la position de fils du chef dans le réseau de réciprocités et ne disposent pas du prestige et du capital symbolique accumulés pendant plus de vingt ans de chefferie. En fait, le système est inégalitaire, car les positions politiques et sociales de prestige ne sont occupées que par les parents du chef. Un membre exemplaire de l'association, fils d'une sœur du chef, qui a participé pendant plusieurs années à l'ensemble des activités collectives, aux ajuris, et qui a travaillé plusieurs années comme responsable du bateau communautaire, ainsi que comme agent de santé, a même dû finir par renoncer à ces fonctions politiques, et quitter le Marajaí pour travailler avec son beau-père, un petit agriculteur riverain.

On peut voir là un des effets du système paternaliste. La distribution inégale des privilèges est observée même dans des situations d'échange rituel de travail comme l'ajuri, où l'intention de réciprocité de l'effort dépensé par les partenaires est pourtant exprimée de façon dominante. Les Mayorúnas ont cependant cherché à perfectionner les mécanismes participatifs par la création de dispositifs non traditionnels de participation, tels que l'élection d'une commission représentative qui doit proposer les problèmes qui seront discutés au cours de la réunion hebdomadaire, où le chef s'exprime en tant que tel, en coordonnant, par exemple, les échanges de travail. Cette commission est formée par des représentants des professeurs, des femmes, des assistants de santé ; il y a aussi des représentants de l'UNI et d'autres organisations auxquelles participent des Mayorúnas. Cependant, ces représentants sont pour la plupart des parents directs du chef, comme ses fils, belles-filles et beaux-

fils, bien qu'y participent également d'autres Mayorúnas. Dans les réunions de la commission sont soulevées des questions relatives aux ajuris de la semaine, aux mesures à prendre lorsque quelqu'un ne rend pas le travail qu'on a mis à sa disposition, à la distribution inégale des biens entre les associés – qui serait un motif grave de suspicion de la loyauté du chef dans l'exercice de son autorité. Citons un exemple : dans une de ces réunions, un agent de santé a mis en cause le critère de sélection des attributions des crédits agricole par la banque. Le budget de la banque alloué aux agriculteurs d'Alvarães était limité au financement de 130 personnes sur l'ensemble des petits producteurs du municipe. Uniquement six Mayorúnas ont été sélectionnés par un technicien de l'EMATER (Entreprise d'assistance technique et d'extension rurale de l'État d'Amazonas). Certains suspectaient, cependant, qu'il avait consulté le chef Lourival pour opérer cette sélection. Pourtant, celui-ci a affirmé, et réaffirmé pendant l'assemblée du lendemain, qu'en fait les financements on été octroyés au hasard, et qu'il n'avait jamais voulu profiter de sa position pour obtenir un gain supérieur à celui des autres associés. Il a également affirmé que s'il était encore accepté pas les Mayorúnas, il "souhaitait leur être fidèle jusqu'à la fin de sa vie". On peut supposer que cette affirmation signifie qu'il a un désir de perpétuer son pouvoir. Au fur et à mesure qu'il intervient dans la répartition de ce pouvoir de représentation parmi ses fils, il paraît vouloir éterniser sa position, avec ce qu'elle représente de continuité collective. Étant donné qu'il réaffirme ce désir dans un moment rituel d'interaction communautaire, la viabilité de cette pérennité est soumise à l'acceptation, par les autres membres de l'association, de sa compétence à remplir cette position de chef et à incarner ce rôle politique emblématique.

#### CONSIDÉRATIONS FINALES

On a analysé brièvement une situation particulière où sont observables des processus induits par le système paternaliste dans un contexte indigène. L'objet a été construit à partir de la perspective de l'ethnographie politique, afin d'examiner des mécanismes de pouvoir et des processus politiques inter-ethniques, dans le réseau partiel focalisé par cette recherche. Le modèle, proposé et discuté par Friedrich, de légitimation des caciques du Mexique a été utilisé dans le cadre d'une réflexion sur l'intervention d'un chef indigène en Amazonie brésilienne. Le groupe ethnique des "Mayorúnas du Marajaí" est particulièrement intéressant pour observer le processus de légitimation de la chefferie indigène, étant donné que, contrairement à d'autres territoires indigènes du Moyen-Solimões, le même leader occupe cette position depuis plus de vingt ans sans que son autorité soit contestée par des factions adverses à l'intérieur du Marajaí, du moins au point de le destituer. Ce fait donne un caractère de singularité à l'organisation politique du Marajaí, car la destitution des chefs indigènes par des factions opposées a été systématiquement observée dans la plupart des groupes indigênes amazoniens du Brésil.

La viàbilité de cette ligne d'analyse est un indicateur de la possibilité de comparer des processus politiques de niveau local dans différentes situations sociales en Amérique latine. Cette préoccupation comparative devient particulièrement importante aujourd'hui, quand s'impose l'exigence d'un raffinement des outils d'analyse des lutte sociales et des mouvements ethniques émergents, étant donné que l'intégration mondiale des marchés entraîne des processus d'exclusion, et par conséquent le surgissement de conflits et la création de dispositifs politiques d'intervention.

L'observation a focalisé les mécanismes politiques associés à la relation entre le mouvement ethnique mayorúna, l'intervention du chef en tant que représentant de ce mouvement ethnique, et une crise du système paternaliste au niveau local, qui n'implique pas, dans cette situation, l'éclosion de conflits sociaux, mais la recherche de nouveaux dispositifs de participation, autant à l'intérieur du groupe ethnique que dans sa relation avec des représentants de la société nationale. Ces dispositifs de participation sont liés à l'expression de revendications territoriales, et associés au processus de structuration du mouvement ethnique lui-même.

Il s'agit de la reconnaissance des relations catégorielles et de l'établissement des liaisons ethniques et intra-ethniques, à partir des liens de parrainage et d'alliance contractés entre les participants des assemblées et des rencontres inter-ethniques, et entre les membres de la direction de l'UNI ou d'autres formes associatives. Quoique, en théorie, ces liens soient considérés comme positifs par les missionnaires catholiques, ils sont parfois vus par eux avec suspicion car, dans la pratique, ils entraînent souvent des liaisons extra-matrimoniales entre représentants de différentes ethnies, liaisons que les prêtres considèrent comme illégitimes et impures, puisqu'en général les Indiens ne souhaitent pas de consécration religieuse de ces unions. D'une façon plus générale, ces nouvelles relations se développent

hors du contrôle des représentants de la société nationale, dans le cadre de l'UNI, et sont portées par l'aspiration à l'autonomie du mouvement des Indiens de Tefé face aux représentants d'institutions non indigènes, principalement face aux organisations indigénistes et aux Églises catholique et évangélique. Il s'agit d'un processus de mobilisation politique, qui suppose l'identification de protagonistes opposés et de forces conflictuelles. Dans ce contexte, la reconnaissance de l'exercice de l'autorité paternaliste non indigène en tant que forme de domination a permis l'agglutination des Mayorúnas du Marajaí autour de la figure paternelle d'un chef, débouchant sur la constitution d'un mouvement ethnique reconnu par les acteurs et institutions de la société nationale. Pourtant, l'insatisfaction vis-à-vis du pouvoir paternaliste représente également la recherche de catégories sociales de référence qui ne sont pas nécessairement des catégories ethniques. Il s'agit de la reconnaissance des inégalités et des privilèges sociaux, et de la mise en évidence des relations de forces produites par l'exploitation paternaliste qui légitime le contrôle, par un groupe restreint d'acteurs, de la chaîne de domination et des réseaux politiques.

> Juillet 1994/janvier 1996 Priscila FÁULHABER Museu paraense Emílio Goeldi, Belém

#### BIBLIOGRAPHIE

ALAVI, H. 1973, "Peasant Classes and Primordial Loyalties" The Journal of Peasant

Studies I (1), pp. 23-62.
BARNES, J. A. 1969, "Networks and political process", in J. C. MITCHELL(ed.), Social Networks in urban situations, Manchester/Lusaka, Manchester University Press

for Institute of Social Research, pp. 51-76.

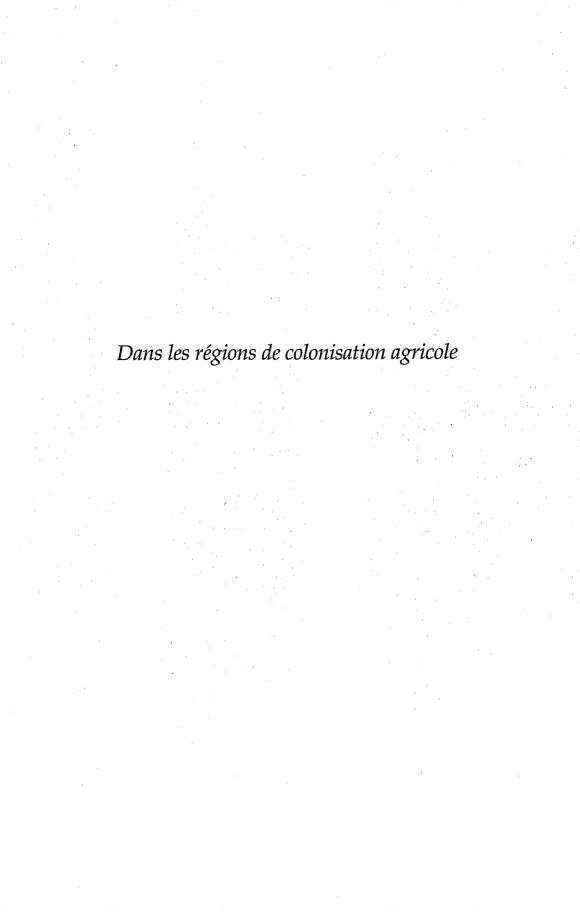
FAULHABER, P. 1987, O navio encantado: Etnia e alianças em Tefé, Belém, Museu Goeldi. – 1992, O lago dos espelhos. Um estudo antropológico do saber sobre a fronteira a partir do movimento dos índios em Tefé/AM, Campinas, Universidade estadual de

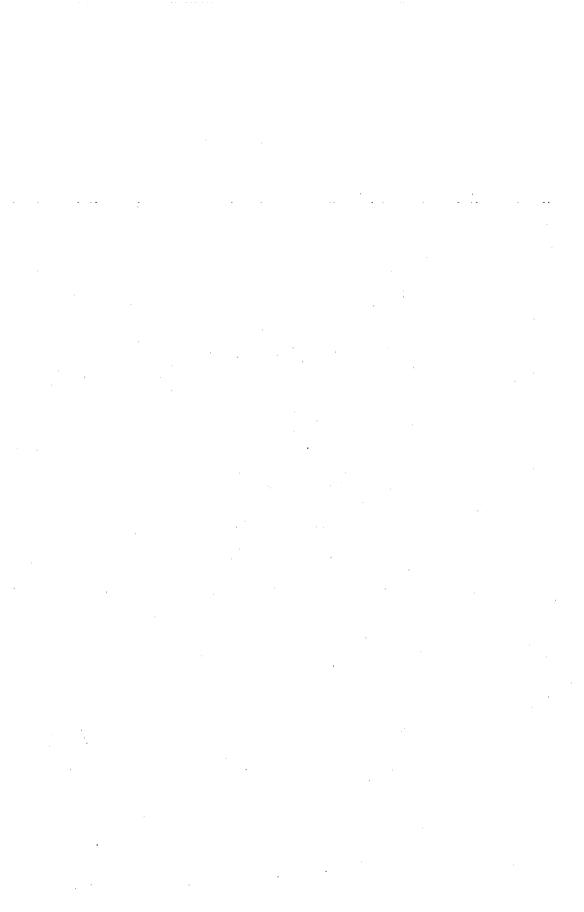
Campinas, Departamento de Ciências Sociais, thèse de doctorat.

FRIEDRICH, P. 1977, "The Legitimacy of a Cacique" in SCHMIDT et al., (org.), Friends, Followers and Factions, Berkeley, University of California Press, pp. 264-279.

MITCHELL, J. C. 1973, "Networks, Norms and Institutions" in BOISSEVAIN &

J. C. MITCHELL (eds.), Network Analysis Studies in Human Interaction, Paris-La Haye, Mouton.





## INTERMÉDIATION MARCHANDE ET EXPLOITATION PAYSANNE LE CAS DU SUD-OUEST DU PARANÁ – BRÉSIL

Les relations marchandes des petits producteurs du Sud-Ouest du Paraná vont au-delà de simples rapports d'échange et de niveaux de prix perçus. L'intermédiation par les bodegas (sortes de bistrots-bazars implantés dans les campagnes profondes) pour la commercialisation de leurs produits a permis l'émergence d'un véritable système d'exploitation reposant sur des relations personnelles entre clients et marchands. Il est communément admis que l'introduction du capitalisme a éliminé ce type de relations sociales. Nilson Maciel de Paula (1), notamment, dans son étude sur la correspondance entre le niveau de développement de l'agriculture et celui du réseau commercial dans cette microrégion du Paraná, distingue deux périodes : celle allant jusqu'à la consolidation de l'occupation de la région (fin des années 1960), et celle partant de l'introduction de la modernisation de l'agriculture (années 1970).

D'après son analyse publiée en 1983, la première période correspond à l'émergence de ce système de commercialisation par intermédiaires fondé sur des relations personnelles, et la seconde aurait amené sa dissolution (plus ou moins rapide en raison de divers facteurs). Nous tenterons de démontrer que la modernisation de l'agriculture a, au contraire, contribué au renforcement de l'hégémonie de certains intermédiaires locaux, encore présents en 1994. Les transformations qu'elle a pu apporter dans les campagnes ont, en effet, entraîné la création d'un nouvel espace propice au développement de l'intermédiation marchande et d'un véritable système

d'exploitation paysanne caractérisé comme paternaliste.

<sup>(1)</sup> N. Maciel de PAULA, Os camponêses e a intermediação commercial: um estudo sobre as relações mercantis dos pequenos produtores do sudoeste paranaense, Rio de Janeiro, UFRJ, 1983, Dissertação de pós-graduação em desenvolvimento agrícola da UFRJ Rural, 268 p.

#### OCCUPATION DU SUD-OUEST DU PARANÁ ET PREMIERS ÉCHANGES MERCANTILES

L'occupation du Sud-Ouest du Paraná est intervenue au début du XX<sup>e</sup> siècle. Jusque-là, cette région constituait un vide démographique comptant moins de 3 000 habitants concentrés à l'est, dans la zone de *campos*, en raison des activités liées aux fazendas d'élevage.

#### Le passage des caboclos (2)

Une lente pénétration d'est en ouest a été entreprise par les excédents de population des fazendas de bétail s'enfonçant dans la forêt et les *caboclos* du Rio Grande do Sul, chassés par les migrations européennes. Un autre courant d'occupation est venu de l'ouest, formé d'Argentins ou de Paraguayens à la recherche de plants d'erva-maté (ou Ilex Paraguainais), le maté étant devenu un produit très prisé sur les marchés d'Amérique du Sud (3).

L'économie cabocla est basée sur la relation qu'une population numériquement peu expressive (0,5 habitant au km²) établit avec la forêt vierge. Les principales activités reposent dans un premier temps sur l'extraction d'erva-maté et la vente de peaux d'animaux tués à la chasse. L'agriculture ne joue qu'un rôle secondaire. À partir des années 1930 (fondation des premiers abattoirs dans le Paraná), la suinoculture selon le

système du safrista (4) s'intensifie.

Les premiers temps, l'inexistence de voies de communication entrave toute forme de commercialisation côté brésilien. La grande majorité des produits extraits de cette région est absorbée par le territoire de Missiones (Argentine). Le Sud-Ouest du Paraná est encore une région périphérique sans aucune expression politique ou administrative. Les relations commerciales restent modestes et les caboclos ne représentent pas une population économiquement intégrée. Les transactions se résument à un système de troc avec une circulation monétaire minime. La liaison entre le caboclo et le consommateur est assurée par le bodegueiro, petit commerçant fournissant les vivres de première nécessité (sel, sucre, vêtements, quérozène, médicaments...). Ce système crée un lien de dépendance assez étroit entre le caboclo et le commerçant récepteur de l'erva-maté qui représente la première manifestation de l'intermédiation. L'intensification de la production porcine amorcera le désenclavement de la région et l'extinction du système agraire forestier pratiqué par les caboclos.

(3) R. L. CORREA, 1970, "O Sudoeste paranaense antes da colonisação", Revista brasileira de Geografia, XXXII (1), pp. 87-98.
(4) Littéralement: "récolteur". Ce dernier viendra modifier le système d'engraissement des describes de la colonisación de la colonisaci

<sup>(2)</sup> Désignant à l'origine le métis de blanc et d'indienne, le terme est largement utilisé aujourd'hui dans tout le Brésil pour représenter le petit paysan démuni. Il est ici employé dans son sens premier.

<sup>(4)</sup> Littéralement : "récolteur". Ce dernier viendra modifier le système d'engraissement des porcs du caboclo en l'incitant à défricher de grandes étendues puis à les ensemencer en maïs destiné à l'engraissement de porcs de race rustique. Bien que la population reste en majorité itinérante, la création des premiers noyaux de peuplement basés sur ces activités a constitué l'embryon de l'actuel réseau urbain du Sud-Ouest.

#### LA SUBSTITUTION DES CABOCLOS PAR LES MIGRANTS DU SUD

Au début des années 1940 commence une grande vague d'installation de scieries venant du Sud (Rio Grande do Sul et Santa Catarina). Elle sera à l'origine de la création de beaucoup de villages: autour de la scierie s'installent les maisons des travailleurs et une petite boutique fournissant les produits de base. Quelques familles d'agriculteurs les suivent et vivront en nourrissant les ouvriers de leur petite production. C'est toutefois la mise en place du projet de "La marche vers l'ouest" par le Président G. Vargas et la création de la Colonie agricole nationale Général Osorio (CANGO) qui déclencheront l'occupation massive de la région par les paysans du Sud. Les familles de colons, en majorité d'origine allemande et italienne, sont à la recherche de meilleures conditions de vie. Dans leur région de provenance, la dégradation des sols provoquait une forte diminution des rendements, phénomène qui s'amplifiait à chaque récolte. En outre, à la surdivision des lots familliaux venait s'ajouter une forte pression latifundiaire.

La conséquence de cette colonisation ne se fait pas attendre : la substitution des colons à la population cabocla est totale : sociale, économique, ethnique et culturelle. Le porc, le haricot et le maïs représentent les produits de plus grand poids de leur structure productive et sont responsables de l'auto-suffisance familiale comme de sa monétarisation à travers la commercialisation des excédents. R. L. Correa nous informe que quelques bodegueiros et safristas ayant prospéré sont restés dans la région et ont joui d'un grand prestige auprès des nouveaux migrants. Certains d'entre-eux sont même devenus, dans les années 1950, maires et chefs politiques des

nouveaux municipes qui étaient créés.

À l'époque, les producteurs de la région constituent un ensemble relativement homogène s'adonnant aux mêmes cultures, disposant des mêmes techniques de production et héritant des mêmes traditions. Il existe une certaine égalité sociale dans la mesure où le travail n'apporte pas de gains différenciels suffisants pour promouvoir une hétérogénéité interne. La déficience de la voierie explique encore que le surplus de produits agricoles ne se traduise pas par l'accumulation économique des familles paysannes (5). En effet, la structure commerciale ne s'est réellement implantée qu'à la fin des années 1950, lorsque le flux migratoire s'est intensifié.

# LES ANNÉES 1960: LA CRISTALLISATION DE LA FRONTIÈRE PAYSANNE ET DU SYSTÈME DE COMMERCIALISATION DES PRODUITS AGRICOLES

La population du Sud-Ouest est passée de 76 373 habitants en 1950 à 230 379 en 1960 et 446 360 en 1970. Le taux de croissance de la population du Brésil à l'époque était de 3,12 %, celui du Paraná de 7,23 % et celui du Sud-Ouest de 12,4 %. En 1950, il existait deux *municipes* dans la région. En 1970, il y en a vingt-quatre. Cet afflux de colons a donné une grande impulsion à l'avènement de nouveaux noyaux ruraux de peuplement, et profondément modifié le premier schéma d'organisation du marché local, en attirant un

<sup>(5)</sup> Les premiers colons arrivés dans la région nous ont décrit les premières années après l'installation où il n'apparaissait que de temps à autre un commerçant (du Rio Grande do Sul) pour écouler leur production. Tous se souviennent d'avoir perdu 20 à 30 sacs (de 60 kg) de haricots non vendus. Cf. A. LE BORGNE, 1990, Évolution et transformation d'une région agricole pionnière en zone de départ : le cas de Pranchita, Sud-Ouest du Paraná, Paris, IEDES, Mémoire de 3e Cycle – Développement agricole, 81 p., multigr.

contingent considérable de petits commerçants qui domineront la sphère de circulation des marchandises. L'installation de bodegas représentait une nécessité pour des colons qui arrivaient du sud avec déjà un certain degré de mercantilisation. Cependant, la distribution spatiale atomisée d'une production familiale réduite dont seul l'excédent était commercialisé a conditionné la formation de la structure commerciale en multipliant les intermédiaires entre le producteur et le consommateur. La littérature en recense quatre types opérant dans cette nouvelle structure: le colon commissionnaire, le bodegueiro, l'atacadista (revendeur et distributeur) et les camionneurs. Les deux premiers ont un lien étroit avec le milieu rural tandis que les deux autres sont installés en ville.

Le commissionnaire est un colon plus ou moins aisé regroupant la production de ses voisins ; tâche pour laquelle il reçoit du *bodegueiro* une commission. Son existence sera éphémère, notamment en raison du fait que pour les agriculteurs, il est vital que le schéma de commerce articule la vente des produits agricoles avec la fourniture de biens de consommation

non élaborés sur l'unité de production.

Le bodegueiro possède un commerce en pleine zone rurale et opère comme représentant des commerçants de la ville. Il est donc le principal agent de la chaîne commerciale. Au fur et à mesure de son expansion, il devient plus indépendant dans son rôle d'acheteur et de banquier auprès des paysans.

Alors que le *bodegueiro* se consacre au commerce des céréales, le camionneur réalise plutôt la commercialisation des porcs. Il dépend aussi de l'échelon supérieur des *atacadistas* mais, résidant en ville, n'obtient pas le même degré de confiance auprès des paysans que les commerçants locaux. Il amène fréquemment des produits manufacturés dans la région.

L'atacadista est celui qui relie le bodegueiro au marché consommateur, celui qui assume la position d'articulation entre l'économie paysanne et l'économie nationale. C'est lui qui connaît en réalité les canaux de distribution de la production et les mécanismes du marché qui déterminent

la fixation des prix.

C'est donc réellement l'organisation spatiale du Sud-Ouest (très faible concentration foncière) qui a conditionné l'organisation du système de commercialisation, contraint d'atteindre une offre atomisée, au niveau tant des producteurs que des intermédiaires. La structure foncière complique et renchérit le flux commercial. Et ce processus de circulation crée de nouvelles relations sociales en même temps que se greffe la valeur des marchandises : les transactions sont réalisées sur une base extra-économique de confiance et de solidarité personnelles. Nombre d'auteurs ont signalé combien la relation entre producteur et *bodegueiro* était caractérisée par l'existence d'un engagement personnel capable de dissimuler l'exploitation des agriculteurs, réalisée au cours de leurs transactions commerciales, et leur dépendance :

La vente de céréales ou l'achat de biens de consommation par le producteur se passe dans une relation apparemment d'égal à égal (6), au niveau de la région ou de la communauté, où prévalent l'approximation personnelle de compadrio (7) et d'extrême confiance. [...] S'est donc

<sup>(6)</sup> Les textes originaux ne sont pas soulignés.
(7) "Compadrio: relation existant entre compadres; Compadre: terme qui fait référence à une relation de parenté rituelle entre un homme et le parrain de son fils, mais aussi terme d'adresse couramment utilisé entre voisins qui travaillent ensemble et résident à proximité les uns des autres, indépendamment d'un rite", selon R. ARAÚJO, La cité domestique, Paris, Université de Paris X, 1993, thèse de doctorat, 377 p., multigr.

établie une voie d'exploitation du producteur dans les deux sens, alimentée par le monopole des liens du bodegueiro avec le reste de l'économie"(8).

Ce qui caractérise ce cadre c'est la personnalisation des relations sociales ; d'une certaine façon, la fonction de bodegueiro est subsidiaire à la personne. Le bodequeiro est capable de comprendre les difficultés par lesquelles passe l'agriculteur, de lui prêter de l'argent... Il est évident que chacune de ces opérations "d'aide" implique, à un degré plus ou moins élevé, une relation de dépendance et augmente les bases de l'exploitation de l'agriculteur par le commerçant. Mais ce qui est important ici c'est que cette relation apparaisse comme étant de personne à personne (9).

Installé en pleine zone rurale et bon connaisseur des habitudes des paysans et des conditions de production locale, car possédant généralement une petite propriété rurale (10), le bodequeiro est

l'intermédiaire de confiance du paysan (11).

Dans leur diagnostic faisant le bilan de presque dix ans d'action dans la région, les techniciens de la GETSOP soulevaient également le problème de la double spoliation commerciale exprimée dans la relation producteur-

bodegueiro (12).

Lorsque les agriculteurs enquêtés (13), ayant modernisé avec succès leur système de production, comparent leur situation actuelle (cotation des productions dépendant des changements de politique agricole ou du marché international) avec celle des années 1960, nombreux sont ceux qui évoquent "le bon temps où le prix se discutait avec le marchand". Cette réaction estelle la preuve du bon fonctionnement du système d'exploitation, d'une dissimulation réussie de la spoliation ?

En l'absence d'alternativés de commercialisation, d'accès au capital et aux biens de consommation, les possibilités de développement de ce mode d'exploitation basé sur des relations personnelles et sur une accumulation de fonctions sont d'autant plus grandes. Ces rapports personnels inégalitaires

maintiennent le paysan sous une dépendance systématique :

- La grande incidence des achats à crédit reflète une circulation monétaire très restreinte entre client et marchand. La relation commerciale se base principalement sur le troc. Les transactions se déroulent selon le système de caderneta (14), répandu dans tout le Sud-Ouest du Paraná: c'est-à-dire que le marchand fait une comptabilité (souvent manipulée) des débits du client dans un carnet (équivalent des achats de la période de soudure durant laquelle la bodega fournit les biens nécessaires à la consommation familiale) et le paysan lui délivre sa production (en tout ou partie) pour solder sa dette.

N. M. de PAULA, op. cit.
R. ABRAMOVAY, Transformações na vida camponesa: o caso do Sudoeste paranaense, São Paulo, Universidade de São Paulo, 1983, tese de mestrado política propriétés gurales cont devenues

Nous avons pu constater qu'aujourd'hui ces petites propriétés rurales sont devenues (10)de grosses exploitations.

<sup>(11) &</sup>quot;Cidade e região no sudoeste paranaense", Revista Brasileira de Geografia, XXXII (2), 1970,

pp. 3-155.
(12) GETSOP (Groupe exécutif des terres du Sud-Ouest du Paraná)/INDA (Institut national AMOP (Association des Municives du Sud-Ouest du Paraná): de développement agraire)/AMOP (Association des Municipes du Sud-Ouest du Paraná): Prediagnóstico Processione de Sudoeste do Paraná, Curitiba, Delegacia do INDA, 1969.

Cité par J. B. FERES, op. cit.
(13) A. LE BORGNE, op. cit.
(14) J. B. FERES, 1990, Propriedade da terra: opressão e miséria - O meio rural na historia social do Brasil, CEDLA, nº 56, 600 p.

- Parallèlement à cela, le bodegueiro rend au producteur une série de services tels que le transport vers la ville, l'aide financière en cas de maladie, les prêts d'argent pour régler l'achat d'équipement ou de terre... Ce rapprochement crée une relation de compadrio dans laquelle le commerçant compte sur son crédit moral auprès du paysan, renforçant par là l'obligation de délivrer la récolte et rendant plus étroits les liens personnels qui permettent l'approfondissement des différences économiques (15). D'un autre côté, le commerçant est aussi agriculteur, ce qui constitue un point d'égalité entre eux et renforce leur sentiment de

Étant donné cette configuration particulière de la structure commerciale régionale dans les années 1960, et bien que sa production entre dans un ample circuit mercantil, le paysan reste maintenu à l'écart du marché par une relation caractérisée par des liens non seulement économiques mais aussi personnels, justifiés par son rythme d'activité. Il s'agit d'un "marché captif<sup>a</sup> tel que le qualifie Abramovay. Cette hégémonie du bodegueiro, maintenue grâce à l'exclusivité dont il jouit au sein des rapports marchands des paysans, va se trouver ébranlée par la modernisation de l'agriculture

qui va introduire de nouveaux circuits commerciaux.

#### LES ANNÉES 1970 : MODERNISATION DE L'AGRICULTURE ET TRANSFORMATION DES CIRCUITS DE COMMERCIALISATION

L'entrée du grand capital [dans l'agriculture] a eu une mission rédemptrice. Elle a cassé les liens locaux et par là, ouvert de nouveaux horizons à l'existence sociale du paysan. Le marché a acquis, aux yeux du petit paysan, une existence indépendante des personnes (16).

De Paula, s'appuyant sur les travaux d'Abramovay, démontre comment les transformations du processus productif (utilisation de nouvelles techniques et de nouveaux intrants pour de nouvelles productions) et des liens que l'agriculteur entretient avec le milieu urbain, provoquées par la modernisation de l'agriculture dans les années 1970, vont profondément modifier le cadre des relations producteur-marché. Le développement de nouvelles alternatives de commercialisation (firmes d'exportation, coopératives) et de financement (le crédit agricole subventionné est le moteur de la modernisation de l'agriculture), mais également l'extension et l'amélioration du réseau routier ont accentué les communications entre le milieu rural et la ville. Le développement de la région Sud-Ouest, grâce à une plus grande intégration à l'économie nationale, rompt l'hégémonie des petits commerçants. Le cercle des relations de production et de commercialisation est chaque fois plus étroit (notamment dans le cas du soja), et le système d'achat et vente des familles paysannes n'obéit plus au critère de la connaissance personnelle mais à celui du meilleur prix. Le commerçant commence alors à perdre une partie de ses rôles en faveur d'autres éléments qui surgissent dans la région au travers d'une économie plus urbaine (17).

(15) N. M. de PAULA, op. cit.

<sup>(16)</sup> R. ABRAMOVAY, op. cit.
(17) N. M. de PAULA, op. cit. Il faut également souligner le rôle du phénomène de concentration des terres (entraînant une perte de population) et de l'urbanisation des familles les plus capitalisées décidant de ne plus résider sur leur lieu de production
Cetta délocalisation en masse a entraîné l'extinction de nombreuses

Ce phénomène n'est pas particulier au Sud-Ouest du Paraná. Brum constate lui aussi, dans son étude sur les répercussions de la modernisation de l'agriculture sur le Planalto Gaucho (18), que le développement du binôme blé-soja a apporté de profonds changements au niveau de l'activité commerciale locale, et notamment la disparition de petits commerçants. Il observe la mise en place d'un "nouveau type de marché qui ne fonctionne plus sur la base de l'amitié et de la tradition mais devient anonyme et chaque fois plus compétitif en termes de prix". L'agriculteur s'intègre complètement au marché par l'acquisition de machines et d'intrants nécessaires à la production agricole, de biens de consommation durables qui transforment le style de vie de la famille rurale (automobile, électroménager...), mais aussi de produits destinés à l'alimentation familiale, puisque les conditions favorables au secteur agro-exportateur ne tardent pas à se répercuter sur l'évolution des productions traditionnellement vivrières.

Toutefois, le recours au crédit agricole (nécessaire pour accéder aux avancées technologiques) ne sera pas général et la modernisation ne sera pas pour tous. Des terrains accidentés ne permettant pas de mettre en œuvre le modèle technologique exigé, une échelle de production insuffisante ou une insolvabilité financière constituent autant de barrières pour l'accès au crédit. Le financement de la production de l'agriculteur se déroule dans un climat différent de celui de la relation personnelle paysan-bodegueiro. Cependant, les banques fournissant le crédit "impersonnel et indiscuté" (19) facilitent, par l'application de critères de sélection, la mise en place d'une

différentiation entre producteurs.

Dans une société relativement homogène comme le Sud-Ouest du Paraná, les effets de la différentiation sont particulièrement visibles (20). En particulier, la configuration de la localisation des exploitations s'en trouve modifiée: la modernisation de l'agriculture se concrétise par une extension des grands domaines sur les terres mécanisables et un repli des petits propriétaires, des métayers et fermiers dans les zones les plus accidentées. En provoquant une différentiation entre systèmes de production, elle entraîne la formation d'une périphérie, espace propice au développement

et renforcement du rôle des bodequeiros.

Nilson de Paula note que dans les zones où le paysan s'est maintenu avec les mêmes caractéristiques technologiques que celles des années 1960, sa relation avec le marché s'est peu altérée. Là où l'entrée du progrès technique a été moins intense, la résistance des agents commerciaux est plus forte. Néanmoins, ce que nous avons observé n'est pas une simple "survie du système dans les méandres de la modernisation agricole", mais la constitution d'un espace garantissant le maintien et le renforcement des mécanismes personnalisés de commercialisation en raison de l'éloignement de l'infrastructure plus ample du marché et de l'impossibilité d'accéder à la modernisation du système de production.

(20) Les conséquences de cette différenciation par le crédit rural ne se résument pas, comme le décrit J. B. FERES, à la création de deux couches distinctes de paysans : les pauvres et les aisés, mais produit un éventail de nouvelles catégories.

communautés et par conséquent la disparition (ou le déplacement) des *bodequeiros* en place. Beaucoup se sont reconvertis en camionneurs/transporteurs.

place. Beaucoup se sont reconvertis en camionneurs/transporteurs.

(18) A. J. BRUM, 1988, Modernização da agricultura, trigo e soja, Vozes, 200 p.

(19) J. B. FERES, op. cit.

#### PERSISTANCE ET RENFORCEMENT DU SYSTÈME D'EXPLOITATION

Aujourd'hui, vingt ans après l'introduction de la modernisation de l'agriculture, nous constatons l'existence en parallèle de deux modes de commercialisation (21): une commercialisation directe par les firmes et une commercialisation par les intermédiaires. Les firmes céréalières, dont la plupart des propriétaires ou gérants sont d'anciens atacadistas, pénalisent les petits et moyens producteurs (récoltes en quantités réduites ou productions non exportables comme le mais ou haricot) en privilégiant la production de soja et de blé à grande échelle. Le bodegueiro se révèle alors à la fois comme un élément utile aux firmes, en regroupant et emmagasinant les petites récoltes éloignées de leurs silos, et comme le passage obligé pour l'écoulement des productions des familles isolées (22). Seuls les producteurs de lait (marchandise offrant un revenu régulier qui permet de faire face aux dépenses mensuelles) ou de tabac (deux produits qui ne passent pas par le même circuit marchand) échappent à ce lien de dépendance. La plupart d'entre eux réussissent à accumuler, à profiter de leur surtravail et investissent dans le bétail (23).

Le caractère sélectif du crédit agricole a également renforcé la fonction de prêteur d'argent du bodegueiro (24) auprès des exclus des financements bancaires. En effet, la modernisation du système de production implique une intégration au circuit commercial tant en amont (fourniture d'intrants et d'équipements au travers du crédit agricole) qu'en aval (vente de la récolte) du processus productif. Incités à produire du soja (même en quantités réduites, manuellement ou par le biais de la location de travaux) par les conditions favorables du secteur agro-exportateur, ces exclus des financements bancaires recourent au bodegueiro (avance pour l'acquisition d'insecticides par exemple). Ces prêts en nature ou en argent compromettent la récolte suivante par des taux usuriers et lient le paysan au marchand jusqu'au complet paiement, souvent réalisé par une décapitalisation (25).

L'histoire de chacun des bodegueiros, leur manière de construire leur réseau de clientèle et de mettre en place un système leur permettant de s'approprier la valeur du surtravail des paysans diffèrent selon le cas. Cela s'explique justement par le fait que ce mode d'exploitation repose sur des relations personnelles entre le marchand et ses clients. Il est cependant possible d'élaborer, d'après les enquêtes réalisées en 1993 auprès des bodegueiros du municipe de Pranchita (26), un canevas de caractéristiques communes.

autónomie par rapport au commerçant.

(24) Et également de "placeur d'argent", fonction qui lui permet de prêter de plus grandes

(26) Installés depuis une vingtaine d'années (c'est-à-dire depuis la modernisation de l'agriculture et les premières migrations internes) dans les zones les plus reculées et

<sup>(21)</sup> A. LE BORGNE, op. cit., complété par un relevé de données en 1993.
(22) Il est intéressant de signaler que toutes les bodegas se situent à un carrefour où le bus communal s'arrête. La plupart du temps, elles font partie de l'ensemble école-église-poste de santé-salle des fêtes-terrain de de football... C'est-à-dire qu'elles se trouvent au centre des activités économiques et sociales de la localité.
(23) Selon P. LÉNA (*Cahiers des Sciences humaines*, XXVIII (2), 1992, pp. 209-234), l'élevage est un

moyen de se soustraire à l'exploitation marchande car il confère au paysan une grande

<sup>(25)</sup> Les paysans préfèrent emprunter au marchand plutôt qu'à un voisin car "c'est lui qui a l'argent dans l'heure quand il y en a besoin". Ne disposant pas de ressources suffisantes pour entretenir leurs sols (talus anti-érosion, engrais...), les petits producteurs manuels ont souffert d'une chute régulière des rendements entraînant l'abandon de la culture du soja en 1989. Néanmoins, le lien de dépendance est tel qu'ils ne peuvent, la plupart du temps, s'en défaire qu'au prix d'une décapitalisation.

Comme à l'origine, le plus gros de leurs opérations consiste en la vente de produits alimentaires de base (sel, huile, levure...), des produits de nettoyage, un peu de vaisselle, d'outillage, sandales, chapeaux... sur lesquels ils prélèvent une marge de 30% environ. Les plus aisés vendent aussi des semences en échange de la récolte. La plupart des ventes se font à crédit, les colons réglant leurs comptes en délivrant la récolte déjà engagée sur pied. Certains, pour solder leurs dettes, fournissent au bodegueiro des œufs, poules, ou fromages... qu'il revend avec 15 ou 20 % de marge aux autres habitants du lieu-dit. Nous avons même rencontré le cas de paysans empruntant de l'argent au mari pour régler les achats de marchandises effectués auprès de la femme. Tous les commerçants continuent d'utiliser un cahier ou des fiches pour enregistrer les dépenses de chaque client. Beaucoup reconnaissent que le système de troc (produits alimentaires ou semences contre récolte) est pour eux le seul moyen de s'assurer la clientèle et que le regroupement des productions (second volet important de leur activité) garantit la sécurité du paiement (27). Depuis quatre ans cependant, ils constatent que les colons ont plus de mal à rembourser (crise économique, récoltes moins bonnes). Des familles qui ont émigré vers le Mato Grosso nous ont exposé leur volonté de se libérer de la dépendance du bodegueiro :

À la fin, ça ne rapportait plus de travailler, ça faisait trois ans que je voulais vendre [c'est-à-dire depuis 1989]. Y avait plus moyen. À la fin de l'année, il ne restait plus rien, pour acheter des vêtements... rien! Les cultures ont commencé à rendre moins bien chaque fois. On travaillait, on prenait de la terre [en location] pour planter, et on n'avait aucun bénéfice. On gaspillait ce que l'on avait déjà. Tous les ans, il fallait acheter à crédit, alors vous voyez bien que de ce que je faisais il ne restait rien. Seulement pour manger, seulement pour manger... Quand on regarde, tout part avec le bodegueiro. Ici on est salarié, mais on s'est libéré de ce problème (28).

La circulation monétaire devient, par conséquent, de plus en plus restreinte entre marchands et clients; ces derniers n'accumulent plus. Au contraire, certains commerçants vont se payer chez le colon en saisissant le petit bétail, l'outillage... jusqu'à ce qu'il leur cède sa terre. Dans le cas d'un marchand *crente* (29) traitant avec toutes les familles de même religion de la région, la menace utilisée contre les mauvais payeurs est l'exclusion du groupe. Hormis ce châtiment d'ordre religieux entraînant l'exclusion sociale, les "marchands-saisisseurs de biens" perdent leur crédit auprès des paysans (30); ils ne sont plus considérés comme le bon *compadre* à la patience reconnue, acceptant de reconduire les dettes. Beaucoup de paysans

accidentées du *municipe*, ils traitent avec 50 à 200 familles en moyenne. Il existe réellement un *bodegueiro* par lieu-dit comme le décrit F. PAPMA ("The Soybean Generation, The Modernization of Peasant Agriculture and Succession in the Peasant Family: A Case in Southern Brazil", ASSESOAR, 1990, 24 p.), mais très rares sont les cas où il n'opère qu'au seul niveau de la communauté.

<sup>(27)</sup> Tous disposent d'au moins un camion pour regrouper la marchandise et la transporter vers la ville, service pour lequel 3 à 5 % du produit sont retenus lorsqu'il s'agit du fret de grandes quantités. Les quantités réduites sont achetées au prix du jour, stockées et revendues ensuite aux firmes de gros.

<sup>(28)</sup> Réflexions de paysans originaires de Pranchita enquêtés à Nova Mutum (Mato Grosso) en 1993.

<sup>(29)</sup> Croyant. Terme utilisé par le mouvement pentecôtiste sans distinction de religions.
(30) Certains sont réellement méprisants ; tel ce marchand se définissant comme "acheteur des produits des colons, gens couards et sans honneur. Je vends, mange et fais la fête", exprimant ainsi l'exploitation dont il est l'auteur.

se défont du lien qui les unit, au prix d'une décapitalisation, pour traiter avec un bodegueiro connu pour être plus clément, plus paternel, qui ne refusera pas, malgré sa lourde créance, de leur accorder quelques services.

En effet, outre un certain nombre de services publics qu'il assure par obligation (tous reçoivent le paiement des factures d'électricité, quelquesuns ont le téléphone public), le marchand est celui qui, le cas échéant, transporte les malades vers la ville, offre une assistance aux anciens pour l'élaboration des dossiers de retraite et fait les démarches nécessaires, prête un peu d'argent de poche pour les fêtes locales... Il cumule également la plupart des fonctions sociales de la localité telles les présidences d'écoles, d'Église et des différentes associations. L'un des enquêtés a construit un terrain de football, fournit les maillots et assure le transport des joueurs (clients ou fils de clients). Sa femme offre régulièrement un goûter le jour de la fête des enfants et des cadeaux à l'occasion de la fête de Noël. Le couple est invité à être témoin lors de mariages dans la communauté : il est en effet le seul à avoir les conditions d'offrir la tenue de la mariée et d'emmener le jeune couple en voiture jusqu'à la paroisse. De plus, la femme donne souvent des conseils de régulation des naissances et offre parfois le trousseau du premier bébé. Ils sont aussi parrain et marraine de nombreux enfants de leurs clients qui espèrent ainsi assurer une protection et un meilleur futur à leur progéniture. Cette affiliation resserre les liens existants. Au-delà de la dette financière apparaît alors un sentiment de reconnaissance infinie, une "dette imaginaire" renforçant la condition d'obligé du paysan et de sa famille.

Leur position de contrôle du circuit commercial a donc permis la promotion sociale des marchands, grâce à laquelle ils assurent aujourd'hui un rôle de redistributeur qui permet de caractériser ce mode d'exploitation comme paternaliste. Elle leur a aussi assuré un niveau d'accumulation significatif: outre le fait de vivre dans de bien meilleures conditions que leurs clients, les marchands ont tous investi dans l'achat de terres depuis le début des années 1980 et ont aujourd'hui des surfaces égales à celles des plus gros propriétaires de la région dont ils ont adopté le système de production: blé-soja sur les terres mécanisables et investissement dans les pâturages et l'élevage bovin depuis 1987-1988 sur les terrains pentus. Plusieurs se sont également lancés dans la production de tabac sur les terres de petits producteurs qu'ils ont rachetées ou récupérées en règlement de dettes. Mais il n'en reste pas moins que: "La bodega rend mieux que

l'agriculture" (31).

La majorité des marchands se soumettent le travail des paysans indirectement par la "dette imaginaire", l'obligation, et non directement en tant qu'ouvriers agricoles. Il est vrai que tous emploient des *peões* parmi leurs clients pour des travaux occasionnels à réaliser sur leur exploitation, mais les journées de travail sont payées le soir même. Par contre, ceux qui s'approprient la terre de petits paysans en règlement de leur dette ne perdent pas une clientèle; ils s'offrent des métayers, reconnaissants de ne pas avoir été contraints à partir vers la ville, en les autorisant à rester vivre et travailler sur leur ancienne propriété.

Pour assurer leur mode d'exploitation des paysans, les marchands doivent éliminer toute forme de concurrence. Les petits bars récréatifs désireux de commercialiser les récoltes de leurs clients sont le plus souvent dénoncés par les détenteurs du réseau pour irrégularités dans leur nouvelle

<sup>(31)</sup> Réflexion de marchands enquêtés à Pranchita en 1993.

activité. Quant aux coopératives, elles ont mauvaise presse auprès des petits agriculteurs (réputation que les bodegueiros ne se privent pas d'aggraver) en raison de différents cas de faillite et des "décomptes importants" (en réalité dus à un contrôle plus sérieux de la qualité des produits et à une participation au capital). En outre, elles refusent de vendre à crédit de trop petites quantités de marchandises. Il n'existe pas d'alliance formelle entre les différents bodegueiros, mais en réalité le prix des marchandises vendues dans les boutiques varie très peu d'un endroit à l'autre. Tous entretiennent des liens étroits avec la bureaucratie et les notables locaux, et, selon leur propre expression, "sont bien avec les gérants

des firmes de grains"...

Malgré tout, leur plus grande arme reste qu'ils fondent leur clientèle sur l'amitié, la confiance, la relation de compadrio (qui constituent "le charme des négoces", déterminent la valeur des productions vendues par le paysan) (32) et, par conséquent, sur la création d'une obligation, d'une dette imaginaire exigeant la fidélité. En cas de trahison, le coupable se verra refuser les "faveurs" (33) du marchand. Nous avons l'exemple d'un bodegueiro candidat aux élections municipales qui n'a pas emporté les votes de ses clients ; il "ne comprend pas pourquoi les gens auxquels [il] rend service ne l'ont pas reconnu, et le leur fait payer à présent pour leur apprendre" en leur refusant son aide. Par conséquent, il existe moins une obligation contractuelle (souvent rien n'est signé) qu'une obligation morale entre le marchand et le client (34), une question de confiance basée sur une apparente "réciprocité": pour continuer à bénéficier des faveurs du marchand, il faut être un bon client, c'est-à-dire travailler exclusivement avec lui, être bon payeur et "bon votant" le cas échéant. C'est alors un rapport inégalitaire qui s'établit, le colon se sentant toujours redevable. Le moindre service fait du marchand un redistributeur et du client un obligé. Et lorsque le marchand est frustré, déçu, il coupe le robinet de la redistribution. Dans la pratique, "les petits colons paient plus sûrement leurs dettes que les grands" (35). La promotion sociale au Brésil consiste à s'introduire dans un réseau de circulation de biens pour le verrouiller, retenir la manne à distribuer. Dans notre cas, les marchands assurent ce qui devrait échoir à l'État (santé, retraite, infrastructures...) et la redistribution passe par la relation paternaliste qu'ils entretiennent avec leurs clients.

#### CONCLUSION

Les transformations apportées par la modernisation de l'agriculture des années 1970, et notamment la diversification des relations marchandes, ont largement contribué au désenclavement de la région. Toutefois, elles ont

(35) Réflexion de bodegueiros de Pranchita.

<sup>(32)</sup> Les colons traitant avec les bodegueiros se basent sur leur relation personnelle, se prévalent d'une amitié spéciale, de privilèges accordés par le marchand, pour justifier la commercialisation de leurs produits. Il n'y a pas de prix réel, la fixation de la valeur des marchandises se fait toujours sur la base de faveurs, d'avantages...
(33) Cela signifie que c'est le marchand qui en juge et en décide.
(34) À la différence de F. PAPMA (op. cit.), nous avons constaté, lors des enquêtes, cette véritable obligation morale. En effet, à la proximité du commerçant, à sa facilité de déplacement, les enquêtés ont presque toujours ajouté la référence à un compromis avec celui qui leur fournit le rancho (alimentation du mois), à une relation d'amitié qui ne permet pas de trahison. permet pas de trahison.

également entraîné la formation d'une périphérie, en provoquant une différentiation entre systèmes de production qui oblige une partie des agriculteurs à se déplacer vers les terres reculées et accidentées. Il s'est donc créé un nouvel espace propice à l'apparition et au développement de bodegas dont la force réside dans leur rôle d'intermédiaire permanent entre la campagne et la ville. L'éloignement des infrastructures de commercialisation, le manque de moyens de transport, les changements de politique agricole, des productions manuelles à petite échelle, les intempéries... renforcent chaque fois davantage la dépendance des producteurs vis-à-vis des marchands, permettant à ceux-ci de s'approprier la valeur du surtravail des paysans et de cumuler les fonctions clefs dans le village : achat des produits agricoles, fourniture de biens de consommation et de production, vente à crédit, prêt d'argent, présidence d'école, de groupes d'Église et autres fonctions à caractère social. Le moindre service, la moindre faveur fait alors du marchand un redistributeur et du client un obligé perpétuellement redevable.

L'appropriation du surtravail et, par conséquent, l'accumulation et la promotion sociale des marchands, se font donc sur la base de rapports personnels inégalitaires, de dette imaginaire; et les fonctions redistributives et prestataires qu'ils assurent caractérisent ce système d'exploitation, fondé sur le contrôle de l'accès au marché, comme

paternaliste.

Juillet 1994/janvier1996

Anne LEBORGNE-DAVID

Groupe de recherche sur l'Amérique latine (CNRS)/Institut pluridisciplinaire d'études sur l'Amérique latine de Toulouse

### LA FORMATION DE CLIENTÈLES CHEZ LES PETITS AGRICULTEURS DE LA RÉGION DE MARABÁ (AMAZONIE BRÉSILIENNE)

Les hommes qui organisent les occupations de terre dans la région de Marabá (rencontrés entre 1990 et 1993) se réclament tous de valeurs égalitaires et démocratiques, qu'ils soient liés à des organisations progressistes comme les syndicats de travailleurs ruraux ou qu'ils opèrent à leur propre compte. L'occupation des grandes propriétés privées peu exploitées, ou dont les titres sont d'origine douteuse, est présentée comme une œuvre de justice, les terres usurpées ou achetées à des fins spéculatives étant redistribuées, en effet, à des familles d'agriculteurs sans terre. Cependant, la réticence de certains dirigeants à organiser des réunions pour consulter les autres occupants (les posseiros) avant de prendre une décision, la faible participation des agriculteurs aux réunions où leur parole n'est pas toujours entendue et, dans les cas extrêmes, les manipulations conduisant à des parodies démocratiques, obligent à rester prudent avant de créditer tel ou tel dirigeant d'une conviction démocratique. Si l'on ajoute à ces tendances autocratiques le fait observable que ces dirigeants accumulent économiquement plutôt plus vite que les autres et souvent à leur détriment, on est conduit à s'interroger sur les relations entre la position dominante qu'ils occupent et les processus d'accumulation économique. Les stratégies auxquelles ces meneurs ont recours sont assez variées mais il semblerait qu'elles reposent toutes sur le même principe : le contrôle de l'accès aux biens qui entrent ou sortent des espaces occupés.

Reste à comprendre pourquoi le plus grand nombre parvient rarement à s'opposer à ces pratiques, si tant est qu'ils s'y emploient. S'ils ne discutent pas un ordre social qui semble les pénaliser – au moins sur le plan économique – nous devons essayer de comprendre les raisons de cette

absence de réactions.

#### DES FORMES DE DOMINATION PATERNALISTES

La plupart des dirigeants des occupations ont surgi pendant une période de conflit. Ils n'ont pas été élus mais se sont imposés en raison de leurs compétences pour conduire les embuscades. L'autorité de ces chefs militaires s'est encore accrue si leur tête a été mise à prix par le propriétaire des terres, comme ce fut le cas de José à Jandaia, ou après avoir été incarcérés quelques temps, comme en témoigne l'expérience de Lévi à Piranha:

Avant la prison, j'avais du mal à diriger le mouvement, après ça a été plus facile. Maintenant, je ne vois pas qui pourrait me démolir.

Cet homme n'avait aucunement l'intention d'abandonner le pouvoir qu'il détenait sur quelques deux cents familles occupant les terres de la fazenda Piranha, à une centaine de kilomètres de Marabá. Entouré d'une dizaine d'hommes armés, il faisait respecter l'ordre, réglait les conflits de voisinage et, surtout, faisait acheminer de la nourriture au siège de la fazenda, où résidaient provisoirement les familles qui ne s'étaient pas encore installées sur leur lot. Il avait conclu un accord avec le propriétaire d'une scierie qui leur avançait la nourriture, et ce dernier recevait en échange les arbres qui se trouvaient sur les lots des posseiros. Or plusieurs posseiros, qui n'avaient pas participé à la lutte armée, avaient obtenu un lot en remettant un peu d'argent à Lévi. Cet argent devait payer les honoraires de l'avocat qui avait obtenu la libération de Lévi. Ces hommes, considérant qu'ils avaient suffisamment payé, refusaient maintenant de céder leurs arbres au propriétaire de la scierie. Pour l'exemple, Lévi réunit une quarantaine de posseiros et décida d'expulser un des récalcitrants. Plus tard, il affirmera : "je leur demande toujours leur avis ; je ne veux pas que l'on dise que je décide tout seul". Mais il s'agissait moins de réunir les posseiros pour prendre une décision collective, dans ce cas, comme le suggérait la rhétorique démocratique de Lévi, que de donner une forme démocratique à une décision que ce dernier avait déjà prise.

Plusieurs posseiros avaient trouvé cette décision injuste. Si les parents et proches de l'expulsé avaient hésité à manifester leur désaccord, selon le témoignage de son beau-père, d'autres, qui ne connaissaient pas personnellement Lévi, ne voyaient pas très bien pourquoi ils mettraient en question la décision d'un homme qui incarnait le succès de leur lutte. Il pouvait lui arriver de commettre une injustice, ou peut-être même avait-il reçu de l'argent du propriétaire de la scierie qui retirait les arbres de leurs lots, mais Lévi avait su mener les négociations ayant conduit à la désappropriation des terres, il avait su obtenir un poste d'enseignant de la mairie de Curionopolis et il assurait maintenant l'approvisionnement en nourriture des familles les plus démunies. "C'est un homme qui sait obtenir des choses" disaient ceux qui le soutenaient. Il parvenait à obtenir des avantages pour ces familles totalement démunies dont il avait la charge. Tel est le fondement de leur reconnaissance, justifiant qu'ils ferment les yeux sur des pratiques somme toute assez courantes dans la région. D'autant plus que ces agriculteurs n'ont qu'exceptionnellement l'expérience d'autres

formes d'exercice du pouvoir.

Les petits avantages que Lévi s'octroie ne sont pas considérés comme si importants au regard de tout ce qu'il parvient à obtenir pour l'ensemble de la collectivité. Ceux qui lui demanderaient un bilan financier concernant l'échange des arbres contre la nourriture apparaîtraient bien soupçonneux à l'égard d'un homme qui prenait soin de tous. Lévi ne s'occupait même pas de ses propres terres. Il consacrait tous ses efforts à l'organisation de la vie commune, il rendait visite aux autres posseiros sur leurs terres, encourageant les uns, réprimandant les autres, négociant avec assurance, fermeté et familiarité. Quand il rendait visite aux posseiros, il se comportait comme

s'il était chez lui, grignotant ce qu'il trouvait à portée de main ou se servant un café sans y avoir été invité. Ce comportement aurait pu être le signe d'une relation amicale, fraternelle, si l'on avait pu observer des attitudes réciproques de la part de ses hôtes; mais lorsque ceux-ci se rendaient au siège de la fazenda où Lévi avait élu domicile, leur comportement était bien différent: ils attendaient patiemment d'être invités à entrer, à se servir un café, comme le font tous les visiteurs dans la région.

La désinvolture de Lévi confirmait l'impression que les *posseiros* n'avaient rien à lui refuser, certains voyant même sa visite comme un honneur; mais l'absence de réciprocité, l'inégalité de statut dans ces relations, indiquaient que les relations entre Lévi et les autres ne ressemblaient pas à ces rapports de type fraternel que l'on pouvait parfois observer, dans la région, entre deux agriculteurs se regardant mutuellement

comme des égaux.

Les rapports entre Lévi et les *posseiros* installés sur leurs lots de terre rappelaient davantage ce grand propriétaire visitant un de ses métayers qui revenait de la pêche chargé de beaux poissons; le patron choisit trois ou quatre pièces pour sa table sans que l'on ait pu l'entendre demander quoi que ce soit à son "employé". Il n'avait rien à demander, il prenait son dû: le poisson n'avait-il pas été pêché sur ses terres? Le comportement patronal allait peut-être ancrer pour longtemps une certitude dans l'esprit de l'épouse et des enfants qui assistaient à la scène: leur mari, leur père, n'était pas maître chez lui.

Et Lévi, qui se présentait comme un adversaire du grand propriétaire, occupait de toute évidence vis-à-vis des posseiros une position d'autorité analogue à celle qu'occupaient leurs anciens patrons. Face aux patrons, les posseiros n'osaient rien demander, généralement par peur de perdre leur place. Or ceux qui s'étaient opposés à Lévi avaient finalement été exclus et l'exemple visait aussi à décourager les autres. Cette forme d'autorité ne souffre aucune contestation, d'autant plus qu'elle est exercée par quelqu'un qui dit agir dans leur intérêt, comme le père dit à son fils : "c'est dur mais c'est pour ton bien"! L'infantilisation qui résulte de ces relations se

manifeste encore dans cette anecdote.

Parmi les posseiros de Piranha se trouvait un vieux chanteur de samba, Carne Roxa ; il avait passé de nombreuses années dans les cabarets des agglomérations "champignons" qui croissent autour des placers aurifères (les garimpos) et son expérience d'agriculteur remontait à un passé très lointain. Lévi l'encouragea à se mettre au travail (sa propre expérience agricole n'était pas plus importante que celle de Carne Roxa): "Tu vas me faire un champ de cinq hectares; je t'aiderai!", lui dit-il. Un homme seul, jeune, expérimenté, travailleur et en excellente condition physique - tout le contraire de Carne Roxa - parviendrait à peine à défricher, planter et entretenir un champ de cette dimension. Mais Carne Roxa ne dit mot sur le moment ; plus tard, hors de portée des oreilles de Lévi, il me confia en maugréant que pour lui, deux hectares seraient amplement suffisants. Face à Lévi, comme beaucoup d'autres, son comportement restait fuyant, dissimulé. À l'évidence, ces hommes vivaient un type de lien social qui leur était familier, les rapports dans lesquels ils avaient été socialisés et qui avaient peu à voir avec le respect mutuel, réciproque, caractéristique des relations d'égalité, sans lesquelles le recours à la référence démocratique ne peut rester qu'incantatoire. L'exercice d'une domination empruntant certaines de ses caractéristiques à l'autorité paternelle, domination

paternaliste donc, si l'on veut, appelle une soumission toute filiale : il n'est pas question de contester cette autorité. À la différence des rapports démocratiques dont l'essence est justement de permettre l'expression des divergences d'opinions et de rechercher des solutions sinon consensuelles, du moins en accord avec la majorité, la contestation est ici vécue sur le mode de la trahison : à Piranha, ceux qui refusaient de remettre leurs arbres étaient qualifiés d'ennemis des *posseiros* et expulsés *manu militari*.

# DOMINATION PATERNALISTE ET CONTRÔLE DE L'ACCÈS AU MARCHÉ

Une autre manière de disqualifier les contestataires consiste à invalider leur position, en disant à leur propos: "ils n'ont pas compris, ils se trompent, ils ne savent pas, ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre". Cette attitude est parfois celle des militants syndicalistes face aux posseiros qui n'ont pas leur expérience, comme ce fut le cas dans la colonie agricole "Jandaia". Il s'agissait dans ce cas d'obtenir la nomination d'un professeur et de faire reconstruire l'école brûlée par les hommes de main du propriétaire. Deux groupes de posseiros étaient en désaccord concernant la dimension de l'école qu'il convenait d'exiger auprès du propriétaire, l'emplacement du bâtiment, le nom du professeur et la manière de conduire les démarches vis-à-vis du propriétaire et de la municipalité. Apparemment, l'opposition entre les deux groupes portait sur la stratégie à adopter. Cependant, considérant l'histoire du conflit qui avait permis à ces hommes de devenir petits propriétaires (ou "ayant-droits"), l'enjeu de leur dispute semblait se situer ailleurs. Il s'agissait plutôt, finalement, de savoir qui serait crédité du succès de l'entreprise : les anciens dirigeants qui avaient conduit l'occupation des terres quelques années auparavant, dont certains étaient membres du Syndicat des travailleurs ruraux, ou les agriculteurs qui s'étaient installés par la suite et formaient maintenant la majorité? Deux enjeux matériels étaient également en cause dans la dispute : le choix de l'emplacement de l'école, à proximité des habitations des membres de tel ou tel groupe, et le nom de la personne qui assurerait les cours et recevrait, par conséquent, le salaire de la municipalité : les femmes de deux posseiros appartenant à chacun des groupes en conflit étaient candidates.

Dans ce cas, à Jandaia, les opposants ne furent pas victimes de représailles personnelles ou de tentatives d'intimidation comme cela avait été le cas à Piranha. Ne peut-on voir ici, malgré tout, l'arbitraire qui s'attache à l'expérience de discussions collectives lors des réunions syndicales? Après de multiples tentatives d'imposer leur point de vue, les syndicalistes de Jandaia décidèrent de laisser le groupe rival conduire les démarches pour obtenir l'école et le poste de professeur, mais il n'était pas question de les aider. L'idée était de les laisser se débrouiller en espérant qu'après leur échec, il serait toujours temps d'intervenir pour montrer comment il fallait s'y prendre.

On comprend bien que des hommes désirent apparaître comme les bienfaiteurs de la collectivité ou plus simplement comme les détenteurs d'un savoir-faire (leur capacité à négocier) et jouissent par là de la reconnaissance que d'autres leur témoignent. Mais quelle relation existe-til entre cette reconnaissance et le succès, rapide, de leurs entreprises

économiques?

À Piranha, Lévi semblait perdre son temps en rendant visite aux autres posseiros, prodiguant ses conseils, construisant du lien social, du rapport paternaliste, au lieu de mettre en valeur ses propres terres. Ce temps, cette

énergie, représentent-ils une sorte d'investissement nécessaire?

L'ambition de cet homme ne se limitait pas, de toute évidence, à la culture de la terre. Avant de s'imposer comme dirigeant des posseiros à Piranha, Lévi avait déjà conduit une occupation de terre, du côté de Xinguara, à environ 250 kilomètres plus au sud, une "guérilla" comme il disait. La façon dont il évoque la guérilla illustre sa conception des occupations de terres : "j'ai installé 1 500 familles du côté de Xinguara", dit-il, sans mentionner le collectif de posseiros dont il aurait été l'un des membres – ce qui correspondrait à la représentation commune des occupations de terres. Il regarde les occupations comme un territoire qu'il a su conquérir avec l'aide de quelques hommes décidés, et qu'il a ensuite distribué, donné, à ces familles.

L'idée qu'il se fait de son propre rôle apparaît de nouveau lorsqu'il

expose ses projets à Piranha:

Je vais louer les pâturages, et avec l'argent de la location, je ferai couper l'herbe. Ensuite, je prendrai du bétail de moitié, 300 vaches qui me donneront 150 veaux. Ces veaux seront à moi! J'ai déjà donné la terre aux *posseiros*, maintenant chacun doit se débrouiller!

Lévi se regarde donc comme un bienfaiteur, celui qui a permis à ces familles misérables d'obtenir le morceau de terre qui doit leur permettre de ne plus dépendre d'un patron. Il peut compter dès lors sur ces familles pour nettoyer ses pâturages, car durant les premières années, les posseiros doivent bien souvent travailler occasionnellement sur les terres de propriétaires plus prospères. La nature de ces relations le place dans la position de pouvoir obtenir la main-d'œuvre dont il a besoin sans avoir à aller la chercher en ville, sans avoir à employer des inconnus.

Avant de mettre en place ce projet d'élever du bétail, avant de devenir éleveur, un personnage qui compte dans la société rurale amazonienne, Lévi doit tisser sa toile, mettre en place le réseau de relations qui lui permettra d'acquérir une certaine légitimité, afin que personne ne puisse mettre en cause – à haute voix – le fait qu'il se soit octroyé une quantité de terre six fois supérieure à celle des autres posseiros; des terres, qui plus est, déjà couvertes de pâturages et immédiatement productives, alors que les autres

devaient défricher la forêt avant de planter.

Les liens paternalistes tissés au moment de l'occupation des terres permettent donc de légitimer la prise de possession de 300 hectares de terre au lieu de 50 ou de se soumettre le travail d'une main-d'œuvre reconnais-

sante.

Forts de leur rôle dirigeant au moment de l'occupation, d'autres meneurs parviennent à s'imposer comme intermédiaires incontournables pour la commercialisation du riz, du maïs ou des noix du Brésil, les principales ressources des agriculteurs dès la première ou la deuxième année après l'occupation des terres. Ils s'attachent une clientèle en avançant des marchandises à crédit à leurs voisins (PICARD 1994). Les agriculteurs les plus démunis sont d'autant plus intéressés à créer des liens avec l'un de ces commerçants, en s'endettant auprès de lui, que celui-ci apparaît en mesure de les aider en période difficile. Or les meneurs des occupations, les commerçants, sont effectivement disposés à protéger et rassurer ces gens à la merci d'accidents et de maladies. Ceux qui possèdent un moyen de transport

sont généralement très sollicités: ils doivent être disponibles, prêts à rendre service s'ils ne veulent pas être rejetés par leurs voisins. La sanction de cet échec à tisser des relations paternalistes serait leur difficulté à mobiliser de la main-d'œuvre, à moins de proposer des salaires plus élevés que les autres ou de recruter des travailleurs à l'extérieur, des inconnus dont l'assiduité et l'ardeur au travail ne seraient pas acquises: les travailleurs engagés en dehors de ces relations personnelles peuvent les abandonner à tout moment. Ceux qui disposent d'une clientèle et d'un moyen de transport sont plus que tout autre en position de contrôler les flux de marchandises et de produits agricoles entre la colonie et la ville, ce qui leur permet de réaliser des bénéfices significatifs et de mobiliser facilement la main-d'œuvre dont ils ont besoin.

Une collectivité d'agriculteurs ainsi soumise – ou subjuguée – peut aussi être utilisée comme base politique, à la manière des currais eleitorais (litt. "corrals ou parcs – à bestiaux – électoraux") bien connus en Amérique latine. Une fois élu, le candidat peut parvenir à arrondir son patrimoine personnel. En ce qui concerne la région de Marabá, une étude documentée a été menée récemment sur ce thème (PEIXOTO 1995), qui relate la trajectoire et la situation de certains notables. Mais de simples posseiros peuvent également emprunter cette voie d'ascension sociale, bien que les exemples soient plus rares. Le cas de Lévi permet d'en comprendre la première étape.

Lorsqu'il se mêla aux posseiros occupant les terres de la fazenda Piranha, Lévi pensait probablement déjà aux possibilités de mettre à profit opportunément cette occupation pour commencer une carrière politique. C'est à Xinguara, quelques années auparavant, qu'il avait compris le parti qui pouvait être tiré du contrôle d'un groupe de posseiros. Après le succès de l'occupation, les posseiros de Xinguara lui avaient demandé d'être leur candidat au conseil municipal. Lévi raconte qu'à cette époque il désirait aller chercher fortune dans les placers aurifères; il laissa donc sa place à un ami totalement inconnu des posseiros de Xinguara, originaire de Brasilia. Et l'homme fut élu.

Marqué par cette expérience et sachant les avantages que l'on peut tirer d'un mandat de conseiller municipal, on comprend quel était l'objectif ultime de Lévi à Piranha. C'est en toute connaissance de cause qu'il s'efforça de prendre la tête des *posseiros*, puis s'employa à lustrer son image de bienfaiteur. D'un côté, il sut apparaître comme celui qui ouvrait l'accès des *posseiros* à la terre et à la nourriture, de l'autre, il permettait au propriétaire de la scierie de se fournir en bois à moindre coût. Ayant été incarcéré pendant plusieurs semaines au moment de l'occupation des terres, il n'avait pas le droit de se présenter au poste de conseiller municipal lors des élections de 1992. Il réussit néanmoins à placer son frère dans l'équipe d'un des candidats qui n'était autre que le propriétaire de la scierie. Lorsque cet entrepreneur se porta candidat pour les élections municipales, il pouvait difficilement refuser la présence du frère de Lévi dans son équipe sans risquer de perdre plusieurs centaines de voix.

Si Lévi paraît avoir sciemment construit sa position d'intermédiaire afin de disposer d'un corral électoral et de se constituer un patrimoine bien supérieur à celui des autres *posseiros*, il semble néanmoins que, généralement, les meneurs des *posseiros* se retrouvent dans cette position d'intermédiaire sans avoir cherché à s'y placer de manière délibérée. Ils découvrent alors, empiriquement, comment ils peuvent profiter de cette situation d'intermédiaire. Ils comprennent les avantages qu'ils peuvent

tirer de leur position à la lumière des nombreux exemples dont ils sont

témoins autour d'eux ou de ceux qu'ils puisent dans leur mémoire.

Les meneurs paysans membres des syndicats de travailleurs ruraux, par exemple, sont davantage soumis à certaines règles : il serait mal vu qu'un homme se réclamant de l'égalité s'attribue un lot de terre 5 ou 6 fois plus vaste que les autres comme l'avait fait Lévi à Piranha. Et pourtant, José, militant syndicaliste connu dans la région pour ses idées radicales, était parvenu, au fil des années, à agrandir considérablement ses terres à Jandaia. Au moment de l'occupation dont il avait été l'un des meneurs, il avait pris possession d'un lot de 50 hectares comme les autres, mais il possédait aujourd'hui près de 300 hectares et apparaissait aux yeux de ses voisins et anciens compagnons de lutte comme un véritable petit fazendeiro. Il avait racheté successivement les lots des voisins qui souhaitaient partir, grâce à la vente de quelques têtes de bétail qu'il parvenait à accumuler. Sa réussite peut donc être mise au compte de ses qualités d'agriculteur, ou plutôt d'éleveur, et de son sens de l'économie ou des affaires.

On comprend bien son raisonnement: avec 50 hectares, il est difficile de nourrir sa famille, d'envoyer les enfants à l'école et, surtout, de résister aux grands propriétaires qui cherchent à racheter les terres des petits agriculteurs, encerclant peu à peu les zones difficilement conquises. En un sens il a su faire respecter l'idée que les *posseiros* ne doivent pas vendre leurs terres aux grands propriétaires, idée partagée par ceux qui lui avaient vendu leurs terres et préféraient lui vendre à lui, le compagnon de lutte, quitte à accepter un paiement différé ou un prix moins élevé. Cela permettait tout de même de conserver des amitiés, voire de revenir un jour si l'expérience en ville ou ailleurs tournait mal. José parvenait chaque fois à reconstituer le troupeau qui lui permettait de racheter les terres. Ces terres, il les défrichait ou, plus souvent, payait des compagnons pour le faire,

avant de planter du pâturage.

Il était connu dans la région comme le chef des posseiros de Jandaia et avait auparavant travaillé dans plusieurs fazendas aux alentours. Le gérant d'une fazenda voisine lui expliqua qu'il n'avait pas le temps de rendre visite à tous les posseiros pour leur acheter du bétail. José, qui achetait des têtes à ses voisins pour son propre compte, accepta de servir d'intermédiaire. Le gérant fixait son prix, à charge pour José de réaliser son bénéfice ; le respect dont il jouissait auprès des aufres posseiros (pour avoir joué un rôle déterminant lors de l'occupation) lui assurait une position de force lors de ces transactions. Il aurait été mal vu, parmi les posseiros, de rechercher d'autres acheteurs, d'autant que les terres de José se trouvaient au bord de la route : un visiteur ne pouvait pas entrer dans la colonie sans passer devant chez lui. Le voisin qui souhaitait vendre une ou deux têtes de bétail pouvait alors dépenser son temps et son énergie pour chercher un autre acheteur, afin d'obtenir un prix à peine supérieur à celui offert par José, au risque de voir se détériorer une liaison avec un homme encore capable de mobiliser ses relations dans la colonie pour résoudre ou arbitrer les conflits.

Les gains étaient minimes sans doute, mais, ajoutés au fait que José avait la préférence du gérant quand celui-ci avait besoin de louer des pâturages, on comprend mieux comment il a pu racheter les terres des candidats au départ. Sa position d'interlocuteur unique de l'acheteur de bétail l'avait grandement servi. Personne ne pouvait l'accuser de connivence avec les fazendeiros ou leurs gérants, avec ceux qui sont encore souvent considérés comme les ennemis, puisque sa tête avait été mise à prix durant le conflit et

qu'il avait échappé de justesse à une fusillade. Il se trouvait dans la situation idéale : d'un côté à la tête d'un réseau de petits propriétaires possédant peu de choses mais relativement nombreux, de l'autre contrôlant les achats de bétail dans une position de quasi-monopole. À la différence de Lévi qui en était à sa deuxième expérience d'occupation de terre et savait dès le départ ce qu'il ferait à Piranha s'il parvenait à s'imposer comme chef des posseiros, José a sans doute découvert peu à peu, de façon pragmatique, les avantages qu'il pouvait tirer de sa position à Jandaia. S'il n'en perçoit pas clairement le principe – le contrôle de l'accès des posseiros au marché du bétail –, il est en position confortable pour discuter avec chaque posseiro des avantages que représente une transaction avec lui,

de préférence à tout autre acheteur, défendant ainsi son monopole.

Savoir profiter de ces positions d'intermédiaires peut être perçu, y compris par ceux qui en pâtissent, comme le résultat de qualités personnelles (vivacité d'esprit, débrouillardise, adresse, habileté, intelligence), des qualités qui, dans certains cas, peuvent apparaître comme des défauts (absence de scrupules, avidité, égoïsme), au Brésil comme ailleurs. Cependant, l'univers des opportunités économiques est peut-être moins encadré ici qu'ailleurs par des règles administratives contraignantes, et ces règles peuvent plus facilement être tournées. Ces qualités personnelles ont parfois amené ces personnages à être reconnus comme meneurs des posseiros. Alors, si ces qualités ont aidé la collectivité à conquérir la terre, pourquoi ne suffiraient-elles pas à expliquer le succès économique personnel des leaders après le conflit, que ce soit à travers le commerce ou l'élevage, sans qu'il soit besoin d'imaginer un dispositif d'exploitation basé sur l'exclusion, le contrôle de l'accès au marché, voire la violence ? Un homme capable d'obtenir des avantages pour la collectivité ne mérite-t-il pas son succès personnel? Les posseiros se rendent rarement compte que le meneur est parvenu à obtenir ces avantages justement parce qu'il a su apparaître, à l'extérieur – aux yeux du propriétaire de la scierie dans le cas de Lévi, aux yeux du gérant de la fazenda voisine dans le cas de José - comme la personne capable de dominer, c'est-à-dire de contrôler, le groupe des posseiros. Ainsi le dispositif d'exploitation et son principe de base (le contrôle de l'accès au marché) peuvent disparaître au profit d'une représentation du meneur comme homme fort, être exceptionnel, voire charismatique.

Sans doute, la réussite de ces personnages n'est jamais simplement économique puisqu'elle s'accompagne généralement d'une reconnaissance sociale et tient à leurs qualités personnelles. Mais ces qualités – ou plus exactement ces dispositions – trouvent à s'exprimer en fonction de possibles propres à la société dans laquelle ils exercent leurs talents. Ces personnages, particulièrement bien adaptés, connaissent intuitivement les rouages de leur société et savent les utiliser, se chargeant même parfois de les perfectionner. À ce jeu, certains sont meilleurs que d'autres : il y a des échecs, des réussites spectaculaires, mais la plupart progressent lentement, s'assurant un confort à peine supérieur, souvent, à celui de leurs clients qui occupent pourtant une position diamétralement opposée dans les rapports

sociaux.

Les meneurs syndicalistes sont probablement plus attentifs que les autres aux moyens qu'ils emploient. Ils risquent en effet davantage d'être exposés aux critiques d'autres syndicalistes, lors des réunions syndicales, que ceux qui ne participent à aucune réunion en dehors de la collectivité qu'ils dirigent. Mais les dirigeants syndicalistes savent faire bénéficier leurs éventuels détracteurs d'un certain nombre d'avantages, comme ce fut le cas à

la colonie agricole de Pau Seco: Francisco, habitant cette colonie, avait été élu président du Syndicat des travailleurs ruraux de Marabá; il était donc censé avoir une influence sur des centaines de familles de petits agriculteurs. Cette position lui avait permis d'obtenir de la mairie un camion pour le syndicat. Certains syndicalistes dirent que Francisco avait été "acheté" pour défendre l'image des membres de la municipalité auprès des posseiros dans la perspective des prochaines élections. D'autres soulignèrent que le camion du syndicat, bien collectif par excellence, n'était pas toujours disponible pour transporter les récoltes parce qu'utilisé à d'autres fins: déménagement de parents ou amis de Francisco par exemple, ou transport des briques, ciment et tôles qui lui permettaient d'améliorer son habitation. Rien de bien extraordinaire en réalité, et ces faits pourraient paraître anodins s'ils ne se répétaient très fréquemment.

Les deux autres dirigeants syndicalistes de Pau Seco, des voisins de Francisco donc, auraient pu prendre ombrage de ce détournement à des fins privées du camion du syndicat. Mais, commerçants tous deux, ils ont préféré s'arranger avec Francisco pour transporter gratuitement leurs marchandises avec le camion du syndicat. Tout détracteur ayant quelque influence aurait sans doute pu obtenir des avantages comparables, mais tous n'étaient pas en mesure de monter un petit commerce ou d'améliorer leur maison. La plupart n'avaient besoin du camion que pour transporter leur récolte ou se rendre en ville de temps en temps, et en général ils ne payaient rien dans ces cas-là. Mais les rumeurs se répandaient sur la collusion entre les trois compères, sur les marchandises dont le prix n'avait pas baissé pour autant, contribuant à détériorer le climat relationnel dans une des premières zones occupées par des paysans sans terre – un lieu symbolique – à la fin des années 1970. Une réunion destinée à fixer les règles d'utilisation du camion aurait peut-être permis d'assainir la situation, mais les principaux responsables locaux du syndicat, qui auraient dû en prendre l'initiative, ne le faisaient pas. Et pour cause.

#### LA VALORISATION DU RAPPORT SOCIAL PATERNALISTE ET SES LIMITES

Si l'on perçoit bien l'articulation entre ces formes de domination et les dispositifs d'exploitation, les petits bénéfices qu'en retirent tous ceux qui se trouvent ou se placent délibérément en position d'intermédiaires entre un groupe de colons et le marché, il est plus difficile d'en évaluer les limites explicatives. Car si les relations personnelles, le lien social paternaliste, semblent encore très valorisés dans l'imaginaire social de ces populations, les patrons paternalistes rencontrent de plus en plus de difficultés à conserver le monopole des transactions économiques qui leur permet de s'assurer des bénéfices satisfaisants.

Deux ordres de phénomènes semblent menacer non pas directement la reproduction des formes de domination paternalistes, mais leur articulation, dans le champ économique, à des procédures d'exploitation fondées sur le contrôle de l'accès au marché ou, dans le champ politique, au processus électoral:

 d'une part, la diffusion d'une logique économique nouvelle, celle de la concurrence, vient heurter de plein fouet la réalité socio-économique qui vient d'être décrite, avec des effets variables;  d'autre part, des critiques explicites apparaissent, dans le champ tant politique qu'économique, à l'encontre des relations personnelles, qui viennent pervertir le fonctionnement de ces champs. Deux systèmes de

représentation du rapport social semblent en effet s'affronter.

La concurrence entre les intermédiaires se développe quelques années après la période conflictuelle de l'occupation, qui représente le moment le plus favorable à la mise en place des procédures d'exploitation, puisque les dirigeants bénéficient alors d'un charisme et d'une autorité personnelle qui leur permettent d'évincer tout concurrent potentiel. La concurrence se développe suite à l'amélioration des communications avec la ville, avec le marché, avec des commerçants citadins qui peuvent éventuellement faire l'avance de marchandises, permettant ainsi à de nouveaux intermédiaires de se créer une clientèle dans les colonies agricoles. Le système se reproduit, certes, au niveau du maillon supérieur de la chaîne de distribution marchande, mais à l'intérieur de la colonie, la concurrence se développe, même si les intermédiaires cherchent parfois à s'entendre pour pratiquer des prix identiques ou se partager la clientèle. Le partage s'effectue par zones de proximité, puisque l'habitat dispersé et les distances importantes à parcourir favorisent ce type de découpage. Par ailleurs, des commerçants résidant en ville et possédant un moyen de transport commencent à pénétrer dans les colonies de manière régulière, remplaçant en partie les commerçants locaux. Enfin, après les premières récoltes, un certain nombre d'agriculteurs disposent de réserves qui leur permettent de se rendre plus souvent en ville, commercialisant directement leur production et achetant les marchandises dont ils ont besoin.

Ainsi, même si les relations personnelles se maintiennent, elles perdent un peu de leur substance économique. Les clients sont davantage en mesure de choisir leur commerçant, leur patron, et la position de force de ces derniers au moment de la fixation des prix semble plus fragile, leurs marges plus étroites.

Sur le plan des représentations du rapport social, l'idée qu'obtenir des faveurs grâce à des relations personnelles enchaîne les bénéficiaires à celui qui les leur octroie commence à se répandre, témoin les critiques adressées à Francisco au sujet de l'utilisation du camion. Cette idée semble plus répandue parmi les agriculteurs qui ont fait l'expérience d'autres rapports sociaux, souvent dans d'autres régions du Brésil, et surtout dans les milieux syndicalistes, même si les syndicats restent encore aux prises avec la valorisation des liens personnels. Les dirigeants syndicalistes continuent d'être crédités personnellement des avantages obtenus par les syndicats, même si certains s'en défendent en essayant d'expliquer que le résultat obtenu est

le fruit de l'union des agriculteurs qui, ensemble, représentent une force capable de faire reculer les tenants du pouvoir économique et politique.

Ils n'ont d'ailleurs peut-être pas tort, puisque d'un côté, ceux qui dominent les marchés doivent tenir compte de la possibilité du développement d'un secteur coopératif et, de l'autre, les hommes politiques doivent prendre en compte le poids électoral des agriculteurs, toujours plus nombreux dans cette région où les syndicats semblent aussi de mieux en mieux organisés et articulés à d'autres segments de la société.

Cette dynamique, ces résistances, témoignent à mon avis de l'affrontement qui a lieu actuellement chez ces agriculteurs entre deux systèmes de

représentation du rapport social.

Le premier est un système de représentations dans lequel les rapports sociaux asymétriques sont valorisés. C'est à l'ombre d'un patron que l'on croit pouvoir progresser économiquement et socialement. La soumission nécessaire au début est vécue comme normale ; les pertes économiques qu'elle engendre apparaissent peu importantes au regard de la reconnaissance et de la protection sociales que procure la relation avec un patron. Et l'espoir subsiste de prendre un jour sa place, de posséder un jour un petit commerce, un véhicule ou une ferme d'élevage de taille raisonnable. Pour l'agriculteur démuni et dépendant du crédit que lui accorde un commerçant, l'espoir d'une certaine ascension sociale prend quelque relief à la lumière de la réussite de son patron. La stratégie de celui-ci – se doter d'une clientèle assujettie aux avances qu'il leur concède – devient alors le modèle de la réussite sociale.

Ce système de représentations reste très prégnant et explique en partie pourquoi les agriculteurs-clients ne s'opposent guère au dispositif d'exploitation qui permet au commerçant de s'approprier la valeur marchande du produit de leur travail. Ceux qui tentent de s'y opposer s'endettent auprès de plusieurs commerçants, et ne payent pas leurs dettes ou les payent avec des produits de mauvaise qualité (farine de manioc mal torréfiée ou riz humide). Il leur faut être prêts à soutenir alors des disputes, parfois violentes, au moment du paiement, ou à quitter la colonie. Le risque de ne plus pouvoir obtenir de crédit auprès des commerçants du voisinage suffit généralement à faire reculer ceux qui ne disposent pas de réserves alimentaires suffisantes. Enfin, quelques-uns s'organisent collectivement pour commercialiser leur production et faire leurs achats ensemble, faisant ainsi quelques économies sur le transport et la marge des intermédiaires.

Cette solution reste extrêmement rare.

Le second est un système de représentations fondé sur une autre croyance : l'efficacité des relations de droit. Les avantages ne sont plus le fruit de faveurs, mais de droits garantis par la loi ou par contrat : droit à la terre, droit au crédit, contrat de travail ou commercial. Cette croyance se nourrit de témoignages, mais surtout d'expériences vécues. L'efficacité des syndicats dans l'obtention de tel ou tel avantage catégoriel peut constituer une expérience qui vient renforcer cette croyance, à condition que les éventuels conflits entre les dirigeants ne soient pas vécus comme l'expression d'une résurgence des réseaux clientélistes au sein desquels l'allégeance politique dépend de l'habileté des dirigeants à obtenir des avantages pour les adhérents qui les soutiennent. En ce sens, les réunions syndicales, les expériences coopératives peuvent être le lieu privilégié de l'apprentissage d'un type de relations encore largement étranger à l'histoire de la vie sociale dans cette région. Elles permettent en effet à certains militants de découvrir qu'il est possible de limiter le pouvoir des dirigeants par des règles, et éventuellement d'en changer s'ils essaient de les tourner. Cette expérience leur permet alors de mieux comprendre le rôle des lois au niveau du fonctionnement de la société globale. La modification d'une loi et son application effective peut également constituer une expérience qui vient renforcer ce deuxième système de représentations.

Ce second système de représentations, que l'on pourrait qualifier de "moderne" puisqu'il fait une large place à la notion de contractualité des rapports sociaux, rencontre à son tour d'énormes résistances, du fait des habitudes relationnelles, des intérêts des patrons paternalistes, et surtout de l'absence de solution de remplacement pour les agriculteurs les plus démunis : sans le petit commerçant du voisinage, comment tenir jusqu'à la

récolte? En cas de maladie, à qui s'adresser? Aux frontières – spatiales mais surtout sociales – de la société brésilienne, l'État ne parvient pas encore à apporter les réponses qui pourraient mettre fin au règne des petits commerçants paternalistes : assistance dans les domaines de la santé, de l'éducation, du transport, crédit aux petits producteurs, notamment.

#### CONCLUSION

Les formes de domination décrites ici peuvent être qualifiées de "paternalistes" au sens où certains de leurs caractères fondamentaux sont analogues aux relations tissées entre un père et son fils, dans la représentation commune: protection et autorité d'un côté, dépendance et soumission de l'autre. Lorsque le dirigeant d'une occupation accorde un meilleur lot de terre à l'un de ses hommes, lorsque le commerçant concède une avance à l'un de ses clients, ces gestes apparaissent comme le fruit de leur générosité, une générosité qui n'est pas sans lien avec l'ampleur de la soumission des bénéficiaires. Les liens sociaux paternalistes présentent de ce point de vue un caractère d'arbitraire qui les oppose, par nature, aux

rapports sociaux contractuels.

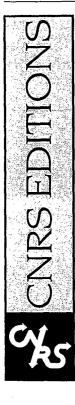
Cet arbitraire laisse finalement davantage d'espace à l' "espérance", dans une société où la réussite sociale semble moins associée au travail continu et assidu – formalisé symboliquement par le contrat – qu'à la chance, l'habileté ou les relations personnelles. Combien de ces agriculteurs n'ont-ils pas été témoins – ou entendu parler – des largesses de tel homme ayant découvert un filon dans un placer aurifère de la région? Rester en bons termes avec un homme qui peut éventuellement, un jour, avoir une telle démonstration de générosité constitue alors une stratégie moins irrationnelle qu'il n'y paraît au premier abord. Le commerçant qui fait crédit aux agriculteurs isolés dans leur morceau de forêt amazonienne semble le seul capable d'incarner ce rêve ; difficile dans ces conditions de discuter les prix...

Juillet 1994/janvier 1996 Jacky PICARD Université de Bordeaux III

#### BIBLIOGRAPHIE

- ARAÚJO, R. 1993, La cité domestique, Nanterre, Université de Paris X, thèse de doctorat.
- BOURDIEU, P. 1992, Les règles de l'art, Paris, Seuil. GEFFRAY, C. 1992, "La dette imaginaire des collecteurs de caoutchouc", Cahiers des
- sciences humaines, XXVIII (3), Paris, ORSTOM, pp. 705-725.

  LENA, P. & Maciel da SILVEIRA, I. 1993, Uruará: o futuro das crianças numa área de colonização, Belém, UNAMAZ/UFPa/UNICEF.
- MEILLASSOUX, C. 1992, Femmes, greniers et capitaux, Paris, L'Harmattan. PEIXOTO, R. C. D. 1995, The Making of Political Careers in Southern Pará, Brazil, Colchester (R. U.), University of Essex, thèse de PhD.
- PICARD, J. 1994, "O clientelismo nas colônias agrícolas do sudeste do Pará", in A Amazônia e a crise da modernização, Belém, Museu Paraense Emílio Goeldi/CNPq, pp. 279-299.
- Roy, G. 1992, "Du travailleur salarié au petit producteur libre : quelle construction pour des expériences de réforme agraire?", Cahiers des sciences humaines, XXVIII (3), Paris, ORSTOM, pp. 515-534.



# QUEL AVENIR POUR LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE LATINE ?

Sous la direction de Claude BATAILLON

Collection "Amérique Latine - Pays ibériques"

Depuis les années 1980, la plupart des pays latinos-américains, soumis pendant une ou plusieurs décennies à des régimes autoritaires, mettent en place des gouvernements démocratiques issus d'élections. Comment s'enracine la démocratie dans les traditions coloniales et dans les mouvements de l'indépendance latino-américaine ? Comment les processus d'affirmation des droits se font jour actuellement dans la vie politique et juduciaire ? Tout en s'attachant à ces questions, l'ouvrage met en évidence, dans le contexte international et à travers les dynamiques nationales et locales, la nouveauté, les difficultés et les ambiguïtés propres à chacun des pays.

16 x 24 - 248 pages

	A D A C D M M			
	à remettre à : CNRS EDITIONS 20-22 rue Saint-Amand 75015	Paris		
NOM	PRENOM.			
ADRESSE,				
CODE POSTAL	VILLE		.,,,,,,,,,,,,,,,,,,,,	***********
			••••••	************
ISBN	TITRE	Qté	P.U.	Total
04406-5	Quel avenir pour la démocratié en Amérique Latine ?		110 FF	
Port par ouvrage : France 27FF / Etranger 32FF		Frais de Part		
Ci-joint mon règle à l'ardre de CNRS	ement deFF Chèque bancaire C.C.P. S EDITIONS			
Date		TOTAL	***************************************	

## FONDATION D'UN LIEU ET FORMES DE DOMINATION SUR LES FRONTS PIONNIERS

Le défrichage et l'occupation territoriale en Amazonie brésilienne par des agriculteurs migrants ont suscité un intérêt diversifié de la part des sciences sociales. Sans faire ici l'inventaire systématique des différentes approches, on peut néanmoins souligner en guise d'introduction l'axe thématique qui privilégie le rôle de la frontière amazonienne par rapport

aux processus et aux structures agraires du pays.

Des déplacements "spontanés" de populations vers l'Amazonie, en provenance surtout du Nordeste, étaient repérables bien avant les années 1960. À la fin de la décennie, le gouvernement militaire a encouragé ces flux migratoires et contribué à diversifier leur provenance, grâce à la construction de routes et de grands chantiers ainsi qu'à la mise en place de projets de colonisation. Le vaste exutoire septentrional devait en effet, dans l'esprit des administrateurs, amoindrir la pression démographique et les conflits sociaux – dans des zones à forte concentration foncière, pour éviter la mise en place d'une politique de réforme agraire.

Mais alors même que la région paraissait s'ouvrir ainsi à l'agriculture domestique, certains secteurs des oligarchies régionales et des capitaux privés se sont avérés être les véritables bénéficiaires du soutien de l'Etat, avec pour conséquence un regain sans précédent de la concentration foncière. Le régime autoritaire semblait "fermer" l'espace de reproduction des couches paysannes qui essayaient d'échapper par la migration aux contraintes de la rente foncière de façon à maintenir, voire à conquérir, leur

autonomie.

La soumission de vastes tranches de population aux avatars régionaux de l'endettement et du travail forcé, objet de description et d'analyse de maintes études, ne faisait que confirmer le diagnostic émis, dans les années 1970, par les tenants de la thèse d'une dichotomie sociologique constitutive du processus d'occupation géographique : dichotomie entre un "front d'expansion" d'agriculteurs paysans et un "front pionnier" de spéculateurs capitalistes. C'est en effet en privant les premiers de leurs moyens de production (notamment la terre) que ces derniers parviendraient à s'approprier leur travail.

Les études qui se sont penchées de plus près sur les problèmes liés à la reproduction sociale, notamment vers la deuxième moitié des années 1980, viennent cependant brouiller les traits de ce portrait dichotomique. Dans l'excellent O mito da terra liberta, L. Musumeci (1988) insiste ainsi sur le

rôle du "capital marchand usurier" dans la configuration d'un front d'expansion composé de petits agriculteurs. Lors d'un commentaire sur la transformation de la structure foncière d'une région du Maranhão due à la crise des grandes plantations, l'auteur affirme à propos de la permanence de certaines relations sociales héritées de l'esclavage:

Quelques-uns des éléments présentés par Soares – le patronage personnalisé, les liens hiérarchiques au sein des groupes paysans, la domination du capital marchand-usurier sur l'activité productive – caractérisent aussi les "fronts d'expansion" proprement dits, à savoir les mouvements d'incorporation des terres jusque-là dépeuplées où s'est effectuée l'expansion de l'agriculture paysanne pendant le XIX<sup>e</sup> siècle (ibid., p. 176). [souligné par moi]

Notons que dans cette idée d'un déploiement paysan singularisé dès ses origines par la subordination au "capital usurier", il n'est déjà plus question d'expansion d'une formation sociale autonome qu'un "front pionnier" viendrait ensuite contrecarrer en s'appropriant des terres : on insiste au contraire sur l'existence d'une continuité formelle par rapport à des dispositifs de domination pré-existants. L'appellation de "capital usurier" mérite toutefois des précisions, et nous y reviendrons. Il s'agit tout d'abord de relativiser le poids du seul accès à la terre dans les stratégies des migrants.

À ce sujet et à titre d'illustration, rappelons que des familles modestes ont toujours pu, même quinze ans après le début d'un projet de colonisation autour de la route transamazonienne, devenir propriétaires d'un ou de plusieurs lots de 100 hectares. Il leur a simplement fallu pour cela ouvrir des sentiers dans la forêt et s'établir dans des endroits chaque fois plus

éloignés des voies carrossables.

Čependant, sans compter les interminables délais demandés par l'organisme d'État chargé d'émettre après-coup des titres fonciers (délais qui ne sont pas vraiment préjudiciables pour les arrangements d'une vente entre particuliers, mais qui sont en revanche très inquiétants lors d'une contestation violente des droits d'occupation), cet éloignement dans l'espace est le reflet concret d'un éloignement par rapport au marché. L'impossibilité d'écouler la production et d'obtenir des produits de consommation est alors aggravé par des difficultés croissantes d'accès à des infrastructures de santé, d'éducation, etc.

Beaucoup d'agriculteurs se soumettent à ces contraintes, dans l'attente du passage (aussi hypothétique soit-il) d'une voie carrossable et du "progrès". Certains guettent l'occasion d'accroître un pécule réduit, acquis sur place ou sur leur lieu d'origine (le cas échéant grâce à la vente de lots relativement mieux situés) et conservé sous la forme de têtes de bétail ou investi dans le commerce de détail. Tous espèrent enfin que le nouveau lieu "prenne", que les moyens de circulation "se développent", condition

indispensable à l'amélioration de l'existence de tout un chacun.

Les représentations spatiales sur les fronts pionniers, de façon cohérente avec le désir "d'amélioration" ainsi conçu, n'expriment jamais l'idée d'une rupture entre différents univers, mais plutôt celle d'une hiérarchisation des espaces au sein d'un même territoire. Il suffit de songer à l'opposition soulignée par G. O. Velho (1981) pour la région du Tocantins entre le centre et le bord (du fleuve). Dans ce territoire où l'occupation la plus ancienne s'est déployée le long des rives fluviales, le second terme fait référence à la

ville et à une existence plus aisée, tandis que le premier renvoie à une nature inculte et au travail dur sur les aires récemment défrichées. Le principe de cette classification, à savoir l'excentricité de zones d'expansion pensées d'emblée comme périphériques, se retrouve parfois verticalisé. Dans la région d'Uruará, sur la Transamazonienne, on "descend" depuis la faixa (le bord, ici de la route) vers le "fond" des travessões, ces chemins vicinaux qui coupent la route perpendiculairement. À l'inverse, on "monte" progressivement vers la faixa ou vers la "rue" (sic: la ville proche, le noyau urbain), depuis un lieu de résidence situé à un niveau "inférieur" d'un territoire auquel le "fond" du travessão est rattaché.

Au terme d'un temps d'isolement, surviendrait une période de prospérité découlant de la reproduction de la société d'origine sur un espace pionnier auparavant subordonné mais où les migrants auraient conquis des avantages inaccessibles ailleurs. Ce passage est parfaitement décrit par un

colon de la Transamazonienne:

J'ai déjà vu naître trois villes: Montanha do Espirito Santo, Rondon do Pará et Uruará. C'est toujours la même chose: du moment qu'il y a une route, il suffit d' "ouvrir un nouveau lieu" (é só abrir um lugar novo) où on trouve l'école pour les enfants et des comptoirs de commerce, pour que les gens commencent à s'y ruer de toute part. Les rues sont tracées, les gens viennent chercher du travail, viennent faire de l'argent: il y en a un qui installe un entrepôt marchand, qui une pharmacie, qui une boucherie, que sais-je encore? Des débits de boisson poussent à chaque coin, on fait du négoce partout (negocia pra todo lado), aussitôt une scierie apparaît. Les premiers qui arrivent dans un lieu en passe de se constituer (num lugar prá se formar), c'est ceux qui gagnent le plus d'argent. [souligné par moi]

La disponibilité foncière va ainsi de pair avec une tension permanente entre l' "ouverture" d'un territoire à l'occupation et un isolement durement vécu que l'on espère temporaire. Loin d'être le fruit d'une fuite éperdue dans la forêt, l'expansion est globalement redevable de l'attrait exercé à l'origine par les zones les plus dynamiques du point de vue économique (mines, exploitation forestière...). Variant d'une région à l'autre, une série d'activités – aussi temporaires, peu rémunératrices et peu génératrices d'emploi qu'elles soient – contribuent en effet à alimenter des flux migratoires, dans la mesure où elles offrent les moyens éventuels de concrétiser l'occupation foncière. C'est le cas notamment de l'exploitation de bois qui oblige à défricher des sentiers reliant souvent des routes à des rivières et à créer des ponts de ravitaillement pour des équipes d'ouvriers, lesquels sont susceptibles de desservir aussi (ne serait-ce que par le maintien d'un transport régulier) les familles installées sur place.

Mais alors même que le moteur de ces activités est la réalisation de la valeur marchande de certains produits, on ne saurait y voir un processus d'intégration continue d'espaces socio-économiques au marché. La logique qui préside à l'expansion territoriale est plutôt celle de la formation constante de nouvelles "niches" économiques, à la jonction entre des systèmes d'échange périphériques d'un côté, et des réseaux de circulation marchande de l'autre. La perpétuation de ce rapport en est le principal enjeu, qui touche, comme on le verra maintenant, aux racines même du

processus de reproduction sociale.

#### MIGRATION ET REPRODUCTION SOCIALE

Parallèlement à leur grande mobilité géographique, une caractéristique importante s'attache aux populations "pionnières": les recompositions familiales cycliques. Ce phénomène apparaît sous l'aspect de la "migration familiale" dans les analyses démographiques, et constitue ici

l'un des principaux facteurs de densification des flux migratoires.

Ces recompositions familiales cycliques sont visibles, d'une part, dans le mouvement de dispersion spatiale des germains d'une génération – qu'il est possible de reconstituer par le biais des histoires de vie – et, d'autre part, dans les regroupements territoriaux, grâce à des déplacements simultanés ou différés, de groupes de personnes qui se reconnaissent des liens antérieurs de parenté, d'affinité ou de résidence : des groupes locaux de parents et d'alliés présentés à l'observateur comme des familles.

La transmission d'un patrimoine, foncier ou autre, a une importance variable dans les stratégies de ces groupes : il peut s'agir par exemple de doter une seule personne de la parentèle des moyens nécessaires pour "ouvrir un front", afin qu'il procède le premier à la reconnaissance d'un nouveau territoire (voire qu'il s'installe dans un lieu) où diverses familles pensent s'établir par la suite (1). Les questions d'héritage, sans être indifférentes à la configuration des relations entre les membres d'un groupe local, n'en

constituent pourtant pas le principe structurant.

Les groupes locaux sont, en première instance, des groupes de mobilisation de travail. Ils mettent à la portée des unités domestiques, sur la base d'un échange de choses identiques (même nombre de jours de travail, même quantité de produit, etc.), plus de bras valides qu'elles n'en disposent à elles seules, et ce dès l'arrivée dans une région d'occupation récente. Une aide supplémentaire, et immédiatement disponible, est loin d'être

négligeable dans ces circonstances.

À partir de l'installation des groupes locaux, des groupes de voisinage vont se multiplier au gré de la dispersion de ces familles qui ont été corésidentes sur un lot ou proches voisines – que ce soit sur place ou bien à une étape antérieure du processus migratoire – dans un périmètre constamment élargi vers des terrains encore non défrichés. Des groupes de voisinage réagencent ainsi progressivement, à proximité les uns des autres, les membres de différents groupes locaux qui étaient à l'origine d'une première occupation du terrain.

Ce réagencement en groupes de voisinage est une étape de la reproduction à l'identique des groupes locaux. Des relations suivies de partenariat dans le travail se nouent entre proches voisins, et préludent à de nouvelles

alliances de mariage, mais aussi à des liens de compérage.

C'est en effet d'abord et avant tout dans le cercle de ses compères qu'une personne peut recruter des partenaires pour des échanges différés de quantités équivalentes de produit, de journées de travail, etc. L'appellation mutuelle de compère, indépendamment de tout rituel, se superpose très souvent à la terminologie de parenté et peut être facilement utilisée entre frères.

À l'inverse donc, rien d'étonnant à ce qu'une relation de partenariat suivie dans le travail, et donnant des résultats satisfaisants pour les deux parties, implique un "compérage d'adresse". Face à la dureté des conditions de vie sur les aires récemment défrichées, l'entraide entre voisins est la plupart du temps indispensable pour assurer la soudure, et il est essentiel

<sup>(1)</sup> Communication personnelle de Sônia Magalhães.

que les relations nouvellement nouées entre voisins puissent, dans tous les cas, procéder de ce que comportent virtuellement les relations de parenté : la possibilité de partager avec autrui le rôle de la paternité, c'est-à-dire une fonction de "nourricier" et, avec celle-ci, l'autorité du père sur sa progéniture. Établi entre des personnes de même condition, occupant des positions pour ainsi dire permutables dans un échange de choses identiques, le compérage atteste de la fragmentation de cette paternité dont aucun des partenaires concernés ne saurait assumer convenablement la charge, à moins

de compter sur l'aide du compère.

Pour une même maisonnée qu'on suivrait à partir d'un point quelconque du continuum migratoire, la dispersion du groupe local et la célébration de nouvelles alliances dans le voisinage peuvent se révéler menaçantes. Car le départ d'un adolescent ou d'un jeune marié se fait bien entendu aux dépens de sa contribution en travail à sa maisonnée d'origine, qui en bénéficiait jusque-là exclusivement. Ses nouveaux alliés et voisins dans le périmètre où il en vient à résider constitueront désormais autant de personnes dont il pourra obtenir de l'aide, mais qu'il devra également assister en cas de besoin. La difficulté qu'a une maisonnée de maintenir un contrôle sur la main-d'œuvre domestique peut déboucher sur le départ définitif vers

d'autres régions de quelques-uns de ses membres les plus valides.

La question est ici de savoir sous quelles conditions s'effectue le transfert de travail entre différentes générations familiales. La comparaison établie par maints agriculteurs entre les relations qu'ils entretenaient sur le lieu d'origine avec leurs parents et leur propre situation les conduit à se plaindre de ne pas réussir à "faire travailler" les enfants : s'agirait-il, là encore, d'un "effet de frontière" sur les relations familiales, comme si la possibilité d'accéder très rapidement à la possession d'un terrain était susceptible de dérober les fils à l'autorité paternelle (2)? Or le clivage entre ceux qui réussissent à mettre les enfants à contribution d'un côté, et ceux qui travaillent plutôt de concert avec eux de l'autre, est la plupart du temps un indicateur sûr du sens des trajectoires sociales. Il départage les migrants qui mettent à profit les occasions de participer à la sphère de la circulation des produits, et ceux qui en sont réduits à faire appel aux premiers pour y accéder.

# CIRCUITS MARCHANDS, DIFFÉRENCIATION ET DÉPENDANCE SOCIALE

Les conditions du démarrage de ce processus de différenciation sociale méritent qu'on s'y arrête un instant. Dans des régions très éloignées de la route, il peut arriver qu'un chef de famille disposant constamment d'excédents se fasse payer en travail telle quantité prêtée d'un produit agricole. Cette pratique n'est pas exceptionnelle dans la région de la Transamazonienne lorsque celui qui emprunte n'arrive plus à s'acquitter de ses dettes en nature, en raison de l'insuffisance de sa production. L'affaire est très avantageuse pour l'autre qui parvient, par ce biais, à investir directement dans l'augmentation du volume de ses activités agricoles un excédent difficile à écouler sur le marché. En mai 1988, le prêt de 60 kg de riz pouvait ainsi valoir, en respectant l'équivalence établie d'après le prix courant de la journée de travail et celui du riz en ville, 24 jours de travail

<sup>(2)</sup> Cf. par exemple MUSUMECI, 1988, pp. 261-262.

d'un homme. En octobre 1990, 28 jours de travail pouvaient être obtenus par ceux qui disposaient d'un excédent. L'amitié avec un voisin permet à ces derniers de bénéficier à l'occasion d'une équivalence calculée d'après la valeur du produit dans le *travessão*, bien inférieure aux prix urbains.

Celui qui "prête" ne s'en sort pas moins à son avantage. C'est donc dire que la convenance mutuelle d'un accord entre parties est loin d'être nécessairement basée sur un échange identique. Des équivalences entre prestations sont au contraire souvent calculées d'après la valeur monétaire des facteurs concernés, et elles peuvent facilement et fréquemment aboutir à l'appropriation du travail d'un chef de famille par un voisin ou parent plus

fortuné.

Bien plus qu'à une forme singulière d'organisation des échanges, indépendante de toute circulation monétaire et fondée sur des critères strictement domestiques, on a plutôt affaire à une sorte d'économie inframonétaire, où des hiérarchies entre maisonnées partageant des conditions de vie analogues s'établissent en fonction de la position relative qu'elles occupent au fil des aléas de la soudure. Ici, l'appropriation effective d'un surproduit, au moyen de laquelle il est possible d'organiser une redistribution et de parer ainsi à l'avènement de situations de disette, dépend des mécanismes et des équivalences qui se nouent en dehors de la sphère domestique proprement dite. La réussite d'un chef de famille peut se mesurer, à terme, en fonction du degré d'autonomie de sa position dans les réseaux d'intermédiation commerciale. Les moyens qu'il se donne pour y parvenir vont non seulement rejaillir sur ses possibilités de garder un contrôle sur sa progéniture, mais aussi lui permettre d'étendre son ascendant sur d'autres unités domestiques.

Dans une analyse des trajectoires sociales d'agriculteurs-commerçants de Marabá, Picard indique entre autres l'importance du contrôle des points stratégiques tels que l'entrecroisement des sentiers, des routes et des axes fluviaux, lieux obligés de passage "qui rythment l'organisation de l'espace" (1994, p. 281) et favorisent l'ouverture de petits comptoirs de commerce. Il est en effet également important pour un commerçant de pouvoir compter sur une "clientèle potentielle" dès le début de ses activités.

Ces "petits commerçants" de frontière ne *vendent* cependant pas des marchandises à des agriculteurs-consommateurs. Ils *avancent* des produits (voire de l'argent) à des clients habituels, en échange d'une partie de la production de ces derniers. La transaction est complétée au moment de la récolte, lorsque les prix des denrées agricoles sont en baisse. Le gain est réalisé par le commerçant au moment de la vente, en ville, de la totalité de ce qu'il a pu amasser sur place. Les deux caractéristiques de cet échange – la rétribution en nature *et* au moment de la récolte – sont des conditions *sine qua non* pour qu'il se réalise (*ibid*, p. 286).

Dans la mise en place de ces dispositifs d'exploitation, les commerçants utilisent parfois des crédits bancaires contractés à des taux subventionnés qu'ils repassent ensuite aux agriculteurs. Ils s'associent en outre à des grossistes et/ou à des importateurs urbains. Forts de leur position d'intermédiaire, ils déterminent dans tous les cas de figure, et toujours unilatéralement, les termes de l'échange avec des "clients" qui "s'endettent" au point d'y laisser tout leur excédent à vil prix. On a pu attribuer ainsi à ces commerçants le rôle d'agents d'un "capital marchand-

usurier" dans les zones de frontières.

#### Musumeci utilise le terme, tout en reconnaissant qu'il

n'y a pas d'usuriers à proprement parler, à savoir des personnes dont l'activité économique consiste à prêter de l'argent avec des intérêts, ([...] mais plutôt et simplement des individus et des agents intégrés à un circuit d'accumulation marchande (1988, p. 294).

L'auteur suggère alors de limiter l'usage du terme à son sens "purement

descriptif" (ibid.).

Mais après avoir reconnu le caractère dépendant de cette économie familiale et, plus encore, l'importance stratégique des liens de parenté et d' "amitié" dans la constitution des réseaux marchands, est-il bien utile de réduire cette réalité à une "théorie indigène de la cooptation" destinée à expliquer l'existence des inégalités sociales ? Car, bien plus que cela, les relations qui se nouent entre ces petits "patrons" et leur clientèle de dépendants sont au cœur du processus de reproduction sociale dans les

régions de frontière.

Le rôle de ces chefs de famille fortunés est en effet fondamental dans la dynamique des recompositions familiales. La possibilité de compter sur l'aide d'un allié plus aisé que soi pèse lourd dans les stratégies résidentielles des individus. Elle contribue à déterminer quels faisceaux de relations il s'agira, à l'exclusion d'autres, d'actualiser à un moment donné d'une trajectoire. Elle peut ainsi être décisive lors du choix de quitter les membres de sa parentèle (y compris ses parents) pour s'intégrer à la famille d'un beau-père, ou même à celle d'un compère, pour lequel on va désormais travailler, tout au moins pendant un certain temps, dans une nouvelle étape du processus migratoire. Aussi, de même qu'un individu entreprenant peut mobiliser des liens de parentèle et d'alliance pour entamer son ascension, une relation privilégiée avec un "patron" lui permet de rassembler, sur un même terrain, de nombreux membres de sa parentèle avec leurs familles pour s'occuper de son bétail, de ses plantations, etc.

Sous ces différentes modalités, le contrôle des points névralgiques d'accès à un marché apparaît donc comme un moyen capable de délimiter et de perpétuer certains liens cognatiques, par la transformation de "parents" en "obligés" d'un ensemble de transactions. Mais la réciproque est aussi vraie, et des voisins qui sont au départ des "obligés" peuvent à l'occasion

devenir des parents d'un agriculteur-commerçant.

Car les relations de dépendance définissent, de façon plus ou moins discrète, des appartenances sociales, et elles sont souvent les seuls moyens de reconnaissance sociale effectivement à la portée des individus concernés. L'usage fréquent des métaphores du compérage comme expression d'une extension de la parenté n'est pas ici un épiphénomène. L'une des caractéristiques fondamentales du compérage en tant que stratégie sociale est sans nul doute la recherche d'un parrain parmi les gens de condition sociale au moins équivalente à celle du père, et en tout cas jamais inférieure à elle. Par ailleurs, d'un point de vue théorique, il convient de noter que le compérage travaille invariablement à "désinvestir" le lien de filiation, en affirmant le rapport parrain-filleul (établi par le biais du baptême) comme indispensable à la pleine existence sociale de l'enfant.

Jointe à des rapport "verticaux" (compérage "vertical" de Wolf), cette possibilité théorique du compérage s'actualise dans le cadre de liens qui présupposent le transfert de travail ou d'excédents du père et des filleuls vers le parrain, en échange de dons éventuels, de protection, etc. Mais la parenté rituelle métamorphose les contenus matériels des rapports de

subordination, en contribuant à les présenter comme le résultat d'un déplacement *préalablement effectué* de l'autorité du père (géniteur) vers un père imaginaire – un parrain redistributeur – tout se passe alors comme si le parrain n'avait pas été choisi parce qu'il était le patron, mais plutôt

comme s'il était le patron en vertu du fait d'être le parrain.

La parenté ouvre l'accès à l'imaginaire social de la dépendance. Car cette investiture symbolique du patron comme vecteur indispensable de l'autorité opère durant le processus de socialisation et se déploie à l'exclusion de toute instance contractuelle médiatrice des rapports interindividuels. Par le biais de l'appropriation d'un signifiant paternel, le parrainage institutionnalise véritablement les liens de dépendance, et devient l'expression d'un "modèle domestique" susceptible d'informer la

constitution du champ politique.

Pivots de cercles plus ou moins vastes de relations, certains individus peuvent alors se présenter comme des "patriarches" vis-à-vis d'un ensemble de personnes qui reconnaissent faire partie de leur "famille" (ne serait-ce qu'en tant que membres "virtuels": compères, filleuls, etc.). Un cas emblématique est celui de ce bahianais qui, depuis plus de trente ans, se retrouve sans faillir à la tête de nombreuses familles de parents et d'alliés dont il organise les migrations simultanées ou successives. Fort de leur appui et du soutien d'un compère et compagnon de toujours, lui-même pivot d'un autre groupe de maisonnées, il ne rencontre aucune difficulté pour se faire élire à des fonctions législatives dans le cadre politique des communes où il réside.

Récemment encore président de la chambre municipale de sa commune, il peut procurer à ses dépendants une série d'avantages (construction de ponts et d'écoles dans un chemin vicinal, emplois administratifs...), bâtissant sa prospérité sur sa position d'intermédiaire privilégié entre des services offerts par l'État et des populations qui en sont privées. Les bénéficiaires de ces services ne sont pourtant jamais des citoyens, mais des membres de la "famille" d'un donneur qui reçoivent à ce titre la protection de ce dernier.

La position de cet homme et celle du commerçant-agriculteur sont structurellement identiques et le plus souvent indissociables dans la dynamique de *fondation de lieux* sur la frontière. Les espaces politiques en construction (notamment par l'organisation de nouvelles communes) sont invariablement occupés par certains de ces hommes qui, ayant connu une ascension sociale grâce à leurs activités commerciales, se retrouvent aussi à la tête de fonctions administratives.

#### CONCLUSION

Il est tout aussi impossible d'identifier chez l'obligé du commerçant un individu ayant contracté un prêt chez un usurier que de reconnaître des citoyens dans la clientèle captive d'électeurs-dépendants de l'élu municipal. Il s'agit en fait de relations non contractuelles, qui s'inspirent en permanence d'un modèle "prestataire-redistributif" indissociable de l'imaginaire des liens domestiques. Cet imaginaire domestique – au sens où nous l'entendons ici – n'est pas le produit d'une manière "traditionnelle" de construire les relations sociales, pas plus qu'il n'est l'expression d'une culture singulière (fût-elle une culture de la pauvreté). Il se nourrit et prospère néanmoins pour autant que persistent des conditions d'existence telles que la subordination (à un patron ou à un leader bienveillant) peut

apparaître comme nécessaire à certaines populations pour vivre et pour se

reproduire.

Autant dire que le personnage du parrain y apparaît en creux, même dans le cadre d'un échange entre gens de même condition où l'on serait sans doute dans l'incapacité de voir, s'agissant des parrains réels des enfants de quelqu'un, des personnes vis-à-vis desquelles le père serait tributaire. Mais a contrario, il peut être présent dans des relations qui, nouées en l'absence des liens institutionnels du compérage entre individus concrets, n'en finissent pas moins par être informées par ce modèle imaginaire des

rapports sociaux.

Or, pour peu que le modèle cesse d'être applicable dans telle situation empirique, il laisse instantanément la place à la contrainte physique et à la violence : on touche ici à l'origine de certaines représentations fréquentes dans le milieu rural brésilien, tissées autour de la peur d'une captivité menacant sans cesse l'agriculteur pauvre. Ce n'est sûrement pas un hasard si la "diabolisation" du personnage du patron se manifeste précisément dans les situations où les liens de subordination ne peuvent plus se présenter sous les modalités de la parenté (GEFFRAY 1995): travail saisonnier, firmes ayant acquis d'immenses propriétés à des fins de spéculation et voulant expulser des agriculteurs, etc.

L'évolution de la situation sociale en Amazonie, qui se caractérise par une concurrence accrue pour le contrôle des ressources naturelles "capitalisables" et, plus récemment, par la concentration des populations dans des zones urbanisées depuis peu, peut aussi s'accompagner d'une crise de certaines modalités symboliques d'actualisation de ce modèle "prestataire-redistributif".

En l'absence de formes de participation collective à la gestion publique et au développement économique, il y a une sorte d'attentisme social diffus, intermédiaire entre des formes politiques virtuelles. L'expression majeure en est un phénomène de déplacement constant des enjeux sociaux à l'intérieur d'un champ idéologique qui fait une large place au religieux. De nouveaux donneurs, capables d'organiser des circuits de redistribution originaux (contrebande d'or, de drogues, etc.) ou d'offrir des codes permettant la reconnaissance de certaines populations sur la scène politique nationale (écologistes), participent à la diversification de ce champ idéologique et contribuent à la perpétuation de formes paternalistes de domination.

> Tuillet 1994/janvier 1996 Roberto ARAÚIO Musée Goeldi, Belém

#### BIBLIOGRAPHIE

ANDRÉ, J. 1987, L'inceste focal dans la famille noire antillaise, Paris, PUF. ARAÚJO, R. 1993, La cité domestique : stratégies familiales et imaginaire social sur un front de colonisation en Amazonie brésilienne, Paris, Université de Paris X-Nanterre, Thèse de doctorat, multigr.

CHEVALIER, J. M. 1982, Civilization and the Stolen Gift: Capital, Kin and Cult in Eastern

Peru, Toronto/Buffalo/Londres, University of Toronto Press.

CHRISTINAT, J. L. 1989, Des parrains pour la vie : parenté rituelle dans une communauté des Andes péruviennes, Paris, Maison des sciences de l'homme. ESTERCI, N. 1980, "Campesinato e peonagem na Amazônia", Anuário antropológico, 78,

Rio de Janeiro, Tempo Brasileiro.

FINE, A. 1987, "Le parrain, son filleul et l'au-delà", Études rurales, Paris, Maison des sciences de l'homme, pp. 105-106.

GARCIA JR, A. 1989, Libres et assujettis: marché du travail et mode de domination au Nordeste, Paris, Maison des sciences de l'homme.

GEFFRAY, C. 1995, Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne, Paris, Karthala. MARTINS, J. de S. 1975, Capitalismo e tradicionalismo: estudo sobre as contradições da sociedade agrária no Brasil, São Paulo, Pioneira.

Meillassoux, C., 1975, Femmes, greniers et capitaux, Paris, Maspéro.

MINTZ, S.W. & WOLF, E. R., 1950, "An Analysis of Ritual Co-Parenthood (compadrazgo)", Southwestern Journal of Anthropology, VI (4). MUSUMECI, L. 1988, O mito da Terra Liberta, São Paulo, Vertice.

PICARD, J. 1994, "O clientelismo nas colônias agrícolas do sudeste do Pará", in M. A. D'INCAO & I. M. da SILVEIRA (org.), A Amazônia e a crise da modernização, Belém, Museu Paraense Emilio Gœldì, pp. 279-299.
VELHO, G.O. 1979, Capitalismo autoritário e campesinato, São Paulo, Diffel.

- 1981, Frentes de expansão e estrutura agrária : estudo do processo de penetração numa área da Transamazônica, Rio de Janeiro, Zahar. - 1987, "O cativeiro da Besta-fera", Religião e Sociedade, 14, Rio de Janeiro, ISER.

## A CULTURA POLÍTICA NA FRONTEIRA DO SUL DO PARÁ

O Sul do Pará, região de fronteira que nas últimas décadas tem experimentado desenvolvimentos estruturais importantes, apresenta traços político-culturais muito marcantes. Tais traços retratam profundas raízes culturais, em grande medida herdadas do Nordeste, origem de grande parte da população que habita esta área contígua ao Estado do Maranhão. A reforçar estas raízes, uma das características desta região é a falta de constrangimentos legais capazes de cercear uma série de "ismos" associados ao poder elitista. Personalismos, autoritarismos, o patrimonialismo e o patêrnalismo, além de violências cruas e simbólicas, permeam práticas políticas e viciam a administração pública. Aqui, estes traços culturais prosperam a ponto de constituir um ambiente peculiar, o qual poderia ser representado como uma espécie de caricatura dos vícios políticos encontrados em outras regiões do espaço nacional. Quem percorre hoje o Sul do Pará encontra esta fronteira agrícola urbanizada, com a grande maioria da população morando em cidades. Contudo, olhando as relações sociais e políticas praticadas nestes centros urbanos, nota-se que estas mantêm uma essência agrária, autoritária e paternalista. As estradas, a expansão do comércio e do setor de serviços, o crescimento populacional e a urbanização têm acrescentado novos recursos políticos e promovido mudanças parciais nas relações sociais. Estes desenvolvimentos têm levado a uma justaposição de elementos modernos e tradicionais, sendo que entre estes últimos pontificam os tais tracos político-culturais. Tudo isso acentua a heterogeneidade deste espaço e configura uma sociedade em transição. Portanto, o Sul do Pará é uma sociedade em transição, onde mudanças no plano da cultura política têm ocorrido muito a reboque de mudanças de caráter estrutural.

Dentro deste contexto de transição, um ponto a ser enfatizado neste artigo é a forma pela qual certas elites políticas e a população em geral concebem e lidam com a administração pública. Nisso, desde os tempos oligárquicos de antes dos anos 1960 até os dias correntes, não houve mudanças substanciais. Burocracias oficiais, e prefeituras em particular, em lugar de serem núcleos de implementação e difusão da lei, têm sido manejadas como esferas de interesses privados, e aqui está uma manifestação de continuidade.

Por outro lado, mobilizações amplas da sociedade civil, na forma de atos públicos contra a violência e esforços para tornar efetiva a participação popular em negócios públicos, têm alargado o campo político. O argumento deste artigo é conduzido justamente no sentido de demonstrar que o repúdio organizado à violência associou pessoas e instituições e desencadeou um movimento mais amplo em favor de direitos de cidadania, inclusive ensejando, na cidade de Marabá, práticas do orçamento participativo. Isso é o que anuncia possibilidades de mudança no cenário político-cultural da região.

#### PATRIMONIALISMO E PATERNALISMO

Autores e observadores da política nacional têm notado que a política, como ela é praticada no Brasil, é, em si mesma, um negócio. SCHWARTZMAN (1975, p. 123) por exemplo, diferenciando São Paulo do resto do país, propõe que, "para os paulistas, a política era uma forma de melhorar seus negócios; para quase todos os outros, a política era seu negócio." Principalmente os ambientes políticos de interiores remotos, como de certa maneira é o Sul do Pará, confirmam esta proposição. A mobilidade econômica e social de pessoas e grupos é diretamente sustentada pela política. Tal realidade deriva do fato de que nós temos uma tradição patrimonial no manejo da coisa pública, tradição que obscurece uma distinção entre os domínios público e privado. E embora existindo como uma característica nacional, essa tradição cultural, traduzida em práticas políticas, é menos coibida em áreas de fronteira do que em centros mais modernos.

Tanto o patrimonialismo (1) como o paternalismo (2) são práticas utilizadas por detentores de poder político para exercer controle sobre pessoas e populações. Ambas representam traços de uma ordem pública

(1) Conforme Weber, práticas patrimonialistas derivam de estruturas carismáticas e patriarcais, as quais são antíteses de estruturas burocráticas, estas "um sistema de regras racionais [...] criadas para atender a previsíveis e recorrentes necessidades através de uma rotina normal" (citado in GERTH & MILLS 1991, p. 245). Em Weber, a noção é explicitada em passagens como a que se segue:

O patrimonialismo pode também desenvolver-se a partir de um puro patriarcalismo através da desintegração da estrita autoridade patriarcal do senhor [feudal]. Em virtude de concessão, aquele vassalo outorgado [...] adquiria um direito pessoal sobre uma agência administrativa [office] conferida a ele. Como o artesão que possuia os meios de produção, o outorgado possuia os meios de administração. Ele tinha que arcar com os custos de manutenção de sua agência administrativa por meio de taxas ou outras rendas, repassando ao lorde somente parte dos impostos recolhidos dentre aqueles sob sua jurisdição. No caso limite, ele podia transferir por testamento e alienar sua agência administrativa como qualquer outra possessão. Nós desejamos falar do status patrimonialista quando o desenvolvimento desta prerrogativa tenha atingido este estágio, independente de se desenvolvido a partir de origens carismáticas ou patriarcais (ibid., pp. 296-298).

(2) O paternalismo, como uma forma de personalização da autoridade, pode conjuntamente sustentar controles econômicos e políticos. Um elemento-chave em relações paternalistas é a captura da autonomia das partes subalternas pelo amaciamento da exploração. Tal relação objetiva a construção de laços de lealdade e dívida, através da criação de um circuito, no qual aqueles que foram atendidos devem em troca servir. A permanência de tal relação requer uma situação de carência da parte dominada, para que a parte dominante possa distribuir favores e benefícios, e assim imprimir uma ideologia de proteção. A situação de dominação e exploração é dissimulada e a potencialidade do conflito enfraquecida. De forma que o paternalismo é uma falsa representação, a qual é desenvolvida como um instrumento de poder em relações pessoais e sociais. Na política sulparaense, paternalismo e patrimonialismo são formas complementares, uma vez que a distribuição pessoal de favores é efetuada a partir da manipulação de recursos públicos.

altamente flexível e manejável, baseada na troca de favores (THEOBALD 1982). Políticos em geral, mas particularmente aqueles que manipulam orçamentos públicos em cargos executivos, mantêm sob controle uma vasta clientela, a qual inclui servidores públicos, fornecedores de bens e serviços, bem como vereadores e deputados. Estes últimos dependem de recursos públicos para atender seus eleitorados por meio de favores e assistencialismo. Dos eleitores eles obviamente esperam apoio político. Portanto, uma característica essencial das práticas patrimonialistas e paternalistas

é a troca de favores mediante relações pessoais (3).

A fim de ilustrar como recursos públicos podem ser privatizados e personalizados em troca de votos, eu vou me referir às eleições municipais de 1992 em Conceição do Araguaia. Naquela ocasião, o titular do cartório de registro civil, ele próprio um candidato a vereador, fazia sua campanha política pelo interior oferecendo registros de nascimentos, como também oficializando casamentos sem cobrar quaisquer emolumentos. O cartório, como fonte de um serviço público, era portanto a base política do candidato. No mesmo município, um outro candidato, este gerente local da Companhia de eletricidade do Pará (CELPA), fazia ligações elétricas na base de arranjos informais, popularmente conhecidos como "gatos". Ele personalizava o serviço estadual de eletricidade (de fato, oficializando os "gatos"),

e seu *slogan* era "João da CELPA, a luz do Povo".

Outros exemplos do uso patrimonialista dos recursos públicos poderiam ser citados, mas parece mais produtivo tratar aqui o problema de uma forma mais genérica. Assim, em geral, o fato é que os orçamentos das prefeituras tornam-se a tal ponto comprometidos com o atendimento de favores e trocas pessoais que muito pouco resta para investimentos públicos. Além do mais, as câmaras municipais não fiscalizam as prefeituras porque os vereadores, na maioria, são conchavados com os prefeitos. Estes sentemse então à vontade para constituir um fundo informal, o qual é um instrumento administrativo muito prático, porque lhes garante meios para atender petições diárias e para financiar campanhas eleitorais. Como se sabe, este fundo é formado a partir de comissões, habitualmente 10 % do valor das compras de bens e serviços que a prefeitura realiza, as quais são sistematicamente super-faturadas para esse propósito. Assim, ao mesmo tempo em que o prefeito assiste à população necessitada – em base pessoal, concedendo pequenos favores – e financia as campanhas políticas de seus aliados, ele toma para si próprio uma parte desse fundo. Através desse mecanismo, os prefeitos mantêm suas "panelinhas", e, via de regra, deixam seus cargos mais ricos do que entraram. Essa é a praxe.

Portanto, seguindo convenções afixadas na política regional, a maioria dos prefeitos, deputados e vereadores lida com os recursos públicos, seja como candidatos ou titulares de cargos oficiais, entrelaçando interesses públicos e privados. Esta mistura do público e do privado assume muitas formas, variando da distribuição de empregos e outros tipos de assistência pessoal à corrupção pura e simples; mas, quaisquer que sejam as formas

<sup>(3)</sup> Segundo THEOBALD (1982, p. 552), a característica essencial de regimes patrimoniais [é] a troca de recursos (empregos, promoções, títulos, contratos, licenças, imunidades legais, etc.) entre figuras governamentais chave e indivíduos estrategicamente situados: sindicalistas, homens de negócio, líderes comunitários, e assim por diante. Em troca destes recursos, o governo ou pessoas importantes dentro do Estado recebem apoio econômico e político. A ênfase é sobre a natureza pessoal da troca: virtualmente todas as análises que têm recorrido ao termo tem sido imformadas, explícita ou implicitamente, pelo modelo clientelista.

específicas que as práticas patrimonialistas e paternalistas assumem, elas significam que a maneira pela qual os políticos, em sua maioria, manipulam os recursos públicos e se relacionam com os eleitores e populações que eles deveriam representar está longe de ser objetiva, legal e baseada em práticas democráticas. No limite de tais práticas corruptas, a objetividade da lei desaparece completamente, e o poder público torna-se absolutamente privatizado. Em algumas localidades da região, e sob certas circunstâncias,

esse limite é de fato alcançado.

Variando em intensidade, esse é um fenômeno generalizado. Quando a administração de recursos públicos está em jogo, o povo em geral, e não apenas as elites, concebe as prerogativas do poder de uma forma pessoal, e, sempre que possível, transforma o público em privado. A personalização do poder está na base das práticas paternalistas e patrimonialistas, ambas encontradas em íntima conexão. Aquele prefeito típico da região, que atende diariamente uma longa fila de pessoas, distribuindo pequenos benefícios para uns e outros, dispensa não seus próprios recursos, mas os recursos da prefeitura. Em graus variados, mas com poucas excessões, políticos e população em geral reconhecem tais práticas como naturais. Essa naturalização é justamente um dos aspectos da mentalidade política regional.

#### **CULTURA E ESTRUTURA**

A atitude paternalista e patrimonialista em relação ao Estado e à administração dos recursos públicos, a par de ser uma antiga e profundamente enraizada tradição no Brasil, liga-se intimamente à realidade social e econômica de uma região subdesenvolvida como é o Sul do Pará. Uma das razões para que tais práticas, que em menor ou maior medida atravessam todo o país, encontrem-se exacerbadas em regiões de fronteira está em que nestas áreas a economia é subdesenvolvida, o domínio privado é menor que o público, e as privações e desigualdades sociais talvez sejam mais duras que em outros lugares (4). De forma que a força extraordinária destas práticas político-culturais nas fronteiras deve ser também entendida como um sintoma de condições estruturais (THEOBALD 1982, p. 558).

Heranças culturais, subdesenvolvimento e pobreza compoem um conjunto conexo, e fazem o pano de fundo da política de fronteira. Compõe ainda o clima de fronteira o indivíduo aventureiro, inclusive o político que anseia fortuna em um único mandato, o que confirma o aspecto caricatural destes ambientes. Agindo numa sociedade pouco regulada legalmente e cuja população não é suficientemente organizada para se defender, o político ganancioso encontra facilidades nesse sentido, tornando-se assim um tipo comum. Há portanto uma urdidura típica de elementos culturais e estruturais, a qual é favorável a práticas políticas onde sobressaem o autoritarismo, o favor pessoal que estabelece clientelas e o desvio de verbas públicas.

<sup>(4)</sup> O livro A meia-vida da criança na Amazônia (JATENE 1993) reúne e avalia comparativamente alguns indicadores sociais sobre saúde, habitação e serviços públicos no Brasil. A conclusão dos autores é que a região Norte apresenta os piores índices, mesmo em comparação com os do Nordeste. E ainda mais preocupante é o fato de que, em face das mudanças estruturais que a região tem experimentado, alguns indicadores, particularmente na área da saúde, têm piorado.

Toda essa urdidura pode ser sintetizada numa adaptação do conceito de habitus, de Bourdieu, conceito útil justamente porque realiza este nexo entre estrutura e cultura (5). Um povo pobre e analfabeto, acostumado a obedecer "soluções" vindas de cima, seja como inevitáveis apuros ou como concessões de bons patrões, forma a base sobre a qual o patrimonialismo e o paternalismo estão fundados. Como LÉNA & SILVEIRA (1993, p. 15) já assinalaram, os imigrantes nordestinos trazem de sua região o habitus de tradições extremamente paternalistas. Lavradores originários do Sul e Sudeste também estão familiarizados com relações sociais marcadas por dependências pessoais, as quais são portanto típicas de ambientes rurais de base social pobre. Tais traços culturais são portanto historicamente produzidos. As condições estruturais que estes imigrantes encontram na Amazônia, o estado de subdesenvolvimento econômico dessa região (6), e particularmente a desigualdade social que prevalece aqui, tudo isso endossa e mesmo reforça a expressão destes já fixados traços culturais.

Apesar do rápido processo de urbanização que o Sul do Pará tem experimentado nas últimas décadas, o poder local ainda está em grande medida atado à propriedade da terra. Muitos dos residentes urbanos mais

6) A relação entre economia e cultura política é abordada por Lipset no clássico *Political Man* (1960):

O desenvolvimento econômico, ao elevar o nível de renda, produzindo maior segurança econômica e disseminando níveis mais altos de educação, determina em grande medida a forma da "luta de classes", ao permitir, entre aqueles situados no extrato mais baixo, o desenvolvimento de perspectivas de longo prazo, assim como visões mais complexas e gradualistas da política.

Esta concepção é contudo muito mecânica para ser adotada aqui, onde se argumenta no sentido de demonstrar que os traços político-culturais que caracterizam a região têm se provado elementos muito estáveis, de difícil remoção, a despeito dos desenvolvimentos estruturais verificados. O ponto defendido aqui é que, para haver evolução na cultura política, uma luta específica precisa ser travada no plano cultural. E esse esforço, como tem provado a realidade regional, demanda lideranças institucionais e individuais, deliberadamente voltadas para este objetivo.

<sup>(5)</sup> Um problema que pode surgir da utilização da noção de *labitus* de Bourdieu é a perda de relevância do papel empreendedor dos atores políticos. A noção estreita em demasia o espaço de escolha. A rigidez deste sistema, "de disposições estruturais e estruturantes [...] o qual é orientado na direção de funções práticas" (BOURDIEU 1990, p. 52), é parcialmente aliviada quando o autor concede que alguns cálculos estratégicos podem ter lugar no caso do agente querer manipular o sistema em proveito próprio. Mas as ações dos agentes são sempre definidas por "potencialidades objetivas", dadas por "estruturas cognitivas e motivantes", de uma forma que o futuro "se antecipa com uma urgência e uma reivindicação de existência a ponto de excluir qualquer deliberação" (*ibid.*, p. 53). Reconheçendo um papel mais ativo para os atores políticos, eu considero a noção úfil para a interpretação do agir político no Sul do Pará somente até o ponto em que ela é funcional para enfatizar os constrangimentos culturais que moldam aquele espaço social. Assim, o sentido mais aplicável da noção é o de que o *habitus* é "um produto da história, o qual produz práticas individuais e coletivas – mais história – de acordo com os esquemas gerados pela história. Isso assegura a presença ativa de experiências passadas, as quais, depositadas em cada organismo na forma de esquemas de percepção, pensamento e ação, tendem a garantir a "correção" das práticas e suas constâncias ao longo do tempo, de forma mais confiável que quaisquer regras formais e normas explícitas" (*ibid.*, p. 54). Contudo, o que é preciso enfatizar é que o *habitus* regional não é um constrangimento inelutável. Inclusive há um exemplo para ilustrar isso: para o atual prefeito de Marabá, Haroldo Bezerra, o problema do número excessivo de servidores na prefeitura era, em 1993, um dos mais centrais na sua administração. Ele dizia, entretanto, que o pior não era o excesso de servidores, mas a deplorável atitude de muitos, que tinham em mente apenas a idéia de tirar vantagem pessoal

privilegiados, assim como as famílias mais pobres, ainda têm suas principais fontes de renda ligadas a atividades rurais. Em muitos aspectos econômicos e culturais o Sul do Pará é ainda uma sociedade agrária, na qual a propriedade da terra é uma importante base de status. Estando esse recurso econômico mal distribuído, igualmente o estarão os recursos políticos, no sentido em que Dahl os considera (7). Ademais, há uma causação mútua e complexa entre preceitos culturais e a estrutura social. Pontos de vista populares acerca do problema da igualdade são influenciados pelas dificuldades e limitações reais advindas da desigualdade. Por outro lado, e ao mesmo tempo, inércias culturais

corroboram à cristalização de desigualdades sociais (8).

O fato de uma grande parte da população viver abaixo da linha da pobreza contribui imensamente para que processos eleitorais se transformem num mercado de compra e venda de votos. Nas vésperas de eleições, os pobres fazem fila para trocar seus votos por remédios, bilhetes de viagem e alguns tijolos e telhas para melhorar um pouco os barracos que ocupam. Então é como eles participam da política : pedindo favores. E eles pedem a vários candidatos, procurando realizar o máximo nestes períodos. Todos prometem reciprocidades, e poucos cumprem as promessas, em enganação geral e consentida. E assim se faz "política", aqui de forma muito semelhante ao Nordeste (9). Aqueles candidatos com mais recursos e "jeito" para este tipo de atendimento acabam eleitos. Uma vez que passam a ocupar cargos oficiais, eles continuam a distribuir favores, naturalmente usando recursos públicos, e então paternalismo se mistura com patrimonialismo, e democracia permanece um ideal muito distante de todas essas circunstâncias.

Especificamente sobre sociedades agrárias, este autor escreve :

Uma vez que em sociedade agrárias a possessão de terra ou do direito do produto da terra é a maior fonte de status, renda e riqueza, desigualdade em termos de terra é equivalente a desigualdade em termos de distribuição de recursos políticos (ibid.,

(8) Essa alimentação mútua entre uma cultura política atrasada e uma estrutura social injusta

é aludida nesse passagem de Dahl :

Desigualdades cumulativas de status, riqueza, renda e meios de coerção significam uma marcada desigualdade em termos de recursos políticos, uma inequalidade que é reforçada por ponto de vistas prevalecentes. [...] a vida da grande maioria da população é uma vida de dificuldades, escassez, dependência, insatisfação reprimida e relativa ignorância, enquanto uma pequena minoria goza de excepcional poder, riqueza e estima social (Ibid., p. 55).

Em muitos aspectos sociais a região Norte se assemelha à região Nordeste. O que HOEFLE (1985, pp. 3-4) diz sobre o Nordeste se aplica bastante bem com o que se pode encontrar no sul do Pará:

Altas taxas de desemprego e poucas oportunidades de emprego fora do setor governamental são os fatores que fazem a política nordestina tão particularmente autoritária. [...] a situação desesperadora em termos de emprego está na base do sistema político moderno no Nordeste. [...] a natureza da política local [e] das relações sociais nas pequenas cidades do interior permite o voto de "cabresto".

Sobre a distribuição de recursos políticos, Robert DAHL (1971, p. 82) diz que ao alocar renda, riqueza, conhecimento, ocupação, posição organizacional, e uma variedade de outras valores, cada sociedade também aloca recursos com os quais um ator pode influenciar, ao menos em algumas circunstâncias, o comportamento de outros atores. Esses recursos então se tornam recursos políticos.

#### **DEMOCRACIA E CIDADANIA**

O patrimonialismo "frequentemente leva a formas de comportamento e a práticas institucionais as quais não são facilmente compatíveis com normas democráticas" (ANGLADE 1994, p. 19). Essa observação se encaixa bem à região. Apesar da aparência dada por procedimentos formais, tais como eleicões "competitivas", não há uma real assimilação das racionalidades que têm substanciado a democracia liberal, da forma como ela é praticada em outras partes. Justamente por isso, democracia em algumas localidades da região não passa de um arremedo, uma farsa.

Algumas localidades do Sul do Pará ainda não conhecem alguns dos critérios básicos de uma poliarquia, de acordo com o receituário de Dahl: o povo sofre reais constrangimentos ao votar, e os votos não são nem mesmo honestamente contados. Então não há de forma alguma eleições livres e justas. Assim, mesmo sem considerar democracia em um sentido mais essencial, e meramente levando-se em conta procedimentos e práticas tipicamente liberais, qualquer observador imparcial rotularia corrupto todo o chamado "processo democrático", da forma como isso ocorre em alguns municípios. Em São Geraldo do Araguia, por exemplo, de acordo com o que me informaram o padre católico local e o candidato a prefeito pelo Partido dos trabalhadores, as eleições de 1992 foram um embuste.

E mesmo que a palavra deste representante de um partido político deva ser relativizada, o testemunho deles é crível, porque as fraudes eleitorais que prejudicaram as eleições em São Geraldo não são um problema isolado. Fraude é uma prática antiga, sistemática, generalizada e decisiva em eleições regionais, a qual, aqui como em outras fronteiras, se insere na ação rotineira de donos do poder, que desconsideram leis e procedimentos éticos. O'DONNELL (1993, pp. 129-130) reconhece isso, ao considerar a forma pela qual redes políticas locais – que incluem burocratas em posições estratégicas, juízes, promotores, delegados de polícia, médicos e donos de cartório – são refratárias a leis que supostamente deveriam regular todo o território nacional. Ele diz que partes do Nordeste e toda a Amazônia brasileira são exemplos dessa evaporação da dimensão pública do Estado, e, consequentemente, da sua peculiar reificação em organizações privadas, as quais são parte de esquemas de pequenos grupos.

De fato, a fraude eleitoral é uma forma radical de patrimonialismo, e tem sido um fator eleitoral importante no Sul do Pará. Tão importante que, em abordagem sobre política regional, ela precisa ser considerada como um recurso estratégico, decisivo para a manutenção do poder por parte de chefes locais e suas claques (10). A fraude eleitoral sintetiza um aspecto da

<sup>(10)</sup> Quando entrevistado, o juiz Ronaldo Vale (cujo melhor credencial, segundo ele mesmo, era o fato de ser temido e mesmo odiado por políticos e grupos de pessoas associados a práticas corruptas) não apenas confirmou que fraudes eleitorais têm sido um recurso decisivo a nível de política local, como também alargou a proposição, sugerindo que tal fator tem decidido até mesmo eleições governamentais.

<sup>—</sup> Q : Aqui em Marabá fraudes eleitorais tem sido uma constante em processos eleitorais. O senhor acha que isso tem decidido eleições ?

Decide. Tanto é que decidiu a eleição para governador. Na eleição para governador do Estado havia 4 000 títulos falsos nas ruas. Estes títulos foram utilizados... e, se você considerar a diferença entre um candidato e outro, você tira a dedução.

 <sup>—</sup> Q : Além da manipulação de títulos eleitorais, que outros tipos de fraudes eleitorais são comuns de ocorrer aqui na região ?

Nestas últimas eleições esses títulos não foram usados. Se foram foi numa proporção mínima, porque as medidas que nós tomamos proibindo uma serie de coisas impediram a utilização desses títulos. [...] Mas eu não acredito que a fraude ocorra no dia da eleição. A fraude é

cultura política regional, e materializa ao mesmo tempo um conteúdo social e uma forma política, anulando qualquer sentido possível do termo democracia.

Democracia, como conceito, pode ter diferentes definições. Conforme o foco de atenção, se a nível de procedimentos ou substância, o têrmo pode ser qualificado como democracia política ou democracia social. No labiríntico debate sobre se "'democracia' é um termo designado para significar um sistema político, separado e aparte do sistema econômico-social ao qual ela está ligada" (ANGLADE 1994, p. 1, referindo-se à posição de Diamond, Linz e Lipset); ou se "democracia não é meramente uma questão de formas e procedimentos, mas sim uma questão de substância (*ibid.*, p. 3, referindo-se a Tocqueville e Rawls), Weffort (1992, p. 23) aparece com uma interessante proposição. Ele defende que as formas, em lugar de serem vazias, pertencem a conteúdos. Os procedimentos políticos são formas de conteúdos sociais. Weffort mantem que o funcionamento das regras básicas do jogo democrático

requer a existência de condições sociais mínimas.

Assim, as formas são significativas porque refletem essências sociais. No Sul do Pará, processos eleitorais distorcidos correspondem a uma realidade de extrema desigualdade social. As condições corrompidas das campanhas políticas, do processo de votação e da contagem dos votos, tudo isso reflete a absoluta falta de direitos sociais da majoria da população. Tal situação de extrema desigualdade social entre indivíduos obstrui a realização do princípio de igualdade entre cidadãos (WEFFORT 1992). E isso é assim porque à cidadania, para existir, precisa ultrapassar os limites de um mero direito à participação política formal, exigindo um mínimo padrão de vida. Caso contrário, o comportamento dos indivíduos despossuidos será este de subserviência a eventuais benfeitores, os quais, do alto de suas condições privilegiadas, irão desconsiderar as instituições que se colocam em favor da democracia e da igualdade dos cidadãos. Assim, sem uma renda mínima e sem educação básica, as classes populares permanecem alienadas de qualquer participação real em processos eleitorais, os quais se desenrolam como um exclusivo e corrompido jogo de

As instituições democráticas mais elementares não funcionam na maioria dos espaços regionais, existindo apenas como fachadas, encenando farsas. Tanto é assim que toda essa situação pôde ser capturada no termo "injustiça institucionalizada", cunhado por setores progressistas da Igreja católica para expressar a discrepância entre a falta de direitos civis da maioria e os privilégios exorbitantes das elites políticas e econômicas. Detentores do poder oficial (representados por prefeitos, delegados de polícia, chefes de cartórios e juízes) são normalmente incorporados em grupos privados, os quais controlam politicamente os municípios. Mesmo quando tais autoridades não participam ativamente de esquemas corruptos, elas se abstém de tomar medidas contra o modo de operar das elites locais, em omissões flagrantes. E se alguma autoridade local quebra esse código e se põe contra tais elites, ela é simplesmente removida ou, de alguma forma,

preparada com bastante antecedência. [...] Geralmente eles preparam a fraude com 3, 4 meses de antecedência. [...] Como é que se inicia uma fraude? Com a nomeação dos mesários, com a nomeação dos escrutinadores. Então é aí que começa a fraude. Eu, quando estava em Conceição do Araguaia, eu me lembro muito bem, o escrivão chegou comigo já para nomear os mesários, e nomear os escrutinadores, só para eu assinar. "Doutor, já está aqui, é só o senhor assinar". Eu disse não; quem escolhe sou eu. [...] Então o político, o candidato, ele começa a ganhar uma eleição na nomeação dos mesários, dos escrutinadores, dos vogais e do próprio preparador eleitoral.

trazida a um estado de conformidade com este domínio elitista por poderes

superiores instalados na capital do Estado.

'Um importante sentido do termo "injustiça institucionalizada" é que a aplicação da lei não recai igualmente sobre todos. Um camponês que tenha um conflito de interesses com um grande proprietário rural, e queira resolver isso legalmente, encontrará sistemáticos parcialismos e bloqueios à sua demanda judiciária, porque o sistema de justiça é também patrimonial, e salvaguarda aquela facção que possui bens materiais. Obviamente tal situação anula direitos nominais de cidadania. O Judiciário nestas regiões de fronteira não é um poder democrático; ao contrário, ele é faccioso, porque os direitos das pessoas envolvidas numa questão legal são pesados de acordo com os laços pessoais dos juízes, e com a capacidade de pressão e influência dos litigantes.

O direito privado de ter uma justa consideração quando acionando uma burocracia pública é tão constitutivo do direito de cidadania quanto o direito público de votar sem sofrer coerção, como diz O'DONNELL (1993, p. 127). Assim, é falacioso postular o princípio de igualdade perante a lei quando a desigualdade entre ricos e pobres é tão acentuada, como é o caso nessa região. Essa realidade impede a cidadania, assim como qualquer simetria em termos de direitos políticos. Uma real democracia não pode

funcionar no minado campo de um apartheid social.

# ELEIÇÕES MUNICIPAIS: A PREFEITURA COMO CABIDE DE EMPREGO

Vamos começar chamando a atenção para um aspecto peculiar da política local: em eleições municipais um desmedido número de pessoas se candidata ao cargo de vereador, apesar destes pretensos candidatos terem consciência da impossibilidade de conquistar uma cadeira na câmara de vereadores. O padrão é de 100, 200 ou 300 candidatos "concorrendo" por 9, 11 ou 13 lugares nas câmaras municipais, dependendo do tamanho da cidade. Evidentemente, há uma lógica sustentando esse aparente contra-senso: na situação de pobreza e desemprego destas cidades, o puro fato de concorrer como candidato pode já significar a subida de um degrau na escala social, e

é por isso que muitos se empenham em eleições.

As eleições municipais, e, em termos mais gerais, a política regional, organizam um tipo de hierarquia : acima de todos está o governador, que é o chefe político regional, e que se faz acompanhar daquele grupo de deputados mais íntimos do poder. Descendo a níveis locais, no topo desta hierarquia está o prefeito. Logo abaixo se situam os vereadores eleitos, seguidos pelos candidatos governistas que não conseguiram se eleger. Então se colocam aqueles cabos eleitorais que se engajaram na campanha de arrecadação de votos para o prefeito eleito. Finalmente, na base desta escala, aparecem os humildes eleitores. Mas todos eles, de acordo com esta ordem hierárquica, podem adquirir "direitos", isto é, formas de participação na prefeitura, a qual é de longe a mais importante fonte de emprego e de recursos econômicos nestes ambientes subdesenvolvidos. O fato é que a candidatura em si mesma, se lançada na chapa política vitoriosa, abre diversas oportunidades.

Os vereadores eleitos os quais apoiaram a campanha do prefeito, e mesmo aqueles que "pularam o muro" após as eleições e se tornaram defensores dos projetos do prefeito, são devidamente considerados na alocação do orçamento da prefeitura. Dessa forma eles podem derivar benefícios para os seus eleitorados. Como aliados do prefeito, eles podem também reforçar suas imagens aparecendo em inaugurações, capitalizando sobre os resultados da administração pública local. Os mais articulados podem galgar uma posição na "panelinha" política local, e assim obter acesso a inúmeros privilégios, incluindo o de participar de esquemas que os fazem ricos. Aqueles candidatos que não foram eleitos, e que correram pela chapa do prefeito, podem ganhar um emprego oficial, e normalmente um que não exija deles qualquer aplicação de esforço. Os cabos eleitorais também podem ser premiados com empregos, materiais de construção para melhorar suas casas e outros benefícios do tipo. Finalmente, os eleitores em geral irão receber muito pouco em termos de obras públicas, uma vez que grande parte dos recursos da prefeitura estará já comprometida com os referidos esquemas de favorecimento. Aos ordinários eleitores, contudo, resta ainda o paternalismo barato. Dirigindo-se à ação social da prefeitura, eles podem ser contemplados com algumas migalhas, tais como bilhetes de viagem e remédios, desde que não se incomodem de esperar longas horas em filas intermináveis.

Com algumas variações, este é o padrão da política local. Dada a dificuldade de se encontrar outras formas de ocupação, os empregos públicos, mesmo se mal remunerados, são altamente disputados. Em Itupiranga, por exemplo, uma cidade vizinha a Marabá, o prefeito eleito tinha, nas eleições de 1992, 50 candidatos a vereador na sua chapa. José Milesi, um ex-agente de comunidades eclesiais de base, foi lançado na política por Ademir Andrade, e, pragmaticamente, ainda permanecia com o Partido do movimento democrático do Brasil de Jader Barbalho (11). Apesar de consciente de que, como ele dizia, "isso é errado", ele se confirmava mesmo um político pragmático, e fazia política da maneira convencional. Em outras palavras, ele seguia o hábito regional, empregando todos os companheiros de campanha na inchada prefeitura, a

qual contava então 530 servidores.

Infelizmente, esta não é a maneira certa, mas eu procurei fazer minha campanha, e essa é a realidade (12). Eu disse: "Eu não vou abandonar ninguém." [...] E então a prefeitura está inchada. Quem ganhou, ganhou; aqueles que não ganharam eu tive que acomodar de alguma maneira. Os cabos eleitorais, e especialmente os candidatos a vereador estão dentro da prefeitura... Um como motorista, outro na educação, outro na saúde, outro como eletricista, outro como pedreiro, um a um, todos foram acomodados na prefeitura. Esse é o compromisso que você assume.

-Q: Eles querem uma compensação, porque eles gastaram dinheiro na

campanha, não é?

(11) Milesi foi eleito prefeito pela primeira vez em 1982, e desde então tem se mantido como o principal líder político do município. Seu mérito como administrador público tem sido o de negociar o assentamento de camponeses imigrantes com fazendeiros, de uma forma pacífica, no vasto território sob sua jurisdição.

pacífica, no vasto território sob sua jurisdição.

(12) Um candidato a prefeito precisa conquistar a cumplicidade de pessoas para tê-las como colaboradoras; por outro lado, as pessoas consideram uma participação em campanha política recompensadora justamente pela perspectiva de conseguir um emprego. Essa é a forma tradicional pela qual um candidato recruta militantes. Isso é como Robert Dahl diz: "Quem quer que seja que desvie dessas estratégias aceitáveis corre um alto risco de derrota" (1961, p. 225). Tal procedimento configura portanto uma prática política universal. Assim, não é razoável querer que um político local fuja desta norma. O que se contesta nesse caso é justamente o exagero, a caricaturização dessa rotina política.

Alguns deles não gastaram absolutamente nada. O simples fato de subir num palanque e xingar o adversário para muitos é suficiente para dar a eles um direito de um lugar na prefeitura.

O senso comum em relação à prefeitura é o de que ela é uma fonte de recursos para ser usada em base pessoal. Prefeitura é acima de tudo cabide de emprego. O próprio Milesi, que veio do Rio Grande do Sul, onde, segundo ele, num ambiente diferente, as demandas são mais coletivas, acabou sendo engulido por este aspecto do hábito político regional. Ainda de acordo com ele, as origens destas práticas, assim como a origem da maioria dos imigrantes que chegam em Itupiranga, estão no Nordeste. Milesi diz que essa prática popular de pedir coisas pessoais para políticos foi criada pelos próprios políticos, para gerar dependência e lhes dar poder.

Em lugar de criar esta situação, os políticos poderiam ter criado uma outra diferente, incentivando a organização do povo em associações e sindicatos, a partir de onde eles poderiam demandar coletivamente.

Esta proposição ficou entretanto no plano ideal, na realidade de Itupiranga ela foi superada por uma atitude pragmática e habitual.

#### O PATERNALISMO COMO POSTURA COLETIVA

O terreno para o florescimento do paternalismo como um traço dominante das relações sociais forma-se a partir de insuficiências individuais e desigualdades sociais de diversos tipos. Frequentemente, relações paternalistas são construídas em contatos pessoais que a população pobre precisa estabelecer com profissionais dominadores, advogados e médicos em particular, que estabelecem débitos pessoais, passíveis de serem convertidos em moeda política. Muitos detentores de poder político na região iniciaram-se através dessas práticas de elevação de prestígio, baseadas no oferecimento de serviços profissionais sem uma imediata cobrança.

O campo da saúde se configura como o mais propício para tais práticas paternalistas. As transformações que a região tem experimentado – em particular o grande influxo migratório e o surgimento de novas cidades, fenômenos que se intensificaram a partir dos anos oitenta – têm tido como resultado uma deterioração da qualidade de vida da população regional, juntamente com uma crescente concentração da renda (JATENE 1993). A modernização que o Estado tentou implementar de maneira tão autoritária, quando durante o regime militar essa noção era assimilada exclusivamente em termos de crescimento econômico, teve resultados bem aquém das expectativas geradas, mesmo em termos econômicos estritos (NUN 1992). A realidade derivada de tal processo é que a grande parte da população regional, que continua a crescer rapidamente, se encontra desempregada, amontoada em cidades mal equipadas, subsistindo a duras penas.

Deficiências nutricionais sérias despontam entre os fatores que mais têm contribuído para um quadro de doenças generalizadas. Esta situação tem sido fortemente corroborada pelas abruptas mudanças em padrões alimentares e de consumo, sem um correspondente aumento de renda. E os novos setores habitacionais que surgem em novas cidades carecem de infraestruturas básicas de habitação, saneamento, esgoto e suprimento de água. Doenças proliferam em tais condições (JATENE 1993, p. 165), e assim

a população regional encontra-se em situação de alta vulnerabilidade. Como as pessoas não têm acesso a um eficiente e universal serviço de saúde pública, elas dependem da condescendência de médicos. Isso ajuda a

explicar porque tantos políticos têm emergido do campo da saúde.

No Sul do Pará, atitutes paternalistas são extremamente generalizadas, e, a partir de relações pessoais, atravessam todo o tecido social. Penetrando a política através da criação de laços de lealdade, elas envolvem a sociedade como um todo, criando posturas coletivas. A população pobre, moralmente endividada, sente-se obrigada a repor benfeitores por meio de votos, os quais são periodicamente demandados em épocas eleitorais. Aqueles que se encontram em posição de ascendência, e que almejam a uma carreira política, parecem "incapazes" de dizer não para os inúmeros dependentes que compoem seus eleitorados. O poder destes é portanto baseado numa aparente generosidade (GREENFIELD 1977), a qual atrai as pessoas para tais laços de dependências, como seguidoras de "bons patrões". Esta postura tem se tornado um traço cultural de populações inteiras, as quais frequentemente caem passivas e subservientes em face de autoridades, que encontram campo livre para fazer uso abusivo de seus poderes.

Cultura e estrutura ensejam tudo isso. Além de ser pobre, o povo está acostumado a esperar por soluções vindas de cima, e não se encontra preparado para elaborar suas próprias idéias e definir suas próprias opiniões. Políticos em posição de manipular tal traço cultural organizam um tipo de alimentação mútua, cujo resultado é sempre mais dependência.

Álguns exemplos concretos de dependência coletiva podem ser fornecidos, no sentido de demonstrar como a ascensão de líderes regionais tem-se baseado nisso. A situação do garimpo de Serra Pelada nos anos oitenta é um dos mais ilustrativos casos. Os garimpeiros estavam sempre esperando uma solução do poderoso Curió, o controlador do garimpo, cuja principal motivação, acima dos interesses dos garimpeiros, era seu próprio benefício. O mesmo tipo de dependência coletiva podia ser observada nas relações entre a população de Parauapebas, a carente cidade situada no pé da Serra dos Carajás, e a poderosa Vale do Rio Doce. A companhia exportadora de minério de ferro tem sua cota de responsabilidade pelo que está acontecendo na cidade, cujo surgimento é devido à presença do próprio projeto de mineração, o qual atraiu grande quantidade de pessoas para trabalhar em empregos temporários. A população de Parauapebas quer alguma coisa da Cia. Vale do Rio Doce, mas não é capaz de definir exatamente o quê. E há a preocupação de só demandar aquilo que venha a agradar a companhia. O povo é timido, sem coragem de criar suas próprias demandas, e vê a companhia como um grande pai, um pai que poderia conduzir Parauapebas a dias melhores. Faisal Salmen, o primeiro prefeito de Parauapebas, adotou uma atitude de confrontação para com a Vale do Rio Doce. Ele reclama o mérito de ter lutado pelos royalties que aumentaram substancialmente a receita orçamentária do município. Mas mesmo ele encaminhou essa luta em estilo personalista, usando a questão como uma plataforma política, sem realmente envolver a comunidade. Ele apareceu como o corajoso homem que enfrentou a mineradora gigante, dramatizando-David contra Golias. A cidade inteira, que poderia ter sido organizada e mobilizada em função deste problema, permaneceu humildemente de lado. Ao povo de Parauapebas foi negada a oportunidade de avaliar seus próprios problemas e reforçar sua identidade através da assunção de uma atitude ativa em tal conflito. Faisal incorporou o papel de pai de

Parauapebas, e a população o assistiu passiva. De acordo com as próprias palavras do ex-prefeito, ele e o povo estavam "dançando conforme a música".

Em lugar de Faisal Salmen veio Chico das Cortinas, que adotou uma atitude deferencial em relação à companhia. Ele subiu a serra para "negociar", sem contudo levar uma proposta. A companhia por sua vez tinha já uma proposta, e obteve um acordo que consistiu na intermediação de um empréstimo internacional, o qual viria para financiar um extenso projeto de saneamento básico e de suprimento de água, em troca de uma dedução de 25 % no valor do *royalty* devido durante determinado número de anos. Sem discutir o mérito do projeto em si mesmo, parece que o prefeito entregou parte de sua autonomia administrativa. E a população tomou um conhecimento mínimo dele. Assim, tal projeto de saneamento e suprimento de água irá reforçar, em escala social, a relação paternalismo-submissão, e portanto o hábito político regional.

#### O FATOR VIOLÊNCIA: AMEAÇADOR, MAS TAMBÉM MOBILIZADOR

Um outro generalizado e negativo elemento da política e das relações sociais da região é a violência. Contudo, em lugar de ser naturalizada, como outros traços político-culturais, a violência, quando exacerbada, assusta e choca a sociedade. Desde os princípios da ocupação regional até os dias atuais, a violência, sob diversas formas, têm recaído sobre populações amazônicas. O uso da força bruta para imobilizar trabalhadores, por exemplo, tem sido uma constante, uma vez que possibilidades de se obter terras em direção ao Oeste, em busca da autonomía no trabalho, são ainda relativamente amplas. Não obstante sua trivialidade, houve uma escalada durante os anos setenta e oitenta, e, especialmente em áreas rurais, barbaridades começaram a desencadear reações.

Uma das razões dessa escalada foi que o Estado, ao mesmo tempo em que incentivava uma rápida ocupação da região, se fêz incapaz de assegurar o chamado legítimo monopólio da violência. Tal situação corrobora o que O'DONNELL (1993) tem afirmado acerca de países latino-americanos. Apesar do grande tamanho do aparato estatal, o Estado tem sido incapaz de impor normas legais e de regular a vida social em seu território, e assim tem deixado espaço para poderes privados se apropriarem das prerrogativas de controle social. Quanto ao Sul do Pará, em sangrentas lutas pela terra, as quais se tornaram acessíveis pela abertura de estradas, os trabalhadores rurais têm sido as principais vítimas dessa omissão estatal (13).

A violência tem afetado a política regional de diferentes maneiras. Por um lado, assassinatos têm sistematicamente encurtado a carreira de vários

<sup>(13)</sup> Sintomaticamente, apenas a nível acadêmico as elites locais têm sido apontadas como fonte dessa violência. Seja alugando pistoleiros profissionais para executar assassinatos, ou agindo de uma forma que induz os próprios trabalhadores à violência para sobreviverem, certas elites são a fonte primária da violência (RECH 1989). Até 1988, mais de 1 500 casos de assassinatos de trabalhadores rurais, sindicalistas, agentes pastorais e profissionais apoiando a causa dos trabalhadores rurais haviam sido arrolados por instituições nacionais e internacionais. Em contrapartida, apenas 12 ocorrências haviam sido julgadas, sem que uma só ordem de prisão fosse expedida (ibid., p. 47). Via de regra, os mandantes destes crimes não são nem mesmo convocados a depor. Por outro lado, quando essa mesma elite é atingida pela violência, não se tem o menor escrúpulo de violar os mais elementares direitos civis dos trabalhadores sob suspeita.

líderes populares, como as listas periodicamente publicadas pela CPT e pela Anistia internacional revelam. Mas, além de ceifar vidas e desencorajar o ativismo político, a violência tem também provocado reações, como certas mobilizações populares o atestam, as quais têm encaminhado mudanças na política local e impulsionado algum avanço democrático (14). Sustar a violência que assombra a região tornou-se um projeto comum a várias forças progressistas – ONGs, partidos políticos, Igrejas, autoridades e a população em geral.

O que especificamente despertou na região uma reação coordenada foi o assassinato em 1989 de Expedito Ribeiro de Souza, então presidente do Sindicato de trabalhadores rurais de Rio Maria. Imediatamente após o ato, o Comitê Rio Maria foi criado em várias localidades da região, para lutar contra a violência, quaisquer formas ela assumisse. O lema adotado pelo movimento foi o de promover justiça e paz, e concretamente o Comitê Rio Maria iniciou uma campanha em favor de direitos de cidadania.

Associando pessoas e instituições numa mesma demanda por justiça, e em formas organizadas de pressão contra a violência, tal mobilização foi um fator de peso para que um político truculento como Oswaldo Mutran fosse punido, e para que uma juíza facciosa como Ezilda Pastana fosse removida. O afastamento destes donos do poder local, feito que parecia impossível, representou um marco na história política da região. E igualmente importante é o fato de que tais realizações têm criado espaços para novas mentalidades políticas. A sociedade regional começa a considerar palavras como cidadania e democracia de uma forma menos abstrata.

### A CULTURA DA PARTICIPAÇÃO POLÍTICA

O objetivo dessa seção não é analisar todas as possíveis razões que levaram a Igreja católica a esposar um projeto de mudança social a longo prazo, encaminhado através de um esforço de produção cultural. O que se pretende é tão-somente estabelecer, muito resumidamente, uma ligação entre aquela situação de injustiça institucionalizada, descrita acima, na qual a violência contra lavradores aparece como um dos sinais mais evidentes, e essa ação cultural da Igreja. Lançando-se em cruzada contra o que se considerava pecados sociais, organizações tais como o MEB, as CEBs e a CPT foram capazes de incutir um novo traço cultural na população pobre desta região. A tese a ser apenas insinuada aqui é a de que o basismo (15) está na origem da cultura da participação popular na política, materializada inclusive pela prática do orçamento participativo, observável na cidade de Marabá. Implícito nisso está o papel de liderança institucional exercido pela Igreja católica progressista durante um certo período da história regional.

Inicialmente fechado em si mesmo, e auto-identificado como um movimento de resistência, o chamado movimento camponês, que resultou da aliança da Igreja católica com os lavradores, transbordou dos domínios das

(15) O basismo pode ser definido como uma ideologia relativamente ingênua, a qual enfatizava a capacidade de setores populares resolverem seus próprios problemas sem a interferência de apoios externos (conforme MAINWARING 1986).

<sup>(14)</sup> Uma interpretação deste resultado, capaz de abrir novas perspectivas no campo político regional, pode ser encaminhada por meio de uma adaptação da expressão blessings in disguise ("bençãos em disfarce"), usada por HIRSCHMAN (1971, p. 29) para assinalar como certas circunstâncias, que parecem obstruir mudanças, na verdade provam-se como fatores de facilitação ou indução destas.

pequenas comunidades, e valores, tais como este da democracia direta passaram a circular amplamente em ambientes populares. Motivações e influências se tornaram mais diversificadas, e o movimento popular na região mais expansivo, agregando novos atores sociais e envolvendo questões rurais e urbanas. Em Marabá, estes novos atores, indivíduos e instituições, ocuparam posições na burocracia oficial, estabeleceram alianças, conectaram interesses e adiantaram respostas para problemas da população. Em vez de apenas defensivos, os movimentos populares amadureceram, e ganharam motivações próprias.

Hoje, os movimentos populares na região assumem lutas específicas, entre as quais ainda a luta pela terra, mas também contra práticas políticas conservadoras e a favor da participação popular em negócios públicos. Especialmente esta mobilização para tornar efetiva a participação popular, prescrita no texto constitucional e nas leis orgânicas dos municípios, sinaliza mudanças no plano da cultura política regional. Essas perspectivas de mudança parecem ter arrastado Haroldo Bezerra, o atual prefeito de Marabá, para um posicionamento exemplarmente democrático (16). Com seu apoio, o orçamento participativo é uma realidade no

principal centro urbano regional.

Haroldo Bezerra tornou-se prefeito de Marabá pela segunda vez apoiado pelas forças mais progressistas da região. Em seguida, ele concorreu pelo controle da AMAT (Associação dos municípios da região do Araguaia-Tocantins), e, apesar de não ter sido eleito, dez dos prefeitos da região se alinharam com ele. Portanto, ele exerce uma liderança no Sul do Pará. Talvez esse grupo de prefeitos politicamente alinhados com Haroldo Bezerra, seguindo o exemplo de Marabá e até mesmo por razões eleitorais, possa vir a apoiar experiências de orçamento participativo em seus municípios, encaminhando um processo de mudança política na região (17). Esse seria sem dúvida um horizonte político muito favorável.

<sup>(16)</sup> Tal político, cuja origem está nos tempos autoritários do regime militar, quando surgiu como prefeito nomeado de Marabá, provavelmente reconheceu como viável a possibilidade de plataformas democráticas se tornarem cada vez mais valorizadas na região. O posicionamento de Haroldo Bezerra é extremamente bem-vindo, dado que líderes como ele podem cumprir um importante papel no processo de desenvolvimento regional. Mas, além disso, num sentido mais analítico, é interessante apontar que sua evolução se encaixa bastante bem com uma postulação de O. DONNELL (1993, p. 6), segundo a qual os atores políticos lutam não apenas para satisfazer seus interesses imediatos, mas também no sentido de definir regras e procedimentos cuja configuração irá determinar as probabilidades de vencedores e perdedores no futuro.

<sup>(17)</sup> Essa situação poderia ser interpretada pelo que foi denominado "transposições chave" (key thresholds: conforme Przeworski, 1986, citado em COLLIER & NORDEN, 1992, p. 234), que significa um momento de transformação do jogo político. Adaptando a noção para as circunstâncias regionais, isso seria o ponto em que o número de atores interessados em realizar um movimento na direção da democracia, e de descolamento daquelas práticas que têm dado forma ao habitus regional, torna esse projeto democrático factível. Em outras palavras, democracia e procedimentos administrativos mais transparentes poderiam se transformar na nova escolha estratégica para atores políticos, incluindo elites com capacidade de adaptação, gerando uma espécie de bandwagon effect, isso é, um interesse de pessoas e grupos se juntarem a uma tendência com prognósticos favoráveis, em vista de benefícios políticos.

#### **CONCLUSÃO**

Este artigo iniciou representando a cultura política regional em traços caricaturais, na forma de vícios nacionais acentuados, para tipificar esta área de fronteira, tal como ela é: subdesenvolvida em muitos aspectos, mas especialmente em termos de práticas políticas. A reprodução de usadíssimos mecanismos de poder, dentro de processo de modernização estrutural, demonstra a resistência de hábitos arraigados, ao mesmo tempo significando heranças culturais e carências materiais. A urbanização de base pobre que a região experimenta tem aumentado a complexidade da sociedade, sem ser capaz de remover a velha matriz política que sempre sustentou o poder elitista regional. Esta era a essência do argumento, até que, a caminho da conclusão, quando se começou a falar de movimentos populares, o tom se tornou menos pessimista. A cultura política pode mudar, desde que se peleje para isso. Esse é justamente o sentido de uma luta específica que reúne lideranças institucionais e pessoais da região. É preciso portanto relevar o papel da liderança neste processo.

É preciso que se diga que enunciados de mudança não devem ser vistos como meros votos de prosperidade política, movidos por um otimismo vazio. Há de fato sinais concretos de mudanças no plano político-cultural da região. Nesse sentido, a melhor perspectiva é o alargamento da participação popular nas administrações públicas municipais. Em Marabá essa experiência já se encontra em curso. Após muitas rodadas de debates, entre representantes de associações de bairro, partidos políticos, sindicatos, outras organizações populares, empresários e autoridades municipais, conselhos municipais foram estabelecidos, juntando representantes de usuários, administradores e fornecedores de serviços públicos, em regime de paridade. Estes conselhos municipais vão cuidar dos problemas ligados à educação, saúde e saneamento, transporte e meioambiente. Embora "de pé atrás", como se esperando percalços nessa interação, tal sistema de administração conjunta tem contado com o apoio

de forças progressistas da região.

Possivelmente, por causa deste estado de mobilização popular, as elites políticas da região se sintam compelidas a agir de forma mais transparente, e talvez a tradicional imbricação entre os domínios público e privado tenda a se tornar menos obscura. Entretanto, qualquer projeto de mudança de padrões político-culturais precisa atacar o problema da pobreza. Para fazer com que as prefeituras deixem de ser cabides de emprego e a política um negócio privado, é preciso dinamizar a economia e superar a situação de subdesenvolvimento. E isso, ainda mais considerando-se restrições ecológicas, não é tarefa fácil no curto prazo. De forma que perspectivas de mudança existem, mas não para tão breve.

A observação acima resgata um certo equilíbrio entre pessimismo e otimismo no trato do problema de mudança e continuidade da cultura política regional. Há em curso um processo de inovação na administração municipal de Marabá. Essas inovações, no principal centro urbano regional, talvez sejam capazes de sacudir a inércia do longamente estabelecido hábito político regional. Como o próprio Haroldo Bezerra diz (com um

discreto tom personalista, no entanto),

depois do nosso governo aqui, o prefeito seguinte vai ter que continuar meu trabalho; não meus projetos, mas ele vai ter que continuar a trabalhar com a comunidade, discutindo os projetos de interesse da comunidade. Nós vamos criar uma prática.

Contudo, é extremamente duvidoso que esta prática possa vigorar no caso de Nagib Mutran voltar a ocupar o cargo de prefeito de Marabá. Médico e grande proprietário de terras, ele continua a reunir recursos políticos de grande significância no contexto regional, e aparece como favorito para as eleições municipais de 1996. Eleito, da sua posição de prefeito, ele tentaria restaurar o estilo truculento de governar que, desde os anos 1950, quando o primeiro Nagib se tornou chefe político local, tem caracterizado a família.

> Julho de 1994/Janeiro de 1996 Rodrigo PEIXOTO Museu E. Goeldi-CNPg, Belém

#### BIBLIOGRAFIA

ANGLADE, C. 1994, "Democracy and the Rule of Law in Latin America", in I. BUDGE &

D. McKay (eds.), Developing Democracy, Londres, SAGE Publications.
BOURDIEU, P. 1990, The Logic of Practice, Cambridge, Polity Press.
COLLIER, D. & NORDEN, D. L. 1992, "Strategic Choice Models of Political Change in

Latin America", Comparative Politics.

DAHL, R. A. 1961, Who Governs? Democracy and Power in an American City [New Haven]. New Haven.

1971, Polyarchy. Participation and Opposition, New Haven e Londres, Yale University Press.

GERTH, H. H. & MILLS, C.W. 1991, From Max Weber: Essays in Sociology, Londres, Routledge

GREENFIELD, S. M. 1977, "Patronage, Politics, and the Articulation of Local Community and National Society in Pre-1968 Brazil", Journal of Interamerican Studies and World Affairs, XIX (2), Maio. Londres, SAGE Publications.

HIRSCHMAN, A. O. 1971, A Bias for Hope; Essays on Development and Latin America,

New Haven (Conn). HOEFLE, S.W. 1985, Harnessing the Interior Vote: The Impact of Economic Change, Unbalanced Development and Authoritarianism on the Local Politics of Northeast Brazil. Londres, University of London, Institute of Latin American Studies.

JATENE et al. 1993, A meia-vida da criança na Amazônia. Associação de universidades amazônicas. Belém, Universidade federal do Pará.

LÉNA, P. & SILVEIRA, I.M. 1993, Uruará: o futuro das crianças numa área de colonização, Belém, Unamaz.

LIPSET, S.M. 1983, Political Man: The Social Bases of Politics, Londres, Heinemann. MAINWARING, S. 1986, The Catholic Church and Politics in Brazil, 1916-1985,

Stanford, Stanford University Press.

NUN, J. 1992, "A democracia e a modernização trinta anos depois", *Lua Nova. Revista de cultura e política*, centro de estudos de cultura contemporânea, 27.

O'DONNELL, G. 1993, "Sobre o Estado, a democratização e alguns problemas conceituais", *Novos Estudos*, 36, julho, São Paulo, CEBRAP.

RECH, D. 1989, "A violência, o crime e a justiça", *Travessia, revista do migrante*, II (4),

maio-agosto/89, São Paulo, Centro de estudos migratórios.

SCHWARTZMAN, S. 1975, São Paulo e o Estado nacional, São Paulo, Difel. THEOBALD, R. 1982, "Patrimonialism", World Politics XXXIV (4), Julho, Princeton University Press, N.J.

WEFFORT, F.C. 1992, "Novas democracias. Que democracias?", Lua Nova, Revista de Cultura e Política, 27, Centro de estudos de cultura contemporânea.

# REVUE EUROPEENNE DES MIGRATIONS INTERNATIONALES

Volume 11 - Nº3 1995

#### Coordination: Y. Charbit et V. Petit

- P. Corti : L'émigration italienne : historiographie, anthropologie et recherche comparatiste.
- W. Berthomière: L'immigration des Juifs d'ex-URSS: un nouveau défi pour Israël?
- H. Fassmann, R. Münz: La migration d'est en ouest en Europe (1918-1993).
- D. Helly: Québécois, étrangers ou citoyens? Les fondements de l'appartenance des immigrés au Québec.
- G. Bourgeault, F. Gagnon, M. McAndrew, M. Pagé: La reconnaissance de la diversité culturelle et religieuse à l'école dans une démocratie de tradition libérale.
- A. Angoustures, L. Legoux, Ch. Jaggers: Que sont devenus les demandeurs d'asile de 1990?
- G. Neyrand, M. M'Sili: Les Français par mariage et leurs conjoints. Une situation diversiliée et évolutive.
- L. Denour, R. Junker: Les médecins étrangers dans les hôpitaux français.
- **Ch. Crenn:** La présence française dans la culture malgache.

#### Note de recherche :

B. Verquin : Les Français à l'étranger : une population difficile à délimiter.

#### Chronique législative :

J. Costa-Lascoux: La lutte contre le racisme en Europe: l - Les instruments internationaux.

Notes de lecture : E. Pinguet et D. Noin

Université de Poitiers MIGRINTER-C.N.R.S.

#### Tarifs :

Prix de l'abonnement pour 1995 (3 numéros) : 300 F (France étranger). Prix du numéro : 120 F (France et étranger).

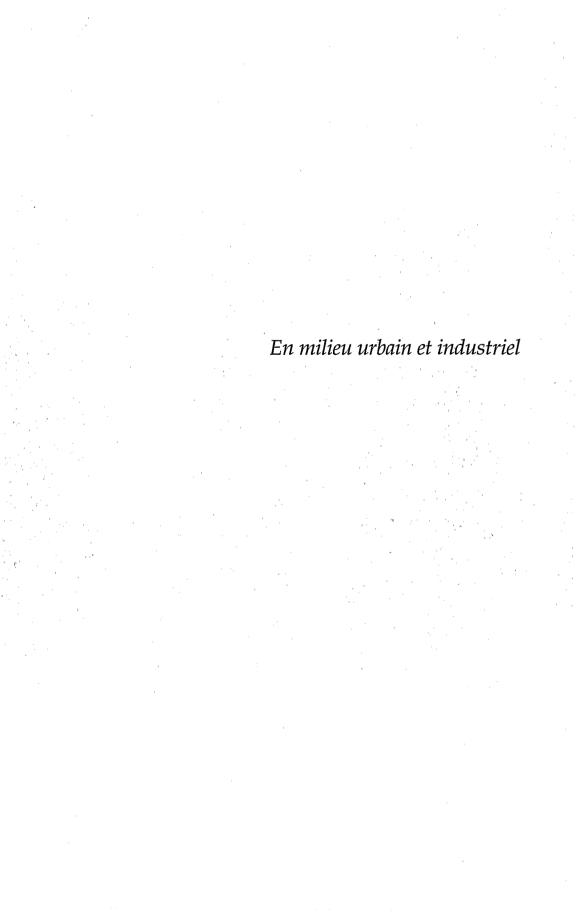
Tarif étudiant : Prix de l'abonnement pour 1993 (3 numéros) : 200 F Prix du numéro : 70 F (France et étranger).

Les abonnements partent du premier fascicule de l'année en cours Subscriptions begin with the first issue of the year.

#### Abonnements et vente au numéro : Y compris numéros antérieurs

Revue Européenne des Migrations Internationales Université de Poitiers 95, avenue du Recteur-Pineau - 86022 POITIERS Cedex Tél. 49.45.32.57 - Fax 49.45.33,22

Chèque à l'ordre de : Association pour l'étude des Migrations Internationales. Virement bancaire international à la Société Générale, Place Leclerc, 86000 POITIERS (France) - Compte n° 00037 26 1837.





# PATERNALISME ET INDUSTRIALISATION LE CAS DES CHEMINS DE FER AU BRÉSIL

L'importation de main-d'œuvre servile au Brésil devint une activité de contrebande à partir de 1850, sous la pression des Anglais qui interdisaient le commerce international et le transport maritime des esclaves. La culture et le négoce du café en furent affectés, à une époque où ils étaient déjà affaiblis par l'épuisement des terres et le faible taux de réinvestissement des bénéfices (dans son berceau du Paraiba du Sud).

La monoculture du café était le pilier d'une économie brésilienne fondée sur l'esclavage. La colonisation agricole progressait vers l'amont du *rio* Paraiba, dans la province de São Paulo, et les *fazendeiros* (1) "paulistes", désireux d'étendre la culture du café, furent alors confrontés à un dilemme.

Ils durent choisir entre deux options stratégiques contradictoires :

a) empêcher l'accès libre du marché du travail à la nouvelle maind'œuvre immigrante d'origine européenne ou asiatique, afin d'éviter le développement d'une concurrence avec les autres marchés du travail ruraux et urbains. Prévenir, du même coup, la menace que le développement d'une production autonome en petites propriétés (2) ferait peser sur le système de la grande exploitation agricole exportatrice;

b) utiliser un système de transport du café jusqu'à la côte plus efficace que les caravanes de mulets (le chemin de fer avec convois de wagons tirés par machine à vapeur), sachant que cette nouvelle technique ouvrirait une dynamique intégratrice du marché du travail comme des marchandises (en

facilitant la mobilité et les échanges à faible coût).

Ces questions furent explicitement débattues dans la presse pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que dans les clubs agricoles ou au Parlement de l'Empire (LIMA 1986). Le paternalisme, et la dépendance "semi-captive" de la main-d'œuvre qui le caractérise, a résolu, comme on va le voir, le premier terme du dilemme. Mais quelle solution fut mise en

 Le modèle pionnier nord-américain a été explicitement débattu au Parlement de l'Empire à Rio de Janeiro.

<sup>(1)</sup> Le mot fazenda désignait l'ensemble des biens, la richesse accumulée, et surtout les biens produits par le travail, personnifiés dans les esclaves. La notion était donc assez proche de celle de "capital", et éloignée de la signification actuelle désignant la grande propriété foncière. Nous garderons les mots "fazenda" et "fazendeiro", plutôt que de les traduire par "ferme" et "fermier", qui correspondent davantage, en brésilien, aux termes "sítio" et "sitiante".

œuvre alors, pour faire face à la contradiction engendrée par le second? Quels furent les effets de cette solution sur le développement ultérieur du mode de transport ferroviaire au Brésil?

#### À TERRE LIBRE, MAIN-D'ŒUVRE CAPTIVE

Selon la formule de José de Souza Martins (1986, p. 32), la production coloniale (puis néocoloniale) en grande plantation pour l'exportation exigeait que la main-d'œuvre fût "captive", lorsque "la terre était libre". Il était moins intéressant en effet, pour une population rurale sans terre, de s'employer sur les fazendas que de s'emparer de terres nouvelles inoccupées, dès lors que la productivité du travail y était équivalente : les fazendeiros ne pouvaient offrir une rétribution qui compensat la force de travail dans ces conditions. Il leur était donc très difficile de recourir au travail salarié (DEAN 1977, p. 27 et sq.). Ces contraintes structurelles, si caractéristiques des économies coloniales, permettent de comprendre le comportement des grands propriétaires devant le dilemme évoque ci-dessus.

En 1810, l'Angleterre et le Portugal signèrent un traité d'abolition progressive de l'esclavage dans les colonies portugaises. En 1822, l'indépendance du Brésil ne fut reconnue qu'à la condition que le nouvel État ratifiât ce traité, et en 1826 le Brésil conclut un nouvel accord avec l'Angleterre visant l'abolition du trafic. En 1850, toujours sous la pression anglaise, le gouvernement brésilien publia une loi assimilant le trafic maritime d'esclaves à de la piraterie...

Mais dès les années 1820, bien avant l'abolition effective de l'esclavage (qui interviendra à la fin du siècle), les grands propriétaires étaient déjà préoccupés de renouveler la main-d'œuvre captive. Une première loi sur la "location de services" fut édictée en 1830, applicable aux Brésiliens libres comme aux immigrants (surtout portugais à l'époque), puis la même loi fut aménagée pour les étrangers en 1836. Cette loi proposait aux hommes libres et misérables de se transformer finalement en esclaves de leur dette (comme on l'observe encore aujourd'hui en Amazonie), en vertu d'un contrat de location de leur force de travail dûment écrit et enregistré, conformément à la vénérable "tradition bureaucratique" portugaise.

Le cycle du café s'était amorcé vers la fin des années 1820 dans la vallée du Paraíba du Sud (province de Rio de Janeiro), et en 184, la limite du front de colonisation pionnier se trouvait aux alentours de Limeira (province de São Paulo), à deux cents kilomètres de Santos. Deux obstacles s'opposèrent

alors à la progression de la "frontière" :

– le prix des esclaves montait, en raison de leur raréfaction sur le marché (la hausse s'est accélérée encore après 1850),

le transport à dos de mulet atteignait la limite de son rayon d'action :

Rio Claro, à 250 kilomètres de Santos).

Or, l'expansion de la colonisation était indispensable au renouvellement du système, car les terres s'épuisaient vite en l'absence de traitement reconstituant leur fertilité. Un grand latifundiaire de l'époque, le sénateur Nicolau Vergueiro tenta alors une expérience de recrutement de main-d'œuvre étrangère (Suisses et Allemands) par familles entières. Les immigrants se voyaient débiter à l'arrivée, outre le prix du voyage depuis l'Europe, celui de leur subsistance et de leur logement jusqu'à la vente de leur première récolte de café, accrus d'un intérêt à 6 %. Ils pouvaient planter un petit potager, du riz ou des haricots entre les lignes de café, mais

ils étaient contraints de vendre tous leurs excédents au magasin du fazendeiro, où ils achetaient obligatoirement, par ailleurs, toutes les marchandises indispensables à leur subsistance. Ils ne pouvaient quitter librement la fazenda et leur courrier était censuré. Le fazendeiro, qui avait financé le voyage des immigrants, regardait ceux-ci comme une rente capitalisée analogue aux esclaves : il utilisait la dette des colons comme une garantie complémentaire pour ses emprunts, exactement comme on le

faisait alors avec la valeur des esclaves.

À la fin de l'année 1856, une soixantaine de colonies fonctionnaient sur ce principe appelé parceria (par Vergueiro). Une révolte éclata alors à lbicaba, qui eut un retentissement considérable en Europe, et mit fin à cette tentative, très raisonnée, de mise en œuvre d'un système d'exploitation paternaliste, selon la définition proposée par C. Geffray (3). L'expérience fut abandonnée à la fin des années 1860, et les fazendeiros retournèrent à l'esclavagisme jusqu'à son abolition en 1888. Pendant cette période, le trafic intérieur des esclaves, du Nordeste décadent vers le sud-est les ravitailla en main-d'œuvre captive de plus en plus chère (DEAN 1977, p. 108 et sq.).

#### TERRE CAPTIVE ET MAIN-D'ŒUVRE LIBRE

Dès 1850, une seconde solution au problème de la main-d'œuvre captive se dessina avec la promulgation de la "loi sur la terre", qui faisait obligation aux occupants de terres de disposer d'un titre de propriété enregistré au registre paroissial. Cette loi fut à l'origine d'une industrie illégale mais florissante jusqu'à nos jours, celles des grileiros (intraduisible en français), qui falsifiaient les titres et en faisaient un commerce spéculatif (grilagem). La terre devenue "captive", la main-d'œuvre pouvait désormais, selon les vues de Souza Martins, devenir libre. Mais il fallut attendre vingt ans avant que la question de l'abolition de l'esclavage, avec ses conséquences sur les grandes plantations d'exportation, soit véritablement posée (4).

En 1879, après dix années de discussion, une nouvelle version de la loi de "location de services" fut votée, qui interdisait les contrats de travail de plus de cinq ans, dans la même fazenda, avec les immigrants. Selon cette disposition nouvelle, appelée colonato, les immigrants étaient engagés avec toute leur famille. Outre le paiement du travail dans la plantation, ils avaient le droit de cultiver pour leur subsistance entre les lignes de café, comme dans la parceria paternaliste. Mais ils avaient le droit d'acheter des biens et de vendre leurs excédents à leur convenance, cette fois, faute de

(3) "Une forme de domination originale, fondée sur le contrôle de l'accès au marché comme moyen de soumission du travail, qui se trouve régulièrement associée à des fonctions redistributives et prestatrices, ce qui la caractérise comme paternaliste" (GEFFRAY 1995). Voir aussi, dans ce volume de Lusotopie, l'article de cet auteur : "Le modèle de l'exploitation paternaliste".
 (4) DEAN 1977 fait observer qu'au début des années 1870, vingt ans après l'interdiction du le la control de la contro

<sup>(4)</sup> DEAN 1977 fait observer qu'au début des années 1870, vingt ans après l'interdiction du trafic transatlatique, la majorité des esclaves étaient brésiliens de naissance, dont un grand nombre de mulâtres (c'est-à-dire souvent, les enfants, petits-enfant naturels ou demifrères des fazendeiros). Ceux-ci percevaient l'illégitimité de leur condition, affectant la bonne ordonnance du système esclavagiste. Beaucoup d'esclaves participèrent, par ailleurs, à la guerre du Paraguay, où ils remplaçaient leurs maîtres contre promesse d'émancipation, ce qui ne fut pas sans effets sur la conscience des esclaves – comme sur celle des militaires, qui éprouvaient quelques difficultés à promouvoir une défense nationale fondée sur le recrutement d'esclaves.

quoi ils étaient en droit de rompre leur contrat dès le premier mois qui suivait leur recrutement. Ils demeuraient passibles de prison en cas de non-paiement de leur dette, mais celle-ci était limitée aux dépenses des couples et des enfants mineurs.

#### TRAVAIL ET LIBERTÉ

Aux yeux des esclaves, la liberté pouvait consister dans la capacité de refuser à autrui une force de travail dont ils voulaient disposer pour euxmêmes : elle était négation du travail. Aux yeux des hommes libres en revanche, le travail serait plutôt la condition de leur liberté. De ce point de vue, l'abolition ne fut pas seulement une modification de la condition juridique des travailleurs, elle dut s'accompagner d'une transformation des travailleurs eux-mêmes. Les nouvelles relations sociales de production, fondées sur le travail libre, dépendaient de nouveaux mécanismes de coercition, tels que l'exploitation soit considérée comme légitime non plus seulement aux yeux du fazendeiro, mais à ceux-là même des travailleurs qui lui étaient soumis. Dans ces relations, il y avait moins de place pour ceux qui évaluaient leur liberté à l'aune d'une négation du travail que pour ceux qui regardaient le travail comme une vertu et une garantie de leur liberté. Une société dont les relations sociales avaient toujours été celles de maître à esclaves était difficilement en mesure de promouvoir l'existence de ce profil de travailleurs (5). Quoi qu'il en soit, on fit venir ces derniers de régions où la condition d'homme libre présentait un autre contenu : la question abolitionniste fut interprétée par les fazendeiros paulistes en termes de remplacement physique des Noirs par les immigrants. La transformation des relations de travail supposait pour eux la substitution des travailleurs.

En 1884, le gouvernement brésilien décida alors de subventionner en totalité le voyage des immigrants de l'Europe jusqu'à la fazenda qui les avait recrutés (6). Les propriétaires dépourvus d'esclaves furent ainsi encouragés à étendre les cultures de café, à fonder de nouveaux domaines et à repousser la frontière agricole pour incorporer cette forme nouvelle de capital au procès productif (MARTINS 1986, p. 68). Un problème demeurait cependant, concernant l'ancienne mise en gage des esclaves en garantie des emprunts, pour les crédits de campagne ou l'ouverture de nouvelles

<sup>(5)</sup> Le processus d'émancipation des familles esclaves fut systématiquement saboté par les fazendeiros paulistes (GEBARA 1986, p. 107 et sq., DEAN 1977). Les fazendeiros n'étaient pas préparés à traiter avec leurs employés sur une base contractuelle... Le système supposait une confiance aveugle des travailleurs en leur patron, et les conditions d'un contrat devaient pouvoir être modifiées sélectivement, en réponse aux manifestation de loyauté et de respect.

<sup>(6)</sup> Il y eu deux formes d'immigration financées, l'une directement administrée par le gouvernement, l'autre en vertu de contrats avec des entreprises privées ou des particuliers, moyennant une subvention pour chaque immigrant débarqué. À cet effort centralisé s'ajoutait celui des États à travers la création d'organismes spécialisés, comme la Sociedade promotora de imigração à São Paulo. L'immigration italienne comme phénomène de masse peut être circonscrite à la période 1887-1902. En 1882, les autorités brésiliennes estimaient à 50 000 le nombre d'Italiens présents sur leur territoire. Le gouvernement italien, selon un recensement de sa population émigrée, comptait 82 000 personnes au Brésil, et 254 000 en Argentine. Jusqu'en 1887, les débarquements annuels d'Italiens ont rarement dépassé 10 000. Entre 1887 et 1902, leur nombre s'élevait au Brésil à 865 000 (685 000 en Argentine) selon les autorités italiennes (estimations basées sur les émissions de passeports), contre 949 000 selon les calculs brésiliens.

plantations (les bailleurs étaient principalement des commissionnaires du café). Cette question fut résolue progressivement par la mise en place de systèmes d'hypothèques sur les terres, la mise en gage des équipements ou des récoltes, et l'apparition d'institutions bancaires spécialisées. La transformation de la terre en propriété privée, susceptible d'être achetée par les fazendeiros avant d'être convertie en rente territoriale capitalisée, devenait la spécialité des grileiros, qui officiaient parfois dans le cadre de véritables entreprises. En ce sens, les grileiros remplacèrent les anciens trafiquants d'esclaves, dans le procès de transformation du capital en rente

capitalisée (Ibid., p. 69).

La création d'une nouvelle plantation supposait l'abattage de la forêt vierge, le nettoyage et la préparation du terrain, la plantation du café et la croissance des arbustes jusqu'à la première récolte. Six ans d'attente étaient nécessaires pour les semences directes, et quatre ans en cas de repiquage des plants. Ces travaux n'étaient pas effectués par les travailleurs de la fazenda, mais par un entrepreneur spécialisé, un empreiteiro, travaillant sous contrat. Avant l'abolition, ce terme désignait un propriétaire d'esclaves, sans terre, qui vendait la force de travail de sa main-d'œuvre captive (DEAN 1977). Par la suite, en zone rurale de frontière, il désigna les recruteurs de peões, ces hommes libres et misérables tenus par une dette contractée au paiement de leur subsistance, de leur logement ou de leur transport. Les empreiteiros se sont convertis, jusqu'à nos jours, aux formes paternalistes d'exploitation, sous le nom de gato ("chat", cf. GEFFRAY 1995) (7).

#### LE PROBLÈME DU TRANSPORT

Le problème du transport fut résolu par l'introduction du chemin de fer. À la fin des années 1860, la première ligne de chemin de fer arrivait à São Paulo et Jundiaí, à 139 km de Santos. Elle appartenait à des Anglais qui ne désiraient pas investir leurs capitaux plus avant, dans l'intérieur, sachant qu'ils contrôlaient déjà la totalité du transport, depuis le plateau pauliste jusqu'à la mer (8). Les fazendeiros paulistes durent donc investir eux-mêmes pour créer leurs lignes de chemin de fer. Ils bénéficièrent de l'expérience acquise depuis l'édiction d'une loi datant de 1852, garantissant un privilège de zone (la concurrence était interdite sur une bande de 30 km de part et d'autre de la voie) et, surtout, un taux de retour minimum sur le capital investi annulant pratiquement tout risque financier.

Un taux de retour sur capital investi ou intérêt minimum de 5 % était garanti par le gouvernement central. Certaines provinces, comme Bahia, São Paulo, Pernambouc et Rio de Janeiro, établirent un taux complémentaire de 2 %. Le capital sur lequel s'appliquait la garantie d'intérêt devait être accepté par les autorités. Pour chaque nouveau tronçon de ligne prévu, une valeur en mil-reis était établie sur laquelle se calculait le montant équivalent au taux de retour annuel de 7 %. Toute augmentation de capital avec garantie signifiait donc la construction d'un nouveau tronçon de voie. L'expansion de la "frontière" ferroviaire se trouvait subventionnée comme

En zone urbaine ou rurale péri-urbaine, où la servitude par la dette est impossible à

maintenir, le mot *empreiteiro* désigne un entrepreneur de travaux. La compagnie São Paulo Railways ou "*inglesa*" fut l'unique ligne de chemin de fer entre São Paulo et Santos jusqu'en 1937, année de l'inauguration de la ligne Mairinque-Santos, qui descend de la montagne en adhérence, par la compagnie Sorocabana.

celle du café. Les contrats à garantie d'intérêt (garantia de juros) établissaient qu'en cas de rentabilité nette supérieure à 9 % du capital autorisé, la moitié de la différence sur 7 % revenait à l'État, afin de rembourser les intérêts perçus par les compagnies durant la phase initiale d'implantation. Mais comme il n'y avait pas de limite au fonctionnement de cette clause, les compagnies en vinrent à restituer plus qu'elles n'avaient reçu durant la phase initiale. Pour cette raison, les compagnies ferroviaires

de São Paulo, les seules rentables, renoncèrent à ce privilège (9).

Cette loi interdisait le recours à la main-d'œuvre esclave (probablement pour prévenir une hausse supplémentaire du prix des captifs au préjudice de l'agriculture caféière) (10), et s'efforçait d'attirer des travailleurs libres nationaux par une dispense du recrutement militaire ou du service actif dans la Garde nationale. Il était fait obligation aux compagnies d'installer une ligne de télégraphe électrique le long de leurs voies, pour leur service propre et celui du public. La première société de chemin de fer fondée par les fazendeiros et quelques capitalistes de São Paulo fut la Companhia paulista de estrada de ferro en 1868, avec pour objectif de prolonger la voie de la compagnie inglesa vers Campinas, capitale de la frontière caféière pauliste, et au-delà. Le premier tronçon aboutit à Campinas en 1872 (45 km), à Santa Bárbara en 1875, à Limeira et Rio Claro en 1876 (DEAN 1977, p. 54). Pour la première fois, s'agissant d'un projet ferroviaire, les travaux furent réalisés par une entreprise brésilienne. De nouvelles compagnies furent rapidement créées (Ituana, Sorocabana, Mogiana), qui donnèrent leurs noms aux régions désservies et multiplièrent les embranchements dits "cherche-café" (cata-café) pour répondre aux besoins immédiats des fazendas (11).

Jusqu'à la fin du siècle, le capital des compagnies était exclusivement brésilien, et les plus gros actionnaires (des personnes physiques) ne détenaient pas plus de 3 ou 4 % du capital chacun. Tous ces fazendeiros voulaient des rails à leur porte et s'engagèrent dans de nombreuses querelles. Compte tenu de la grande dispersion du capital, le contrôle politique du gouvernement provincial constituait souvent un enjeu plus important que celui des conseils d'administration des compagnies. Ces gens ignoraient tout de la gestion d'une entreprise capitaliste moderne et des problèmes techniques soulevés par la construction de voies ferrées, l'assemblage des locomotives et des wagons, ce qui favorisa l'apparition d'un groupe social nouveau, dont la formation était initialement militaire : les

nouvelle loi.

En 1892, une nouvelle loi sur les chemins de fer élimina la garantie d'intérêt dans les nouveaux contrats en même temps qu'elle diminuait le contrôle de l'État sur ce secteur. À nouveaux contrats en même temps qu'elle diminuait le contrôle de l'Etat sur ce secteur. A la fin du siècle, la crise financière de change (voir ci-dessous) rendit insupportable le paiement par l'Etat de la garantie de taux d'intérêts. Un processus de nationalisation des chemins de fer s'engagea dans le cadre de la renégociation de la dette extérieure brésilienne avec les banques anglaises, conduites par la maison Rothschild, et mena à un nouvel emprunt (le funding loan). Le schéma de consolidation et ré-échelonnement de la dette fut complété par l'échange, effectué en 1901 et 1902, des concessions avec garantie d'intérêt fixe – les rescission bonds. L'État reprit ainsi le contrôle de onze réseaux, affermés plus tard à des compagnies privées, généralement étrangères.

(10) La Fluminense, déjà atteinte par l'épuisement des terres, a fait pression pour le vote de la nouvelle loi.

<sup>(11)</sup> Ces embranchements ne font, souvent, pas plus de vingt kilomètres, et les écartements tombent de 1,60 m (*Inglesa et Paulista*), à 1 m, 0,75 m et même 0,60 m pour certaines lignes de tortillards qui prolifèrent lorsque les grandes compagnies refusent d'obtempérer aux injonctions des potentats locaux du café.

ingénieurs (d'abord dans les grandes compagnies, puis progressivement dans

la société) (12).

Ce nouveau type d'entreprise fut confronté très vite au manque de maind'œuvre qualifiée (13). Les ingénieurs, dans leur majorité étrangers au début, rendirent possible la direction des entreprises par des Brésiliens. D'un côté on trouvait les organisateurs du travail (dirigeants de compagnie, représentants du capital actionnaire, auxiliaires techniques, salariés, ingénieurs), et de l'autre la masse des travailleurs salariés plus ou moins spécialisés. Il convient d'ajouter un nombre non identifié d'esclaves, appartenant aux sous-empreiteiras contractées pour les travaux de construction. Cette fois, la relation de production était typiquement capitaliste :

la compagnie ne faisait avec les employés d'autres dépenses que les salaires. Les salaires du personnel permanent étaient payés mensuellement, plus un pourcentage à la fin de chaque semestre. Les salaires journaliers étaient payés hebdomadairement (14).

Il existait une grille fixe de salaires pour les employés ; pour les contremaîtres et ouvriers d'atelier les salaires étaient négociés au moment du recrutement. Des primes d'encouragement étaient attribuées, mais les mauvais travailleurs étaient sanctionnés par la mise à pied ou le licenciement. Des contrôles d'assiduité et de ponctualité étaient effectués sur un cahier de pointage pour les salariés permanents. Les journaliers étaient contrôlés par un employé spécialisé. Les relations de travail entre les employés s'effectuaient dans le cadre d'une hiérarchie définie par l'organigramme de l'entreprise. Ces compagnies de chemin de fer furent, pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les plus importantes sociétés anonymes et les entreprises industrielles les plus complexes du Brésil.

Lé salariat hiérarchisé était une nécessité pour l'administration de telles entreprises, par la diversité des pressions matérielles et idéologiques qu'il permettait d'exercer. Dépendant totalement de leur salaire pour subsister, les travailleurs craignaient leur mise à pied ou leur licenciement. Ils étaient stimulés par l'espoir de primes ou, mieux, de promotions. Pour eux : pas de liberté sans fravail (15). Mais ces entreprises de type nouveau allaient rencontrer un sérieux obstacle à leur expansion, du fait précisément que "l'esclavage [avait] déshonoré le travail et ennobli l'oisiveté". L'introduction du salariat ne posait pas simplement des

TELLES 1993 p. 63).

(13) Le premier cours de technique des chemins de fer débute en 1858 à l'École Centrale de Rio de Janeiro, année de l'inauguration du premier tronçon de la EF Dom Pedro II (TELLES

(14) Reglement provisoire du trafic et de la dépense de la estrada de ferro Dom Pedro II (EL-KAREH 1982, p. 80).

<sup>(12)</sup> Jusqu'au début des années 1920, les ports ne possédaient pas les moyens de levage suffisants pour débarquer des locomotives complètes. Les machines étaient débarquées en pièces détachées et assemblées dans les ateliers de la compagnie. En 1909, la Mogiana possédait une ligne d'assemblage de locomotives avec pont roulant de 50 t comparable aux ateliers d'Europe ou d'Amérique du Nord (SAES 1981, photo de couverture, SILVA TRI LES 1903 p. 62)

<sup>(15)</sup> Les ligues ouvrièrés commencent à apparaître à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Leurs revendications face à l'attitude paternaliste des compagnies étaient dictées par le réalisme. Ainsi, les travailleurs réclamaient des magasins d'entreprise où ils pouvaient trouver des denrées à meilleur compte (BAPTISTA 1994) ou la construction de lotissements ferroviaires (MOMESSO 1988). Mais ils rejetaient l'obligation d'inscription aux sociétés de secours mutuel gérées par les entreprises. Perçues par certains auteurs comme un progrès (TELLES 1984), les travailleurs y dénonçaient une manœuvre contre l'autonomie syndicale (FAUSTO 1983).

questions d'organisation ou d'opportunité économique, en effet elle dut résoudre un problème idéologique. Ces compagnies ont bénéficié, comme les caféiculteurs, de subventions publiques allouées par l'État à l'immigration européenne, à partir de 1884, mais elles n'ont pas fait appel à la maind'œuvre étrangère pour de simples raisons de qualification professionnelle : le contact entre techniciens étrangers et populations locales revêtait le caractère d'un choc culturel, concernant par exemple la façon d'envisager le travail manuel. Les techniciens ne regardaient pas ces activités comme une tâche réservée aux esclaves, et ils devaient enseigner aux ouvriers nationaux des métiers inconnus, et leur inculquer des habitudes régulières de travail qu'ils ignoraient (TELLES 1984). Gilberto Freyre (cité *in ibid*.) évoque la situation d'un ingénieur anglais :

ayant résolu un jour de tomber la veste et de retrousser ses manches, pour mieux enseigner à un groupe d'ouvriers la manière de placer les briques, il observa que pour les Brésiliens présents, ingénieurs inclus, il avait cessé d'être un "docteur". Ils ne comprenaient pas un "docteur" aux manches retroussées, sale de boue, mélangé aux ouvriers comme s'il était l'un d'eux.

Selon le témoignage récent (1990) d'un ingénieur naval japonais, en mission de soutien au Brésil, cette attitude se maintient peu ou prou aujourd'hui parmi les ingénieurs navals brésiliens, avec un préjudice certain sur la productivité de l'industrie navale nationale et sa compétitivité internationale.

### CAFÉICULTEURS ET CHEMIN DE FER

Il n'y eut pas de concurrence pour la main-d'œuvre entre les fazendas, retournées à l'esclavagisme à la fin des années 1860 (après l'échec de l'expérience paternaliste), et les entreprises capitalistes de chemin de fer auxquelles le recours aux esclaves était interdit. Jusqu'en 1884, les compagnies ferroviaires trouvaient leur main-d'œuvre parmi les nationaux libres à faible qualification, parmi les immigrants débarqués à leurs frais auxquels s'ajoutaient ceux qu'elles allaient recruter elles-mêmes en Europe ou aux États-Unis : ingénieurs (Anglais ou Nord-Américains pour la plupart), machinistes, mécaniciens et mineurs spécialisés pour le forage des tunnels (16). Si les conditions de travail étaient jugées trop dures, ou les salaires trop bas, ces gens changeaient aisément d'emploi, surtout en ville, et pour cette raison, ils étaient mieux payés que les nationaux (EL-KAREH 1982, p. 77). À partir de 1884, l'afflux d'immigrants fut si important qu'il n'y eut plus de problème de main-d'œuvre, en ville comme en milieu rural. A São Paulo, en 1893, 81 % des travailleurs employés dans les transports et activités connexes étaient étrangers (54 % à Rio en 1890) (17).

<sup>(16)</sup> L'immigration subventionnée encouragea les industriels paulistes à importer de la main-d'œuvre qualifiée, et à négliger la formation de la main-d'œuvre locale (DEAN 1991). Certaines carrières locales se déroulaient entièrement à partir d'une formation sur le tas, ce qui explique le taux élevé d'analphabétisme parmi les cheminots jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

<sup>(17)</sup> Voir FAUSTO, 1983, pp. 30-31. Selon BENEVOLO 1953,

les ateliers sont le secteur le plus arianisé des chemins de fer ; les étrangers et leurs descendants s'y inscrivent le plus souvent, il existe même une spécialisation des métiers par familles. Il existe une tendance nette à ce que les fils de cheminots suivent la carrière de leur père. Les Ibériques, Portugais et Espagnols, se retrouvent plus

L'arrivée du chemin de fer bouleversa le système de gestion des grandes fazendas. L'usage quotidien du télégraphe ou du courrier, qui suivent les voies ferrées, permit aux propriétaires de transférer leur résidence des casas grandes vers São Paulo, capitale de la province. Plus précisément d'ailleurs, vers l'avenue Paulista où les casarões, mansões et autres palacetes des barons du café voisinèrent bientôt avec ceux des comtes (Matarazzo), souvent immigrants, de l'industrie naissante, du négoce, de la finance et de la banque (DEAN 1991, p. 81). Les plantations furent confiées en gérance à des administrateurs rendant compte quotidiennement de leurs activités. Les nouveaux moyens de communication facilitèrent par ailleurs l'accès à la propriété simultanée de plusieurs fazendas dans des régions différentes, particulièrement sur la frontière agricole (DEAN 1977).

Le droit – la législation promulguée par le parlement des villes – put pénétrer dans les campagnes. Certains événements majeurs purent ainsi être connus et dénoncés dans la presse urbaine par le télégraphe, favorisant l'intervention de la police et de la justice publique par le train, et entravant l'action des polices et justices privées des fazendeiros (18). En contrepartie, les mêmes moyens de communication permettaient aux oligarques de maintenir un contrôle sur leurs clientèles politiques locales, par la cooptation de représentants des classes moyennes des petites

agglomérations rurales (19).

Les relations entre plantations et chemin de fer furent excellentes jusqu'à la fin des années 1880, malgré la variation des volumes de café exporté et des prix internationaux. À cette date cependant, l'abolition de l'esclavage et l'expansion de la frontière agricole augmentèrent les besoins en fonds de roulement des fazendeiros. Les commissionnaires de café, "banquiers" traditionnels des caféiculteurs ne pouvaient plus suivre, et durent céder progressivement la place aux représentants locaux des maisons d'importation de café et aux banques étrangères. Durant ces années, le prix du café à l'exportation baissa et le rythme de croissance des chemins de fer demeura très soutenu, ce qui explique peut-être que les financeurs nationaux des chemins de fer s'essouflèrent à leur tour. Les compagnies ferroviaires durent emprunter à l'étranger (20).

La situation s'aggrava à partir de 1890, lorsque le gouvernement se lança dans une politique de dévaluation systématique du *reis* face à la livre sterling-or, pour augmenter les recettes en monnaie nationale des caféiculteurs. La République proclamée en 1889 était au service des marchands de café, mais les chemins de fer qui, eux, importaient leurs rails, leurs pièces détachées, leurs locomotives et même leur charbon, furent les grands perdants de cette stratégie monétaire (ainsi que l'industrie naissante et, d'une façon générale, tous ceux qui consommaient des biens importés). L'inflation prit son essor, et les compagnies ferroviaires se virent interdire d'augmenter leurs tarifs. Les fleurons du capitalisme

fréquemment à l'entretien des voies, et les Noirs ou mulâtres sont chauffeurs, gardesfreins ou machinistes [formés sur le tas].

<sup>(18)</sup> Sur ce point encore, les réactions des populations locales et des immigrants sont souvent différentes : en cas de conflit entre un patron et ses employés, les immigrants faisaient spontanément appel à la police ou à la Justice, tandis que les "nationaux" inclinaient plutôt à rechercher l'appui d'un pouveau protecteur local

plutôt à rechercher l'appui d'un nouveau protecteur local.

(19) Pharmaciens, médecins, curés, notaires... DEAN (1977) suit la constitution et l'évolution des clientèles locales au cours du siècle, en fonction de l'apparition des innovations sociales et techniques.

<sup>(20)</sup> La compagnie Paulista, 150 000 livres sterling-or en 1878 et 2 750 000 en 1892, la Mogiana 483 700 en 1885.

industriel national, ceux qui avaient emprunté à Londres, virent leurs comptes de paiement d'intérêts exploser et durent finalement accepter l'entrée de banques étrangères (anglaises, puis françaises et américaines)

dans leur capital et leurs conseils d'administration.

Un programme de valorisation du café mis en œuvre à partir de 1906, pendant une période de relative stabilité des changes, permit d'atteindre de hauts niveaux de production. La rentabilité des compagnies fut ainsi garantie, mais les problèmes de fond demeurèrent masqués jusqu'à la Première Guerre mondiale. En 1914, le système de soutien du change fut rompu, ouvrant une nouvelle période de dévaluation continue de la monnaie

Le principal facteur de déclin de la rentabilité du transport ferroviaire fut le recul progressif du café en pourcentage du volume total de biens transportés par les chemins de fer. Les nouvelles marchandises (bois, sel, denrées...), qui n'étaient pas destinées à l'exportation, ne supportaient que des tarifs bien inférieurs à ceux du café (21). La grande crise de 1929 acheva le cycle du café tout en provoquant la faillite de l'industrie de construction ferroviaire extérieure aux ateliers des compagnies (22). À partir des années 1940, on assiste pratiquement à la fin de l'ère ferroviaire. N'ayant pas été rééquipés, les défauts structurels non corrigés, les chemins de fer brésiliens ne purent résister à la concurrence des routes (MATOS 1974), même sur le marché du transport lourd à longue distance où ils jouissent pourtant, en principe, d'un avantage comparatif. À la fin des années 1950, toutes les compagnies de São Paulo étaient sous intervention de l'État (23), et finalement, en 1971, elles furent toutes absorbées par l'entreprise à capitaux publics pauliste Ferrovias Paulistas SA, créée à cette fin.

### CONCLUSION

Nous avions noté au départ l'existence d'une contradiction entre le système d'exploitation de la main-d'œuvre sur les grandes plantations exportatrices, et l'usage d'une technique de transport nouvelle, fortement dynamisatrice du marché des biens et du travail. La résolution du problème supposait un réaménagement progressif de la structure de cette économie coloniale, résumée par la formule de Martins :

(22) Voir TELLES (1993, p. 99). Cette branche d'activité ne réapparaît que dans les années 1950, n'était la fabrication des rails qui démarre dans les années 1940 avec l'implantation de la

sidérurgie lourde au Brésil.

<sup>(21)</sup> SAES (1981, p. 182) situe le tournant de ce phénomène (qui a commencé durant la Première Guerre mondiale) à l'année des grandes gelées de 1918, qui conduisit à la substitution de nombreuses plantations de café par d'autres cultures, comme le coton. Les exportations, qui avaient été de 10,606 millions de sacs de 60 kg en 1917, tombent à 7,433 millions l'année suivante (– 30 %). En 1900, les tarifs ferroviaires à la tonne/km étaient de \$ 288 pour le café; \$ 0,75 pour les denrées; \$ 173 pour le sel; \$ 0,84 par tête de bétail; et \$ 0,67 pour le bois.

<sup>(23)</sup> La majorité des compagnies non paulistes de chemin de fer furent absorbées, en 1957, par l'entreprise publique fédérale RFFSA (Rede Ferroviária Federal SA). À partir des années 1940, la mise en place d'un Plan sidérurgique national (avec la création de la CVRD, Companhia Vale do Rio Doce, et de la CSN, Companhia Siderúrgica Nacional) exigea le transport massif de minerai de fer de l'État du Minas Gerais vers la côte (plus de 105 millions de tonnes par an, actuellement), ce qui redonna une rentabilité au réseau ferroviaire du Centre-Brésil dans les États du Minais Corais de Pio de Lancire et d'Espirité Santo (CASTRO & LAMY). dans les États du Minais Gerais, de Rio de Janeiro, et d'Espirito Santo (CASTRO & LAMY 1994).

en régime de terres libres, le travail doit être captif ; en régime de travail libre, c'est la terre qui doit être captive.

Un renouvellement physique de la main-d'œuvre fut alors nécessaire pour effectuer ce réaménagement, qui s'accompagna d'une mutation du statut des travailleurs: ce fut l'immigration massive en provenance des pays capitalistes européens, principalement d'Italie. Cette nouvelle main-d'œuvre ne fut pas soumise au salariat, mais à un régime mixte de rémunération monétaire et de production vivrière de subsistance, avec accès libre aux marchés des biens et du travail, le "colonat". Ce dispositif était différent, et surtout bien moins lourd, que la servitude de la parceria

paternaliste.

L'introduction de l'industrie de transport ferroviaire a précipité la nécessité de ce réaménagement, en ouvrant d'énormes possibilités d'expansion à la "frontière" et en facilitant la circulation de la maind'œuvre. Cette innovation, accompagnée des nouvelles techniques de communication télégraphiques, permit également le transfert des patrons ruraux vers les villes, et leur remplacement sur place par des administrateurs salariés et intéressés. Le changement de mentalité accompagnant l'établissement d'une nouvelle forme d'exploitation, le salariat capitaliste, s'est donc effectué par la substitution physique des personnes engagées. Dans l'agriculture, les travailleurs furent remplacés, les patrons furent plutôt déplacés vers la grande ville, sans avoir été contraints à renoncer à l' "archaïsme" de leur projet (FRAGOSO & FLORENTINO 1993).

Toutefois, le transport ferroviaire n'a pas modifié la hiérarchie du capitalisme périphérique où il est venu s'insérer. Il lui a simplement ajouté une industrie urbaine dépendante d'un secteur mono-productif rural colonial, lui-même vassal du secteur commercial et financier capitaliste national, assujetti à son tour aux exigences des systèmes impérialistes inter-

nationaux - au sens que Marseille (1984) donne à ce concept.

Le déclin du cycle du café a entraîné celui de la rentabilité du transport ferroviaire, jusqu'à rendre inévitable l'intervention de l'État, et même la disparition de l'industrie ferroviaire après la grande crise de 1929.

Juillet 1994/janvier 1996

Philippe LAMY

Instituto de planejamento econômico e social (IPEA), Rio de Janeiro

### **BIBLIOGRAPHIE**

BAPTISTA, D. 1994, Batistinha: o combatente dos trilhos, depoimento biográfico prestado ao Centro de memória ferroviária do sindicato dos ferroviários da central do Brasil, em 1988, Rio de Janeiro, Ed. Arquivo de memória operária - IFCS/UFRJ e Centro de memória ferroviária.

BENÉVOLO, A. 1953, Introdução à história ferroviária do Brasil, Recife, Ed. Folha da Manhá.

CASTRO, N. de & LAMY, P. [1994], Desregulamentação do setor transportes, a reforma e a modernização do setor de transporte ferroviário de carga, Rio de Janeiro, Texto para discussão, IPEA (sous presse).

DEAN, W. 1977, Rio Claro: um sistema brasileiro de grande lavoura, 1820-1920, Rio de Janeiro, Paz e Terra.

- [1991], A industrialização de São Paulo, Rio de Janeiro, Ed. Bertrand Brasil.

EL-KAREH, A. Chaiban 1982, Filha branca de mãe preta: a companhia da estrada de ferro

D. Pedro II, 1855-1865, Petrópolis, Ed. Vozes, col. História brasileira, 7. FAUSTO, B. 1983, Trabalho urbano e conflito social, São Paulo, Difel. FRAGOSO, J. & FLORENTINO, M. 1993, O arcaísmo como projeto – Mercado Atlântico, sociedade agrária e elite mercantil no Rio de Janeiro, 1790-1840, Rio de Janeiro,

Franco, G. H. B. 1991, A década republicana: o Brasil e a economia internacional, 1888-

1900, Rio de Janeiro, IPEA, série PNPE, 24.

GEBARA, A. 1986, O mercado de trabalho livre no Brasil (1871-1888), São Paulo, Brasiliense.

GEFFRAY, C. 1995, Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne, Paris, Karthala. Instituto brasileiro de geografia e estatísticas – IBGE 1954, I° centenário das ferrovias brasileiras, 1854-1954, Rio de Janeiro.

IBGE 1990, Estatísticas históricas do Brasil, 2ª edição, Rio de Janeiro.

LIMA, S. L. L. 1986, O Oeste paulista e a república, São Paulo, Vértice.

MARSEILLE, J. 1984, Empire colonial et capitalisme français, histoire d'un divorce, Paris, Albin Michel.

MARTINS, J. de S. 1986, O cativeiro da terra, São Paulo, Hucitec. MATOS, O. N. de 1974, Café e Ferrovia, São Paulo, Alfa-Omega.

MOMESSO, L. 1988, José Duarte, um maquinista da história, São Paulo, Oito de Março. ROIO, J. L. del, org. 1990, Trabalhadores no Brasil, imigração e industrialização, São Paulo, Icone.

SAES, F.A.M. de 1981, As ferrovias de São Paulo 1870-1940, São Paulo, Hucitec/INL-MEC, col. Estudos históricos.

TELAROLLI, R. 1977, Poder local na República Velha, São Paulo, Companhia editora

nacional, col. Brasiliana, CCCLXIV. TELLES, P. C. da Silva 1984, História da engenharia no Brasil, vol. I: séculos XVI a XIX, Rio de Janeiro, Ed. LTC e 1993, vol II: século XX, Rio de Janeiro, Clavero editoração.

### FORMAS COMPARADAS DE IMOBILIZAÇÃO DA FORÇA DE TRABALHO

### FÁBRICAS COM VILA OPERÁRIA TRADICIONAIS E GRANDES PROJETOS\*

Este texto ambiciona aprensentar reflexões que partem dos resultados de estudos a respeito da formação histórica de grupos operários em indústrias "tradicionais", "antigas" ou "clássicas", situadas no Nordeste, as usinas de açúcar e as fábricas têxteis (principalmente as com vilas operárias). Esses resultados podem servir como base de comparação, para chamar atenção seja para fenômenos similares na industrialização promovida pelos grandes projetos na Amazônia, seja para os contrastes e as diferenças.

Inicialmente pensei em apresentar a análise de um ritual de recrutamento, de como este micro-evento pode iluminar a natureza da dominação em um processo então novo de proletarização, tornando-o mais legítimo aos olhos dos próprios trabalhadores. Trata-se de uma cerimônia de apresentação coletiva de famílias de trabalhadores recém-chegados de áreas rurais, de onde foram recrutados por agentes da fábrica buscando famílias numerosas, ao principal patrão da companhia. A cerimônia se passava não nos recintos da fábrica, mas diante da residência patronal denominada dec asa grande: os trabalhadores eram colocados numa fila enquanto cada família era apresentada ao patrão sentado num sofá na varanda da casa grande e rodeado de funcionários. Cada trabalhador era convidado a apresentar suas mãos ao patrão, que então ordenava a alocação dos membros aptos ao trabalho na família a determinados postos de trabalho.

<sup>\*</sup> Este texto incorpora parte das reflexões apresentadas no 48º Congresso internacional dos americanistas, realizado entre 4 e 9 de Julho de 1994 em Estocolmo, no quadro do simpósio "Estado, crise do modo de exploração paternalista e modernidade", com a comunicação "A teatralização industrial da dominação tradicional". O desenvolvimento do texto daquela comunicação acabou sendo publicado em LOPES & ALVIM 1993 (número de Études Rurales que de fato saiu em Dezembro de 1994). Incorpora também reflexões apresentadas através da comunicação "Considerações sobre a imobilização da força de trabalho através da moradia, e sua comparação com outras formas de imobilização e mobilização de trabalhadores", no interior do grupo de trabalho "Grandes obras hidrelétricas: urbanização, constituição e reprodução da força de trabalho", que se realizou no Seminário internacional – "A questão energética na Amazônia: avaliação e perspectiva sócio-ambientais", UFPa/MPEG/NAEA/NUMA/ UNAMAZ, Belém, 15 de Setembro de 1994. Agradeço aos colegas participantes nas discussões havidas no simpósio e no grupo de trabalho destes dois encontros.

O exame das mãos fornecia indícios de uma família de trabalhador - se as mãos do chefe de família eram calosas - ou, no caso contrário, poderiam servir de pretexto para uma dispensa arbitrária -, em todo caso processando-se uma teatralização do poder personalizado do patrão, mesmo numa situação industrial onde estavam sendo empregados milhares de trabalhadores (a fábrica chegando a concentrar mais de quinze mil trabalhadores no auge dessa forma de recrutamento, que ocorreu entre os anos 1930 e 1950) (1). Esse ritual, inusitado ou "bizarro", chamaria atenção para a reinvenção da dominação tradicional num contexto industrial, e como tanto o sucesso deste empreendimento como suas contradições têm a ver com a construção desta dominação e com suas transformações. Trata-se de uma estratégia de consagração da intenção patronal de sedentarização de sua força de trabalho através da alocação desta população em uma vila operária e através da consagração da família de trabalhadores. Trata-se também da tentativa de reinvenção de um poder personalizado, mesmo num contexto industrial de massas de trabalhadores sendo recrutados, e da simbolização do valor atribuído ao trabalho manual e sua incorporação num empreendimento com uma dinâmica tendencialmente autárquica, a ser contrastado com as formas atuais de gestão da força de trabalho.

Esse ritual consagra assim uma intenção de sedentarização a longo prazo, e de formação de uma força de trabalho estável. Esta seria uma estratégia de imobilização da força de trabalho pela moradia, que encontrei nas usinas açucareiras e também nas fábricas têxteis com vila operária.

A problemática da "imobilização da força de trabalho" já havia sido colocada pelos artigos clássicos de Eric Wolf e Sidney Mintz sobre plantations e haciendas (assim como anteriormente por Marx, nos capítulos da reprodução do capital e nos da acumulação primitiva, no primeiro livro de O Capital) e dela nos servimos no grupo de pesquisa, coordenado por Moacir Palmeira, que investigou diferentes grupos e relações sociais em tôrno da plantation açucareira nordestina (PALMEIRA et al. 1978). Tal noção chama a atenção para formas diretas ou indiretas de coerção física ou simbólica - através de relações de dívida (barração, etc.), através de ligações de fidelidade, da concessão de lotes de terra para a constituição de roçados, através do fechamento das oportunidades de saída – que visam a permanência da força de trabalho por um período longo, geralmente propiciando uma concepção de comunidade de trabalho tendencialmente autárquica. Tal concepção se opõe à fluidez de um mercado de trabalho capitalista como tipo ideal, onde se ressalta a liberdade de ir e vir: aí está colocada a questão da dupla face da liberdade do proletário; por um lado liberdade como autonomía e possibilidade de escolha de mobilidade relativamente aos escravos e aos servos feudais, mas também liberdade como despossessão e destituição de meios de produção (relativamente a artesãos e camponeses). A imobilização tradicional dos moradores nos engenhos, formada entre o período final da escravidão e abalada pelas relações sociais transformadas no contexto posterior ao Estatuto do trabalhador rural, nos anos 1960 e 1970, se sucede ou coexiste a imobilização de operários do acúcar ou operários têxteis em suas vilas operárias, do início deste século até os anos 1970. Por outro lado, a forma fábrica-vila operária é mais geral que a sua existência nestes dois setores, estando presente em diferentes ramos industriais e áreas do país. Esta forma de dominação

<sup>(1)</sup> Para mais detalhes, cf. ALVIM 1985; LOPES 1988, cap. 1, e LOPES & ALVIM 1993.

específica é uma importante matriz na formação de uma cultura do

trabalho entre os trabalhadores brasileiros ao longo deste século.

Alguns elementos comuns às fábricas com vila operária se reproduzem nos grandes projetos que se estabeleceram na Amazônia nos últimos anos, tais como a grande concentração de trabalhadores, permanecendo durante todo o tempo à disposição da administração, para além de seu tempo de trabalho; o lugar de moradia estando também no território mesmo da empresa. Pois sob a aparência de mobilidade entre diferentes obras e projetos ao longo do tempo, existe, entre esses diferentes períodos, um tempo de imobilidade e confinamento que se repete periódicamente. Estes trabalhadores estariam assim como que submetidos a uma instituição total móvel: trabalhem eles sucessivamente, nas diferentes obras, na mesma empresa ou em empresas diversas, a forma de organização do trabalho e da vida social no acampamento obedece no entanto ao mesmo padrão de dominação social. Estes diferentes períodos de trabalho caracterizam, no interior de cada um deles, uma experiência de imobilização através do alojamento, pressupondo um contrôle da vida extra-trabalho maior ainda do que o vigente nas vilas operárias das fábricas, em virtude do maior isolamento e da maior precariedade da vida social urbana no caso da obra ou do projeto.

## IMOBILIDADE E MOBILIDADE RELATIVAS E SEGMENTAÇÃO DA FORÇA DE TRABALHO

A homologia estrutural entre a forma de dominação fábrica-vila operária, por um lado, e a forma grande projeto-acampamento, por outra, repousa assim neste contrôle patronal exercido sobre outras esferas da vida do trabalhador além da esfera do trabalho; no primeiro caso, supostamente durante um tempo longo e contínuo; no segundo caso durante períodos mais curtos pré-delimitados pelo tempo de duração da obra ou de uma ou várias de suas etapas, mas períodos curtos estes que se repetem (2). Em ambos os casos estamos supondo que o trabalhador continue na fábricavila operária ou na "carreira" de trabalhador de grande projeto, "peão de trecho" ou "bicho de obra" (RIBEIRO 1991); pois em ambos os casos ele podesair no meio do caminho: a elevada rotatividade ou o pequeno período de permanência no emprego não é incomum mesmo no caso das vilas operárias, onde a tendência à imobilização seria maior.

<sup>(2)</sup> Em outras oportunidades pude destacar, numa leitura da literatura "clássica" sobre industrialização e formação da classe trabalhadora, como sintomáticamente Marx reúne numa mesma rúbrica de análise (o terceiro tópico da "Ilustração da lei geral da acumulação capitalista", K. Marx, O Capital, Livro I, tomo 3, pp. 106-109 da edição francesa; tomo 2, pp. 224-230 da edição brasileira da Editora Abril) uma das categorias mais "bem pagas" (na época) da classe operária britânica, os mineiros, com uma das mais mal pagas, o proletariado nômade, "infantaria ligeira do capital", que consistia especificamente de trabalhadores produzindo em construções, drenagens, construção de estradas de ferro, "grandes projetos" daquele tempo. Toda a ênfase na descrição de Marx desses dois grupos é dada na habitação controlada pelo patrão, nexo analítico juntando os mineiros - esse proletariado estável imobilizado pela empresa através da moradia - ao proletariado nômade sem família, que acampa no seu local de trabalho móvel, configurando uma peculiar servidão burguesa do "trabalhador livre" fazendo o patrão controlar, em ambas as situações, a vida extra-trabalho do trabalhador. Um outro ponto comum a essas duas parcelas do proletariado inglês é o fato dos respectivos trabalhadores serem geralmente recrutados no meio rural, da agricultura, para o exercício dessas profissões de caráter industrial (LOPES 1976, 1988, pp. 613-614).

Pois se podemos observar a imobilização dos trabalhadores dos grandes projetos no interior de cada um deles, numa situação que se caracterizaria pela mobilidade da força de trabalho, inversamente, podemos observar a paradoxal mobilidade e rotatividade de trabalhadores de vilas operárias que caracterizar-se-iam pela imobilização. Assim, no caso da fábrica-vila operária de Paulista em Pernambuco, ao consultar uma amostra de fichas de pessoal (sob a forma de série histórica), pude constatar um elevado turnover de operários, surpreendente considerando-se essa situação favorecendo a imobilização. No entanto, examinando tais fichas com mais vagar, vemos que tal rotatividade atinge principalmente os jovens, não implicando geralmente suas saídas da fábrica em mudança de residência na vila operária, na medida em que suas famílias permanecem e garantem assim, tendo elas outros membros operários trabalhando na fábrica, a casa na vila operária, base para as entradas e saídas da fábrica por parte dos jovens solteiros. Essas saídas estão associadas a pequenos conflitos na produção com os chefes imediatos, revelando uma aspereza no trato de supervisores com seus subordinados e a escassa interiorização por parte destes últimos da necessidade de uma constância no trabalho para a subsistência de sua família. Tal disciplina se adquire ao longo desta socialização como operário, e sua consolidação geralmente coincide com o casamento do operário e sua maior necessidade de estabilização. No caso das fábricas têxteis a estabilidade do grupo operário é maior devido à importância do trabalho feminino, a permanência dos membros femininos da família contrabalançando as saídas cíclicas do trabalho dos membros masculinos jovens (e as saídas frequentes dos membros femininos por motivos de auxílio ao trabalho doméstico podendo efetivar-se no caso da estabilidade maior já adquirida pelos membros masculinos; cf. ALVIM & LOPES 1990). Já a mobilidade frequente faz constantemente parte de parcela importante da força de trabalho das usinas açucareiras : não somente os serventes jovens, solteiros originários das áreas rurais circunvizinhas saem a cada entresafra, como também o fazem aqueles, jovens ou menos jovens, provenientes de áreas mais distantes (do agreste e sertão, áreas secas) e que acampam nas usinas durante as safras. Assim, o complexo de trabalho nas usinas açucareiras apresenta estruturalmente, ao lado da parcela estável e relativamente imobilizada dos operários permanentes, uma parcela móvel, saindo a cada entresafra, geralmente voltando a cada safra, mas podendo não fazê-lo. E mesmo a parcela fixa e estável pode circular no interior do mercado de trabalho das usinas açucareiras, dependendo do caráter mais ou menos estratégico de suas posições no processo produtivo. (LOPES 1976, cap. 4).

Assim, a segmentação apresentada nos grandes projetos, entre por um lado uma força de trabalho não especializada, recrutada localmente e, na sua maioria, dispensada no fim da obra, e por outro lado, uma força de trabalho especializada e que entra no que RIBEIRO (1991, pp. 159-163) denominou de "circuito migratório dos grandes projetos", apresenta uma similaridade estrutural com a segmentação constituída num período histórico anterior nas fábricas com vila operária. Tal segmentação se reforçou históricamente com a introdução da legislação trabalhista. Quando a legislação social passa a ser constituída no Brasil, a partir dos anos 1930 deste século, o segmento não estável da força de trabalho nas fábricas com vila operária torna-se "clandestino" ou "precarizado" diante da nova legislação. Aqui talvez fosse oportuno fazer uma pequena digressão com base em dados limitados mas que possam dar uma idéia da

amplitude dessa transformação no momento mesmo em que a legislação é introduzida, e assim transmitir algo da experiência dos agentes envolvidos. Vamos iniciar com a repercussão da introdução da carteira de trabalho – este indicador de formalização e regulação das relações de trabalho – prevista pelos legisladores para abranger o universo dos trabalhadores, e que esbarrou na organização efetiva do trabalho nessas fábricas, que não podem prescindir de um segmento de trabalhadores precarizados diante da lei.

## ELEMENTOS DE UMA ANÁLISE SÓCIO-GENÉTICA DA CONSTITUIÇÃO DE UM SEGMENTO PRECARIZADO DA FORÇA DE TRABALHO ATRAVÉS DA INTRODUÇÃO DA LEGISLAÇÃO

A carteira de trabalho foi instituída pelo governo saído da Revolução de 1930 pelo decreto 22.035 de Outubro de 1932, numa següência de medidas que passaram a exigir das empresas a produção de fichamentos dos seus trabalhadores segundo uma série de dados individuais (3), e que as levaram a constituir ou aumentar arquivos, documentos e funcionários encarregados de produzí-los. As carteiras de trabalho (ou "carteiras profissionais") estavam associadas aos sindicatos, essa nova figura recém regulamentada pela "lei de sindicalização", (decreto 19.770, de Março de 1931). Os sindicatos eram utilizados para fazer chegar aos trabalhadores as novas carteiras emitidas pelo ministério do Trabalho (segundo decreto de Dezembro de 1933, complementar ao decreto de Outubro de 1932, que instituiú as carteiras); inversamente, em outro decreto complementar (de Julho de 1934) à lei de sindicalização de 1931, obriga-se aos trabalhadores que querem sindicalizar-se a posse da carteira de trabalho (4). A carteira passava a ser um instrumento prévio dos trabalhadores à reivindicação de direitos face ao Estado e eventualmente face a conflitos com as empresas (5). Não é assim de estranhar que durante o período inicial de introdução da carteira de trabalho, ela não esteja isenta de ser um objeto de

(3) A primeira delas foi a lei da nacionalização do trabalho, chamada "lei dos 2/3", decreto 19.482 de Dezembro de 1930, complementada pelo decreto 20.291 de Agôsto de 1931, que no seu artigo 32 estipula que :

todos os indivíduos, empresas, associações, sindicatos, companhias e firmas comerciais ou industriais, que explorem qualquer ramo de comércio ou indústria [...], serão obrigados a enviar ao Departamento Nacional do Trabalho, no período de 1º de Setembro a 31 de Outubro de cada ano, uma relação nominal de todos os seus empregados, conforme o modelo que acompanha este regulamento, donde constem o nome, sexo, idade, estado civil, nacionalidade, [...] o Estado onde nasceu, categoria ou profissão, ordenado, salário ou diária, grau de instrução e data de admissão no serviço. Essas relações devem ser assinadas pelo chefe da firma, diretor ou presidente da empresa ou estabelecimento, com a declaração expressa de que conferem com a folha de pagamento do respectivo pessoal. Parágrafo único: as relações mencionadas neste artigo, depois de catalogadas, ficarão fazendo parte do arquivo do Departamento Nacional do Trabalho para fins de direito. (citadom SANTOS 1937, p. 38).

(4) Por outro lado, o sindicato não podia recusar-se a admitir como associado o trabalhador munido de carteira, ou excluí-lo do quadro de sócios, a não ser em casos previstos pelo

estatuto, com possibilidade de recurso ao DNT do ministério do Trabalho.

"As anotações relativas às datas de admissão e retirada do portador da carteira, natureza do trabalho e salário, atinentes a cada estabelecimento em que trabalhar, serão feitas pelos empregadores ou seus prepostos autorizados e não poderão ser negadas. [...] No caso de conflito entre empregador e empregado, por motivo de salário ou tempo de serviço, a carteira profissional constituirá documento comprobatório." (Artigos do decreto de Dezembro de 1933 sobre as carteiras profissionais; citados in SANTOS 1937, pp. 20-21).

lutas entre o Estado, os trabalhadores e os empresários, como aponta exemplarmente o episódio da queima das carteiras nas caldeiras de uma grande fábrica têxtil quando de sua introdução para seus trabalhadores (6). Por outro lado, na medida mesma em que nos anos 1930, 1940, 1950, 1960 e 1970 há um forte crescimento do setor industrial às expensas de contingentes populacionais da agricultura, onde a documentação individual (certidões de nascimento, carteiras de identidade) é muito escassa, a carteira de trabalho passa progressivamente a ter um forte valor simbólico para o trabalhador na medida mesma em que corporifica praticamente sua real carteira de identidade, assim como "reconhece" seus familiares e próximos como beneficiários (7); além de cristalizar algo como sua carteira de acesso à "cidadania regulada" (expressão essa criada por Wanderlei Guilherme

A reação empresarial à implantação da legislação social (que se pode evocar mais uma vez através do caso extremo do episódio da queima de carteiras), foi forte ; após reações e resistências, as medidas previstas na legislação foram grandemente aceites e implantadas, outras foram legalmente modificadas, e muitas foram frequentemente descumpridas e não aplicadas (8). Assim, o estabelecimento do "setor formal" ou do "mercado formal" de trabalho foi, como continua sendo até hoje, objeto de lutas sociais. Em particular, a instituição das leis sociais e a regulamentação do mercado de trabalho acabou fazendo surgir ao mesmo tempo um assalariamento paralelo "informal" ou, mais propriamente, "clandestino", "sem carteira". Nas usinas açucareiras por exemplo, ao lado dos operários da fabricação e dos de manutenção - que foram fichados e classificados na carteira de trabalho quando da introdução tanto da carteira quanto da legislação do trabalho no que diz respeito à parte da força de trabalho

cap. 2, p. 61 e cap. 7.

"As carteiras profissionais, regularmente emitidas, servirão de prova nos atos em que não

"As carteiras profissionais, regularmente emitidas, servirão de prova nos atos em que não sejam exigidas carteiras de identidade. [...] Para os efeitos legais em falta de outras déclarações, serão consideradas beneficiárias do portador de carteira profissional as pessoas nela mencionadas. [...] Após doze meses de vigência do presente decreto, o ministério do Trabalho [...] só tomará conhecimento de queixas e reclamações de empregados que possuam carteiras profissionais." (SANTOS 1937, pp. 21-22).

Assim comenta em 1939 esse descumprimento da legislação o industrial têxtil fluminense José MACIEL FILHO (que será posteriormente redator da carta testamento de Vargas), a propósito dos debates sobre a "superprodução industrial" do Brasil durante os anos 1930:

Existe ou não a crise? A esta pergunta todas as fábricas de todo o Brasil e todo o comércio de tecidos de todo o Brasil responderão sim. Excetua-se a organização dos Irmãos Lundgren, de Pernambuco. Para eles não existe crise. [...] Um dos motivos dessa mindos Lundgren, de Fernántolto. Fata eles fixos existe crise. [...] Om dos indos indivos desagren mantêm um quadro de 10 677 operários e a totalidade dos salários pagos é 15 000 contos. Salário médio 117 \$ mensais. O salário médio do Distrito Federal é \$ 248,170. Em São Paulo é \$ 200,000. Quem paga \$117,000 não sofre a crise. [...] Qual a causa dessa diferença de salário ? [...] Não se espantem nem se escandalisem. A legislação social só é sumprida no Distrito Federal o perfetado do Pio Em Permanhum a refisirio dos invigos dos invigos dos contratos do processor dos contratos do processor dos contratos do processor dos contratos do processor de processor do pr cumprida no Distrito Federal e no Estado do Rio. Em Pernambuco, as fábricas dos irmãos Lundgren são notoriamente um feudo. Em São Paulo tudo está entregue ao Departamento Estadual [do Trabalho]. E o governo passado fechava os olhos ao sacrifício dos trabalhadores. (artigo "Panno que é Pimenta, O Imparcial, 4 de Janeiro de 1939, p. 5).

Com efeito, o interesse pelo estudo do objeto carteira de trabalho me foi despertado pela força dos relatos de ex-operários da fábrica têxtil de Paulista entrevistados sobre episódios por eles presenciados relativos aos conflitos desencadeados com a introdução da carteira de trabalho na empresa em que trabalhavam. Segundo esses relatos, as carteiras de trabalho dos operários, associadas ao sindicato recém-formado em 1931, que as distribuía, e que havia sustentado uma longa greve pela aplicação da lei de 8 horas de trabalho (de Maio de 1932), foram reunidas e mandadas queimar nas caldeiras da fábrica no final de 1932, quando o sindicato foi reprimido localmente. Para mais detalhes, cf. LOPES 1988,

industrial permanente –, surgem trabalhadores safristas não fichados e sem carteira, tanto migrantes sazonais de áreas sêcas e de pequena propriedade, quanto jovens trabalhadores da região (9). E permanecem intocados pela legislação do trabalho os trabalhadores rurais da mesma empresa – a extensão da legislação do trabalho e do sindicalismo ao campo só começará muito tempo depois, a partir de 1963, retrocedendo ou avançando pouco entre, grosso modo, 1964 e 1979, e depois crescendo em grande escala. Mas se as usinas açucareiras ainda tinham o argumento da sazonalidade da produção e da ligação com a agricultura para não incluir toda sua mão de obra na CLT, outras fábricas tinham menos argumentos para deixar "sem carteira" uma parte de sua mão de obra, como foi o caso de algumas fábricas têxteis. Uma das maiores dentre elas por exemplo, numa correspondência dirigida ao Centro industrial de fiação e tecelagem do Rio de Janeiro, ainda atônita com as exigências documentais da "lei dos 2/3" de 1931, acaba admitindo por escrito algo que nos anos posteriores ela procurará eludir e esconder, a sua parcela de força de trabalho não regulada pela legislação trabalhista, prefigurando algo das "terceirizações" que parecem querer caracterizar os anos 1990 :

Essa companhia tem alguns empreiteiros empregados em diversos serviços. Acontece, porém, que as pessoas que trabalham com tais empreiteiros não são empregados dessa companhia; e como são pagas pelos respectivos empreiteiros – por conta de quem trabalham – deixam por isso de figurar nas folhas de pagamento desta companhia. Os empreiteiros, porém, são contemplados nas folhas de pagamento, recebendo de acôrdo com a produção ou empreitada. Tais trabalhadores não podem figurar na relação de que trata o precitado artigo 32 [do dec. 20.291 de 12 de Agosto de 1931] como empregados dessa companhia, porque, como acima ficou dito, não são contemplados nas folhas de pagamento. Mesmo assim a relação, segundo o modelo anexo à cópia do decreto a que nos referimos, deve ser organizada de acôrdo com as folhas de pagamento de pessoal. Resta-nos saber como proceder relativamente a esses trabalhadores, a fim de que possamos cumprir exatamente com as exigências do decreto em aprêço (10).

Tal organização do trabalho através de empreitadas, utilizada por essa grande fábrica antes da implantação da legislação trabalhista, referindo-se a tarefas distintas das que se passam no interior da fábrica, deveria trazer vantagens para a administração fabril quanto à sua funcionalidade para projetos delimitados no tempo como nos trabalhos de construção civil (como por exemplo a construção de casas da vila operária), ou para tarefas sazonais ou eventuais (como o corte de capim para cobrir o teto de parte das casas da vila operária) ou para efeitos de produtividade (como no caso do corte de lenha para as caldeiras da fábrica). Com a implantação da legislação trabalhista tal organização do trabalho passa a ter a vantagem adicional, para a administração da fábrica, de eludir aos encargos sociais e trabalhistas relativos a essa parcela da força de trabalho. A chamada folha amarela, categoria corrente de designação pelos trabalhadores dessa folha de pagamentos que se tornou clandestina, uma "folha-2" permanente, era assim um operador importante na

(9) Cf. cap. 1 in LOPES 1976.

<sup>(10)</sup> Carta da Companhia de Tecidos Paulista, de Pernambuco, de 12 de Outubro de 1931, ao Centro de fiação e tecelagem do Rio de Janeiro, na ocasião principal associação do patronato têxtil do país ; em Arquivo do CIFTA-RJ.

diferenciação interna dos operários dessa fábrica, persistindo até os anos 1960 (11). Assim, mesmo no interior do setor industrial, e nas grandes fábricas – entre as quais a fábrica acima citada constitui-se num casolimite, de maior visibilidade –, esses lugares preferenciais da implantação da nova legislação do trabalho, cria-se o "trabalho sem carteira assinada" desde os anos 1930. E prefigura-se a grande massa de trabalhadores não especializados dos grandes projetos do futuro, sempre que possível colocados pela empresa em situação de precarização relativamente à legislação trabalhista.

### O TRANSBORDAMENTO DA CIDADE-VILA OPERÁRIA

A segmentação da força de trabalho nas fábricas-vila operária traz consequencias urbanas. Assim, ao lado da cidade-vila operária que a administração fabril constrói para seus operários estáveis e para seu quadro administrativo e de chefias, surgem bairros e mesmo cidades onde se localizam os trabalhadores não estáveis, temporários ou "clandestinos". Próximos às usinas açucareiras e suas vilas operárias estão os bairros das periferias das cidades dominadas pelas usinas, bairros onde se concentram famílias abrigando membros masculinos que são trabalhadores temporários nas safras. Nos interstícios da cidade-vila operária têxtil de Paulista, formaram-se aglomerações de trabalhadores "clandestinos" da folha amarela, aglomerações que se transformam em bairros e distritos do município, fora da área de propriedade da empresa. Surgiu também dessa forma a localidade (transformada em distrito e depois em cidade) de Abreu e Lima, constituída inicialmente por trabalhadores temporários aglomerados em terrenos não pertencentes à companhia têxtil, e que recebeu posteriormente levas de trabalhadores demitidos que passaram a exercer atividades agrícolas ou de pequeno comércio vicinal ou de feiras, atividades satélites à presença da grande fábrica. Essa localidade passou

<sup>(11)</sup> A própria companhia, em seus relatórios anuais aos acionistas, indica a importância desses trabalhos extra-fabris em que vigorava a organização do trabalho mediada por empreiteiros – embora ela não mais a mencione por escrito, como na carta acima citada – que utiliza o trabalho pelo expediente da folha amarela. São muito mencionados os trabalhos de corte de lenha para as caldeiras, os trabalhos nas plantações de eucaliptos, nas obras de dragagem e saneamento de terrenos alagadiços (*f.* os relatórios de 1939, 1944-1950, 1961-1962). No entanto a magnitude e as características da força de trabalho utilizadas nunca são mencionadas nestes relatórios, aparecendo somente algumas indicações eventuais na imprensa. Uma notícia do dia 12 de Abril de 1949 no jornal *Folha do Povo* denuncia a existência de 1 600 pessoas trabalhando nas plantações de eucalipto, a serem posteriormente abatidas de forma parcial para o abastecimento das caldeiras da fábrica, com salários (diárias) diferenciados para homens (Cr\$ 10,00), mulheres (Cr\$ 8,00) e crianças (Cr\$ 6,50). Já notícias dos dias 25 de Janeiro e 1964, 1º e 29 de Feveveiro de 1964 do jornal *A Hora* falam na greve de 42 dias de 150 machadeiros, cortadores de lenha para as caldeiras da fábrica, trabalhando através de empreiteiros, que conseguem aumento salarial por metro de lenha cortada, férias, repouso semanal remunerado e 13º salário. No contexto dos primeiros meses de 1964, os trabalhadores da folha amarela deixam de fornecer somente matéria par denúncias e passam a reivindicar de forma organizada. Durou pouco tempo (LOPES 1988, cap. 2, e especialmente pp. 63-65). A partir dos anos 1970 trabalhos estruturalmente equivalentes, promovidos por grandes projetos, espalharam-se por imensas áreas de fronteira agrícola. Durante os anos 1980, com a intensificação da associatividade dos trabalhadores e das denúncias quanto à dilapidação de recursos naturais e humanos, alguns movimentos reivindicatórios aparecem, mas são sobrepujados pela procura constante de trabalho por parte

a abrigar ainda, como lugar mais "livre", atividades que não eram permitidas no interior da cidade-vila operária, tais como cultos e templos não católicos (templos protestantes e terreiros de religiões afrobrasileiras), bares e casas de prostituição, e sedes sindicais e de partidos de esquerda. Formam-se frequentemente assim bairros ou cidades próximas à cidade-vila operária que são como que sua antítese complementar. Tal formação é bastante recorrente, e aparece na literatura internacional sobre

esse tipo de industrialização.

Tais aglomerações populacionais, necessárias à própria funcionalidade das cidades-vilas operárias, constituem-se em um dos tipos de fatores dinâmicos levando a um processo de transbordamento dessas cidades de empresa. Com efeito, as povoações nucleadas em tôrno de uma vila operária fabril obedeceriam assim a um padrão de crescimento que tem geralmente como ponto de partida a instalação de indústrias em lugares despovoados aliada a um movimento de expansão industrial apresentando carência de mão de obra, e como ponto de chegada o transbordamento da vila operária, que passa a ser apenas o núcleo original de uma cidade maior, à qual foram posteriormente atraídas novas indústrias ou foram criadas atividades não industriais diversificando a composição social da localidade. O transbordamento das vilas operárias pela nova presença de outras fábricas ou outras atividades próximas e de uma população assalariada trabalhando para essas atividades, aumentando a divisão social do trabalho e a cadeia de interdependências, vem romper com o equilíbrio da forma de dominação do padrão fábrica-vila operária, na medida em que uma nova configuração do mercado de trabalho local vem afrouxar os controles inerentes aquela forma de dominação. O "sistema fábrica-vila operária" subsiste assim de forma mais prolongada lá onde a administração fabril garante o seu relativo isolamento, seja monopolizando uma produção propícia em uma determinada área, seja monopolizando, através da propriedade da terra, os terrenos para construção num raio abrangendo uma área considerável, seja recrutando constantemente uma mão de obra de origem camponesa ou rural, formada na fábrica, com poucas possibilidades de acesso a outras fábricas ou atividades assalariadas na região.

O transbordamento das vilas operárias favorece, por outro lado, o desenvolvimento das contradições internas entre os operários e a administração fabril, seja por reivindicações de melhorias nas condições de trabalho na fábrica e de vida na vila operária, seja por direitos de associação e de cidadania conferidos à oposição criada contra o despotismo implícito no "governo local de fato" da empresa na localidade. Uma das características das fábricas com vila operária é o fato de se constituírem em 'governos locais de fato". Formando de início novos povoados ou novas pequenas cidades, as vilas operárias de fábricas ou minas, desde a sua origem governadas pela administração da empresa, transformam-se frequentemente em distritos ou cidades, unidades locais da administração pública. As interações entre o governo local de fato da empresa – ancorado no poder econômico constituido pela associação entre empreendimento industrial, propriedade da terra e propriedade imobiliária – e os representantes ou delegados locais de uma administração pública mais ampla, regional ou municipal, frequentemente não é tranquila. A política local tem necessáriamente o poder da empresa por referência, e em períodos críticos, polariza a favor ou contra a empresa. As dificuldades enfrentadas pela empresa relativamente ao controle político local são maiores que o

controle estrito de sua vila operária. Sem falar das particularidades inerentes às mais diversas povoações e grupos sociais constituídos na periferia da vila operária, podemos afirmar que esse controle político local por parte da empresa tem de levar em conta não somente a população operária que se fixa próxima à área sem pertencer à vila operária, como também a população não operária da localidade, comerciantes e artesãos que abastecem a população operária, assim como funcionários públicos locais. Por outro lado a "internalização", por iniciativa dos operários locais, de "fatores externos" auxiliares, como eventuais interesses da política supra-local contrários à administração da fábrica, ou como tentativas de extensão do movimento sindical nacional ou regional à área, para dentro dos conflitos internos latentes entre os operários e o despotismo da fábrica no trabalho e na esfera da moradia, vem minar a eficácia do "sistema fábrica-vila operária". Então, as contradições internas próprias ao despotismo do capital no processo produtivo vêm somar-se às contradições decorrentes do confronto entre o caráter de não-cidadania inerente aos trabalhadores de vila operária e as lutas políticas nacionais (12).

## A CONSTRUÇÃO DE UMA CULTURA DO TRABALHO MAIS GENERALIZADA

A forma de dominação fábrica-vila operária foi uma das matrizes importantes na constituição de uma cultura operária no Brasil. Além do setor açucareiro e principalmente do têxtil, tal forma extendeu-se também a concentrações siderúrgicas, metalúrgicas, de mineração, de cimento, etc. Ao lado da formação "paternalista" implícita naquela forma de dominação e de suas contradições e transformações, essa cultura do trabalho também se constituiu através da recepção e interiorização de direitos e dos conflitos com as empresas no sentido do seu efetivo cumprimento – tais como os que pudemos observar quando da introdução da carteira de trabalho e da formalização legal das relações de trabalho nas fábricas nos anos 1930 e 1940 deste século.

Essa cultura do trabalho elaborou-se assim no embate contra patrões privados em defesa de direitos sociais e de cidadania. Mas ela também foi elaborada nas fábricas e empreendimentos estatais, alguns dos quais reproduziram o formato fábrica-vila operária com todo o rigor de sua dominação, mas foram relativamente mais receptivos ao cumprimento das leis trabalhistas e vantagens aos trabalhadores elaboradas por outros setores do próprio Estado. Algumas dessas empresas estatais desapareceram, como a FNM em Xerém (privatizada em 1967 para a Alfa-Romeu e depois Fiat-Caminhões, e desativada no início dos anos 1980 ; cf. RAMALHO 1989, 1995), ou foram privatizadas, como a CSN de Volta Redonda (MOREL 1995), ou estão sendo agora anunciadas como privatizáveis, como a CVRD (13). No entanto, como fábricas e empreendimentos estatais, tiveram grande importância na formação dessa cultura do trabalho, constituida simultâneamente por uma cultura de empresa autoritária e paternalista e por uma cultura dos direitos. Tais empreendimentos apresentaram-se para o conjunto da sociedade como modelo mesmo de assalariamento, com uma carreira e com direitos e garantias. A luta

<sup>(12)</sup> Cf. LOPES 1988, Parte II, Parte IV, e Anexo I.
(13) Cf. MINAYO 1986, sobre a mineração da CVRD em Itabira, MG.

pela efetividade do cumprimento dos direitos e pelas tentativas de democratização interna dessas empresas fizeram avançar o sindicalismo no seu interior, naquelas empresas estatais de primeira geração, como na FNM e secundáriamente na CSN, nos anos 1950 e 1960, ou, já na conjuntura transformada dos anos 1980, na CSN, na Petrobrás e na CVRD.

A situação desta última empresa é particularmente interessante para se fazer a ponte com aquilo que se passa nos grandes projetos na área amazônica, onde a CVRD tem grande importância. Na sua implantação em Itabira desde os anos 1940, os operários da mineração da CVRD passaram de uma "época do muque", período inicial de "acumulação primitiva", de construções e de extração e beneficiamento com instrumentos e procedi-mentos precários, para um período de "reprodução ampliada", com a introdução de máquinas e de uma organização taylorizada do trabalho e com contratos de exportação cada vez mais importantes – e entre os anos 1950 e 1970 com uma política social voltada para os seus trabalhadores. Apesar de não se notabilizarem por conflitos sociais maiores, os operários da CVRD em Itabira que têm então conflitos pouco visíveis no cotidiano de trabalho, passam a ver reforçado um sentimento de injustiça da administração da companhia para com os seus trabalhadores ; sentimento que está relacionado com o fechamento da perspectiva de ascenção social para os quadros intermediários de funcionários, fechamento que se utiliza da seleção escolar técnico-formal em oposição à experiência e ao saber prático (14). Durante os anos 1980 tal sentimento pode se desenvolver parcialmente através do sindicalismo, no prosseguimento de uma onda de renovação sindical iniciada desde 1978 entre os metalúrgicos da nova industrialização privada nacional/ multinacional dos anos 1960 e 1970, em particular no setor automobilístico localizado no ABC paulista.

### OS DESAFIOS DA INVESTIGAÇÃO

Nos anos 1980 uma parcela importante dos quadros da CVRD é transferida de Minas Gerais para Carajás no Pará (cêrca de 30 %, segundo Edna CASTRO 1994, p. 109). Ali eles vão compor os quadros dirigentes e chefias intermediárias das novas atividades mineradoras e industriais. Mas também vão levar, alguns deles, as formas de associatividade sindical que vinham se desenvolvendo grandemente nos anos 1980, e contribuir para contrastar com formas ágeis de crescimento sindical esse recrutamento de um mosáico de grupos sociais e de trabalhadores que caracterizam os grandes projetos, alguns dos quais recém ingressados numa experiência de proletarização e inicialmente indefesos quanto a situações de super-exploração e de ausência de direitos. Se tal sindicalismo pôde se desenvolver no período recente de operação da Albrás em Barcarena, por exemplo, como mostra a dissertação de D. Antonaz (estudo este que foi por assim dizer um sub-produto de uma assessoria quanto às condições ambientais de trabalho pedida pelo sindicato dos metalúrgicos do Pará), conflitos sociais explícitos marcaram o período anterior de construção do mesmo empreendimento, como mostrou a comunicação de Edilza Fontes sobre a greve dos operários da construção em Barcarena (15) – contrastando com outros momentos históricos na construção de grandes projetos em outras

(14) Cf. MINAYO 1986 e cf. prefácio de J. S. Leite Lopes, incluído em MINAYO 1986.
 (15) Comunicação no grupo de trabalho "Grandes projetos hidrelétricos; urbanização, constituição e reprodução da força de trabalho" (vide \*).

áreas, em que o desenvolvimento de greves como aquela seriam muito mais difíceis (MAGALHÃES 1984).

Nas novas formas de industrialização dos grandes projetos - os quais, nos seus períodos iniciais de implantação, já provocaram grandes transformações na população local e regional no sentido da expropriação do campesinato (16) e da atração para trajetórias de proletarização precária de jovens masculinos e solteiros egressos do campesinato de outras áreas – são experimentadas e re-elaboradas formas "modernas" de gestão da força de trabalho que contrastam sob certos aspectos com as técnicas de dominação personalizada das grandes indústrias "tradicionais" como a ilustrada na introdução deste artigo. No entanto, novas formas de 'paternalismo" ou de cultura de empresa são re-elaboradas (CASTRO 1994), pelo menos nas partes centrais dos núcleos habitacionais dos grandes empreendimentos tais como o Núcleo de Carajás ou a Vila dos Cabanos em Baracarena. E uma complexa dinâmica de incorporação e repulsão preside às políticas sociais (ou à sua ausência, o que não deixa de ser uma política) em tôrno das aglomerações "transbordadas" desses empreendimentos como Parauepebas e Vila do Conde por exemplo. Aqui são testadas novas formas de incorporação de núcleos centrais de trabalhadores qualificados recrutados de outras áreas do país, de tradição anterior na atividade industrial ou de administração, ao mesmo tempo atraídos por uma cultura de empresa que lhes promete uma carreira, mas ameaçados pela tentação crescente do ataque aos direitos adquiridos e da precarização da força de trabalho por parte do fetichismo moderno da produtividade adotado por gerências entusiasmadas com as modas neo-liberais na produção. A atração exercida pela escola particular oferecida aos filhos dos trabalhadores mais estáveis é de grande efeito simbólico, premiando com uma promessa de educação de bom nível a geração seguinte às desses operários que, com tanto sacrifício, tiveram acesso a uma educação escolar que os fizeram distinguir-se dos proletários instáveis (ANTONAZ 1995). Ocupando um lugar estratégico nessa nova configuração da dominação pela vila operária, a escola simboliza também a tensão com as avaliações formais de aprendizado e de polivalência exigidas nas novas formas sutis de superexploração e de seleção da força de trabalho crescentemente implantadas. Esses trabalhadores ocupam um lugar ambíguo de mediação entre por um lado a adesão à cultura de empresa conformista e por outro lado a reivindicação coletiva e a atenção à aliança com os trabalhadores subremunerados em salário e direitos das empreiteiras e das cidades problemáticas que cercam os bolsões de estabilidade dos núcleos.

Tais inter-relações se passam entre grupos de trabalhadores e chefias recrutados em escala local, regional (os trabalhadores das cidades satélites da exclusão) e nacional, amplificando assim, num microcosmo de empresa e conjuntos de empresas num mesmo local de produção, dramas que estão se passando na escala de todo o país. E dramas que incorporam por um lado uma tradição reinterpretada de uma cultura do trabalho solidária, com raízes fincadas desde as velhas fábricas com vila operária do passado até a nova associatividade dos anos 1980, e por outro lado tentativas modernizadas de super-exploração do trabalho com ambições de produtividade total e ascenção social individual identica – mesmo que tendo de ser protegida da miséria e da violência – e, ainda, no meio, ou fora disso, uma massa diferenciada de sub-proletários nômades e precarizados, de

<sup>(16)</sup> *Cf.* por exemplo SIGAUD 1987, provocando esses efeitos em outra área, ou o extenso trabalho de objetivação de ALMEIDA 1994, para a área amazônica.

multiplicação crescente, inseridos em paradoxais relações neoarcaicas (17), deslocados de um mundo tradicional e sem perspectivas de um futuro objetivo de padrões aceites de estabilidade e de dignidade.

Os "impactos" dos grandes projetos no meio ambiente e nas populações deslocadas e expropriadas pelo seu efeito transformador se desdobram assim em "impactos internos" aos empreendimentos industriais e às relações sociais aí fabricadas, nos núcleos centrais e nas periferias carentes ; aspectos por vezes menos visíveis que os "impactos" externos. É o que torna a observação direta e o estudo contemporâneo dos grandes projetos e das relações sociais que aí estão se constituindo - assim como o registro das relações sociais que se perdem e se transformam – em um objeto de estudo ao mesmo tempo fascinante e urgente de ser feito.

> Julho de 1994/Janeiro de 1996 José-Sérgio LEITE LOPES Museu nacional, Universidade federal do Rio de Janeiro

#### BIBLIOGRAFIA

ALMEIDA, A. W. B. 1994, Carajás: a guerra dos mapas, Belém, Falangola.

ALVIM, R. 1985, Constituição da família e trabalho industrial, Rio de Janeiro, Tese de doutorado apresentada ao programa de pós-graduação em antropologia social do Museu nacional-UFRJ.

ALVIM, R. & LOPES, J.S. Leite 1990, "Famílias operárias, famílias de operárias", Revista brasileira de Ciências sociais, 14, Outubro.

ANTONAZ, D. 1995, Na escola dos grandes projetos ; a formação do trabalhador industrial na Amazônia, Museu nacional, PPGAS, Dissertação de mestrado.

CASTRO, E. 1994, "Industrialização, transformações sociais e mercado de trabalho", in E. Castro, E. Moura & M. L. Sá Maia (orgs.), Industrialização e grandes projetos, Belém, Editora da Universidade Federal do Pará.

ESTERCI, N. 1987, Conflito no Araguaia, peões e posseiros contra a grande emprêsa, Petrópolis, Vozes.

- 1994, Escravos da desigualdade, Rio de Janeiro, Koinonia.

LOPES, J.S. Leite 1976, O vapor do diabo; o trabalho dos operários do açúcar, Rio de Janeiro, Paz e Terra.

- 1988, A tecelagem dos conflitos de classe na cidade das chaminés, São Paulo/Brasília, Marco Zero/Editora da UnB.

LOPES, J. S. Leite et al. 1979, Mudança social no Nordeste; a reprodução da subordinação

(estudos sobre trabalhadores urbanos), Rio de Janeiro, Paz e Terra.

LOPES, J. S. Leite & ALVIM, R. 1993, "L'usine et la véranda; la théatralisation de la domination patronale", Études rurales.

MAGALHĀES, S. 1984, Gente de toda paragem, um estudo sobre uma "população afluente"

numa grande obra, Bahia, Universidade federal da Bahia, Dissertação de mestrado.

MINAYO, M. C. de S. 1986, Os Homens de ferro ; estudo sobre os trabalhadores da Vale do Rio Doce em Itabira, Rio de Janeiro, Ed. Dois Pontos.

MOREL, R. 1995, "História incorporada e identidade coletiva entre trabalhadores aposentados da Companhia siderúrgica nacional", in A. ABREU & E. PESSANHA, O trabalhador carioca, Rio de Janeiro, JC Editora.

Palmeira, M. et al. 1978, "Projeto de pesquisa: emprego e mudança sócio-economica no Nordeste", in *Anuário Antropológico 76*, Rio de Janeiro, Tempo brasileiro. RAMALHO, J. R. 1989, *Estado patrão e luta operária*, São Paulo, Paz e Terra.

<sup>(17)</sup> A respeito dessas novas relações arcaicas, cf. ESTERCI 1987 e 1994.

— 1995, "Empresas estatais de primeira geração : formas de gestão e ação sindical", in A. ABREU & E. PESSANHA, O trabalhador carioca, Rio de Janeiro, JC Editora.

RIBEIRO, G. 1991, Empresas transnacionais; um grande projeto por dentro, São Paulo, Marco Zero - Anpocs.

SANTOS, L. Pereira dos 1937, Consolidação das leis trabalhistas, Rio de Janeiro, Livraria Jacintho.

SIGAUD, L., MARTINS-COSTA, A.L., DAOU, A. M. 1987, "Expropriação do campesinato e concentração de terras em Sobradinho", in *Ciências sociais hoje 1987*, São Paulo, Vértic - Anpocs.

# UNE FORME BÂTARDE DU PATERNALISME CONTEMPORAIN LE DÉNI DU CONTRAT SOUS CONTRÔLE JURIDIQUE

Sans ignorer les débats auxquels a donné lieu l'usage de ce terme historiquement marqué (1), j'emploierai ici le mot "paternalisme" dans une acception qui me paraît utile à l'interprétation d'un grand nombre de situations contemporaines. Par "paternalisme", on entendra ceci : une doctrine ou une pratique de soumission personnalisée et non contractuelle – viagère ou précaire –, soutenue par la fiction du libre consentement et associant un dosage dialectique de protection et de discipline (voire de violence). Cette définition en fait un rapport social de domination apparenté au clientélisme, dont la mise en œuvre à des fins d'exploitation économique n'est qu'un cas particulier. Il sera certes maintenant question surtout de son action dans le monde du travail, mais on aura à l'esprit que le paternalisme est un modèle de contrôle des hommes dont le caractère envahissant est avéré, y compris dans le domaine de la vie politique : la référence à la double figure du pater, tour à tour bienveillant et sévère, se signale, des chefferies mafieuses aux leaders charismatiques du parti-Etat en passant par les maîtres locaux du jeu démocratique, comme un levier particulièrement répandu et efficace du verrouillage des corps sociaux (on verra plus loin aussi certaines de ses faiblesses).

### LE PSEUDO-SALAIRE, OU LE DÉNI DU STATUT COMME RÈGLE

En faisant jadis mes premières armes d'anthropologue chez les forgerons du Sénégal, j'avais vu surgir quotidiennement sous mes yeux l'énigme du salaire, quand ce dernier n'était en fait guère mieux qu'un pourboire : comment donc subsistaient tous ces "gosses" et autres "fils" ou "petits frères", placés comme "apprentis" dans les ateliers au hasard des alliances familiales et des vicissitudes de la production, et auxquels le patron de l'atelier ne versait presque rien ? L'examen des savantes péréquations entre unités domestiques et professionnelles qui pourvoyaient à leur entretien était révélateur. Cela coûtait globalement aussi cher à la caste des forgerons qu'une rémunération juste pour chacun, mais il semblait clair que

Pour un état de ces débats, on se référera à "Paternalismes d'hier et d'aujourd'hui", numéro spécial de Le Mouvement social, Paris, 144, juil.-sept. 1988.

l'apparente pingrerie des maîtres d'atelier en matière de salaire cachait un enjeu crucial de nature symbolique et politique, où le déni du salariat apparaissait comme la garantie nécessaire d'une subordination de ces "enfants".

On retrouvera plus loin sous des manifestations spécifiques, à propos des ouvriers du bâtiment au Brésil, des traits curieusement semblables : dans l'artisanat africain – dont les forges sénégalaises ne sont qu'une illustration caricaturale –, le pseudo-salaire des apprentis obéit à des règles non écrites mais trop uniformes pour qu'on omette d'y voir l'empreinte d'un calcul socio-politique dont le maître-mot est la dépendance.

### Un exemple africain

Ce "salaire", quand seulement il existe, contient les caractéristiques suivantes :

– il est discrétionnaire : octroyé et non pas dû, il prend l'allure d'une récompense dont il revient arbitrairement au patron de faire le versement, selon des critères qui reflètent et reproduisent, telle qu'il la conçoit, la hiérarchie sociale – plus que celle des compétences réelles, tâches ou dépenses physiques – au sein de l'atelier. Le jeune ouvrier est par conséquent poussé à faire sienne cette division, et doublement mis dans une posture infantilisée, gage paradoxal d'une future émancipation : attentis-

me devant son chef, servilité vis-à-vis de ses aînés;

– il est instantané et par conséquent irrégulier : lié aux résultats de la production, donc au volume des commandes, il ne saurait prendre effet en période de marasme. Ainsi – autre paradoxe bénéfique au paternalisme –, son irrégularité même rappelle sans cesse aux destinataires la communauté de sort et d'intérêts qui est censée réunir tous les membres de l'atelier. L'intéressement aux résultats est bien sûr un facteur de productivité mais, dans le cas évoqué ici, ce n'est pas le motif essentiel du patron, qui dispose généralement de moyens coercitifs pour obtenir un bon rendement de ses apprentis en cas de surchauffe du marché : l'irrégularité chronique du salaire est avant tout (on pardonnera le jeu sur les mots) le rappel régulier que ce dernier ne ressortit à aucune règle ;

- il est insuffisant: toujours largement inférieur au minimum nécessaire, son maigre volume ramène sans cesse l'ouvrier dans le champ des contraintes sociales - plus visibles peut-être en Afrique, mais également fortes ailleurs - hors desquelles aucune survie n'est matériellement

possible, et moins encore spirituellement;

— il est parcimonieux et volontiers non monétaire : jamais servi par grosses sommes d'un seul coup, et prenant de préférence la forme de faveurs ou d'avantages divers en nature, il témoigne de la volonté, consciente ou non, d'empêcher non seulement l'indépendance financière quotidienne, mais encore la constitution d'un pécule qui menacerait l'attachement obligé de l'enfant à ses maîtres de maisonnée et d'atelier. Plus subtilement, cette caractéristique semble donner un prix à ce qui n'en a guère : dans un contexte de pénurie soigneusement maintenue, un paquet de cigarettes ou l'argent du cinéma et, davantage encore, la permission de travailler pour son compte ou une certaine indulgence devant les petits larcins sont des libéralités qui, malgré les apparences et outre que ce sont d'utiles soupapes, œuvrent dans le sens d'un plus grand enfermement, et cela d'autant plus efficacement que de telles faveurs maintiennent un degré élevé de rivalité et d'autohiérarchisation au sein de la classe laborieuse;

- enfin, not least, il comporte une partie différée ou, si l'on préfère, confisquée. En contractant – manière de dire – un jeune ouvrier qu'il payera si mal et si peu, que celui-ci lui soit ou non affilié par un lien de sang, le patron contracte en même temps un devoir de protection. En dépit de réticences aisément compréhensibles (surtout si l'enfant n'appartient pas à son clan familial), son devoir est d'abord de le former : bon gré mal gré, il doit aider son apprenti à constituer un capital de compétences. Et, le jour venu où son protégé s'installera pour lui-même, dans la vie tant professionnelle que matrimoniale, l'argent si longtemps dérobé aux dépenses de l'ouvrier refait surface de mille façons qui opportunément justifieront a posteriori l'ordre de sa sujétion passée: financement de la dot, des festivités, de l'installation du nouvel atelier, sans oublier tous les bénéfices proprement sociaux tels que l'insertion dans des réseaux commerciaux qui garantiront la viabilité des projets du nouveau chef de lignée. L'attente de cette issue - d'ailleurs incertaine - explique bien des comportements, curieusement mêlés de sourde révolte et de passivité complice, et qui semblent situés au cœur du fonctionnement idéologique de la relation paternaliste.

Tous ces éléments constitutifs du pseudo-salaire ne sont pas morphologiques: ils forment un tout cohérent, quoique lourd de contradictions. Pour reprendre plus crûment la définition qu'on s'est donnée plus haut, le paternalisme c'est, ainsi, le déni du statut contractuel au profit de la dépendance personnelle érigée en système. Dans le cas de la production artisanale, les germes de tension sautent aux yeux: si, pour perdurer, la profession a besoin que certains de ses subordonnés d'hier deviennent les chefs de demain, toute l'action du rapport social de type paternaliste est de les éloigner de cette conversion politique. Et de fait, ce qu'on observe souvent, c'est, moins pour éviter d'élever le niveau de la concurrence entre ateliers que par la crainte diffuse d'un affaiblissement du pouvoir, l'évidente mauvaise volonté des maîtres du système à en permettre la venue. L'émancipation apparaît alors comme une rupture chargée de frustrations et de souffrances, lesquelles

constituent en retour le plus efficace des ressorts de la sujétion.

### LA COMPOSITION DU SALAIRE DANS LE BÂTIMENT BRÉSILIEN

Plus complexes sont les systèmes paternalistes bâtards où, d'une part, la loi du contrat formel vient heurter la métaphore paternelle et, d'autre part, les maîtres du jeu sont contraints, volens nolens, de respecter quelques règles imposées du dehors en matière de salaire. Le choc des ordres du droit et du fait agit dans le sens d'une instabilité structurelle de la relation paternaliste, dont les protagonistes cherchent, chacun à sa façon, à tirer avantage. J'illustrerai ici l'hypothèse que le contenu même de la norme juridique implique sa propre transgression, en m'appuyant sur les enquêtes que j'ai faites dans le monde du bâtiment au Brésil (2). Et, ici encore, c'est l'examen de la question salariale, riche en éléments politiques et symboliques, qui fournira le prétexte à une réflexion sur les rouages de la mécanique paternaliste.

Dans le cas qui nous occupera à présent, le salaire est apparemment en tous points (exceptée sa notoire insuffisance) distinct par ses caractéris-

<sup>(2)</sup> Par souci de simplification, les termes "bâtiment" et "constructeurs" se réfèrent dans ce texte à l'ensemble du bâtiment et des travaux publics.

tiques du pseudo-salaire évoqué ci-dessus. Il y a un minimum national, des conventions collectives, une protection sociale publique, ainsi que des règles d'embauche supposées faire justice d'abus que, par ailleurs, sanctionnent des tribunaux généralement favorables au travailleur. À l'observation superficielle, on aurait donc plutôt pléthore de contraintes légales, la moindre n'étant pas celle qui oblige l'ouvrier à posséder un livret de travail, où sont consignées toutes les étapes de sa vie professionnelle. Voilà pour les principes, dont il faut dire que, s'ils sont fort peu respectés en certains lieux, ils s'imposent dans les discours comme référence admise : l'État et sa loi sont théoriquement présents pour endiguer l'arbitraire paternaliste, lequel s'exerce du même coup dans le registre de la culpabilité ou de la complicité tacite. Et, pour anticiper, l'omniprésence du droit rend ce dernier suspect d'intentions souterraines.

Cette différence avec l'exemple sénégalais est de taille, mais elle ne doit pas masquer quelques profondes similitudes. En matière de reproduction du travailleur, ce qui, dans le premier cas, est pourvu par la redistribution *via* les canaux domestiques, est ici assuré par un procédé original. Son efficacité à réintroduire le paternalisme au cœur des rapports sociaux est d'autant plus redoutable qu'il paraît se développer à l'abri d'un consensus – parfois sur la base du droit, parfois par dessus celui-ci –, et résulter d'un ensemble de conquêtes sociales. Il s'agit d'un mécanisme auto-légitimant dont le cœur est dans la composition du salaire : on limite autant que possible sa partie fixe minimale et contractuelle, de sorte à augmenter relativement sa partie incertaine et marchandée, celle dont

précisément l'allocation réintroduira la dépendance personnelle.

Dans le bâtiment brésilien, trois éléments du salaire sont en effet à

distinguer:

- la base fixe horaire ou journalière (diária), dont le bas montant étrangle l'ouvrier. C'est le fameux "SM" (salaire minimum), fixé nationalement et parfois dans la branche à un niveau légèrement plus élevé. Selon les caprices de l'inflation – lesquels augmentent la dépendance entre deux réajustements -, cela donne entre 40 et 80 US \$ par mois : "juste de quoi mourir de faim", admet-on à l'unisson, patronat inclus. De fait, celui qui n'obtient que cette paye ne reste pas longtemps la tête hors de l'eau. À la lettre de cette partie fixe (et normalement obligatoire) s'en tiennent les analyses misérabilistes d'inspiration marxiste, faites en termes de "surexploitation du travail". Mais une telle notion est scientifiquement douteuse, du moins dans la durée : il faut bien que, dans son propre intérêt, un système fournisse globalement à ceux qu'il exploite les moyens de se maintenir en état de travailler. Et de fait, vaguement conscients d'un tel mystère, ceux qui focalisent leur attention sur le salaire fixe sont généralement amenés à imaginer un "excédent structurel de main-d'œuvre" d'origine rurale, dont l'abondance et le renouvellement précoce autoriseraient tous les excès patronaux. (Là est la raison pour laquelle, de l'intelligentsia radicale aux entrepreneurs les plus réactionnaires, on s'accorde à désigner, que cela soit vrai ou non, l'ouvrier du bâtiment comme un "migrant".) Avatar détourné de la thèse de l'"armée industrielle de réserve", cette proposition masque un fait esssentiel, pourtant immédiatement présent à l'intuition: loin d'être une anomalie historique, le bas niveau de la partie fixe du salaire est un élément clé dans le dispositif de la domination, et par conséquent un outil de nature immédiatement politique. Mainte fois, le patronat en fournit la preuve, qui préfère toujours, même pour une dépense supérieure, octroyer des bienfaits personnalisés plutôt que des augmentations du salaire fixe (qui pourtant pèse dérisoire-

ment dans le budget d'un constructeur moyen);

- les compléments (tâches, intéressement, heures supplémentaires). En général payés sans traces comptables (por fora), ils nous rapprochent de l'exemple sénégalais. Rendu nécessaire par l'étroitesse du salaire horaire, ce deuxième item est, pour les uns, un pas vers l'équilibre de leur budget et, pour les autres, un précieux moyen de "flexibiliser" la gestion de leur maind'œuvre tout en - c'est ici l'essentiel - se garantissant sa soumission. On comprendra aisément que la course aux extras est d'autant plus acharnée que la partie fixe du salaire est basse. Moins visibles cependant sont les effets de cette impérieuse nécessité sur le contenu politique du rapport ouvrier-patron. Les compléments divisent, poussent à l'individualisme, assurent la productivité et, tendanciellement, diminuent la somme relative versée contractuellement pour un travail donné : ces traits bien connus les rapprochent de n'importe quelle forme de salaire aux pièces. Mais il y a bien plus, et ce plus tient à la dimension imaginaire du droit dans le rapport paternaliste, qui oppose la négociation au contrat et ne se maintient que par un subterfuge idéologique, où l'on fait croire à l'ouvrier qu'il est lui-même à l'origine des règles qui le soumettent : c'est spontanément qu'il se porte candidat à ce qu'il finit par voir comme son dû, oubliant ainsi la circularité perverse d'une situation identique à celle d'un homme qui irait mendier auprès de celui-là même qui l'affame. Ainsi, à mesure qu'il les sollicite davantage, ces compléments lui semblent toujours plus devenir un droit, et cet habillage juridique de la faveur apporte à son maître la confirmation que la diária doit garder une importance réduite ;

– la partie différée, que l'on reçoit au moment du départ et que, non par hasard, on a coutume de nommer les "droits" (direitos). Leur importance structurelle trahit un aspect fondamental du mécanisme au Brésil, qui le distingue de la doctrine paternaliste des patrons européens d'il y a cent ans : la déstabilisation de la force ouvrière. Contrairement aux "por fora" évoqués ci-dessus, le salaire différé est en principe codifié et versé sous l'emprise de la plus rigoureuse légalité. Il nous fournit un exemple accompli de ce que peut être une déréglementation concertée du salaire. Ce dernier comporte une partie prorogée dont seul le licenciement apporte jouissance. Fort variée, la panoplie de ces "droits" différés, si son importance en termes absolus peut paraître négligeable, pèse d'un grand poids quand on la rapporte à la partie active de la rémunération. L'employeur (foujours la figure du pater) met notamment de côté pour son ouvrier les congés payés, le treizième mois, un complément familial, et surtout un "fonds de garantie pour temps de service" égal à 8% des salaires totaux. (Ce dernier, le FGTS, fut institué il y trente ans dans le but officiel d'éviter la fixation des ouvriers à l'entreprise.) À cela s'ajoute le paiement d'un "préavis", proportionnel lui aussi au temps de service, et qui est une forme déguisée de monnayer un départ. Tout ce pécule - qui peut permettre aisément de recevoir trois mois pour une durée de deux - cimente de manière paradoxale la relation paternaliste : si, d'un côté, par l'incitation à l'instabilité qu'il représente, il ôte à cette relation toute vélléité de prendre un caractère viager, de l'autre, il revient à remettre entre les mains du seul patron le soin de geler et gérer l'épargne de celui qui, ainsi, prend durablement la position d'un protégé. En partie confisqué, le résultat de son travail est à ses yeux métamorphosé en récompense et perd ainsi le contenu d'une obliga tion contractuelle tout en en gardant l'enveloppe. D'où les âpres et interminables négociations auxquelles donne lieu le versement du salaire

différé (comme, bien sûr, celui des compléments).

On verra plus avant en quoi le prototype bâtard de paternalisme qui est à l'origine d'une telle composition du salaire, où le déni du statut prend luimême une forme statutaire, porte les germes de sa propre instabilité. Mais efficace ou non, l'intention politique est bien claire : réintroduire la faveur dans le salaire, et tendre à limiter celui-ci à celle-là. Ce que les tenants d'une interprétation marxiste orthodoxe ne peuvent pas voir dans cette relation, c'est que, niant d'un même mouvement la formation d'un marché "libre" du travail et la constitution du travailleur collectif en classe sociale, elle fait de l'abaissement du prix contractuel de la force de travail en deçà du minimum nécessaire une arme politique au bénéfice d'une servitude personnelle – où, comme on verra également, l'exploitation économique n'est pas nécessairement l'enjeu principal.

### LE "MAÎTRE" (MESTRE)

Mais, si de la sorte, contrairement au modèle historique européen, l'ouvrier est aussi peu attaché à son employeur, il faut bien qu'il existe un rouage intermédiaire dans la relation paternaliste. Ce rouage, c'est le chef de chantier que, souvenir nullement anodin de l'ère des métiers, on continue de nommer mestre de obras (maître de travaux) ou simplement mestre – la référence paternelle est, ici encore, évidente. Cet homme est le dépositaire du porte-à-faux d'un système qui pousse le travailleur à l'instabilité tout en l'attachant. De la position acrobatique du mestre, les commentaires ne retiennent généralement que son rôle de tampon entre l'employeur et l'ouvrier et, selon les options philosophiques de chacun, l'on insiste alternativement sur la brutalité ou sur la bienveillance du personnage. Certes,

mais le jeu est plus subtil et plus dialectique.

Notons d'abord que le *mestre* tire son autorité d'une double caractéristique : d'une part, une origine, un langage, voire un mode de vie identiques à ceux de ses subordonnés et, d'autre part, une supériorité technique immédiatement visible. Ce dernier point est négligé par une interprétation exclusivement disciplinaire de sa fonction, mais il est fondamental. L'univers du chantier – ce n'est pas l'apanage du Brésil – est éminemment improvisé, désordonné et créateur d'insécurité, tant physique que mentale. La variété des processus productifs, la coexistence de tâches intégrées et de cellules éclatées, la prédominance de tours de main non codifiés par écrit, tout cela fait du *mestre* un recours entre les mains duquel les équipes (et du reste les ingénieurs aussi) mettent leur confiance – l'image qui me vient à l'esprit est celle d'un patron-pêcheur. Il est celui qui sait pallier les effets d'un taylorisme mal compris (notamment la division très marquée entre le projet et l'exécution), et qui sait faire face aux vicissitudes quotidiennes d'une organisation du travail déréglée où les gestes des producteurs ne cessent de se contrarier les uns les autres. La dépendance sociale prend ainsi racine dans la dépendance technique.

Quant à l'origine et aux manières communes des *mestres* et de leurs hommes, elles ne constituent pas moins un ressort capital de la relation paternaliste. Autodidacte et "arrivé à la force du poignet", le maître est, dans l'imaginaire du chantier, à la fois le miroir des espérances de sortir d'une condition servile et la ratification d'une idéologie volontariste du

mérite. Que sa réussite soit peut-être survenue au prix d'un écrasement passé de ses compagnons, cela n'échappe pas à la conscience collective; mais cette dernière ne retient de cette ascension coupable que son caractère inévitable, dans un univers où la hiérarchie est perçue comme le produit d'une fatalité naturelle, sinon voulue par Dieu – c<sup>†</sup>est bien, une fois de plus, la référence à la famille qui prévaut. Le paternalisme patronal s'exerce par cette délégation et ne saurait fonctionner sans elle, puisque, sauf rares exceptions, le travailleur n'est pas attaché à son entreprise. Dès lors, la fonction du maître est de compenser les effets déstructurants d'une rotation effrénée par une fidélisation au sein du réseau de recrutement que sa longue pratique du milieu lui a permis de former. Au rapport de domination fait écran la fiction du service rendu : présent dans les quartiers, mobile d'un chantier à l'autre, bien souvent même agissant pour son compte comme soustraitant de main-d'œuvre, le mestre établit son image de protecteur sur le fait qu'il donne du travail à qui en cherche. Il s'ensuit l'idée, très présente dans les chantiers, que l'embauche est un privilège personnel et que tout le monde est embarqué sur le même bateau, avec ce que cela suppose de renoncement quant aux règles du droit du travail et quant au niveau des salaires. On omet souvent, par manichéisme, de noter que le paternalisme tire bien plus son autorité de cette connivence qui s'enracine dans les relations sociales de la cité que d'un rapport de forces basé sur la violence.

Cela posé, la discipline, sinon la brutalité, est indissolublement liée à la protection. Le premier motif en est le mépris du travailleur qui colle inévitablement à la dépréciation de son travail comme à la négation de sa dimension contractuelle. À cet égard, le mestre, ainsi que tout maître, doit gérer une contradiction qui devient facilement intenable, et qui veut que l'écrasement dont il est l'auteur peut à tout instant se retourner contre le système paternaliste. Ce phénomène est particulièrement patent au sein de la classe nombreuse de ces manœuvres non qualifiés auxquels le bâtiment n'offre nulle perspective de promotion, et qui sont le plus souvent, au gré des commandes publiques et des marchés immobiliers, ballottés entre la branche et les expédients de la rue. Nulle obligation paternelle ne saurait compenser l'implacable incertitude des rythmes d'une profession dont les commandes sont soumises aux caprices des calendriers électoraux, de la spéculation et de complexes anticipations financières sur l'inflation. Tant bien que mal, cette soumission externe se réfléchit dans une soumission interne des ouvriers, eux-mêmes sans cesse sur un qui-vive zélé pour obtenir la faveur d'une embauche ; et, certes, les contractions mêmes de la demande de travail peuvent s'interpréter comme un savant calcul du paternalisme : donner du prix à l'accès aux chantiers et maintenir une concurrence entre les candidats. Mais les pratiques du mestre y sont prises à contre-pied de deux façons. La première – et la plus évidente – provient du décalage tendanciel entre, d'une part, une idéologie qui se réfère à la bonne volonté, à la paix sociale et au mérite et, de l'autre, un traitement stratégique du "pion" (puisque c'est ainsi qu'au Brésil on nomme le travailleur de base) qui ne doit rien à ces valeurs. Outre que le désordre de la production et la déqualification des ouvriers conduisent inévitablement le *mestre* à céder, sous le coup des urgences, à la tentation répressive, le quotidien écrasant et les lendemains incertains amènent ses subordonnés à se conformer activement au personnage infantile dans lequel leur condition les a enfermés. Cette confirmation des rôles par ceux qui les subissent n'est pas la moindre des causes de bien des attitudes disciplinaires de mestres, rendus incapables de bienveillance par un système qui les fait courir après la tâche

souvent impossible de tenir en main leurs équipes. Et, quand l'idée d'un paternalisme plus civilisé se fait jour parmi les dirigeants de l'entreprise, les *mestres* seront volontiers les premiers à leur rappeler qu'une gestion

respectueuse des ouvriers est un leurre dangereux.

Cependant, l'esprit paternaliste, quand il se mêle avec des impératifs censément juridiques, est mis en échec d'une autre manière. Il est une chose à laquelle le *mestre*, qui est maître des hommes mais ni du niveau des salaires ni des lois du travail, ne peut rien : c'est le détournement à leur avantage de leur instabilité par les ouvriers. L'analyse de la composition du salaire proposée ci-dessus laissait entrevoir que la loi sociale comme les rythmes du bâtiment agissaient contre la fixation des ouvriers à leur entreprise, voire à la branche. Ici à nouveau, peut-être parce qu'elle craindrait d'y voir se développer une vision peu glorieuse de l'ouvrier, l'orthodoxie marxiste reste silencieuse. Mais, en dépit d'une image d'où ne ressort que l'écrasement, cet ouvrier est, à sa façon et sous le coup de la plus vitale des nécessités, tout aussi savant que le système qui le soumet. Rappelons les trois éléments du salaire : le fixe, l'intéressement et le différé. Le fixe est calculé pour ne pas suffire. L'intéressement est une arme à double tranchant : quand l'employeur ne peut ou ne veut pas offrir de primes, comme c'est souvent le cas en période de contraction du marché, le climat se détériore et la productivité moyenne du travail tend vers zéro. Rompu le simulacre de contrat qui faisait apparaître ces compensations comme un élément para-juridique du salaire, le lien paternaliste n'est plus qu'une enveloppe vide. Libéré de toute obligation de zèle vis-à-vis de son protecteur, l'ouvrier cherche alors le licenciement en adoptant des comportements variés de résistance passive et active (où il évitera soigneusement la faute grave qui lui vaudrait une mise à pied sans droits). Le mestre cherchera alors à rétablir le rendement par la contrainte, par exemple en déléguant les tâches de surveillance à quelques hommes du rang plus empressés que les autres – c'est souvent grâce à de telles trahisons qu'on devient mestre à son tour. Mais, le salaire restant ce qu'il est, l'issue de ce processus est invariable, et l'on finit par se débarrasser des éléments rebelles par crainte de contagion. Ét c'est ici qu'interviennent les indemnités de départ, qui sont souvent à elles seules un motif pour agir en vue d'un renvoi. En instaurant l'instabilité, la loi l'a voulue au-delà des espérances patronales : l'empressement des ouvriers à accepter des emplois aussi faiblement rémunérés cache dans bien des cas une simple anticipation de ces indemnités, et peu rares sont les demandes d'embauche consciemment faites dans le but d'être rapidement mis à la porte. Que le licenciement échoie ou non à la suite d'un "accord" – ce mot fait partie du vocabulaire des chantiers, et résume des pratiques de détournement concerté des cotisations sociales et patronales dues à l'État-, on voit ainsi comment la superposition contre nature du droit et de la relation paternaliste corrompt (le mot est lâché) l'autorité de l'une comme de l'autre.

### RENTE, PATERNALISME ET CORRUPTION: UN SYSTÈME COHÉRENT

À ce point du raisonnement, il convient de s'interroger sur ce qui est à l'origine de cette forme contemporaine de paternalisme dont les exemples pourraient être pris en de nombreux endroits, ou plutôt sur ce qui le rend nécessaire. Ce serait sans doute une tâche ardue de vouloir prouver que,

dans le bâtiment au Brésil, seul le paternalisme permettrait en théorie d'assurer le contrôle sur les hommes, et la diversité même de ses applications d'un endroit à l'autre de cette branche contredirait une synthèse trop déterministe. Mais, en tant que modèle, appliqué avec plus ou moins de complétude, le paternalisme semble bien remplir un certain nombre de fonctions adéquates aux impératifs particuliers des constructeurs brésiliens.

Notons premièrement un trait original du bâtiment brésilien: la productivité moyenne est, en dépit de très grosses différences en son sein, extrêmement basse. Des gros barrages à la petite réhabilitation, l'observateur ne peut qu'être surpris tant par la quantité d'hommes (en particulier de manœuvres) mis à l'ouvrage que par le taux instantané d'oisiveté qui y règne. À ce tableau se combinent dialectiquement un désordre structurel, source à la fois de fatigue et de gestes inutiles, et une considérable déperdition de matières premières. On ne donne qu'avec parcimonie à l'ouvrier les moyens intellectuels d'alléger sa tâche. Tout se passe donc comme si la plus-value, et même la production, n'étaient pas un enjeu, du moins conformément aux impératifs de l'accumulation capitaliste. Et par conséquent comme si la soumission paternaliste visait moins l'extraction

d'un surtravail que des objectifs symboliques.

Deuxième trait de l'univers de ces chantiers : l'omniprésence, à la base, du favoritisme et de la petite corruption. C'est sans doute sur ce point que l'on voit le mieux la perversité de l'élément juridique car c'est dans les rigueurs mêmes de la loi du travail que les ouvriers puisent les ressources de la transgression qui sont nécessaires à leur survie, et cela bien souvent en entente avec leurs employeurs : le droit formel sert de support au marchandage. Par exemple, le livret de travail est supposé mentionner avec fidélité et exhaustivité tous les contrats et toutes les qualifications qui jalonnent la vie de l'employé. Mais ce document officiel est doublement un mythe, non seulement parce que les embauches clandestines sont nombreuses et que les paiements d'extras n'y sont pas mentionnés, mais aussi parce qu'il donne lieu à toutes sortes d'inscriptions de complaisance (promotions fictives, durées de service ou payes truquées pour limiter les cotisations sociales) destinées à compenser d'autres irrégularités préjudiciables au travailleur (heures supplémentaires non payées, licenciements abusifs), et donc à limiter l'éclosion de tout esprit vindicatif. Tout particulièrement dans le domaine du classement des ouvriers, le formalisme du livret apporte un précieux renfort juridique au paternalisme arbitraire du mestre. En l'absence de toute reconnaissance des qualifications qui serait extérieure à la branche (du type du "Certificat d'aptitude professionnelle" français par exemple), c'est à ce mestre qu'il revient de marquer – et ce sera pour la vie - l'accès de son protégé au grade de "professionnel" ainsi que sa spécialité. Puisant sa force dans un document officiel qui a toutes les apparences de la neutralité la plus objective, ce pouvoir discrétionnaire est un puissant facteur de domination puisqu'il enferme l'ouvrier dans un attentisme servile où sa propre corruption devient le gage de la promotion attendue. Le règne des petites et grandes faveurs, qui dépasse d'ailleurs largement la question du livret de travail (on pourrait citer les emplois multiples ou fictifs, les faux licenciements pour percevoir les indemnités, la complaisance passive devant les détournements) cimente ainsi de manière multiforme la relation paternaliste, avec l'enjeu suivant : dédommager le déni d'un statut et d'un salaire justes avec des compensations individualisées selon le criterium de la soumission. Le milieu s'encombre

ainsi volontairement de professionnels choisis pour leur adhésion au système (dont ceux qui deviendront *mestres* se signaleront par leur comportement brutal et maladroit). D'où l'on induit une proposition voisine de la précédente : c'est – semblerait-il – moins les résultats matériels qu'un

ordre politique que vise un tel système.

Un dernier trait du bâtiment brésilien, énoncé auparavant, est l'irrégularité des calendriers et des rythmes de la construction, cause invoquée de l'instabilité ouvrière. En retour, on entend souvent affirmer que les mauvaises performances et l'absence d'ambition professionnelle de ces travailleurs, pour la plupart issus du monde rural, feraient obstacle à toute vélléité de rationalisation. Il semble ainsi fatal qu'un ouvrage soit alternativement soumis à des coups de feu et des ralentissements, que les financements s'effectuent au jour le jour, que la gestion des stocks soit inexistante, que les projets soient sans cesse modifiés, etc. Le patronat, relayé en cela par le sens commun, est prompt à voir dans tout cela la manifestation d'un "retard" typique de la mentalité brésilienne, qui serait rebelle à l'organisation. Ce fantasme de l'archaïsme est en fait bien savant, et c'est peut-être ici que nous nous approchons le plus de la clé du paternalisme. Aucun autre système que celui-là ne paraît si adapté à viabiliser les deux stratégies contradictoires que nous avons vu surgir plusieurs fois dans cet exposé : d'une part, asservir les hommes sans se les attacher durablement et, d'autre part, emporter leur participation responsable à la production tout en les traitant comme des objets sans valeur. Le relais social du mestre, les préférences à l'embauche, les bénéfices que l'on distille à l'aune du mérite, le favoritisme des promotions – le tout dans le contexte d'une pénurie entretenue avec art – ont pour fonction de faire écran à l'incertitude statutaire de chaque jour, précisément en faisant passer cela pour un statut.

Il reste à relier ces trois éléments, et c'est la nature des rapports qu'entretiennent le capital et l'État qui nous fournit la matière. Le monde du bâtiment vit sur une rente servie par l'État, directement ou non. Une extrême fusion historique des classes politique et économique, dont le contenu est le clientélisme, y a entraîné des calculs de profit qui ne sont pas précisément capitalistes. Les bénéfices sont acquis par des surfacturations de travaux dont une part est reversée aux donneurs d'ouvrage sous forme de commissions occultes (quoique si peu, car il s'agit d'une procédure banale), par des transferts massifs sur le marché financier des fonds de la construction et par des opérations où l'on spécule sur la valorisation des terres et des infrastructures publiques. L'ensemble des signes monétaires ainsi mobilisé est improductif avant d'être productif: nous sommes dans la sphère de la circulation. À l'instar de la loi du marché, cette caractéristique s'est imposée, avec tout le cortège d'habitudes qu'elle véhicule, à l'ensemble de la profession (cela à tel point qu'aujourd'hui, face à des surenchères incontrôlées dans la corruption et faute d'instance régulatrice, cette dernière s'en présente comme la victime). Les calendriers des constructions, les normes de planification des chantiers et même la constitution des équipes, dans un mouvement qui a fini par créer une véritable culture de l'instabilité, renvoient davantage à des tractations souterraines, où l'enjeu est l'appropriation de la manne publique, qu'à des nécessités techniques.

Le paternalisme dans les relations de travail est l'exact reflet, puis à son tour un des leviers, de ce système clientéliste, dont il n'est du reste – rappelons-le – qu'une manifestation particulière. Tout d'abord, sur un plan spirituel, les ouvriers sont mis en disposition d'imiter leurs domi-

nateurs. En observateurs avertis de la grande corruption – qui occupe l'essentiel de la presse depuis plusieurs années et qu'une casuistique répandue chez les constructeurs cherche à présenter comme un racket –, ils sont d'autant plus à bonne école que leur participation est suscitée de mille manières : non seulement par le travail non déclaré qu'on leur propose volontiers, mais aussi parce qu'on sollicite leur complicité (notamment dans les détournements de matériaux), et encore plus simplement par le fait qu'ils sont les premiers à subir quotidiennement le rythme précaire que ce système impose. La corruption est en fait un rapport social très contraignant, auquel on n'échappe que par la fuite. C'est là le premier motif de développement d'une gestion paternaliste du travailleur, où la connivence

et les arrangements (fussent-ils léonins) priment la règle écrite.

Mais, en amont, une autre explication du paternalisme gît dans la nature, largement improductive des profits, ci-dessus énoncée. Toujours ici, trébuchent certaines analyses courantes qui, dans la condition du travailleur du bâtiment, font la part belle à des notions telles que "plusvalue absolue" ou "surexploitation". Il n'est certes pas question de nier que le travail est exploité, et encore moins (puisque j'ai exposé le contraire) que son prix officiel est inférieur au mínimum vital nécessaire. Mais, si sordides et affamantes soient-elles, les économies que l'on réalise lors de sa mise en œuvre ne sont peut-être pas le (ou pas le seul) motif qui anime le patron. L'enquête auprès du patronat, rapprochée d'un examen de la structure des coûts et de la productivité dans le bâtiment, amène à faire l'hypothèse que la plus-value ponctionnée sur ce travail y est dans bien des cas secondaire par rapport aux bénéfices tirés de la captation de la manne publique hors de la sphère productive. S'il n'en était pas ainsi, une très substantielle augmentation des salaires serait le meilleur garant d'une augmentation plus que proportionnelle des profits, ainsi que l'ont prouvé des études menées pour le compte de la fraction moderniste et fordiste de ce patronat. Mais dans l'ensemble, ces entrepreneurs sont moins des entrepreneurs que des rentiers. Et ce dont ils ont besoin, ce n'est pas d'ouvriers mais de domestiques – je ne fais pas ce rapprochement gratuitement car les conditions qui sont faites aux bonnes à tout faire et aux travailleurs du bâtiment présentent des analogies nombreuses et profondes.

C'est ici qu'intervient, à l'échelle de la nation cette fois, la dimension imaginaire du paternalisme, qui fait de son devoir de protection une question "sociale". Gros pourvoyeur d'emplois, le bâtiment ne le restera, disent les tenants majoritaires de cette doctrine, qu'à deux conditions indissolublement liées : pouvoir absorber massivement une main-d'œuvre sans qualification rejetée par le trop-plein des zones rurales, et bénéficier pour ce faire d'un appui sans limite de son principal partenaire, l'État. Tel est le secret de ce prétendu "archaïsme" dont les constructeurs aiment à s'autoflageller, et qui n'est qu'un mode bien contemporain de valorisation de leur capital. Dans cette affaire, la production est secondaire, ce que trahit bien l'étonnante indifférence des constructeurs quand fréquemment, pour d'obscures raisons généralement liées à un dérèglement de la corruption provoqué par une surenchère des agents publics, les ouvrages sont ralentis ou même abandonnés. Quant aux producteurs, ils doivent rester les témoins précaires de ce jeu. Il faut qu'ils soient en surnombre car telle est la base de cette négociation teintée d'intentions "sociales" avec les dépositaires de la manne publique. Il faut donc les maintenir autant qu'il se peut dans le déni de statut : ni trop de qualification ni trop de droits et, surtout, pas un salaire contractuel qui risquerait de réduire cette précarité. Aussi, dans

le paternalisme, le bas salaire est-il chargé de symboles : il vient constamment rappeler au travailleur qu'il n'est rien d'autre dans ce monde qu'un "pion" sans valeur auquel ses maîtres ont procuration historique pour redistribuer des miettes de la rente, pourvu qu'il se conforme à la vassalité du système.

## À QUELLES CONDITIONS LE PATERNALISME ENTRE-T-IL EN CRISE?

Tel est le principe du paternalisme. Mais cet ordre est moins calme et stable qu'il n'y paraît. Certaines circonstances peuvent en ébranler la mécanique. On a vu plus haut qu'il sécrétait diverses formes de réappropriation ouvrière de la précarité qui trouvent leur origine dans les soupapes de sûreté dont il a besoin pour fonctionner. Au titre des causes qui peuvent emporter sa ruine, il faut également citer la raréfaction des gisements de main-d'œuvre, qui diminue le prix imaginaire accordé à la relation de protection, ainsi que la complexité croissante des systèmes productifs du bâtiment, qui se mêle à la surconcurrence des constructeurs entre eux pour rendre cruciale la question des qualifications. C'est ce qu'on observe depuis quelques années au Brésil, où l'on voit fleurir une aile "progressiste" du patronat, soucieuse de remédier à une crise de plus en plus visible de la main-d'œuvre en plaidant pour un statut du travailleur. Mais de telles évolutions, outre qu'elles sont fort lentes, visent plus un réaménagement du paternalisme dans une voie plus classique (attacher l'ouvrier à son entreprise en lui accordant avantages et promotion internes) que son abolition. Elles se heurtent par ailleurs à nombre d'inerties, dont la principale réside sans doute dans le poids du droit du travail, qui continue à favoriser l'instabilité.

Cependant, la principale raison virtuelle du désordre vient du dehors et agit dialectiquement sur la répartition du capital : c'est le rétrécissement simultané du marché et de la rente publique, dont l'action devient délétère lorsque la pénurie succède à l'abondance. En effet, l'argent facile a mis, d'un même mouvement, les protagonistes de la relation corruptive en surnombre et en position de se livrer à de permanentes surenchères (soit : pour les agents publics et financiers, exiger des commissions toujours plus grandes et plus variées et, pour les constructeurs, répercuter chaque fois davantage ces appuis sur les prix des ouvrages). La fragilité d'un tel ensemble commence à se manifester quand, d'une part, aucun système reconnu de régulation n'est plus permis et, d'autre part, la manne publique se tarit, relativement à des appétits prédateurs qui, eux, se débrident. C'est ce processus qui, sous la pression des bailleurs de fonds internationaux, a commencé à s'accélérer au Brésil sous le règne du président Collor (1990-1992). Mais cette pression extérieure au pays n'a fait que catalyser des réactions propres à ce dernier : les ressources détournées de l'argent public se raréfiaient, tandis que, forts de cela – et cette pénurie, ils l'avaient grandement provoquée –, les maîtres de ces ressources ne cessaient d'augmenter le taux moyen de leur avidité. La situation est devenue si intenable que ç'a été du milieu même des constructeurs que sont parties en 1991 de violentes attaques contre la corruption. La majorité d'entre eux ne pouvait plus en assumer le coût, dont l'accroissement hallucinant fut le point de départ d'une concentration sans précédent du capital de la profession.

Dès lors, de nouveaux enjeux quant à la force ouvrière ont commencé à se faire jour : placés devant une possible rareté de la main-d'œuvre, poussés par leur propre concurrence à raisonner, pour la première fois de leur histoire, en termes de coûts de production, et sans doute aussi secoués par la montée concomitante d'un syndicalisme combatif, les constructeurs ont commencé à manifester de l'intérêt pour leurs travailleurs. Si les résultats pratiques d'une telle évolution sont bien incertains, il paraît néanmoins sûr que, sur le plan des représentations, le paternalisme aura du mal à se reproduire dans ces nouvelles conditions sous la forme passablement anarchique qui était la sienne. Sans scepticisme exagéré, on peut présager qu'il évoluera vers un modèle plus proche des pratiques de patronage des industriels européens du début de ce siècle : une fixation accrue d'un personnel "privilégié" à l'entreprise qui, du même coup, rejettera un nombre croissant de travailleurs dans la sphère de la sous-traitance, des emplois occasionnels et déqualifiés ou, pour tout dire, de la déréglementation. Une telle polarisation est peut-être typique de l'évolution du clientélisme contemporain en général.

> Juillet 1994/janvier 1996 Alain MORICE CNRS, Paris

## MONDES EN DEVELOPPEMENT

Co-édition ISMEA - CECOEDUC Revue trimestrielle fondée en 1973 par François Perroux Economie Politique Sociologie Démographie Statistiques

Economics Politics Sociology Demography Statistics

Tome 23 - Année 1995

89/90 CONTRAINTE EXTERNE ET CROISSANCE DURABLE AU MAGHREB

91 DYNAMIQUES MIGRATOIRES ET RECOMPOSITIONS SOCIALES EN AFRIQUE DE L'OUEST

92 EUROPE-AFRIQUE : VERS QUEL DÉVELOPPEMENT ?

	FF	FB	\$US
ABONNEMENTS / SUBSCRIPTION	800	5.300	176
LE NUMERO / SINGLE COPY			
de 1973 à 1992 inclus from 1973 to 1992 inclusive	150	1.000	40
1993 et / and 1994	230	1.400	50
à partir de 1995 from 1995	250	1.500	50

Direction, édition et gestion, abonnements, ventes Edition, management, subscriptions, sales

### **CECOEDUC**

11 avenue des Naïades - B -1170 Bruxelles Tel.: 32/2/675 85 63 - Telefax: 32/2/ 675 85 63 - 641 92 74

### TRAVAIL ET SYNDICALISME ENTRE CORPORATISME, CLIENTÉLISME ET PATERNALISME (SÃO PAULO, BRÉSIL)

Plus de dix ans après les grands mouvements sociaux qui ont ébranlé le régime militaire, et juste après le demi-échec (ou le demi-succès) du Parti des travailleurs aux élections présidentielles de 1989 et 1994, on peut se poser la question de la réévaluation des positions sociales et politiques des acteurs principaux et de leurs relations (syndicalismes, État, patronat) à la lumière de l'histoire récente des années 1980 et 1990, tout en rappelant brièvement et schématiquement l'histoire plus longue qui a commencé dans les années 1930. En examinant plus particulièrement la place du travail dans la structuration du syndicalisme, on essaiera de comprendre et d'interpréter l'histoire récente de ce dernier.

Deux acteurs principaux, État et patronat, constituent les entités

puissantes qui sont à l'origine des stratégies du clientélisme et du paternalisme. Dans le contexte brésilien le paternalisme patronal s'affiche de manière diversifiée comme on le verra plus loin, mais l'on n'est plus à l'époque de pénurie ou de rareté de main-d'œuvre où un certain paternalisme de protection apparaissait indispensable à sa mobilisation. Les paternalismes du début des années 1980 nous semblaient relever moins d'un besoin intrinsèque du système capitaliste industriel que de tactiques patronales spécifiques visant telle ou telle catégorie de main-d'œuvre. Mais ils semblent se revitaliser dans les années 1990 pour prendre des formes plus dures et plus générales que celles qu'ils connaissaient auparavant. Non plus cette fois pour mobiliser la main-d'œuvre, mais parce qu'elle est là et qu'il est possible de la modeler à loisir. Le chômage et l'élaboration des nouvelles formes d'une recherche instrumentale de productivité se conjuguent pour faire de l'entreprise un lieu despotique. Cependant que l'État, en appuyant l'intervention patronale, joue un rôle diversifié dans la "protection" de la classe ouvrière pour obtenir son allégeance politique : à un extrême la face violente où il assure lui-même la police du système syndical dans le cadre d'un corporatisme strict ; à l'autre la face douce où le syndicalisme s'exprime directement et le plus souvent par l'intermédiaire du système politique des partis. Bien sûr toutes les combinaisons intermédiaires sont possibles; il semble que l'on soit actuellement dans une combinaison de ce deuxième type. L'État reste de

toute manière, officiellement, le garant légal de l'ensemble, dans la position d'arbitre du bien commun et de constructeur du consensus national.

L'hétérogénéité de l'industrie de São Paulo est connue : elle comprend des secteurs d'activité productive parmi les plus modernes du monde en même temps que d'autres qui datent des débuts de l'ère industrielle. Cette diversité technique s'accompagne d'une relative homogénéité sociale, celle qui est définie par la législation du travail au niveau national et qui est, en règle générale, respectée. Il n'y a pas, il ne semble pas y avoir, dans la ville, de ces no man's lands ou territoires sauvages libres pour toutes les lois de la jungle, tout simplement parce que les classes ouvrières des villes ont pu, au cours de l'histoire, faire jouer la loi et imposer un certain équilibre aux dominants. Ce qui n'est point le cas en de nombreux lieux du pays, et pas si loin des villes, où existent des rapports de style esclavagiste qui ont leur origine dans la pratique et la symbolique d'une dette initiale (1) piégeant le travailleur comme le péché originel piège le chrétien. Que ces phénomènes puissent coexister avec ceux du travail industriel le plus modernisé, et sans doute le plus protégé, n'a rien de très étonnant dans la mesure où le développement du libéralisme économique donne de plus en plus à voir, un peu partout dans le monde, des phénomènes de régression sociale qui reconstituent ou renforcent ces sociétés dites à double vitesse, dans des cadres nationaux plus ou moins équilibrés mais durables, et qui concernent tant les pays développés que ceux en développement.

On veut analyser ici, dans le cadre de l'évolution du syndicalisme et de la législation nationale des deux dernières décennies, par le moyen d'enquêtes directes effectuées entre 1984 et 1990 dans le milieu industriel de São Paulo, la manière dont les différentes formes du paternalisme patronal s'associent au clientélisme politique et au corporatisme d'État, et s'articulent aux deux principaux courants du syndicalisme, le plus ancien, corporatiste, et le plus moderne, dit autonome ou authentique. L'hypothèse développée ici, et que l'on pourrait tenter de tester pour d'autres pays, est que le syndicalisme ne développe son autonomie que dans la mesure où il s'organise sur les lieux de travail en prenant en charge d'abord à ce niveau les problèmes du travail, et dans la mesure où il place la défense des conditions et des rapports de travail en priorité par rapport à l'échange travail/salaire, d'une part. Que, d'autre part, c'est sorsqu'il vise, en constituant sa force propre, à sortir de l'enfermement dans le système politico-clientéliste national qu'il montre ses plus grandes capacités d'unification. Une partie complémentaire de cette hypothèse, que l'on ne pourrait développer qu'à partir de l'expérience de certains pays anciennement industrialisés, concernerait l'emploi et soulignerait que l'autonomie du syndicalisme repose sur la défense de l'ensemble de la population en âge de travailler, travailleurs précaires et chômeurs compris.

Ce n'est pas seulement au fin fond de l'Amazone que l'on retrouve les pratiques du cativeiro ou de l'esclavage pour dettes, mais dans la plupart des États du Brésil, comme l'hebdomadaire Isto é, n° 1283 du 4 mai 1994 en dresse la carte en citant le livre de A. SUTTON, Slavery in Brazil; A Link in the Chain of Modernization, Genève, 1994.

## LE SYNDICALISME D'ÉTAT ET LE PROJET CORPORATISTE

Le syndicalisme a existé au Brésil dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, bien avant que l'Etat ne s'en préoccupe, sous des formes anarchistes puis communistes mêlées. Mais il y eut un acte politique étatique de fondation de la classe ouvrière dans le pays qui est passé par diverses vagues de législation du travail inaugurées par le gouvernement Vargas dans les années 1930 et systématisées pour la première fois en 1943 dans la CLT (Consolidation des

lois du travail) et de nombreuses fois par la suite.

Les auteurs qui ont étudié l'intervention de l'État sur la législation du travail dans la décennie 1930 hésitent ou divergent sur l'interprétation à donner à cette intervention : législation progressiste destinée à attirer la main-d'œuvre rurale et lui faire quitter l'agriculture pour l'industrie ? Une variante plus économique de cette interprétation soutient que cette législation était destinée à favoriser le développement et l'ouverture d'un marché intérieur ; d'autres soulignent le caractère conservateur de cette législation qui, supposant terminée l'étape ci-dessus, est destinée à contrôler à la baisse les dépenses de main-d'œuvre. Sans compter les interprétations de nature plus exclusivement politique qui, grosso modo, tournent autour de l'idée du nécessaire contrôle d'une classe naissante et potentiellement dangereuse (2). Dans tous les cas, le projet d'encadrement des classes ouvrières par l'État est patent. L'encadrement législatif de l'activité de travail (toutes les activités de travail) et de sa représentation, tant du côté employeur que du côté salarié, relève d'un projet d'État rationnel ou moderne (novo), censé assurer une collaboration de classes harmonieuse pour un développement intensif.

Concrètement, l'encadrement de ces deux formes de l'activité du côté des producteurs – la mise au travail d'une part, et l'activité de représentation collective à travers le syndicalisme de l'autre –, est si fort que la question qui se pose est de savoir si les groupes sociaux, et plus particulièrement la classe ouvrière, sont "derrière" l'État qui les a constitués et qu'ils suivent (atrelados), ou bien "dans" un État hors duquel ils ne peuvent penser leur existence. De ces deux formes de dépendance, la seconde est la plus étroite et la moins libre, mais aussi la plus capable d'efficacité puisqu'une intervention permanente est autorisée et légitimée, et pas seulement octroyée, dans le débat et les choix politiques. Elle semble davantage caractériser le contexte argentin du péronisme (3), au moins jusqu'à ces toutes dernières années. Alors que le contexte brésilien suggère une dépendance forte mais jamais totale, une tutelle avec laquelle il est possible de prendre des

distances.

L'encadrement tutélaire peut être observé en premier lieu dans l'exclusivité de la représentation syndicale accordée à un seul syndicat (représentant une catégorie donnée sur un territoire donné) qui doit être reconnu par l'Etat. Toute autre syndicat concurrent, nécessairement minoritaire, ne peut exister. C'est le principe de "l'unicité" syndicale. Par ailleurs, une fois les "directeurs" du syndicat élus et reconnus par l'État,

Jean BUNEL, Pactes et agressions, syndicalisme et relations professionnelles en Argentine, Lyon, Éd. du CNRS, 1991.

On peut se reporter pour ce débat au chapitre X du volume X de l'História geral da civilização brasileira, dont l'auteur est L. M. RODRIGUES: "Sindicalismo e classe operária, 1930-1964", pp. 509-555, São Paulo, Diffel, 1951. En ce qui concerne l'interprétation politique, on peut se rapporter à l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'interprétation politique de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'interprétation politique de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'interprétation politique de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES," Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES," Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES," Lectures savantes de l'article de José Sérgio LETTE LOPES, "Lectures savantes de l'article de d'un syndicalisme paradoxal, la formation de la classe ouvrière et le syndicat officiel", Genèses, III, 1991, pp.73-96.

tout manquement (parfois minime, cela dépend des conjonctures) à la législation du travail peut être sanctionné par la suspension des dirigeants élus et la nomination, sans élection, de nouveaux dirigeants par le ministère du Travail. L'arbitrage de la justice du travail, émanation du ministère du Travail, commence dès les élections et se poursuit durant tout le mandat des élus-directeurs. En fait le syndicalisme n'exprime que secondairement les intérêts d'une couche sociale donnée; il est plutôt "investi d'une charge" (4) de défense des travailleurs par l'État et sous son contrôle. L'activité principale annuelle est celle du dissidio (dissension, controverse) où annuellement et à date fixe patronat et syndicat d'un même territoire et d'une même catégorie négocient les clauses de leurs rapports sous la houlette du ministère. Ainsi les conditions de reproduction du corporatisme, de la division et de la segmentation de la classe ouvrière sont routinièrement assurées. C'est dans le cadre de cet événement, et de la campagne de mobilisation qu'il autorise, que d'éventuels arrêts de travail peuvent voir le jour. Une fois l'accord établi, tout arrêt de travail est par principe illégal à moins qu'il ne soit prouvé que l'accord n'est pas respecté sur certains des points. Le quotidien syndical est alors formé des plaintes ou des procès, individuels et collectifs, qui s'accumulent au fil des ans, qui sont instruits et jugés par les avocats et les juges des deux parties (patronat, syndicat), sous la houlette du ministère du Travail. Procès dont la principale fonction semble être de servir d'exutoire, mais toujours après de longs délais d'attente, alors que les ouvriers, en général, ont déjà changé d'entreprise.

Enfin l'impôt syndical, retenu à la source du salaire (un jour de travail par an et par salarié), assure les ressources financières du syndicalisme, et partiellement du ministère et de la justice du travail. Par ailleurs le syndicat est autorisé à lever sur tous les ouvriers de son territoire et de sa catégorie, qu'ils soient ou non syndiqués, une "contribution assistancielle" dont il fixe lui-même le montant, et qui servira à ses propres œuvres, et aux seuls syndiqués et à leurs familles. Ces œuvres, parfois imposantes, concernent essentiellement l'assistance médicale et les colonies de vacances.

L'autre face de la tutelle est la protection qui s'offre comme règle générale sur l'ensemble du pays, mais qui dépend aussi de la manière dont le syndicalisme lui-même s'emploie à la susciter, à la construire, à la moduler. C'est dans les stratégies différentes de cette construction, sur toutes les nuances qui vont de la dépendance à l'autonomie, que naissent les tendances, y compris celles, plus extrêmes, qui visent à se dégager carrément de la tutelle étatique. Existe donc structurellement une sorte de négociation permanente de contreparties entre le pouvoir politique et le système de représentation syndicale : le premier n'accorde d'avantages au second que dans la mesure où il le soutient politiquement devant les autres forces sociales de la nation. Ce soutien est structurellement passif s'il est vrai que "le populisme articule l'activisme revendicatif au plan économique et syndical à l'inertie sur le plan de la politique des partis" (5). Mais il lui arrive aussi, dans l'histoire, d'être actif.

Il semble qu'un équilibre stable et dynamique se cherche en permanence (6) entre une tendance centrifuge (la segmentation à l'infini

<sup>(4)</sup> J. S. LEITE LOPES, op. cit.

<sup>(5)</sup> Décio SAES, Classe média e sistema político no Brasil, São Paulo, T. A. Queiroz, 1985, cité par Armando BOITO Jr, "Reforma e persistência da estrutura sindical", in A. BOITO (org.), O sindicalismo brasileiro nos anos 80, São Paulo, Paz e Terra, 1991.

<sup>(6)</sup> L. M. RODRIGUES, op. cit.

d'une représentation par territoire ou par métiers selon la formule corporatiste mise en place et imposée par l'État) et une tendance centripète stabilisante appuyée par le pouvoir, qui a besoin d'un système suffisamment centralisé pour être contrôlable, que ce soit dans le sens d'une mise au pas pour les gouvernements autoritaires, ou d'une mobilisation pour les gouvernements populistes. Cependant que les diverses tentatives de constitution autonomes de confédérations ou de centrales, aux horizons idéologiques variés, dont aucune cependant ne conteste le modèle de base de l'organisation syndicale, n'arrivent pas à se concrétiser de manière durable sans l'appui politique du pouvoir (7). Sans doute la Constitution de 1988 qui légalise pour la première fois l'existence des centrales syndicales favorisera la permanence et la durabilité de celles qui se sont constituées dans la décennie 1980.

## DÉPENDANCES ET TENTATIVES D'AUTONOMIE JUSQU'À LA DÉ-CENNIE 1980

Il semble que depuis le début de son existence, le syndicalisme ait davantage connu des périodes d'encadrement corporatiste étroit par l'État plutôt que, à l'inverse, des périodes d'initiative clientéliste lui permettant de négocier avec lui, voire d'obtenir son appui, comme il a pu y arriver dans

les conjonctures populistes (8).

C'est pendant les périodes de répression, par exemple et en particulier entre 1947 et 1950, où tous les dirigeants syndicaux appartenant au Parti communiste brésilien ont été cassés, où le PCB lui-même a été interdit, où tous les dirigeants syndicaux devaient avant leur entrée en fonction signer "l'attestation idéologique" de leur non-appartenance au communisme, que les tentatives de dépassement de cette dépendance prennent le plus de force. La solution d'une organisation par entreprise est alors découverte par les syndicalistes exclus. Ce qui redonne vigueur au syndicalisme, de par la seule force de cette pratique de terrain. Lorsque, après 1950 et le retour de Vargas au pouvoir, une certaine liberté réapparaît, ce type d'organisation se perpétue au point d'être assez vivant, trois ans plus tard, pour structurer une grève d'un mois, en 1953, à São Paulo.

Le modèle populiste ne peut plus se survivre après le coup d'État de 1964, et le syndicalisme s'essoufle à attendre une protection d'un État devenu seulement répressif. Le contrôle total alors exercé par le pouvoir militaire sur le syndicalisme ne laisse à ce dernier d'alternative que le renoncement ou une opposition plus ou moins clandestine qui se met en place sur les lieux de travail. À l'organisation spontanée qui s'effectue dès la prise du pouvoir par les militaires et qui subit un coup d'arrêt violent en 1968-1969, se substituent peu à peu des organisations clandestines qui ont

(7) L. M. RODRIGUES, op. cit., p. 550.
(8) De 1935 à 1943, le syndicalisme est étroitement encadré par la dictature de l'Estado Novo; il l'est un peu moins de 1950 à 1954 dans la deuxième période Vargas. De 1944 à 1946 cependant, sous le gouvernement Dutra, la lutte syndicale doit se dérouler hors des syndicats officiels, même si le PCB reste autorisé. Ce n'est qu'à partir de la grève de 1953 dans l'État de São Paulo, et surtout à partir de 1956 avec l'arrivée de Kubitschek au pouvoir, que la structure syndicale incorpore la grève comme un moyen d'action normal ou naturel. Processus qui sera interrompu par le coup d'État militaire de 1964. Maria Herminia TAVARES DE ALMEIDA, Estado e classes trabalhadoras no Brasil, 1930-1945, Unicamp, 1978, Thèse de doctorat, cité par A. BOITO (op. cit.). Voir également, pour la grève de 1953, José Álvaro MOISES, Greve de massa e crise política, São Paulo, Polis, 1978.

besoin de reconnaissance sociale forte sur les lieux mêmes de la production pour survivre dans le secret et se développer dans un environnement hostile. Certes la plupart succomberont à la longue, mais l'auto-affirmation de la légitimité ouvrière à travers cette valorisation du travail concret dans ces circonstances difficiles remet en question dans leur principe, les hiérarchies unilatérales, celles de l'entreprise sur les lieux de production, celles du syndicat hors du lieu de travail, qui jusqu'alors n'avaient guère été questionnées: les collectifs de travail auront eux aussi dorénavant leurs "laboratoires secrets de production". Par la suite, avec une certaine libéralisation du régime militaire après les élections de 1974, un travail syndical qui s'opposera aux "représentants" nommés par le pouvoir militaire deviendra possible, sans être clandestin, sur les lieux de travail.

Ce mode d'organisation et d'action, qui n'est pas nouveau puisqu'il se pratiquait avant la mise en place de la structure syndicale des années 1930, qui reprenait quelque vie dans les périodes où le contrôle de l'État se faisait trop serré, et qui redémarre après 1964 en prenant beaucoup d'ampleur dans la deuxième moitié des années 1970, expose dorénavant les ouvriers au licenciement car toute activité sur le lieu de travail peut être repérée et dénoncée par les représentants syndicaux officiels dont les souhaits sont rapidement pris en compte par le patronat. Le paradoxe est que cette valorisation du travail, et donc du lieu de travail, naît en quelque sorte de manière contrainte et forcée, comme un dernier recours plus que comme une stratégie de conquête. Elle est également la conségence d'une prise en charge des problèmes de la vie quotidienne, qui donnait lieu simultanément à une organisation sur la base du quartier. C'est l'autre face de ce paradoxe que cette organisation ait été généralement suscitée par des communautés chrétiennes s'appuyant sur la théologie de la libération, qui n'étaient pas spécialement présentes dans les lieux de travail, ni dans un milieu ouvrier qui ne se signalait pas spécialement par ses références religieuses ou plus précisément chrétiennes. Par ce même mouvement, le contenu des négociations collectives syndicales ira en s'enrichissant considérablement dès la fin des années 1970 et pendant la décennie suivante (9). On parlera, au début des années 1990, de la négociation d'un contrat collectif de travail.

L'action sur les lieux de travail se révèle alors d'autant plus porteuse d'efficacité symbolique qu'elle s'oppose au syndicalisme contrôlé par l'État, totalement inactif dans l'entreprise. Le caractère "authentique" ou "autonome" du nouveau syndicalisme s'y constitue ; il s'affiche peu à peu dans les usines et non plus à leurs portes. Les discours et les piquets de grève aux portes des usines, les défilés et les manifestations urbaines de masse font partie de la tradition du syndicalisme corporatiste. Le syndicalisme "authentique" trouve au contraire ses symboles les plus éclatants dans la "prise" (l'occupation) des usines, le contrôle absolu et méticuleux des procès de production lors des mouvements de grève : grèves du zèle et grèves perlées, assemblées dans l'enceinte des usines, grèves "bras croisés" devant les machines. Revanche, dans le contrôle de l'acte de produire et celui d'arrêter la production, sur le refus de citoyenneté que suppose l'organisation du travail dans l'entreprise.

<sup>(9)</sup> Roque DA SILVA, "Les négociations collectives au Brésil: impasses historiques et tendances actuelles", Cahiers des sciences humaines, 7 (n° spécial: Pratiques sociales et travail en milieu urbain), Paris, ORSTOM, 1988, pp. 77-90. Voir également sur le thème du rapport entre luttes urbaines et luttes ouvrières, Lucio KOVARICK, As lutas sociais e a cidade, São Paulo, Paz e Terra, 1994, et Vera DA SILVA TELLES, A cidadania inexistente: incivilidade e pobreza – Um estudo sobre trabalho e família na Grande São Paulo, São Paulo, USP, 1992, 335 p., Thèse de doctorat, multigr.

Ce mouvement est de même nature que celui des "commissions de fabrique" ou commissions d'usine, commencé dès 1962 et réprimé en 1968, puis repris à partir de 1978 et 1981, dont l'objectif est d'instaurer un dialogue paritaire entre les travailleurs et la direction sur tous les problèmes concernant la gestion du travail dans l'usine. Antenne du syndicat lorsque ce dernier, hégémonique, s'est substitué au syndicat officiel, ou au contraire ilôt de résistance dans une entreprise, légalement reconnu parfois, lorsque le syndicat officiel est dominant. C'est donc un système de représentation dont le contenu diffère selon les périodes : organisation de résistance plutôt clandestine pendant le régime militaire, démultiplication de l'organisation syndicale lors des grands mouvements mobilisateurs (1953, 1978-1981), élément de stratégie du syndicalisme autonome pour combattre son adversaire mais qui peut aussi parfois entrer en conflit avec la structure syndicale, comme après 1981 (10). C'est dans ce dernier cas que les potentialités de concurrence avec le système syndical corporatiste sont les plus fortes, parce que les problèmes traités par la commission sont plus concrets et débouchent naturellement sur des problèmes plus généraux relevant de la responsabilité du syndicat. Cette prise en charge du travail dans l'entreprise peut-elle structurer durablement de nouveaux rapports sociaux dans le milieu ouvrier et industriel, et se poser en alternative de plusieurs décennies de représentation et d'action syndicales sous la houlette de l'Etat? Remet-elle en cause, finalement, cette entente tacite qui est toujours en voie de constitution entre "directeurs", ceux du syndicat (ainsi officiellement nommés) et ceux du patronat, sur la base d'un certain mépris, bien caché, du travail manuel, qui peut parfois être assimilé à un esclavage déguisé.

Si le nouveau syndicalisme, organisé autour de la CUT (Centrale Unique des travailleurs) a fait d'énormes avancées dans les années 1970 et 1980 sur l'ensemble du Brésil, il n'est pas pour autant hégémonique. Il est en concurrence avec le syndicalisme corporatiste traditionnel qui a de beaux jours devant lui, dans la mesure où l'État continue à le soutenir et où les patrons s'emploient, plus fermement qu'auparavant, à empêcher son déclin. Même si parfois un soutien trop visible devient gênant. Ce syndicalisme tente alors de récupérer ce déficit de légitimité en affichant une plus grande efficacité : d'où le slogan du "syndicalisme de résultats" qui veut évoquer, à travers une plus grande proximité avec les patrons, une meilleure habileté manœuvrière. Mais on s'aperçoit aussi que même lorsque des syndicats affiliés à la CUT affichent fortement leur volonté et leur stratégie d'autonomie, ils ne sont pas pour autant nécessairement favorables à une modification du statut institutionnel du syndicalisme, ce qui pourrait pourtant les avantager face à des concurrents plus corporatistes qui se reposent sur les facilités de la législation ou l'appui de l'État. C'est ce qui est ressorti des discussions consacrées à l'élaboration de la nouvelle Constitution et qui pose le problème de l'enracinement du clientélisme dans

la culture socio-politique du pays.

<sup>(10)</sup> Iram Jacome RODRIGUES, Comissão de fábrica e trabalhadores na indústria, São Paulo, Cortez-Fase, 1990. Voir également As comissões de empresa e o movimento sindical, in Armando BOITO (org.), op. cit., 1991, p. 137-170.

## NOUVELLE CONSTITUTION, MÊMES QUESTIONS

La Constitution de 1988 apporte quelques assouplissements au contrôle de l'Etat : la suppression de l'intervention de l'État dans l'organisation syndicale "interne" par substitution des directeurs, la reconnaissance de formes d'organisations indépendantes centralisées et l'élargissement du droit de grève sont des avancées bien réelles vers une plus grande indépendance du syndicalisme par rapport à l'État. Même si ces changements ne modifient pas structurellement le système de représentation, ils introduisent cependant les germes qui peuvent le modifier profondément du simple fait que les garanties d'un fonctionnement démocratique sont plus fortes. Par contre, ni l'impôt syndical ni la contribution de solidarité n'ont été supprimés, bien que le débat ait eu lieu et que le syndicalisme autonome ait, trop timidement, demandé leur suppression. Chaçun reconnaît cependant que ces deux prélèvements, cautionnés par l'État, permettent aux dirigeants/directeurs, élus dans les conditions les plus douteuses, ou sans activité autre que routinière dans la défense des intérêts de leurs mandants, de se reproduire bien plus facilement à la tête de leurs syndicats. Mais c'est sans doute plus la tutelle de l'État que la vitalité du clientélisme qui serait affectée par l'existence de plusieurs tendances et organisations pouvant prétendre concurrentiellement à la représentation des travailleurs.

Or, s'il est vrai que la nouvelle Constitution autorise la multiplicité des tendances et de leurs représentations, ce n'est qu'au niveau des centrales syndicales, pas à celui de l'organisation syndicale de base. Demeure, à la base, la fameuse règle de l'unicité syndicale (un seul syndicat peut être légalement reconnu sur le territoire d'une catégorie) contraire à la convention 87 de l'Organisation internationale du travail sur la liberté et l'autonomie syndicale. La très grande majorité des syndicats, à droite et à gauche, est en définitive favorable à cette règle, malgré son aspect anti-démocratique, parce qu'elle permet d'éviter l'émiettement du syndicalisme par la multiplication des tendances et des organisations, et donc les possibilités de manipulation. On s'en remet à l'État pour garantir la continuité de ce schéma organisationnel, tout en espérant qu'il n'osera pas lui-même outrepasser la loi en altérant, comme par le passé, le fonction-

nement de la démocratie.

En définitive, même si cette dernière mesure peut paraître raisonnable pour éviter l'affaiblissement du syndicalisme, on peut s'interroger sur le souci du syndicalisme autonome de ne pas se couper des ressources financières qui lui sont garanties par la loi. Ce trop grand dédain pourrait être vu comme un excès d'orgueil dans un contexte où, en outre, l'avenir du syndicalisme est loin d'être assuré. Mais cet avenir se présente de manière identique et pour l'un et pour l'autre. Alors pourquoi refuser un affrontement avec un adversaire auquel on désigne le choix du terrain, avec de fortes

chances de l'évincer du champ d'une légitimité nouvelle?

Ou bien est-ce que le plus grand confort financier, et surtout la légitimité sociale de ce statut professionnel, gommerait en définitive les divergences idéologiques et politiques, qui ne seraient alors que l'élément secondaire d'un débat dans le cadre d'un consensus global au niveau national sur la répartition et la complémentarité des tâches entre les trois acteurs ? Il semble bien que ce soit le cas. Certes, l'État n'est plus la corporation la plus élevée contrôlant et garantissant l'existence des autres corporations. Mais son intervention semble toujours souhaitée par les différents acteurs syndicaux pour assurer la reproduction de leurs organisations dans le cadre socio-

politique existant, même si ce dernier est marqué par une plus grande liberté du débat idéologique et politique caractéristique des régimes civils. Contribution propre du pays au débat démocratique et au développement de formes singulières de citóyenneté? Cette question peut légitimement se poser lorsque l'on voit les reculs en termes d'organisation sociale qui accompagent le monde du travail à l'heure actuelle sur l'ensemble de la planète, pour cause de "globalisation", partout où l'État n'intervient pas pour soutenir les syndicats. Mais est-il possible d'être soutenu sans devenir dépendant ? Cette question, pour être véritablement débattue, doit dépasser l'analyse du mouvement de l'autonomie ouvrière et syndicale à travers la seule reconnaissance que peuvent lui accorder d'autres acteurs ou adversaires. Il faut aussi s'interroger sur ce qui le fonde de manière intrinsèque. Avant que d'observer les développements récents du mouvement syndical, c'est-à-dire l'opposition entre le renouveau du clientélisme et du paternalisme qui accompagne le libéralisme à partir des années 1990 et une nouvelle prise en charge du travail comme mouvement vers l'autonomie, rappelons les figures à peine anciennes du paternalisme des années 1980 et leur articulation aux différentes formes du syndicalisme.

#### DES PATERNALISMES INDUSTRIELS SOUPLES ET DIVERSIFIÉS

Tout d'abord, quelques rappels d'ordre général. Environ deux tiers des ouvriers dans les industries de niveau technologique moyen ou faible, et un tiers dans les industries de technologie avancée, sont issus de régions du Nord et du Nord-Est où sévissent encore en partie en milieu rural, comme en d'autres États d'ailleurs, des rapports de production de type féodal ou esclavagiste. Rappelons en outre que, pour accroître la liberté des entreprises dans la gestion de la main-d'œuvre, puisqu'il était pratiquement impossible de licencier les salariés ayant dix ans ou plus d'ancienneté, la loi instaure en 1965 une sorte de prime au changement appelée FGTS (Fonds de garantie pour le temps de service) qui est donnée par l'employeur lors d'un licenciement et qui représente environ un mois de salaire par année de travail. Mesure "moderne" puisqu'elle facilite la rupture de la chaîne des liens personnels; c'est pour cela qu'elle fut bien accueillie, tant par le patronat qui n'avait pas à payer en cas de licenciement au-delà de dix ans une prime égale aux salaires perçus par l'ouvrier, que par les ouvriers qui pouvaient élaborer des stratégies de départ en fonction de la prime qu'ils allaient toucher. Les vicissitudes de la rotativité ne sont apparues que plus tard, avec la crise des années 1980 et le contexte du chômage.

Les souplesses du néo-paternalisme (11) s'observent, à travers la grande variété technique des types d'entreprise, dans la diversité de leurs rapports sociaux internes qui offrent une large gamme de possibilités car ils intègrent des ouvriers dont les formations, les qualifications et l'histoire sociale sont très diversifiées. Signe d'entretien de cette diversité : les nécessités intrinsèques au "choix" d'un travail disparaissent devant les vertus de l'éventail de ces choix. L'euphorie se traduit par le slogan : "São Paulo ne peut s'arrêter", ce qui signifie non seulement qu'il y a place pour

<sup>(11)</sup> On pourra se reporter, pour une analyse plus détaillée des cas exposés ci-dessous, à mon texte dans *Entreprises et salariés dans les pays du Sud*, Paris, Karthala, 1995 : "Ce que l'industrie fait de ses ouvriers. Crises et métamorphoses du paternalisme : mobilités et professionnalité" (Chapitre 1).

tout le monde, mais que tout le monde peut s'attendre à une progression continue du niveau de vie et à une certaine mobilité sociale pour la génération suivante. Dans ce contexte, la littérature sociologique consacrée à l'industrialisation souligne d'un même trait les retards de la modernisation dans la gestion de la main-d'œuvre et les retards de la conscience professionnelle et syndicale, en s'attachant à chaque fois à l'analyse de moments du présent. Il nous paraît plus adéquat d'évoquer la diversité, en soulignant à la fois l'immensité des bouleversements physiques intervenus (une ville qui, de 1940 à 1980, double tous les dix ans) et l'importance de l'activité industrielle dans la totalité de l'activité économique, où s'inscrit

aussi le travail précaire ou informel.

On a souvent dit que la présence d'une main-d'œuvre abondante et bon marché incite peu les entreprises à la modernisation ; ou, réciproquement, que la grande flexibilité ou l'importante rotativité sur le marché du travail est un frein au développement de l'activité professionnelle et syndicale. Ces déterminations objectives nous paraissent finalement n'avoir que le poids d'un contexte. Les patrons ne prennent pas prétexte du caractère bon marché de la main-d'œuvre pour éviter de se moderniser ; et les ouvriers ne sont pas paralysés en permanence par la menace des licenciements. Au travers d'enquêtes effectuées dans des entreprises très diverses du point de vue de leur niveau de technologie et de la gestion de leur personnel, on aperçoit que les formes variées du paternalisme productif sont des adaptations sociales aux particularités des systèmes de valorisation du capital qui se constituent eux-mêmes sur des univers socio-économiques de production particuliers. Le paternalisme apparaît moins alors comme système structuré en soi que dans une variété de "formes" accompagnant les diversités du système productif. Ces formes s'àdaptent également à la structure syndicale et à ses modifications : le paternalisme patronal se construit de manière différente dans un cadre syndical clientéliste qui ne développe aucune activité dans l'entreprise, et dans un cadre syndical autonome qui se préoccupe de l'organisation du travail et des qualifications. On va ici en donner quelques exemples.

Il existe un type d'entreprise de niveau technologique élémentaire (fabrication d'emballages, de carreaux de céramique, de pièces métallurgiques simples, par exemple) capable d'accueillir directement les gens qui viennent de leur brousse natale. Les salaires y sont minimum et les rapports sociaux cordiaux, car l'entreprise ne se préoccupe pas de retenir des ouvriers dont elle sait qu'ils la quitteront sitôt qu'ils auront pris une certaine aisance dans la ville et le travail industriel. De la même manière, les ouvriers savent également que s'ils veulent de meilleures conditions de travail et une réussite professionnelle, il leur faudra changer d'entreprise. C'est ce consensus qui donne le ton aux rapports sociaux dans l'entreprise : une production qui est loin d'être sous flux tendu, un certain absentéisme ou des facilités d'absence ; une ambiance plutôt détendue qui dépend de la taille de l'entreprise ou de la personnalité des chefs. Même si ces entreprises s'appuient également sur quelques ouvriers bricoleurs qui y ont plus de stabilité (ils y restent 5 à 6 ans) et qui sont un peu mieux payés car ils introduisent des innovations technologiques peu coûteuses, l'essentiel du personnel est "de passage" (le séjour dans ce type d'entreprise ne dépasse guère 2 ans), à cause du salaire et de l'absence d'avenir professionnel. Il peut s'agir de toutes petites entreprises "de fond de jardin" de 20 personnes comme d'entreprises moyennes de 3 à 400 personnes. On remarque souvent, sans que l'on puisse attester la généralité de cette remarque, qu'une bonne partie ou un noyau assez important de leur main-d'œuvre est originaire d'une petite région, voire d'une seule commune d'un État éloigné de São Paulo, avec laquelle s'est constituée une filière de main-d'œuvre qui maintient sur plusieurs décennies un courant migratoire. Ouvriers et patrons paraissent totalement satisfaits de ces régularités ou de ces formes de

reproduction.

D'autres formes de paternalisme, de cycle plus long, renvoient aux tendances et dispositions familialistes de la société civile. Ainsi d'une forme de gestion décentralisée (ici une entreprise de pièces détachées pour automobiles) où chaque superviseur garde sur son atelier une large responsabilité en ce qui concerne l'embauche, la promotion, le licenciement, l'évaluation du travail ouvrier. La hiérarchie de fait qui se crée alors entre les ouvriers de confiance et les autres conduit progressivemment à des conflits internes au collectif ouvrier qui se concluent, outre par les licenciements habituels des contestataires, par des licenciements du personnel de confiance, voire dans quelques cas de certains superviseurs, tellement ce mode de gestion devient impossible à poursuivre en certains cas. Mais le système continue à se reproduire de la même façon et avec la même philosophie, l'autonomie laissée aux superviseurs dans les ateliers étant supposée la mieux à même de répondre aux problèmes concrets de gestion du travail ouvrier. Cependant que sont relégués à un second plan les problèmes, posés par les ouvriers eux-mêmes (les ouvriers qualifiés essentiellement, non parce qu'ils sont mieux placés que les autres pour les observer, mais parce qu'ils s'y autorisent de par leur position de qualifiés), d'une meilleure coopération dans le travail. Et que sont totalement ignorées les aspirations, encore plus timidement exprimées, des femmes et ouvriers non qualifiés, à parler travail autrement que dans le rapport personnel entre un ouvrier et son chef. Ne leur reste plus alors que le choix entre la prise de distance ou d'indifférence - présentée comme l'indépendance positive d'un travail artisanal – et l'entrée dans les jeux du favoritisme.

Ces deux types de situation s'accomodent fort bien de l'absence d'intervention syndicale à l'intérieur de l'entreprise. C'est en effet parce que le syndicat "ne met pas son nez" dans ces affaires-là qu'une même situation peut s'y reproduire de manière cyclique, à l'identique. On voit bien, en même temps, que l'aspiration à un certain contrôle du travail existe en milieu ouvrier, et que c'est là un point d'appui pour un autre type de syndicalisme. Mais la convergence des deux idéologies de l'extériorité entre le travail et ses acteurs, celle de l'entreprise et celle du syndicalisme traditionnel, étouffe les aspirations ouvrières. Elle conduit même, tout naturellement, à cette situation paradoxale où la personne peut être reçue et reconnue dans certaines de ses dimensions hors-travail, mais pas dans celle de producteur. Ce type de paternalisme apparaît alors comme une compensation de la non-reconnaissance du travail, la forme particulière

d'un rapport de domination faussement convivial.

Une autre forme de néo-paternalisme (on peut prendre l'exemple d'une entreprise de chimie) tente de résoudre la contradiction entre, d'un côté, les politiques systématiques de rotation de la main-d'œuvre pour les bas niveaux de qualification et, de l'autre, les politiques de stabilisation à partir du niveau où l'entreprise exige un personnel totalement sûr, à la fois techniquement et socialement. À ce niveau, la stabilité de l'emploi est pratiquement garantie, mais elle ne concerne qu'un faible pourcentage du collectif ouvrier. Et, comme l'image de la rotativité ne doit pas pour l'entreprise envahir l'horizon de l'écrasante majorité du collectif ouvrier

qui v est soumis au risque de le démobiliser dans son activité productive, elle développe une politique d'encadrement sécuritaire de tout son personnel qui passe par trois sortes d'action. En premier lieu, l'action sociale et les avantages sociaux : des contrats d'assistance sociale et médicale, plus avantageux que ceux proposés par le syndicat (autre manière de le combattre) ou l'assistance publique, sont passés avec des hôpitaux pour le personnel et ses dépendants ; des coopératives de consommation et de crédit sont mises à disposition du personnel; un service social existe, proche des cas particuliers. En second lieu, sont prises de nombreuses initiatives sportives (manifestations intra-entreprises, corporatives, de quartier) et culturelles dans le cadre de l'entreprise. Il y a enfin toute une mise en scène d'une idéologie de la lutte et de l'accomplissement de soi dans le milieu industriel à travers le journal d'entreprise, les fêtes où la famille des ouvriers est très souvent conviée, le concours de l'ouvrier-modèle et d'autres manifestations encore. La stratégie de l'entreprise est d'offrir un accès réel, même provisoire, à un certain type de citoyenneté sociale, tout en clôturant symboliquement l'ordre de la production par le familialisme : il ne se passé rien de mieux ailleurs. Ce faisant, elle peut faire d'une pierre deux coups, car elle concurrence, victorieusement pourrait-on dire, tout ce que les syndicats les plus "assistancialistes" ou les plus corporatistes pourraient mettre en œuvre en faveur de leurs ouvriers. Car, même de ceuxci. l'entreprise se méfie.

Cette méfiance se traduit par un souci de démantèlement précoce, quasiment préventif, de toute tentative d'organisation syndicale ou collective assimilée. Ici intervient, au cœur de l'entreprise, le contexte industriel global. Lorsque, dans la banlieue industrielle de São Paulo, plus particulièrement dans sa région la plus active syndicalement, l'ABC, une entreprise parvient à maintenir l'activité syndicale hors de ses murs, c'est qu'elle met en œuvre une véritable stratégie. Les actions précédemment citées n'y suffiraient pas si l'entreprise ne s'employait aussi à défaire tout embryon d'organisation collective autonome en son sein. Les "rassemblements" de plus de trois personnes sont rapidement suspectés. Tout signataire de pétition, quelle qu'en soit la teneur, est licencié s'il ne retire pas sa signature. À la CIPA (Commission interne de prévention des accidents) qui est paritaire (moitié d'élus, moitié de nommés) et légalement obligatoire, l'entreprise a substitué une commission propre, ayant les mêmes compétences, uniquement composée de personnes qu'elle à choisies, et dont elle accueille toutes les revendications, en refusant bien sûr toute proposition de la CIPA. Cette dernière n'existe pratiquement plus. À l'ordre familialiste de protection précédemment décrit se superpose cette forme de domination "moderne" (il s'agit d'une multinationale) et autoritaire, comme une dernière digue face à la marée syndicale.

Les formes les plus modernisantes du paternalisme industriel sont incontestablement celles qui accordent le plus d'importance à la professionnalisation et à l'acquisition des connaissances. À ce moment-là d'ailleurs, le milieu industriel suit une logique socio-technique propre de développement où l'empreinte paternaliste se desserre. Le terme de paternalisme perd sa connotation de relative fermeture et se définit davantage comme une protection propice à l'émulation au sein d'une entreprise. Car toute idée de formation s'appuie sur une certaine reconnaissance de la valeur des personnes. L'acquisition des connaissances fait partie du schéma de formation permanente de grandes entreprises, plus particulièrement les multinationales; elles la destinent naturellement en

premier lieu aux cadres moyens ou supérieurs, et en second lieu aux ouvriers qualifiés. Mais la formation permanente n'est souvent mise en œuvre que pour obtenir des avantages fiscaux, sans être prolongée par un processus concret de professionnalisation qui consisterait à affecter la personne ayant recu une formation à un poste de travail correspondant, ou à augmenter son salaire. Néammoins cet esprit de formation permanente entretient une dynamique de revendications sur la base de la professionnalisation. Cette dynamique, portée par les ouvriers qualifiés, est largement relayée par les ouvriers non qualifiés, voire par les manœuvres débutants recherchant une première promotion. L'idée de l'entreprise-école est venue des entreprises elles-mêmes, soit au moment de leur installation, soit lors de processus de modernisation qui ont introduit des procédés technologiques inédits. Les ouvriers s'appuient sur ces faits pour revendiquer et l'école permanente et la professionnalisation. Les entreprises sont alors prises au piège de la modernité qu'elles avaient affichée, puisqu'à l'image de la formation permanente sont associées celles de la progression salariale, de la démocratisation des rapports de travail et de l'amélioration du statut professionnel.

Ce type de modernité s'appuie largement sur le mouvement syndical autonome parce qu'il a dans sa tradition de faire porter ses revendications simultanément sur le salaire et les conditions de travail, et que ces revendications s'appuient sur une bonne connaissance de l'organisation du travail, des postes et des charges de travail, des besoins en formation qui y correspondent. Ces revendications objectives et généralisantes se retrouvent naturellement en porte-à-faux avec les pratiques habituelles du favoritisme et du clientélisme, qui prospèrent davantage dans les zones

d'ombre.

Parfois les nouvelles technologies et les nouvelles organisations du travail (12) choisies par l'entreprise impliquent l'établissement de liens et l'approfondissement de l'échange entre les tâches d'exécution et de programmation, parfois même avec celles de la conception. Cela suppose, outre la reconnaissance salariale de qualifications supplémentaires, une organisation du travail extrêmement souple, ce qui paraît plus facile dans les petites unités que dans les grandes. On peut ainsi rencontrer des petites entreprises ou des ateliers très performants technologiquement où la formation n'est pas officiellement mise à l'ordre du jour mais où elle se fait de manière diffuse et permanente par le mélange de la théorie (revues spécialisées, échanges d'information sur les différents lieux de l'entreprise, l'atelier comme les bureaux) et de la pratique : entretien des machines par les opérateurs, programmations conjointes par les programmateurs et les opérateurs, réflexions sur la conception de leur fonctionnement qui conduit à les utiliser de manière plus souple ou plus intelligente. Il s'agit donc plutôt ici d'une "communauté de travail" qui en arriverait presque à masquer les rapports salariaux du fait que son organisation interne lui permet de se maintenir, en tant que collectif, à la pointe de l'évolution technologique, et donc d'être toujours en avance, techniquement et socialement. Cela suppose aussi que ces pétites unités peuvent acheter des machines modernes, ce qui est certainement moins facile que pour des grandes. Mais on peut avoir l'illustration de l'existence d'une certaine communauté de travail dans le

<sup>(12)</sup> R. CABANES, "Filières et stratégies socio-professionnelles", *Cahiers des Sciences humaines*, XXIII (2), ORSTOM, 1987, pp. 163-182, Voir plus particulièrement les éléments relatifs à l'usine des moules.

fait que ces ouvriers acceptent des salaires légèrement plus bas que ceux du marché en compensation du fait qu'ils se maintiennent à la pointe du progrès. Un exemple en a été le retour dans cette entreprise d'ouvriers qui l'avaient quittée pour une plus grande où, faisant le même travail, ils étaient mieux payés: ils avaient été déçus par une organisation trop taylorienne du travail qui ne leur permettait pas de s'informer des

nouveautés et de se perfectionner.

Dans ce type de culture industrielle, novateur dans les années 1980, le système des relations industrielles établi au niveau national semble de peu de poids. On peut y trouver des ouvriers idéologiquement très opposés, même si leur distance commune semble plus éloignée du syndicalisme corporatiste que du mouvement syndical autonome. Comme si la communauté de travail partagée, ou celle que, à l'avenir, ils veulent partager étant donné leur niveau de qualification, était autoproductrice de ce type d'insertion sociale. Comme si les fortes différences qui peuvent exister au niveau des connaissances entre ingénieur et ouvrier, différences reconnues et acceptées, étaient destinées à ne pas rester prisonnières de chaque niveau de hiérarchie, mais à être au contraire confrontées, relativisées et capitalisées par l'échange. Ce type de compagnonnage a certes besoin d'un cadre industriel assez sophistiqué pour pouvoir s'exercer, à la différence du compagnonnage de métier qui n'a besoin que des outils et d'un chantier; mais tous deux peuvent être représentés comme des systèmes de communautés professionnelles relativement indépendants d'un pays ou d'une nation. C'est ce type de "modèle" que l'industrie tente de généraliser dans les années 1990, mais elle le dénature complètement en y associant précarité et flexibilité.

### TRAVAIL, SYNDICALISME ET MODERNISATION DES ENTREPRISES

Ces figures du paternalisme industriel ne sont que quelques-unes des déclinaisons possibles du paternalisme (13). Les relatifs équilibres des consensus paternalistes se rapportant aux ouvriers, aux patrons et à leurs rapports semblent renvoyer symboliquement aux formes familiales que l'on peut rencontrer dans la société civile. Mais si chaque situation locale d'entreprise jouit sans doute d'une certaine autonomie elle doit être replacée dans l'environnement industriel global. Y aurait-il alors des formes "nationales" de paternalisme et de clientélisme présentant une articulation spécifique des rapports entre les trois acteurs? Au Brésil semblent coexister deux formes du paternalisme/clientélisme, deux états du corporatisme, qui renvoient à deux grands modèles d'identification syndicale, et à travers eux, à deux grandes tendances dans les processus de représentation et de valorisation du travail. Certes on a vu, à propos du vote de la Constitution en 1988, que ces tendances n'étaient pas si nettement affichées et opposées. Mais l'onde "libérale" et ses déréglementations, au début des années 1990, a contribué à renforcer très nettement le syndicalisme de type clientéliste aux dépens du syndicalisme autonome ; ce dernier est alors concurrencé par ses pairs. Et la recherche des moyens de résistance et de prise d'autonomie à travers le contrôle du travail et de l'organisation du travail devient de plus en plus problématique, puique cette question est

<sup>(13)</sup> Voir la revue *Le Mouvement social*, "Paternalismes d'hier et d'aujourd'hui", n° 144, juilletseptembre 1988, et l'Éditorial de Marianne DEBOUZY, pp. 3-16.

devenue l'objet d'un contrôle de plus en plus serré et un enjeu de plus en plus

central pour les entreprises.

La naissance (mars 1991) et la rapide prise de puissance de la centrale Força sindical dans le contexte libéral du gouvernement Collor installé au pouvoir depuis 1990 se fait sur deux thèmes principaux liés (14). D'une part une proclamation insistante et perpétuellement renouvelée de la communauté des intérêts entre les entreprises et les ouvriers. Déclarations communes de la centrale et du syndicat patronal, organisation conjointe de manifestations, passages incessants à la télévision n'ont pas pour but de convaincre des patrons depuis longtemps convaincus. Il s'agit surtout de persuader les ouvriers, un moment attirés par les sirènes du syndicalisme autonome, que les seules solutions sont à rechercher du côté patronal, par le redoublement d'une allégeance traditionnelle et quasi immémoriale. On peut se demander, dans le contexte du chômage croissant, jusqu'à quand un tel discours est tenable, mais il porte en tout cas concurrence, avec le poids d'une tradition séculaire, à l'autre syndicalisme qui, sur le plan de l'emploi, ne peut, lui non plus, afficher de résultats. L'autre face de ce discours et de cette pratique, c'est une sorte de respect manipulatoire du système politique des partis dont le but est de renforcer la position des dirigeants syndicaux. Il s'agit de respect dans la mesure où n'importe quel parti politique, du plus corrompu au plus hostile aux intérêts des travailleurs, peut être reconnu et faire un jour ou l'autre l'objet d'alliances. Quant à la manipulation elle joue de deux manières : par rapport à ses propres mandants ou électeurs, le syndicalisme n'a pas à leur "rendre compte" du fait de sa position institutionnelle; par rapport aux partis politiques eux-mêmes, les dirigeants syndicaux sont supposés être les maîtres capables de faire et de défaire, de nouer et dénouer les alliances, confortés par l'autonomie du système de représentation syndicale octroyé par l'État. Et c'est peut-être la principale transformation que l'ère libérale apporte à la structure syndicale: un déclin du corporatisme et de la protection étatique compensé par un développement et une revitalisation du clientélisme politique.

Un seul exclu de ce système pour *Força sindical*, le Parti des travailleurs, parce qu'il est supposé prisonnier de l'autre syndicalisme, celui de la CUT; à moins que ce ne soit l'inverse, que la CUT soit prisonnière du PT. Ces deux institutions concentrent la plupart des attaques de *Força sindical*. Ce faisant, cette dernière centrale affirme et proclame qu'elle ne se trouve pas face à un simple concurrent, mais face à un ensemble parti-syndicat étranger non seulement au système politique mais à la culture nationale. Étranger au système politique parce qu'il s'en distingue par son mode de fonctionnement, repoussant les alliances et méfiant de tout ce qui n'est pas lui-même. Étranger à la culture nationale faite d'interdépendances et d'échanges de faveurs multipliés. Alors qu'elle-même, du seul fait de son inscription au cœur du système politique brésilien et de son opportunisme de principe ostentatoirement proclamé, s'affiche capablé de le manipuler pour le plus grand bien des ouvriers, pour peu qu'ils lui renouvellent leur confiance une fois tous les trois ans. Il faut savoir aussi que cet opportunisme-là autorise la combinaison du principe de la force et de celui du vote lors des moments

cruciaux des élections.

<sup>(14)</sup> On pourra consulter Adalberto MOREIRA CARDOSO, "O pragmatismo impossível, Origens da Força sindical", Novos Estudos, 32, pp. 165-182, CEBRAP, mars 1992; ainsi que Vito GIANNOTI, Medeiros visto de perto, Éd. Brasil Urgente, 1994.

Au niveau de la production, l'axe qui permet de faire le partage entre les deux séries de référents syndicaux est le même que celui qui permet de départager les deux principales formes du paternalisme puisque le syndicalisme entre dans ce jeu soit en laissant toute liberté aux initiatives patronales et étatiques, soit au contraire en y apportant ses limitations. Cet axe est celui de la prise en charge du travail en tant que fournisseur de sens à l'activité humaine. On peut observer concrètement la manière dont il existe en chacune des études de cas d'entreprise : le syndicalisme clientéliste se trouve dominant dans les situations où le travail, stratégiquement dévalorisé par l'entreprise, n'a pas été revalorisé par la stratégie ouvrière, que ce soit dans le cas d'un paternalisme autoritaire et familial, ou dans celui d'un paternalisme décentralisé et souple, fragile mais peu coûteux. Le syndicalisme autonome se trouve dominant là où le paternalisme n'a pas étouffé les stratégies de valorisation du travail comme instrument d'amélioration d'une position sociale en même temps que forme d'une activité enrichissant la personne, en soi et dans sa relation aux autres. Le paternalisme patronal s'inscrit alors sur des formes d'autonomie ouvrière plus caractérisées. Lorsque cette autonomie est poussée à l'extrême des deux côtés (patrons et ouvriers), le nouveau microcosme social ainsi constitué semble pouvoir devenir un monde en soi, capable de s'inscrire hors du temps et des institutions, dans l'utopie d'une communauté autosuffisante. À l'inverse, en d'autres cas, lorsque les situations de travail caractérisent de manière si ténue les rapports entre patrons et ouvriers qu'elles apparaissent comme essentiellement provisoires et transitoires, elles n'ont besoin d'aucune prise en charge du côté ouvrier, que ce soit sur le terrain même de l'entreprise ou dans l'un ou l'autre des syndicalismes opposés.

Le syndicalisme clientéliste se préoccupe d'abord de l'appropriation du produit au niveau de la distribution ou de la circulation: il utilise les moyens qui lui paraissent les plus efficaces dans une situation qu'il hérite en transformant les compromis et les dépendances en une sorte de richesse et de sécurité. Le syndicalisme autonome vise également l'objectif d'une meilleure répartition du produit, mais avec des moyens différents qui lui permettront de rejeter des situations de trop forte dépendance pour accéder à des formes de paternalisme moins inégalitaires. Ces moyens, parce qu'ils valorisent le travail et l'acte de produire, engagent les processus d'autonomie d'un groupe social. Plus que de simples tactiques, à l'horizon de conjonctures limitées, ces processus semblent constituer la valeur-travail en une sorte d'équivalent universel dont la mesure serait celle de la progression ou du perfectionnement de l'individu et de ses collectifs immédiats, et par voie de conséquence celle de la justice dans les rapports entre groupes sociaux. C'est du moins la manière dont le travail se trouve pris en charge et défini par l'une des composantes qui ont fortement influencé le nouveau syndicalisme, celle de la théologie de la libération, dont la réflexion sur le travail est globale et concerne l'insertion du travailleur dans l'ensemble de la société. En ce cas, l'axe du conflit redistributif concerne le principe même d'une répartition équitable des rémunérations de l'activité et du capital,

plus que sur les marchandages postérieurs.

Cette question se retrouve au devant de la scène avec les nouvelles procédures de productivité mises en œuvre par les entreprises dans le cadre de la concurrence mondiale. Les développements récents des actions de qualité par les entreprises, le souci des syndicats d'entrer dans un mécanisme de négociation à ce sujet, les formes nouvelles prises par le développement industriel, dont la plus massive est la sous-traitance, paraissent

engager de profondes modifications dans l'activité de travail. Comment le

syndicalisme en particulier se situe-t-il dans ce changement?

Le problème de la qualité renvoie à l'organisation concrète du travail au sein de chaque entreprise. Les procédures bureaucratiques et internationales de constitution des normes ne sont en effet que la face apparente d'une démarche dont les fondements renvoient à une mobilisation harmonieuse des rapports entre les acteurs de la production, voire au-delà, à l'appréciation positive de toutes les catégories de producteurs, et des moins bien placés en particulier, parce qu'ils sont les consommateurs potentiels de ce qui est produit. Les procédures d'amélioration de la qualité renvoient donc à un processus d'innovation permanent qui est une démarche sociétale et locale plus que normative et internationale (15). Cependant ces procédures ont tendance à se faire avec quelques non-dits de taille : d'une part, l'amélioration de la qualité n'allant pas sans celle de la productivité, il y a toujours des licenciements à la clé; il est d'ailleurs recommandé aux entreprises de revenir sur les erreurs du passé et de licencier avant d'engager ces procédures. D'autre part, il s'agit pour les entreprises d'éviter que les procédures de concertation n'entraînent le renforcement des collectifs ouvriers et les risques syndicaux y afférant; mieux : il s'agit de les détruire, à l'occasion (16). Les syndicats, conscients de ces enjeux, sont en même temps dépendants de l'état de leurs forces dans chacune des situations locales ; ce n'est que peu à peu, au travers des expériences concrètes, que peut se construire une doctrine et une stratégie à l'égard des modifications de la qualité, de la productivité, et de l'organisation du travail qui leur correspond. Or ces expériences concrètes sont hétérogènes, engagent des collectifs de taille variable et changeante qui sont constitués pour traiter un problème puis qui se dissolvent. Par ailleurs, la positivité en elle-même de la démarche est toujours remise en cause par les syndicats qui craignent de se faire pièger dans une participation sans contrepartie. D'où les éventuels replis, souvent de simples déclarations de principe, sur la défense de l'emploi ou sur des principes et des règles qui traduisent ces hésitations et qui ne prennent pas ce problème en charge. Enfin, last but not least, les procédures systématiques de mise en œuvre de sous-traitances en cascade, au nom d'une rationnalité économique qui commence à peine à être mise en question, ont pour effet, outre la limitation des salaires, une désorganisation et une segmentation tendanciellement à l'infini des collectifs ouvriers, ce qui casse à la fois leurs propres modalités d'implication et celles de leurs organismes de représentation.

Ce faisceau de tendances intervient en outre dans un contexte national où, sans doute plus qu'ailleurs, l'entreprise est une affaire privée, et où le syndicalisme, de par son histoire, n'a pas encore une solide tradition d'organisation sur les lieux de travail. Ainsi, la direction que prend le syndicalisme le plus combatif à l'heure actuelle du passage d'une dictature militaire à un régime civil, pour consolider les avantages acquis et élargir la présence syndicale dans la société, semble être celle du passage du

<sup>(15)</sup> Robert CABANES, "Brésil, la qualité entre l'entreprise et le syndicat", in R. CABANES, B. LAUTIER (Dir.), Profils d'entreprises au Sud, vers une gestion démocratique? Paris, Karthala, 1995.

<sup>(16)</sup> Voir M. DE P. LEITE, S. MARTINS, "Modernização tecnológica e democratização da fábrica: as visões empresarial e sindical, in R. CABANES & B. LAUTIER, op. cit...

"mouvement" à "l'institution", selon la formule de plusieurs auteurs (17). Ce "retour" d'un trait historique du syndicalisme brésilien exigerait une mobilisation intense de ses acteurs parce qu'il a l'intention de se réaliser sous une forme nouvelle, rompant avec les ambiguités passées : il tente d'être un acteur à part entière, et de sortir de la dépendance de l'État ou du patronat. En même temps le choix de cette stratégie comporte un risque gros de conséquences pour le syndicalisme : celui de ne pouvoir intégrer son histoire récente qui lui a permis justement de sortir de cette dépendance et de construire son autonomie, à savoir l'organisation sur les lieux de travail (18). Ainsi, même si les commissions d'usine et l'action sur les lieux de travail restent par endroits les pièces maîtresses du syndicalisme autonome ou indépendant, elles ont perdu globalement le statut stratégique ou fondateur qu'elles paraissaient avoir au début des années 1980. Les arguments des syndicalistes qui expliquent ce repli ou ce retrait sont contradictoires ou pour le moins ambigüs: en arguant de la difficulté de créer une organisation sur les lieux de travail dans la mesure où l'entreprise au Brésil est et restera l'affaire privée du patronat, ils soulignent en même temps que le syndicalisme par entreprise risque de diviser ou d'affaiblir le syndicat dans son ensemble parce qu'il est facile de tomber dans un corporatisme d'entreprise qui tente justement de favoriser toutes les segmentations et les divisions des travailleurs. Alors même que l'évolution du travail industriel, tant du côté du patronat (productivité, qualité, soustraitance) que du point de vue syndical (élaboration et mise en œuvre de contrats collectifs de travail) engage un fort investissement et une organisation bien plus ajustée sur les lieux de travail. C'est dans ce tiraillement entre un pôle institutionnaliste et un pôle que l'on pourrait appeler de réciprocité entre l'organisation de base et l'institution, que paraît se jouer l'avenir du syndicalisme brésilien, sa reproduction ou sa refondation.

#### DEUX QUESTIONS: L'INTERNATIONALISATION DE LA PRODUC-TION ET LE CHÔMAGE

Car c'est, semble-t-il, dans cette tension sur la valorisation du travail et de l'activité, au niveau micrologique comme au niveau mondial, qui est en outre portée par les développements contemporains des politiques de productivité et de qualité, que se cherche une stratégie des acteurs dominés, souvent dispersés, parfois opposés, et par ce biais les fondements d'un autre ordre mondial. Paradoxe au moment même où les exclusions, qui commencent souvent par l'exclusion du travail, se développent un peu partout dans le monde. Ou est-ce justement cette nouvelle rarêté qui accentue sa valeur ? On pourrait ainsi reprendre, à partir de ces deux éléments opposés, la question que pose C. Dejours (19) en psychologie lorsqu'il se demande si la psychodynamique du travail ne doit pas devenir un inévitable chapitre de la psychopathologie générale, étant donné la centralité du travail humain.

<sup>(17)</sup> H. DE SOUZA MARTINS & J. R. RAMALHO, Terceirisação, diversidade e negociação no mundo do trabalho, São Paulo, Hucitec, 1994.
(18) Iram Jacome RODRIGUES, "A questão da organização por local de trabalho", in H. DE

SOUZA MARTINS &..., op. cit.
 Claude DEJOURS, Travail et usure mentale, de la psychopathologie à la psychodynamique du travail, Paris, Bayard Éditions. Voir également Jacques De BANDT, Claude DEJOURS & Claude DUBAR (avec Charles GADEA et Catherine TEIGER), 1995, La France malade du travail Paris Paris de 1002 travail, Paris, Bayard, 1993.

En la transposant en sociologie, on pourrait se demander si le fondement de tout lien social ne repose pas sur la perspective d'une amélioration du contenu et des significations des activités respectives des acteurs d'une société donnée; sans oublier que cette perspective est largement dépendante du caractère de plus en plus international de la production et qu'il n'est pas

possible de raisonner dans un cadre national.

Même si l'évolution en cours paraît indiquer des orientations contraires et entraîner un approfondissement du lien social sous ses aspects les plus négatifs, ceux des rapports de dépendance et d'inégalité, qui se cumulent souvent avec un repli sur la nation, on peut se demander si nombre de mouvements actuels (20), par l'extension de l'espace-temps qu'ils prennent en charge, par l'association du social et du politique et par le rappel d'un axiome de justice contre celui d'un réalisme qui ne fait qu'enregistrer des rapports de force, ne mettent pas à l'ordre du jour les procédures d'un rééquilibrage permanent face aux injustices du marché et à celles de la rémunération du capital. Il n'empêche que la question de fond à laquelle se trouve confronté le syndicalisme brésilien comme les autres syndicalismes est bien celle d'une réponse unifiée à la question de la globalisation. L'Etatnation deviendrait-il la dernière ligne de défense du mouvement ouvrier (21) ? Ou bien la défense d'une certaine idée du travail, dont on espère avoir montré qu'elle est à la fois capable d'autonomiser et d'unifier le monde des travailleurs dans une nation en la dégageant justement de sa gangue clientéliste ou corporatiste, n'est-elle pas capable de produire les mêmes effets en d'autres nations ? À la condition toutefois que cette idée du travail englobe les chômeurs. Comme d'habitude, la logique est aisée et l'art est difficile. Mais y a-t-il une autre issue?

> Juillet 1994/janvier 1996 Robert CABANES ORSTOM, Paris

<sup>(20)</sup> Cf. l'ouvrage collectif: Les coordinations de travailleurs dans la confrontation sociale, L'Harmattan, 1994.

<sup>(21)</sup> Renato DI RUZZA, L'internationalisation de l'économie et ses conséquences sur le syndicalisme, Colloque RESSY, Paris, septembre 1995, multigr.

# MONDES EN DEVELOPPEMENT

Co-édition ISMEA -- CECOEDUC Revue trimestrielle fondée en 1973 par François Perroux Economie Politique Sociologie Démographie Statistiques Economics Politics Sociology Demography Statistics

Tome 24 - Année 1996 - N°93

## SANTÉ ET MARCHÉ EN ASIE Coordination : Bernard Hours et Monique Sélim (ORSTOM)

BERNARD HOURS MONIQUE SELIM L'Etat dans les idéologies et la réalité du développement

XAVIER OUDIN

Le lent développement du salariat

en Asie du sud-est

YVES CITOLEUX

Les singularités du modèle chinois de transition et de développement

**BERNARD HOURS** 

Santé publique et marché de la santé

en RDP Lao

JEROME DUMOULIN

Les professionnels sans l'Etat; l'Etat sans les professionnels

ISABELLE FAVRE

Le médicament, clef de voûte du

système de santé en Thaïlande

MONIQUE SELIM

Les génies,

thérapeutes au service du marché

 FF
 FB
 \$US

 LE NUMERO / SINGLE COPY
 250
 1.500
 50

Direction, édition et gestion, abonnements, ventes Edition, management, subscriptions, sales

CECOEDUC

11 avenue des Naïades – B -1170 Bruxelles Tel.: 32/2/675 85 63 – Telefax: 32/2/ 675 85 63 - 641 92 74

# LE POUVOIR CLIENTÉLISTE LOCAL UNE COMPARAISON MEXICAINE

## L'INTÉGRATION SOCIALE PAR L'ÉCONOMIE SOUTERRAINE DE LA DROGUE

Le clientélisme est un mode culturel et politique d'accaparement, de redistribution et d'accroissement des richesses et des pouvoirs. Par son côté sélectif et autoritaire, il privilégie le régime d'échange de faveurs plutôt que le principe d'égalité devant la Loi. Ce faisant, les systèmes politiques traditionnels basés sur la pratique du clientélisme sont confrontés au problème de la compatibilité entre la culture politique dominante et la construction d'un État de droit. Actuellement, de nombreux États du Sud sont soumis aux politiques d'ajustement structurel et à la modernisation "forcée" de leurs économies ; la diminution des ressources de l'État qui en résulte provoque un accroissement des marges d'exclusion car les mécanismes traditionnels de la redistribution clientélaire sont "grippés". Il s'ensuit la formation de sociétés parallèles fondées sur des économies souterraines et qui s'organisent à partir des anciennes pratiques clientélistes réinterprétées, caractérisées par le recours à la violence, les possibilités de corruption par la marge (alors qu'auparavant la corruption était intégrée au système) qui constituent autant d'effets pervers nécessaires à la reprise de la croissance économique et remettent en question l'orientation démocratique affichée des systèmes politiques (justice fiscale, respect du vote, multipartisme, fransparence des décisions, politiques sociales dites "de solidarité"...).

Les acteurs de l'économie souterraine de la drogue, par exemple, n'ont pas inventé la corruption; cette dernière était plutôt une composante essentielle de la reproduction du pouvoir traditionnel et de la redistribution clientéliste des bénéfices d'une économie traditionnelle de rente – basée elle-même sur l'alliance entre les représentants de l'État et les entre-preneurs privés ou contrôlant les groupes publics et para-publics. Malgré tout, l'irruption de nouveaux acteurs a changé les rapports d'alliance classiques, insufflant une nouvelle dynamique à un système épuisé par le tarissement des rentes traditionnelles, la diminution des ressources de l'État provoquée par l'application des politiques d'ajustement structurel et la baisse des ressources accordées naguère à la redistribution clientéliste – certes inégalitaire, mais suffisamment étendue pour assurer la légitimité et donc la reproduction des pouvoirs établis. Dès lors, l'économie souter-

raine de la drogue a provoqué une réorganisation des pouvoirs locaux, un redéploiement des institutions judiciaire, militaire et policière, un apport de capitaux frais destinés à des entreprises affaiblies par la concurrence étrangère, et le "recadrage" d'un État suffisamment fort politiquement pour intégrer ces activités illicites si lucratives et en tirer profit socialement et

économiquement.

Jusqu¹où peut aller cette récupération par l'État de l'économie illicite, quelles en sont les limites, et quels sont les changements qui seront provoqués en matière de recomposition des rapports sociaux et de domination? La même "logique d'obligation inégalitaire" qui fonde l'économie traditionnelle de rente sous-tend actuellement la redistribution des bénéfices de la drogue. Cette logique, d'un côté comme de l'autre, pose le problème du devenir de l'État de droit face à la constitution d'une société duale de plus en plus accentuée; le problème est ainsi posé de l'avenir d'une démocratie réelle basée sur la citoyenneté civile, politique et sociale face à une démocratie formelle représentative et monopolisée par des partis qui

reproduisent les mêmes formes clientélistes d'exercice du pouvoir.

Que ce soit au Brésil ou au Mexique – comme dans la plupart des pays du Sud et maintenant de l'Est (1) –, la reproduction du pouvoir au Mexique se fonde, structurellement, sur la corruption, l'usage de la violence et le clientélisme institutionnalisés. Une telle pratique politique tend à valoriser une forme de régulation sociale par la privatisation commerciale de la fonction publique; dans ces conditions, bénéficier d'un service public ou même d'un droit devient une faveur qui est accordée contre une allégeance ou une rétribution personnalisée: ainsi se forment les clientèles, les hiérarchies et les pouvoirs qui s'organisent selon les mêmes principes depuis le cacique local jusqu'au président de la République. Du sommet de l'État à la base de la société, le contrôle des hommes et des richesses est donc lié à des formes de domination privées – où la puissance publique sert de moyen de pression – et hors la loi – cette dernière permettant de fixer un prix pour sa dérogation ou sa transgression par les acteurs qui en contrôlent l'application.

Les acteurs qui contrôlent un noeud de pouvoir institutionnel déterminent donc la nature et la forme de la corruption déléguée aux caciques locaux. Celle-ci devient une source d'enrichissement des autres acteurs qui en assurent le relais, en même temps que la condition de formation de clientèles alimentées par la redistribution. La corruption permet donc de redistribuer à la fois du pouvoir et des biens matériels. Le centralisme bureaucratique qui caractérise le système politique mexicain fonctionne comme une organisation qui tolère la corruption sur le plan politique, et laisse les entrepreneurs négocier leurs affaires à l'intérieur d'un capitalisme sauvage concédé (par l'État et les syndicats), autorégulé (par une concurrence interne ou internationale) et lui-même redistributif de

moyens de survie pour une grande partie de la population.

#### DE L'INFORMEL AU SOUTERRAIN

Dans un contexte de crise économique et de mise en œuvre de politiques d'ajustement structurel, le tarissement des moyens de redistribution des richesses est susceptible de remettre en cause l'ensemble du système de

<sup>(1)</sup> Cf. D. DE KOCHKO & A. DATSKEVTCH 1994, L'empire de la drogue : la Russie et ses marchés, Paris, Hachette/Pluriel, série Intervention.

régulation (politique, sociale et économique), à commencer par la légitimité des agents de l'État qui seront accusés de ne plus remplir leur rôle de pourvoyeurs des moyens de subsistance pour la majorité de la population. Le contrat social implicite qui fondait le clientélisme risque donc d'être remis en question, libérant du même coup certains groupes de la population qui peuvent être tentés de trouver d'autres ressources, en nouant d'autres

alliances clientélistes, à la marge du système.

Or, ces dernières années, au Mexique, sous la pression des politiques libérales, le transfert de rente en direction des réseaux clientélistes traditionnels (organisations de base, caciques, syndicats) s'est considérablement tari; les ressources de l'État ont été canalisées pour favoriser, d'une manière captive, l'alliance - traditionnelle, certes, mais qui auparavant n'était pas exclusive - entre l'État et les entrepreneurs. Les projets d'aide au développement local sont ainsi devenus très sélectifs, la gestion politique de l'espace (consistant à intervenir là où apparaissent des signes înquiétants de perte de légitimité, dans un but de soutien électoral au parti dominant) se substituant progressivement à la planification sociale et économique (elle-même totalement défaillante dans le passé, en ce qu'elle n'est jamais parvenue à la moindre réduction des inégalités tant sociales que spatiales). Il en est résulté une marginalisation croissante des réseaux clientélistes traditionnels, génératrice d'une recomposition des alliances à la base ; désormais, l'entente commerciale entre les caciques traditionnels et les mafias locales devenait possible, libérant ainsi une violence potentiellement "débridée" et incontrôlable par le pouvoir central.

Il devenait dès lors évident que le développement d'une économie souterraine favorisant l'émergence de sociétés parallèles hors de la légalité pouvait remettre en question l'intégration sociale et politique, ainsi que la pacification des rapports sociaux, dans un contexte où la violence n'était plus le monopole des agents liés au pouvoir, mais tendait à se généraliser dans l'ensemble des couches sociales. Cependant, les liens qui unissent les marges au centre ne sont pas nouveaux; ils constituent même un facteur d'intégration au système, devant pallier les insuffisances de celui-ci; en plus de réduire les coûts sociaux, ces liens permettent de diminuer également les coûts financiers (2). Telle est la raison pour laquelle existe un laisser-faire en ce domaine, afin de rendre possible la transgression des lois et le contournement des législations du travail; la tolérance de l'administration s'obtient par le commerce de la corruption, et les rentes acquises peuvent ainsi proliférer à la marge de la légalité. Il en résulte donc une imbrication "légitime" et fonctionnelle des secteurs officiels et illégaux

ainsi qu'une institutionnalisation des rapports qui les fondent.

<sup>(2)</sup> Ainsi en est-il, par exemple, de l'économie dite "informelle", qui est en réalité le complément indispensable de l'économie officielle protégée: l'informel (des petites ou moyennes entreprises) comme face cachée du formel (des grands groupes industriels). Si, selon la théorie libérale sectorialiste, le "secteur informel" constitue un remède à la crise, il implique également un mode particulier de répartition des richesses; dans cette logique, l'État doit donc laisser faire le "secteur informel" car celui-ci participe à l'intégration sociale en incluant les exclus du système à travers des rapports capitalistes de type paternaliste; une telle tolérance se trouve justifiée par la nécessité de pacification des rapports sociaux. En fait, plus que d'assurer la survie des travailleurs concernés en leur permettant de résoudre le problème du sous-emploi, il s'agit surtout de faciliter l'adaptation du secteur formel aux fluctuations du marché ou aux réglementations qui encadrent celui-ci, et de produire ainsi une richesse qui garantit, par la flexibilité sur les marges, la reproduction du système politique, social et économique (et notamment la reproduction de l'appareil industriel et financier).

Si, dans le passé, la connivence entre les représentants du pouvoir administratif, les entrepreneurs officiels et les agents de l'informel a permis - malgré de fortes inégalités de conditions de vie, de travail et de salaires – de pallier les conditions de survie des groupes sociaux les plus déshérités, il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui la conjugaison de l'ouverture des frontières, de la concurrence des produits importés et des économies imposées au secteur public constitue une limite au système traditionnel de redistribution qui était fondé sur la rente, le clientélisme et la corruption. Le secteur dit "informel" existe toujours, mais le nombre important de faillites dans la micro-industrie et dans l'agriculture atteste l'incapacité du système traditionnel à permettre encore l'intégration et l'adhésion de l'ensemble des couches de la population. C'est pourquoi l'économie souterraine illégale tend à se substituer au traditionnel secteur "informel", comme recours de survie pour les désœuvrés du système productif, source d'enrichissement pour la minorité qui la contrôle ou la tolère, et comme activité qui permet d'amortir la crise. Rente, clientélisme, violence et corruption constituent toujours les caractéristiques dynamiques de cette nouvelle activité; cependant, alors que le traditionnel secteur "informel" opérait à la marge intérieure du système, l'économie souterraine se développe aux marges extérieures du système.

## LA STRATÉGIE DE "LA TENSION CONTRÔLÉE"

Il n'en demeure pas moins que la marge est toujours en rapport avec le système et que certains "débordements" en direction du centre paraissent

inévitables, pour plusieurs raisons :

- tout d'abord, le besoin de légitimation et la délivrance de faveurs et de protections de la part des entrepreneurs du souterrain à l'attention de leurs clientèles sociales "utilitaires": les paysans qui cultivent la drogue, les trafiquants qui la passent au-delà de la frontière..., bref, les soustraitants des trafics en tous genres;

- ensuite, la nécessité de corruption des autorités légales afin que cellesci tolèrent cette activité illicite en échange d'une participation aux

bénéfices;

- puis, l'affirmation de l'autorité par l'usage de la violence dirigée contre les représentants du système légal qui veulent limiter l'essor des

entreprises souterraines ou deviennent trop gourmands;

– enfin, l'appétit de consommation et le besoin de reconnaissance sociale qui poussent les patrons de ces entreprises illégales à rechercher l'honorabilité par le train de vie qu'ils mènent et les investissements qu'ils sont amenés à effectuer dans des branches légales pour blanchir leurs bénéfices illicites.

Les stratégies adoptées par les autorités officielles oscillent alors entre deux choix : d'une part, laisser faire cette activité qui permet de recomposer le paysage social en évitant que les exclus du système ne transforment leur mécontentement en contestation politique – ou sociale, par l'expression d'une délinquance d'envergure – du système ; d'autre part, engager éventuellement une lutte frontale pourra être engagée contre certains responsables de ces activités illégales dont l'essor aura trop tendance à déborder sur le système, soit en l'envahissant localement, soit en le décrédibilisant sur le plan international.

En fait, le pragmatisme dicte les choix en matière de stratégies adoptées par les représentants de l'État, qui jouent sur deux niveaux simultanément : on tolère à condition de contrôler, c'est-à-dire de participer aux bénéfices financiers (au Mexique, principalement à travers la corruption), et sociaux (en préservant une relative paix sociale) ; et d'un autre côté, on réprime lorsque les débordements engendrent des tensions sociales qui peuvent se traduire, dans les relations internationales, lors des élections ou à l'occasion de manifestations publiques répétées, par une contestation politique du pouvoir établi. La répression s'effectue donc de manière sélective et ponctuelle.

Dans ce contexte, les narcotrafiquants tirent eux-mêmes leur pouvoir de

leur capacité à utiliser différents moyens de pression :

 d'une part, la pratique de la corruption, qui ne peut laisser insensibles des caciques locaux – dont les sources traditionnelles de revenus se sont taries – , ainsi que des représentants (3) de l'administration – dont les rétributions occultes constituent un complément de salaire non négligeable et apprécié;

-d'autre part, l'usage de la violence, qui constitue pour eux un moyen de protection lié à leur statut de marginaux et à leurs fonctions illégales; la nécessité de se défendre à la fois contre des rivaux et contre les autorités officielles impose donc le recours à des formes de "distinction" basées sur la

démonstration et l'utilisation ciblée (4) de leur armement ;

- et enfin, leur capacité de mobilisation sociale, qui s'exerce à travers leurs clientèles captives (paysans producteurs, bandes de jeunes passeurs, gardes du corps, commerçants dont les activités sont revitalisées par le blanchiment des profits illicites, familles entretenues par les salaires et bénéfices réalisés...); toute une base sociale trouve ainsi ses moyens de subsistance grâce à la redistribution et à la circulation d'une partie de

l'argent de la drogue.

C'est ainsi que le système marginal basé sur les activités souterraines acquiert une légitimité sociale et se donne les moyens de la préserver dans le temps et sur l'espace conquis. Cela nécessite tout un travail de dosage pour, du côté des pouvoirs officiels comme de celui des maîtres du souterrain, circonscrire ces activités et ce commerce dans l'ordre de l'acceptable de part et d'autre. Cependant, certaines limites (mouvantes car liées aux conjonctures locale, nationale ou internationale) sont constamment franchies qui diffusent un climat de tension ainsi qu'une culture de la violence sur certaines parties du champ social qui deviennent alors des "zones d'incertitude" menaçant la stabilité du système et l'exercice prévisionnel du pouvoir. En période de crise aiguë, la violence peut alors être exacerbée de part et d'autre, les pouvoirs officiels utilisant les armes de la Loi et de la répression, tandis que les narcotrafiquants déchaînent leur violence contre les symboles du régime afin de déstabiliser le système.

<sup>(3)</sup> Il s'agit le plus souvent des fonctionnaires intermédiaires, car les fonctionnaires supérieurs sont mieux payés et disposent de sources plus honorables d'enrichissement illégal; même si certains parmi ces derniers ne peuvent résister à la tentation de "diversifier" la rétribution en "faveur" de leurs services.

<sup>(4)</sup> Les attentats aveugles (comme par exemple la destruction de bâtiments publics) n'ont pas cours jusqu'à présent au Mexique, hormis l'explosion d'une voiture piégée en juin 1994 à Guadalajara, qui constitue un précédent révélateur d'un état de tension extrême pouvant déboucher sur une guerre ouverte si certaines négociations ne sont pas entamées

Une telle crise s'est produite au Mexique lorsque le pouvoir d'État a décidé une guerre contre la drogue durant l'année 1993; il s'agissait alors de démontrer une légitimité internationale au voisin nord-américain dans la perspective de la signature d'un traité de libre commerce (ALENA), et de rechercher une légitimité nationale (par la lutte contre la corruption institutionnelle) en vue des élections présidentielles d'août 1994 (5).

## L'ADAPTATION DES RENTIERS DE L'ANCIEN SYSTÈME

Les anciens responsables politiques se rendent bien compte que la perte de leur pouvoir de redistribution s'est accompagnée d'une déstructuration des modes traditionnels de régulation sociale et d'un vide politique qui remettent en cause le système dans son ensemble en favorisant l'accroissement des inégalités (consécutif au tarissement de la redistribution) et

l'émergence de "potentats" locaux non encadrés.

Une bonne partie de la violence vient des rentiers de l'ancien système; organisés en clans familiaux ou en clientèles sociales, ils ne veulent ni de la paix civile, ni de la démocratie qui supposent une certaine transparence en contradiction avec leurs intérêts. Mais les nouveaux rentiers libéraux, abrités derrière l'État qu'ils se sont accaparés, ne sont pas en reste; ils peuvent défendre leurs acquis récents en s'appuyant sur toutes les institutions répressives encore actives: la justice, la police et l'armée (au besoin, ils auront recours à des milices privées pour compléter l'effort de l'État). Car l'enjeu reste bien le contrôle des populations; cette base sociale, en même temps qu'elle la subit, relance la violence comme moyen de survie: dans ce cas, la délinquance apparaît comme une forme souterraine diffuse d'auto-répartition des richesses nationales.

Mais ce sont les anciens caciques locaux ainsi que les nouveaux acteurs du souterrain qui parviennent le mieux à capter la partie de la population exclue du système de production; les premiers en utilisant leurs réseaux clientélistes constitués, et les seconds en recrutant, contre fortes rétributions et exercice de la violence – surtout auprès des jeunes générations, pour le trafic, et des couches paysannes paupérisées, pour la culture. Les deux clientèles ne sont cependant plus isolées et les anciens caciques locaux délivrent maintenant leur protection aux acteurs du souterrain; ces derniers ont donc déplacé leurs enjeux de corruption. Alors que naguère, ils prélevaient leur "dîme" sur la remise des marchés publics, l'allocation des

<sup>(5)</sup> Telle pourrait être l'explication des deux attentats ciblés meurtriers qui ont visé, l'un (le 23 mai 1993) le cardinal de Guadalajara (ville qui est une place de repli, un lieu de blanchiment et un centre décisionnel des cartels de Tijuana et du Sinaloa), l'autre (le 23 mars 1994) le candidat du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) à la Présidence (il a été assassiné dans la ville de Tijuana, plaque tournante, côté Pacifique, du trafic de drogue vers les États-Unis en provenance de Colombie), ainsi que de l'enlèvement (le 14 mars 1994) d'un des plus riches industriels du Mexique ayant bénéficié des privatisations. En s'attaquant à des symboles du régime présidentiel (aux niveaux religieux, politique et économique) à un moment où le gouvernement mexicain (depuis le début de l'année 1993) avait entamé une guerre contre certains clans mexicains de narcotrafiquants, ces actes criminels peuvent apparaître comme un signal d'appel à une trêve des combats et à une volonté de reprise en main ordonnée du commerce illégal en renouant les anciennes alliances (le clan de Tijuana avait bénéficié d'une clémence étonnante de la part des autorités pendant de nombreuses années, mais il a dû subir, ces derniers temps, les attaques constantes de la part du clan de Sinaloa, comme si les responsables de la sécurité nationale avaient attisé la violence de ce dernier clan pour démanteler celui de Tijuana).

subventions gouvernementales, l'attribution des crédits bancaires, la délivrance des permis de construire, les dérogations aux réglementations d'urbanisme, l'exemption des taxes douanières, bref en assurant une protection basée sur des réseaux qui reliaient les niveaux local et institutionnel, ils concentrent maintenant de plus en plus leur influence à servir de relais d'accroissement des rentes illégales, et de légitimation des activités souterraines. Ce faisant, les réseaux clientélistes traditionnels se retrouvent absorbés par les nouveaux réseaux illégaux qui disposent des moyens financiers de les asservir ; on assiste ainsi à une recomposition des hiérarchies qui fondent les pouvoirs locaux : les nouveaux acteurs illégaux deviennent des acteurs pivot alors que les anciens caciques sont rabaissés au statut d'acteurs intermédiaires.

À ce stade, la corruption traditionnelle qui s'était développée sur la base de systèmes culturels clientélistes et de systèmes politiques monopolistiques (qu'il s'agisse des systèmes de parti unique ou des systèmes à parti dominant sans partage, comme au Mexique) constitue un terreau favorable – dans un contexte de sous-développement chronique, de crise économique des systèmes rentiers protectionnistes et de perte de légitimité de la classe politique - à une récupération de tendance mafieuse des pouvoirs locaux. Les anciens réseaux étant mis à contribution, cette perversion" du système peut alors s'insinuer à travers eux jusqu'à

l'appareil d'État et "gangrener" les institutions officielles.

De plus, par l'intermédiaire du système d'actionnariat direct (6) une partie des bénéfices produit illégalement peut être recyclée localement dans le circuit économique et financier légal. Ces capitaux frais constituent une bouffée d'oxygène pour des entreprises qui ne peuvent investir avec le soutien des banques dont les taux d'intérêt sont prohibitifs (ils avoisinent les 30 %). Et dans ce cas-là également, les relations et les réseaux d'influence des caciques locaux seront mis à contribution pour effectuer le processus classique de "placement" (conversion des espèces), d' "empilage" (dissimulation des sources) et d'"intégration" (absorption dans les circuits

légaux).

Quant aux caciques institutionnels (7) du système, ils s'adaptent également à l'apparition de l'industrie souterraine de la drogue en prélevant leur part à l'issue de négociations directes avec les capos ; en effet, aucun acte illégal d'envergure (comme la culture, le trafic de drogue et le blanchiment des bénéfices illicites) ne peut se faire sans leur assentiment du fait qu'ils disposent de tous les moyens d'information, de contrôle et de répression que le régime met à leur disposition. Leurs fonctions anciennes ou actuelles leur ont permis de roder, au profit de leurs clans familiaux ou de leur clientèles sociales, tous les circuits de recyclage illégaux à l'occasion de multiples opérations de fraude fiscale ou d'évasion de capitaux. Or les circuits sont les mêmes ; pour y accéder, il suffit d'user de méthodes de corruption qui sont elles-mêmes déjà rodées.

Le système des socios, très répandu au Mexique, surtout pour les investissements dans le

<sup>(6)</sup> Le système des socius, très répandi au Mexique, surfoir pour les investissements dans le secteur des petites et moyennes entreprises (artisanales ou de service), et qui consiste en des prises de participation de gré à gré (soit directement, soit par l'intermédiaire de prêtenoms ou de fidéicommis) dans le capital de ces entreprises, sans passer par les banques.
(7) Au Mexique, on distingue le cacique local, informel (ou "coyote"), du cacique de plus grande envergure (ou "tibijon", requin) protégé par son statut (ou son ex-fonction) de haut fonctionnaire, de membre du gouvernement, de grand entrepreneur ou d'allié direct de ces derriors. direct de ces derniers.

C'est ainsi que la majeure partie des activités qui bénéficiaient naguère de subventions gouvernementales et qui continuent à prospérer aujourd'hui en l'absence de celles-ci – et avec le soutien d'entrepreneurs ou de personnes privées – est susceptible d'être alimentée par les bénéfices illégaux du trafic de drogue (par exemple l'industrie des loisirs, le sport en général et le football en particulier, l'élevage et l'agriculture, la micro-industrie artisanale, les secteurs de la construction, de la communication et les banques ou les bureaux de change privés, mais aussi les sections locales du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) ainsi que diverses associations qui leur sont liées). C'est de cette manière que se constituent de nouvelles rentes d'origine illicite, sur la base de méthodes traditionnelles éprouvées (la corruption, le clientélisme, le caciquisme et le recours à la violence).

#### CONCLUSION

Les systèmes traditionnels de rente, comme les nouveaux systèmes libéraux – également rentiers puisqu'ils impliquent un transfert des bénéficiaires de la rente vers les entrepreneurs des grands groupes industriels – reposent tous deux sur une alliance avec les représentants de l'État dont le clientélisme, la pratique de la corruption et l'usage de la violence constituent les structures dynamiques. Cependant, d'un côté comme de l'autre, l'intervention de l'État ne s'effectue pas selon les règles d'un État de droit. Les pressions civiques et politiques qui réclament l'instauration d'une véritable démocratie semblent les seules susceptibles de rompre avec le modèle traditionnel d'exercice du pouvoir; elles sont cependant débordées sur les marges par l'emprise de plus en plus grande qu'exercent l'économie souterraine et la culture de la violence qui lui est liée. La société mexicaine souffre actuellement d'un blocage entre ses différentes composantes, que l'exercice d'un pouvoir consensuel (8) ne semble plus en mesure de réconcilier.

Telle est la situation d'impasse politique que traverse actuellement la société mexicaine face au défi électoral, dernière possibilité pour l'État de retrouver une légitimité. En tout état de cause, certains retournements d'alliances sont à prévoir, qui engendreront l'éclatement du PRI et la fin du parti-État; le verrou de la stabilité mexicaine que constitue un PRI fédérateur et garant d'une continuité de la stratégie de "tension contrôlée" risque donc de sauter, ouvrant ainsi sur une période de troubles sociaux – et donc d'autoritarisme accentué – au cours de laquelle les rivalités personnelles entre les élites pour la défense de leurs intérêts respectifs se transformeraient en conflits sociaux ouverts entre les différents groupes et réseaux de clientèles opposés.

<sup>(8)</sup> De ce point de vue, la contestation politique portant sur l'enjeu électoral, qui s'est développée au Mexique depuis 1986 et a débouché sur la prise du pouvoir par l'opposition libérale dans certains États du nord du Mexique, peut être interprétée de la même manière que la tolérance vis-à-vis des nouveaux pouvoirs locaux (ONG, sectes, narcotrafiquants); il s'agirait là également d'une stratégie de dérivation de la tension sociale par une délégation de pouvoir, afin de pacifier les rapports sociaux et de préserver ainsi le commerce lié aux anciennes et aux nouvelles rentes.

Une telle évolution du système signifierait donc qu'il n'existe pas de changement structurel entre le clientélisme traditionnel et le processus de dérive mafieuse de l'État, mais une continuité possible, génératrice d'une perversion potentielle du système.

> Tuillet 1994/janvier 1996 **Jean RIVELOIS** ORSTOM, Paris

#### BIBLIOGRAPHIE

#### Ouvrages:

AGUAYO, S. & BAGLEY, B. M. 1990, En busca de la seguridad perdida: aproximaciones a la seguridad nacional mexicana, Mexico, Siglo XXI.

AZIZ NASSIF, A. 1994, Chihuahua: historia de una alternativa, Mexico, Editiones

CAMP, R. AI 1992, Generals in the Palace, Oxford, Oxford University Press.
COLLECTIF 1990, "Economía y política del narcotráfico", in P. A. LUPSHA (Ed.), El tráfico de drogas: México y Colombia. Una perspectiva comparada, Bogotá, Fondo Editorial CEREC.

COLLECTIF 1989, "The Drug Connection in U.S.-Mexican Relations", in R. CRAIG, US Narcotics Policy toward Mexico: Consequences for the Bilateral Relationship, San Diego, University of California, Center for US Mexican Studies.

GARCIA RAMIREZ, S. 1989, Narcotrafico: un punto de vista mexicano, Mexico, Porrua. GONZALEZ, G. & TIENDA, M. (dir.) 1989, "México y Estados Unidos en la cadena internacional del narcotráfico", in M. RUIZ-CABANAS, La oferta de drogas ilicitas hacia Estados Unidos : el papel fluctuante de México, Mexico, FCE. HERNANDEZ, R. 1989, Zorilla : el imperio del crimen, Mexico (DF), Editorial Planeta.

JOHNS, C. J. 1992, Power, Ideology and the War on Drugs: Nothing Succeeds like Failure, New York, Praeger.

KINDELBERGER, C. P. 1987, "A Historical Perspective", in Institute for International Economics, Capital Flight and Third World Debt, Washington (DC), IIE. LUPSHA, P. A. 1992, "Drug Lords and Narco-Corruption: The Players Change but the Game Continues", ch. 7 in Collectif, War on Drugs: Studies in the Failure of US Narcotics Policy, Boulder (Co), Westview Press, 1992.

NADELMANN, E. A. 1993, Cops across Borders: The Internationalization of US Criminal

Law Enforcement, University Park, the Pennsylvania State University Press.

OBSERVATOIRE GÉOPOLITIQUE DES DROGUES 1994, État des Drogues, Drogue des États,

Paris, Hachette/Pluriel.

POPPA, T. E. 1990, Drug Lord: The Life and Death of a Mexican Kingpin, New York, Pharos Books.

SAULOY, M. & LE BONIEC, Y. 1992, À qui profite la cocaïne ? Paris, Calmann-Lévy. SHANNON, E. 1988, Desperados : Latin Drug Lords, US Lawmen and the War America Can't Win, New York, Viking Press.

TORRES, O. Noe 1988, Mexico y los Estados Unidos ante el Problema del Narcotrafico, Mexico (DF), Centro latinoamericano de estudios estrategicos A.C.

WALKER III, W. O. 1989, Drug Control in the Americas, Albuquerque, University of New Mexico Press.

#### Revues:

CASTRO REA, J., DUCATENZEILER, G. & FAUCHER, P. 1990, "La tentacion populista: Argentina, Brasil, México y Peru", Foro Internacional, XXXI (2), Mexico.

CHABAT, J. 1991, "Mexico's Foreign Policy in 1990: Electoral Sovereignty and Integration with the United States", Journal of the Institute of Interamerican Studies,

XXXIII (4), Miami, University of Miami.

GONZALEZ, G. 1985, "El problema del narcotráfico en el contexto de la relación entre México y Estados Unidos", Carta de Politica Exterior Mexicana, V (2-3), avrilseptembre, Mexico, CIDE.

LUPSHA, P. A. 1981, "Drug Trafficking: Mexico and Colombia in Comparative Perspective", Journal of International Affairs, 35.

REUTER, P. & RONFELDT, D. 1992, "Quest for Integrity: the Mexican-US Drug Issue in

the 1980's", Journal of Interamerican Studies and World Affairs, XXXIV (3), Miami, University of Miami, Institute of Interamerican Studies.

SALAZAR, L. S. 1987, "El narcotrafico en las relaciones interamericanas: una aproximación estructural", Cuadernos de Nuestra América, 4.

#### Rapports:

ASTORGA A., L.A., s.d., Entre goma, hierba, polvo, plata y plomo, Mexico, IIS/UNAM. CHABAT, J. 1992, Drug Trafficking in the US-Mexico Relationship: What You See Is What You Get, 30 p., multigr.

COCHET, H. 1990, Cannabis et pavot: essor des cultures illicites et spécialisation régionale (un exemple en Sierra Madre del Sur au Mexique), 17 p., multigr.

DEPARTAMENTO DE ESTUDIOS DE NORTEAMERICA 1993, Política comercial y antidrogas en la frontera sur de Estados Unidos, Tijuana (Mex.), multigr.

ORGANE INTERNATIONAL DE CONTROLE DES STUPÉFIANTS 1990 et 1991, Rapports 1989 et 1990, Vienne, multigr.

PROCURADURIA GENERAL DE LA REPUBLICA 1992, El control de drogas en México:

Programa nacional 1989-1994 (Evaluación y seguimiento), Mexico, multigr. US DEPARTMENT OF STATE/BUREAU OF INTERNATIONAL NARCOTICS MATTERS,

 US DEPARTMENT OF STATE/BUREAU OF INTERNATIONAL NARCOTICS MATTERS, International Narcotics Control Strategy Report, Washington (DC), Department of State Publication, mars 1991, mars 1992, avril 1993, multigr.
 US DEPARTMENT OF STATE 1992, Fact Sheet: US Economic, Military and Counter-Narcotics Program Assistance, Washington (DC), mars 2, dispatch, multigr.
 US CONGRESS 1989, US Narcotics Control Programs in Peru, Bolivia, Colombia and Mexico: An Update, House Report of a Staff Study Mission to Peru, Colombia and Mexico, November 19 to December 18, 1988 to the Committee on Foreign Affice, 1985 101st Congress, First Session, Washington (DC), US Government Printing Office,

US GENERAL ACCOUNTING OFFICE 1990, Drug Control: How Drug-Consuming Nations are Organized for the War on Drugs, GAO/ NSIAD-90-133, multigr.

– 1993, Drug Control: Revised Drug Interdiction Approach is needed in Mexico, GAO/NSIAD-93-152, multigr.

VILLAR, S. I. DEL 1992, La guerra contra las drogas de EU : los derechos humanos y la corrupción en México, Mexico, El Colegio de México, décembre, 85 p., multigr.

WHITE HOUSE, National Drug Control Strategy, Washington (DC), US Government Printing Office, septembre 1989, multigr.

- 1992, Nacional Drug Control Strategy: A Nation Responds to Drog Use, US

Government Printing Office, Washington (DC), janvier, multigr. —— 1993, National Drug Control Strategy: Reclaming our Communities from Drugs and Violence, Washington (DC), US Government Printing Office, mars, multigr. HUMAN RIGHTS WATCH 1991, World Report 1990, New York, HRW, février, multigr.

Engager la discussion

# DES DIMENSIONS DU PATERNALISME AU BRÉSIL

Le terme "paternalisme" serait apparu en anglais vers 1880, pour désigner la forme de protection sociale qu'accordait l'État. Il signifie, selon le dictionnaire français (*Le Robert*, 1972): "conception patriarcale ou paternelle du rôle du chef d'entreprise" et aussi "état d'esprit d'un patronat qui prétend accorder par charité ou générosité ce que la justice sociale exige". Selon le *Dictionnaire historique de la langue française* (1992): "tendance à imposer un contrôle ou une domination, sous couvert de protection (1)." Par le paternalisme, l'employeur s'accorde, dans le rapport, en principe contractuel, qu'implique le contrat de travail ou d'échange, un droit exclusif de décision en s'investissant d'une autorité traditionnellement totalitaire, celle du chef de famille sur ses enfants.

Le paternalisme est une vieille affaire qu'a connue le capitalisme européen pendant la phase d'industrialisation qui correspond à la constitution d'une main-d'œuvre ouvrière à partir de sociétés à prédominance agricole paysanne. Le paternalisme advient, sous des aspects variables, avec l'apparition de ce que Marx appelle "le travailleur libre". C'est-à-dire, lorsque des individus issus des milieux ruraux, sont "libérés" des liens familiaux ou serviles par l'exode rural et se présentent sans

Ajoutons que patron signifiait au Moyen-Âge: "protecteur". A. J. GREIMAS, Dictionnaire de l'ancien français, Paris, Larousse, 1987.

attache sociale sur le marché du travail. Si la logique du capitalisme est de négocier un contrat de travail sur la base du prix du temps de travail, certains employeurs cherchent de surcroît à récupérer à leur profit les avantages d'une main-d'œuvre obéissante et soumise, en assimilant leur

position d'exploiteur à celle d'un chef de famille.

C'est précisément cette situation que met clairement en évidence Sergio Leite Lopes quand il décrit l'embauche de familles d'origine rurale par un patron industriel brésilien. Le rituel observé éclaire, écrit-il, "la liaison entre l'instauration d'une nouvelle domination industrielle et la domination rurale traditionnelle". J'irai même plus loin en disant qu'il éclaire "la liaison entre une nouvelle civilisation industrielle et la civilisation rurale traditionnelle". C'est à partir de cette opposition pertinente qu'il est possible de faire apparaître le paternalisme comme distinct d'autres formes de recours au modèle parental.

Si nous prenons comme modèles de ces deux civilisations, la paysannerie domestique d'une part, produisant tout ou partie de sa subsistance, et le capitalisme industriel de l'autre, associé à une économie monétaire de marché, on mesure la différence radicale de la position économique et

sociale de l'individu dans l'une et l'autre.

La société domestique paysanne (et, par extension, la famille qui en découle) est probablement le seul système social connu qui assume intrinsèquement la sécurité matérielle de ses membres. Les générations travaillent tour à tour les unes pour les autres : les enfants improductifs, après avoir été nourris par leurs aînés, ont le devoir de nourrir ceux-ci lorsqu'ils sont à leur tour improductifs. Ce qui n'est pas le cas de la classe des capitalistes qui ne pourvoit ses travailleurs salariés qu'en fonction de la durée de leur travail ou de la quantité de leur production. Selon la définition légale du salaire minimum interprofessionnel garanti (SMIC), tel qu'il existe en France, par exemple, le montant du salaire horaire est calculé pour couvrir les besoins d'un individu qui aurait été nourri gratuitement par ses parents jusqu'à l'âge de travailler, qui travaillerait ensuite contre rémunération tous les jours ouvrables de l'année et qui mourrait, célibataire et sans enfant, à l'âge de la retraite (2). Cette situation, on le voit, ne tient pas compte des aléas de la vie (maladie, accidents, mort prématurée des parents ou survie des vieux au-delà des capacités de travail) ni de sa reproduction (nombre d'enfants à nourrir). Ce qui veut dire que la rémunération du "salarié", basée sur le nombre d'heures de travail fournies durant toute sa vie, sans tenir compte des inévitables aléas qu'elle comporte, est, a priori, sans proportion avec les besoins de l'existence : elle ne prend en compte que le coût de la reconstitution immédiate de la force de travail, mais elle ne couvre pas le coût de l'entretien de la vie en période de non-emploi, ni son coût de reproduction. De sorte que, dans l'économie capitaliste, le salarié (3) est toujours guetté par la pénurie, à moins de bénéficier d'une aide qui ne relèvé pas des "lois" du capitalisme (4).

Ce n'est même pas encore le cas, par exemple, aux États-Unis et moins encore dans la

plupart des pays dominés. J'entend par "salarie" celui qui ne touche qu'un "salaire" mesuré strictement au temps de travail, et non, comme les cadres, un "traitement", qui dépasse la satisfaction des nécessités de la vie.

La société bourgeoise n'accorde la sécurité sociale aux salariés que dans certaines circonstances et selon des modalités de redistribution étrangères aux règles du capitalisme, puisque les indemnités sont calculées, non selon la fourniture de la force de travail, mais sur des besoins précisément évalués (nombres de jours de maladie, nombre d'enfants, etc.). Si la rémunération de certaines catégories (cadres et autres corps sociaux) leur

Dans la société domestique, la circulation des biens et surtout de la nourriture se fait sans échange marchand, par prestation et redistribution entre les adultes productifs vers les improductifs, généralement par le truchement des aînés. Dans la société capitaliste, la circulation des biens se fait par échanges réputés "équivalents"; leur prix se mesure par confrontation sur le marché avec d'autres biens, selon les lois de l'offre et de la demande, c'est-à-dire sans qu'il y ait *a priori* de proportion entre l'énergie et le temps de travail passé à leur fabrication et leur prix de vente, donc sans équivalence entre l'énergie dépensée par le producteur et la

satisfaction de ses besoins vitaux et viagers (5).

Dans la société domestique, les biens de la communauté, gérés par le doyen, appartiennent collectivement à tous ses membres. Ce sont des biens patrimoniaux : la terre, le bétail, les moyens de production, etc., ne peuvent être transférés que gratuitement, et seulement entre parents ou affins, par succession ou par don. La subsistance, nous l'avons vu, circule par prestation et redistribution. Il n'y a pas d'échange marchand entre parents, ou affins, ni même souvent entre voisins. Il y a des dons impliquant réciprocité. Dans la société capitaliste, si le patrimoine subsiste dans le cadre familial, les biens marchands en général, et le capital en particulier, relèvent de la notion juridique de propriété (6) : ils peuvent être l'objet de transactions marchandes avec n'importe quels individus pourvu qu'ils en aient les moyens économiques (7).

Dans la société domestique, les périodes productives et improductives des individus s'articulent et se compensent selon un cycle viager. Dans le système capitaliste, le salarié est rémunéré à l'heure, sans autre prolongement. Dans la première, l'autorité procède de l'aînesse, de la position relative de chacun dans le cycle de production et de vie. Dans le second le pouvoir économique quotidien revient, de fait, à ceux qui possèdent et gèrent les moyens de production. Le capitalisme suscite une société de classes, pas la société domestique. Cette dernière ne maintient sa

permet d'épargner, c'est parce qu'elle contient une part du profit pris sur le travail du salarié et arbitrairement accordée par le patron. Les économistes classiques raisonnent salarie et arbitrairement accordee par le patron. Les economistes classiques raisonnent comme si le salaire assurait la reproduction économique et sociale du salarié et Marx reprend cette hypothèse, puisque selon lui le salaire représente la valeur des "nécessités de la vie", c'est-à-dire les biens "nécessaires" à la reconstitution, l'entretien et la reproduction de la force de travail (tant il va de soi qu'un système social qui prétend s'imposer universellement devrait être capable d'assurer la pérennité de la société à laquelle il s'applique). Mais cette définition est celle de ce que devrait être le salaire dans une société juste et équilibrée; dans la pratique quotidienne cette proposition est contraire aux intérêts immédiats de l'entrepreneur et fausse dans la majorité des cas. Elle ne peut être tenue pour la base factuelle du calcul du salaire et c'est dans d'autres perspectives qu'il tenue pour la base factuelle du calcul du salaire et c'est dans d'autres perspectives qu'il faut en revoir la théorie.

C'est la situation du seringueiro par exemple, dont la vente de la sève de caoutchouc dépend du prix de celle-ci dans la boutique de son bailleur et non de la mesure de son

Le terme de "propriété" est souvent utilisé abusivement pour signifier "possession", ou même simplement "détention". Or la "propriété", notion juridique qui implique simultanément les droits d'usage, de jouissance et surtout d'aliénation, est un fait historique lié à l'apparition de l'économie marchande, qui ne doit pas être gommé par une sémantique fautive.

(7) Le droit bourgeois n'a jamais complètement dissous une certaine confusion entre le "patrimoine", institution respectable associée à la gestion du "bon père de famille", et le "capital", moyen d'enrichissement, d'exploitation et de spéculation. Si ce que Max Weber appelle État patrimonial, et qu'il définit obscurément, désigne un État dont les ressources et les biens sont considérés et utilisés par les gouvernants comme s'ils étaient leur propriété personnelle, cette définition aurait le défaut de préserver le contenu moral de la notion de patrimoine alors que cet État patrimonial, du fait même de la confusion qu'il instaure entre patrimoine privé et bien public est, par définition, corrompu.

solidarité cependant qu'au prix d'une très grande discipline qui touche tous les aspects de la vie et qui exige obéissance de tous, aussi bien en matière de travail que dans la vie privée : le mariage, la filiation s'inscrivent dans les contraintes qu'impose la sécurité matérielle de tous. Le capitalisme au contraire, individualise les responsabilités, permet la libération d'avec les contraintes personnelles et privées qu'impose la société domestique et encourage l'accession d'une large minorité à la propriété privée de moyens sociaux de production, ou sinon renvoie à des occupations susceptibles soit d'être rémunérées sur les profits des firmes capitalistes (professions libérales, par exemple), soit d'être intégrées à leurs clientèles. Il plonge, par contre, la majorité de ceux qui n'accèdent pas à la propriété des moyens collectifs de production dans une situation de subordination par rapport aux premiers. Le travailleur salarié ou le petit entrepreneur qui assume luimême les tâches de production sont voués à être des "besogneux" (8).

Il faut ajouter que les circonstances du passage de la société domestique rurale à la société capitaliste s'accompagnent généralement d'une situation critique : l'abandon des réserves et des greniers familiaux, qui place les intéressés dans une situation immédiate de besoin alimentaire, donc à la

merci de quiconque est en mesure de combler ce manque essentiel.

De cela il faut retenir que le capitalisme, par son mode de répartition des revenus du travail, instaure l'insécurité matérielle quotidienne pour la majorité des individus. Lorsqu'un membre d'une communauté domestique paysanne est amené à quitter sa communauté d'origine, il s'expose à être dans le besoin matériel quasi perpétuel, donc à dépendre en permanence

d'une "protection", sinon d'un protecteur.

Étant donné ce qui précède, il est compréhensible que la protection sociale soit conçue selon le modèle parental qu'expérimentent la quasitotalité des individus dans leur enfance, le seul système social dont l'organisation et le contenu des rapports sociaux soient d'essence sécuritaire. L'image du "protecteur" et du "pourvoyeur" est rapportée à celle du chef de famille disposant de l'autorité domestique, que l'on assimile, dans notre système familial bourgeois, au "père". On comprend aussi que ceux qui souhaitent dominer toute personne imprégnée de culture parentale, dans une intention quelconque, lucrative ou politique, cherchent à se donner une image "paternelle".

Le recours à des constructions parentales réelles ou imaginaires est d'autant plus probable que le capitalisme offre plus de promesses

d'enrichissement que d'assurance de ressources concrètes.

Les modes de réorganisation sociale de type parental dans le champ du capitalisme sont nombreux mais tous ne relèvent pas du "paternalisme" tel qu'il est couramment défini. Il faut distinguer en effet selon que le modèle parental est reconstitué par les intéressés eux-mêmes comme moyen d'instaurer entre eux un rapport sécuritaire ou un cadre de protection vis-àvis de l'environnement social, ou qu'il est imposé à des individus sans liens entre eux, comme moyen de domination par quiconque prétend assumer une autorité "paternelle" sur chacun d'eux.

Certains des cas présentés dans les diverses contributions relèvent d'une formule de protection de type parentale, sans être paternaliste. Dans l'exemple rapporté par Priscila Faulhaber Barbosa, il s'agit d'une adaptation de la société domestique à l'économie de marché, faite à partir d'institutions traditionnelles : ainsi par exemple de l'ajuri, une forme

<sup>(8)</sup> Besogneux: être dans le besoin. Ce terme en est venu à qualifier aussi l'individu qui travaille sans relâche et sans rechigner.

villageoise d'entraide collective. La situation décrite par Roberto Araujo est celle d'une reconstruction proto-parentale, mais advenant hors du cadre domestique traditionnel: il s'agit d'un rassemblement de familles d'origines diverses placé sous l'égide de son initiateur, qui s'en sert comme d'une masse de manœuvre électorale et dont il tire parti pour obtenir des avantages auprès des autorités locales. En acceptant cette tutelle, les familles bénéficient, par son truchement, d'un droit précaire d'installation sur des terres communales. Mais les rapports entre les familles du groupe sont variables et peuvent ne pas dépasser des relations de voisinage, tandis qu'au sein d'un même groupe familial, parents et enfants adultes se placent parfois dans des relations marchandes, étrangères aux structures domestiques (9). La reconstitution de groupes proto-parentaux peut prendre d'autres formes. Ainsi, celle que décrit Jacky Picard, fondée autour d'une personnalité dont la pugnacité permet à ses "troupes" d'accéder à la terre, mais soumises à une discipline imprégnée de militarisme. Certes, dans tous ces cas, le meneur tire parti de sa position dominante, mais il agit sur un groupe permanent jouissant collectivement des avantages conquis par lui. L'exploitation du groupe est moins l'objectif de l'initiateur que la possibilité de l'utiliser pour intervenir sur le monde extérieur et d'en retirer des avantages politiques et économiques personnels dont les retombées bénéficient, de façon inégalitaire, à l'ensemble du groupe.

Cette forme approximative de reconstruction parentale, la situation du meneur, la structure des relations qui s'établissent entre lui et les membres du groupe qu'il domine, me paraissent présenter une organicité (10) qui la distingue d'autres cas présentés dans ce dossier, en particulier de ceux que

l'on peut qualifier de "paternalistes". Le paternalisme est le déguisement d'une partie de la rémunération (juridiquement conçu par la société bourgeoise elle-même comme contractuel) en un bienfait personnalisé; la conversion d'un contrat synallagmatique (11) en une relation d'obéissance assimilée à celle que l'on doit à un père ; la substitution de l'idée d'obéissance à la discussion paritaire. Ce modèle parental est imposé par l'entrepreneur à ses employés salariés, mais sans qu'il soit assumé par ceux-ci comme un moyen collectif de protection.

La nécessité de bénéficier d'une protection sociale conduit ceux qui ne vivent que de leur travail à accepter, en raison de leur faiblesse, en raison aussi de leur familiarité avec les rapports parentaux, de se confier à ceux

qui les embauchent et les traitent comme des protégés.

Cette relation paternaliste est évidente dans le cas rapporté par José Sérgio Leite Lopes, déjà mentionné. La comédie de l'insertion du travailleur dans le giron famílial du patron est poussée à ses limites : les enfantsprolétaires désobéissants et paresseux, soumis à la colère "paternelle", sont menacés de terribles punitions mais sauvés par l'intervention de leurs sœurs, les filles du patron. Mais afin de maintenir les distances nécessaires entre des classes si éloignées, le scénario évoque aussi, dans le patron un Père dans sa colère divine et ses filles comme de saintes intercesseuses. Sur

Il existe des sociétés paysannes marchandes dans lesquelles les enfants, le jour de leur majorité, se voient présenter par leurs parents le compte de ce qu'a coûté leur nourriture et leur éducation. C'est l'indice d'une désintégration latente des structures domestiques.

<sup>(10)</sup> Organicité : qualité de ce qui présente des relations essentielles, constitutives et inhérentes à un système social. (11) "Synallagmatique": impliquant égalité juridique et obligations réciproques des partenaires.

le plan des représentations, où se situe le paternalisme, le respect (religieux) dû à la classe supérieure s'impose par dessus toute familiarité.

Cet exemple révèle aussi une fonction essentielle du paternalisme : il est mis en œuvre surtout pour fidéliser la main-d'œuvre. Dans tous les cas, le patron capitaliste doit réduire les coûts de la force de travail, donc payer ses ouvriers aux limites inférieures de la satisfaction de leurs besoins. Ce faisant, il les place dans une position de dépendance matérielle, qu'il est, en pratique, le seul à pouvoir soulager. C'est la condition de l'établissement du rapport paternaliste. Mais l'employeur ne l'établira que s'il en éprouve la nécessité, c'est-à-dire s'il lui faut fidéliser sa main-d'œuvre, faute de pouvoir facilement la remplacer. Toutefois, cette part du salaire nécessaire à l'entretien et à la reproduction de la main-d'œuvre étant chaque fois particularisée selon les circonstances prises en considération : maladie, accidents, mariages, etc., elle ne rentre pas dans la comptabilité des heures de travail. Elle se prête donc à être gérée arbitrairement par le patron et elle peut facilement être présentée, tantôt comme un bienfait, tantôt comme un prêt onéreux, jamais comme un dû. En tout état de cause, ces transferts apparaîtront toujours comme des dettes, morales ou matérielles, envers le patron.

Ce paternalisme, Alain Morice l'analyse clairement en le rapportant à sa notion de pseudo-salaire, c'est-à-dire de rémunération *insuffisante*, dont il découvre l'institutionnalisation dans le mode de paiement des ouvriers du bâtiment, paiement discrétionnaire, irrégulier, ou différé qui place le

travailleur dans la dépendance personnelle de son employeur.

#### ACCOMODATION OU MODE DISTINCT D'EXPLOITATION?

La fidélisation par la création du besoin se prolonge par le sentiment de reconnaissance du prolétaire envers un patron qui soulage les effets de la situation de pénurie dans laquelle il a plongé lui-même l'ouvrier. Le paternalisme, dans sa forme achevée, implique donc à la fois la création du besoin et son soulagement, l'une et l'autre amenant le travailleur à une dépendance cumulative. Est-ce pour autant un mode d'exploitation distinct du capitalisme? Ce n'est qu'une accommodation du rapport d'exploitation capitaliste, lequel reste fondé sur l'appropriation privée des moyens sociaux de production (et de distribution). Le paternalisme ne s'impose pas à tous les employeurs et tous n'y recourent pas. Le paternalisme peut disparaître, là où l'exploitation persiste. C'est une représentation mystificatrice, autoritaire et arbitraire de la gestion salariale, une idéologie certes efficace, mais sur laquelle on ne doit pas raisonner comme s'il s'agissait du fondement organique de l'exploitation.

Un autre effet de la substitution idéologique d'un lien paternel au salariat est de gommer le rapport de classe qui se noue entre les parties pour le faire passer pour une relation traditionnelle propre à une société sans classe. Mais dans la réalité, ce qui est retenu du rapport "paternel" est surtout ce qui intéresse le patron. Il demande une soumission filiale à ses exploités mais il ne les traite pas comme il le fait de ses propres enfants, il ne marie pas ses ouvriers à ses filles ni à celles de ses associés; il n'en fait pas ses héritiers. Il ne les invite même pas à ses réceptions mondaines. Les

rapports de classe ne sont jamais transgressés.

L'importante contribution de Christian Geffray consacrée à la région amazonienne (12) prête également à discussion en ce qui concerne la portée

de la notion de paternalisme.

À la différence de la colonisation européenne en Afrique, l'implantation du capitalisme en Amazonie ne s'est guère articulée aux structures sociales ou politiques locales. Le peuplement indien était peu dense. Les activités horticoles et de chasse des Indiens, de faible productivité quotidienne, ne permettaient ni un stockage important, ni de longues périodes d'absence, ni l'approvisionnement d'effectifs nombreux de travailleurs engagés dans des activités non agricoles. Ces circonstances n'offraient que peu de prise à une mobilisation approfondie et durable du travail indien, sauf à réorganiser les populations indiennes de fond en comble (comme l'avaient fait les missionnaires jésuites au Paraguay), à les réduire en esclavage ou à les soumettre à d'autres formes d'exploitation brutales, précaires et destructrices. Les Indiens (même ceux qui, faute d'être exterminés, bénéficièrent, un temps, de "cadeaux" en raison de leur préséance) sont, à terme, victimes d'expropriations violentes ou légales et tombent dans la situation de l'une ou l'autre des catégories d'immigrants.

Car l'essentiel de la main-d'œuvre mobilisable dans la région amazonienne est immigrée. Pour investir le travail de cette population dans la production de biens commercialisables, il faut assurer son approvisionnement en nourriture. La population indienne locale n'en étant pas capable, une partie de cette immigration a essayé d'assurer sa sécurité alimentaire en pratiquant une agriculture vivrière familiale. Elle reste néanmoins tributaire du marché. Le besoin de produits manufacturés, de médecines et même de nourriture la tenaille et l'oblige à se brancher sur des circuits d'approvisionnement de type marchand auxquels elle doit fournir une contrepartie. Par son mode de vie, lié à l'usage de la terre, cette immigration reconstitue une sorte de paysannerie, ténue, faite de groupes familiaux exsangues, dispersés, toujours menacés d'expropriation, mais encore imprégnée de quelques valeurs domestiques et préoccupée de se

donner un minimum de sécurité par sa progéniture.

Une autre immigration est faite au contraire d'adultes sans famille, surtout des hommes, à la recherche d'emplois, même précaires, espérant gagner un pécule qui leur permettra de s'installer, soit au pays, soit sur place. Cette population ne produit pas sa propre subsistance et représente à cet égard un marché considérable. Dans l'ensemble du pays le problème crucial de l'approvisionnement donne aux réseaux commerciaux, pendant la période pionnière, une importance stratégique.

#### L' "EXPLOITANT INDIVIDUEL"

Le collecteur de sève d'hévéas, ou seringueiro, se positionne comme un petit exploitant. Le possesseur, en titre ou en fait, d'un domaine, lui loue un logement et le droit d'exploitation de "sentiers" forestiers comptant un nombre défini d'arbres. L'intégralité de la récolte est la propriété du seringuero qui s'engage à "vendre" la totalité de sa récolte à son bailleur et à lui réserver la totalité de ses "achats". C'est également par le seul truchement de son bailleur qu'il aura accès au numéraire : tous les comptes,

<sup>(12)</sup> Les cas suivants sont traités dans un ouvrage encore inédit lors de la rédaction de cette contribution: C. GEFFRAY, Chroniques de la servitude en Amazonie brésilienne, Paris, Karthala, 1995. [Paru depuis, N.d.R.].

les gains, les prêts et tous les mouvements d'argent en général sont enregistrés sous forme scripturale dans des livres comptables tenus par le bailleur ou son personnel. Ainsi, le bailleur exerce auprès du seringueiro les fonctions de loueur, de propriétaire, de commerçant exclusif, d'usurier et de banquier. Il perçoit un profit, réel ou moral, sur chacune de ces activités : une rente sur le sentier et le logement ; un bénéfice sur l'achat et sur la vente de chaque marchandise ; une usure sur les prêts, une commission sur les opérations monétaires, etc. Les prêts ont une double fonction : soit de fructifier au profit du prêteur soit, plus généralement, celle de contraindre le débiteur à demeurer son obligé et à continuer à produire pour son créancier aux meilleures conditions. Deux circonstances accompagnent ce rapport :

1) la mise en œuvre par le seringueiro d'un investissement initial, préalable au contrat, nécessaire au démarrage des opérations ainsi qu'à sa survie et celle de sa famille pendant la période pré-productive. En lui faisant l'avance du matériel et celle de produits de subsistance pendant cette période de démarrage, le loueur place le seringueiro dans la position d'un exploitant individuel, possesseur de ses moyens de production, redevable d'emblée d'une defte. Cette dette est usuraire, en ce sens que ses conditions de remboursement, généralement mal précisées, s'avèrent quasi-

ment insurmontables.

2) L'éloignement et l'isolement qu'implique la collecte du caoutchouc écartent le seringueiro des zones urbanisées. Il dépend d'une desserte à domicile de marchandises qu'assure son bailleur, que ce soit pour son approvisionnement, son équipement ou pour l'enlèvement de son produit. Sa situation géographique ne lui permet pas de choisir ses partenaires en affaire ni d'avoir accès au marché.

Le seringueiro est à la fois "indépendant" de par son statut de petit exploitant dans le système de production capitaliste, et dépendant en raison des contraintes morales et pratiques qui pèsent sur lui : une dette envers le bailleur, accompagnée de l'éloignement de tout autre débouché ou source d'approvisionnement. Mais le rapport qui se noue entre le bailleur et le *seringueiro* n'est pas, malgré les analogies possible, un rapport salarial, c'est un rapport noué entre "entrepreneurs".

La dette contribue à nouer entre le bailleur et son locataire des liens personnels qui placent le bailleur dans une position apparente de "protecteur". Pour conserver son "associé" en état de fournir une marchandise, le bailleur doit pouvoir mettre à portée du seringueiro les moyens d'entretien nécessaires à lui-même et à sa famille. D'une part parce qu'une épouse ou une compagne est nécessaire pour que le seringueiro puisse être alimenté à domicile dans les conditions d'éloignement et d'isolement qu'implique cette occupation, et d'autre part parce que l'entretien d'une famille accentue encore davantage la dépendance du seringueiro envers son bailleur et le fidélise.

Le capitaliste qu'est le bailleur va user des contraintes morales et physiques dont il dispose envers le seringueiro pour le placer dans une dépendance matérielle efficace. Il va agir sur les prix comparatifs du caoutchouc et des biens remis en contrepartie et dont il a acquis le monopole. C'est-à-dire qu'il va contrôler les *termes des échanges*. Ceux-ci sont fixés de telle sorte que le seringueiro ne peut épargner que chichement, sinon pas du tout. Il dépend donc du bailleur, la seule personne dont il peut tirer un revenu supplémentaire, pour faire face aux inévitables aléas de l'existence, dans les cas de mauvaise récolte, de maladie, d'accident ou de mort d'un membre de la famille. Toutes ces dépenses lui sont débitées par son bailleur et accroissent sans cesse la dette et la dépendance du *seringueiro*. De telle sorte que celui-ci, malgré sa position d'exploitant, et non de salarié, est contraint de se soumettre, lui et sa famille, à une auto-exploitation de plus en plus intensive. La tension permanente des termes de l'échange perpétue la dépendance du collecteur envers son bailleur, et parfois même se transmet à ses enfants. Mais le bailleur peut aussi adopter un comportement paternaliste en apportant au *seringueiro* aide et assistance lors de maladies ou en toute autre circonstance. Aide gratuite ou facturée par ajout à la dette, selon les cas. Cette attitude est néanmoins facultative, elle est généralement motivée par le désir de conserver le *seringueiro*. Mais le comportement paternaliste n'est pas indispensable et il peut se dissocier complètement de la dette. Certains bailleurs ne recourent qu'à la brutalité.

Il faut noter en passant que l'attitude du bailleur reflète les contraintes qu'il subit lui-même sur le marché. Il cherche certes à faire un profit maximum en satisfaisant au plus juste les besoins de survie du seringueiro, mais il est lui-même écrasé par des fournisseurs et des acheteurs dont l'ambition est, aussi, de lui maintenir "tout juste la tête hors de l'eau".

La situation du seringueiro est donc, en général, celle, mutatis mutandis, des paysans producteurs de matières premières agricoles à travers le monde, ayant un accès gratuit ou onéreux à la terre et disposant de leur propre outillage: cultivateurs de café, de cacao, de bananes, etc., soumis à de lointains acheteurs qui fixent les prix mondiaux par le truchement de commerçants locaux, eux-mêmes grugés par ces derniers et souvent concurrents entre eux.

L'autre forme d'immigration est celle d'individus sans famille, le plus généralement des hommes. C'est parmi eux que se recrute un prolétariat, souvent nomade, qui peut être très vulnérable. Il est la proie de recruteurs professionnels qui, soit constituent des brigades de travail louées à la tâche, soit remettent leurs recrues entre les mains d'employeurs. La dette peut être ici aussi un moyen de pression et d'aggravation de l'exploitation. L'employeur retient, sur le salaire à verser, tous les frais engagés pour le transport, l'alimentation et le logement des recrues. Il les oblige, si les conditions le permettent, à faire la totalité de leurs achats dans ses magasins où un compte individuel leur est ouvert. À l'issue de la période de recrutement convenu, le solde est calculé. Dans bien des cas il est négatif et le travailleur doit rester au service de l'employeur, jusqu'à ce que l'arriéré soit comblé. Cela dans le meilleur des cas.

Dans le pire des cas, certaines pratiques criminelles relèvent de l'exploitation absolue du travail. Il en est ainsi des ramasseurs de noix (13), amenés par des rabatteurs dans une zone soumise à la seule loi d'un employeur, ne disposant d'aucun droit. Ils travaillent sans mesure, sont facturés pour leurs achats et leur nourriture accordés comme des avances, puis ils sont éventuellement assassinés massivement en lieu et place d'être rémunérés. Le coût de la main-d'œuvre est ainsi réduit à un minimum, c'est-à-dire la rémunération du rabatteur, la nourriture accordée pendant la durée de l'emploi, les frais de logement. Dans un tel cas, qui s'apparente aux formes d'exploitation pratiquées par les nazis dans leurs camps de travail envers des populations sans défense, les recrues ne bénéficient d'aucune sécurité, d'aucune protection, même paternaliste, et les bonnes paroles ne sont prodiguées que pour calmer l'impatience, sinon l'inquiétude de ces condamnés.

<sup>(13)</sup> In C. GEFFRAY, op.cit..

# UN TRANSFERT ÉTRANGER AU CAPITALISME DANS LE MODE DE PRODUCTION CAPITALSITE

Le "paternalisme" est une attitude qui tire parti de l'insécurité suscitée par le système économique dominant, c'est-à-dire le capitalisme. Celui-ci, comme on le sait, ne répartit le produit social qu'en fonction de la fourniture de force de travail ou d'une marchandise: les besoins des improductifs, enfants, vieillards, malades ou chômeurs en sont exclus. Seuls des modes de transferts étrangers au capitalisme peuvent y pourvoir: rapports familiaux, charité, sécurité sociale, etc. Le "paternalisme" en est un. Il est lié à la satisfaction des besoins d'entretien et de reproduction des producteurs lorsque ces besoins ne sont pas couverts par le mode conventionnel de rétribution. Quiconque, par des prêts, parfois aussi par des "dons apparents", contribue plus ou moins à ces frais nécessaires de reproduction, se place dans la position d'un protecteur, exerçant donc une fonction assimilée à celle qu'assure la famille, donc parée, aux yeux de ses protégés, d'attributs "paternels" (14). La part de revenu ainsi distribuée échappe aux règles qui gouvernent salaires ou prix et prend les apparences d'un

bienfait dont l'arbitraire entretient la prégnance.

Selon mon analyse, donc, le paternalisme, qui peut se manifester à l'égard aussi bien de l'exploitant seringueiro que du salarié, n'est pas un mode de production en soi. Sa raison d'être est dans le fait que le dû conventionnel ou contractuel versé en contrepartie d'un produit ou d'une tâche, quelle qu'en soit la forme, salaire, bénéfices ou prix d'achat, est insuffisant pour satisfaire aux besoins d'entretien et/ou de reproduction du récipiendaire. Ce rapport, cependant, ne se manifeste que si l'entretien des producteurs s'avère indispensable au fonctionnement de l'entreprise. Aucune forme de paternalisme "actif" n'intervient lorsqu'il est possible de remplacer les producteurs par d'autres, par exemple par l'extermination des premiers, comme dans le cas des ramasseurs de noix (15). Dès lors que, plus généralement, l'emploi des producteurs ne dépasse pas le court terme, il ne s'exerce aucun "paternalisme". De surcroît, le paternalisme n'exige pas, pour s'exercer, d'être associé à la constitution d'une dette : il suffit de maintenir la personne dans une situation de besoin en limitant ses revenus et d'invalider ses capacités, physiques ou morales, à trouver d'autres ressources. Les intentions du paternalisme sont d'écarter la rémunération du travail du cadre contractuel pour la maintenir dans celui de rapports arbitraires de bienveillance.

Les intentions de la dette peuvent être, d'une part de récupérer une partie de la rémunération du travailleur en le soumettant à des contraintes relatives à son approvisionnement; d'autre part de le "fidéliser". Mais le paternalisme ou la dette ont pour objet premier de soustraire une valeur

matérielle au travailleur.

Les modalités de l'exploitation et de l'extorsion sont nombreuses et toutes s'assortissent de contraintes, même lorsque le travailleur se soumet volontairement, faute de pouvoir gagner sa vie autrement. Mais ces contraintes ressortissent à la politique et à l'exercice du pouvoir, lequel

(15) Si la comédie paternaliste est jouée néanmoins, elle apparaît alors dans son essence, c'està-dire comme une tromperie abjecte qui vise à paralyser toute réaction de défense des

victimes.

<sup>(14)</sup> C'est ainsi que fonctionnent les œuvres de charité lorsqu'elles ne font que contribuer à entretenir l'existence d'une population qui n'a pas reçu, au cours de sa vie active, ce qui lui aurait permis de survivre.

repose sur les inégalités qu'engendre l'extorsion de valeur et se hiérarchise en conséquence.

#### UNE CAPTURE INTERMÉDIAIRE DE PLUS-VALUE

L'ensemble des articles, dont certains doivent beaucoup au travail de C. Geffray, contribuent à mettre en évidence un autre phénomène quelque peu négligé dans le fonctionnement du capitalisme : la capture par un întermédiaire d'une part de la plus-value déjà extraite par l'entrepreneur dans le processus de production. L'intermédiaire exerce soit un monopole sur l'écoulement du produit, soit un monopsone sur l'approvisionnement du producteur (ou, comme dans le cas des "cantines", les deux à la fois). Le procédé est inhérent au développement du capitalisme. Dans les zones déréglementées du Nord-Brésil, où la loi du capitaliste le plus fort s'impose non seulement contre le prolétariat, mais aussi contre les autres capitalistes plus faibles, ce modèle est omniprésent et se reconstitue à tous les stades de développement. Dans nos sociétés économiquement avancées, le capital productif se plaint d'être subordonné à celui des grosses sociétés de distribution qui imposent leurs conditions de paiement à des producteurs qui sont tributaires des grandes surfaces écoulant leurs marchandises. Aujourd'hui, au sommet du système capitaliste, le capital financier est celui qui s'impose à tous les autres en ayant réussi à capter la maîtrise du "nerf de l'économie" : le capital lui-même. Grâce à sa position, il fait ses bénéfices sur la capitalisation des plus-values réalisées en aval par les entrepreneurs capitalistes. Ce processus est à l'œuvre à tous les échelons de la production capitaliste.

#### L'ACCOMPAGNEMENT SOCIAL DE L'EXTORSION

Il se pourrait qu'à un niveau plus politique qu'économique, comme le subodore C. Geffray, la notion de *protection* se soit insérée dans le système de représentation politique brésilien. Sur ce point, ses analyses me paraissent très fines et originales, susceptibles de justifier une étude plus approfondie de l'accompagnement social des systèmes économiques d'extorsion qu'il a mis en évidence, et qui se manifesterait par l'édification d'une forme de pouvoir (qu'il qualifie lui-même de "prépotence") à une extrémité de la fonction de protection, tandis qu'une idéologie rationaliste et nationaliste se développe à l'autre extrémité, toutes deux contribuant à construire un "imaginaire" collectif. L'intériorisation de ce comportement n'est-elle pas à l'origine d'un langage et d'une "thérapie" sociale que traitent avec talent Maria Conceição d'Incao et Gérard Roy (16)?

Juillet 1994/janvier 1996 Claude MEILLASSOUX Directeur de recherche honoraire, CNRS, Paris

[Les sous-titres sont de la rédaction]

(16) Cf. M. C. D'INCAO & G. ROY, Nós, cidadãos.

# L'oppression paternaliste au Brésil

Au Brésil, la vague néo-libérale a affaibli les formes d'organisation sociale revendicatives de type classique pendant que s'essoufflaient les mythes révolutionnaires. Aussi les formes anciennes de domination, un temps masquées et que l'on avait pu croire en voie de disparition, réapparaissent-elles au grand jour.

Liées à des contextes sociaux fortement inégalitaires, ces formes de domination et d'exploitation (paternalisme, clientélisme, populisme) structurent largement le champ politique brésilien. Mais elles commencent à mobiliser contre elles les forces sociales et politiques progressistes. Comment comprendre leur fonction, leurs configurations historiques et contemporaines? On part bien sûr du cas « paradigmatique » des collecteurs de caoutchouc. Mais n'est-il pas urgent de reprendre l'analyse du paternalisme alors qu'il survit sous de nouvelles formes dans le contexte actuel de démocratisation?

En effet la montée de la précarité, la crise de l'État et le surgissèment de nouveaux acteurs exerçant des fonctions intermédiaires et de redistribution (associations locales, ONG, Églises, programmes d'aide au développement, etc.) offrent un champ favorable à la recomposition des pratiques paternalistes et clientélistes. L'apprentissage local de la démocratie et de la citoyenneté permettra-t-il de s'y opposer?

Également au sommaire de ce volume : la Communauté des pays de langue portugaise, les élections au Portugal, la frontière Portugal-Espagne, la transition au multipartisme en Afrique lusophone, le coup d'État à São Tomé, la question de la Casamance et la Guinée-Bissau, le commerce du Portugal avec l'Afrique, le Portugal et les fonds communautaires...

9 782865 376759

ISBN: 2-86537-675-3